

UNISTRA – UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE DE THÉOLOGIE ET DE SCIENCES  
RELIGIEUSES ED 270

Doctorat  
Théologie catholique

LOTTE Christian

DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA VIERGE MARIE À  
LA RÉGÉNÉRATION DES FIDÈLES DANS LE CHRIST.

Actualité d'une lecture newmanienne d'un passage d'*Ineffabilis Deus*.

Thèse dirigée par Monsieur le Professeur Pierre GAUTHIER

Soutenue le 24 Juin 2011

Jury :

Madame le Professeur Jacqueline CLAIS  
Madame le Professeur Brigitte WACHÉ.  
Monsieur le Professeur Philippe VALLIN.



## Remerciements

*Ma profonde gratitude va à Monsieur le Professeur l'Abbé P. Gauthier, qui m'a guidé vers Newman pour mener cette recherche puis m'y a accompagné de sa bienveillante attention.*

*Mes remerciements vont également à Mme le Professeur Baudouin pour sa vérification de la traduction des textes anglais que j'ai faites, ainsi qu'à M. l'abbé Dominique Pillet pour celle des traductions patristiques latines du 'votum' de Rosmini, et au R.P. Jacques-Marie Gros pour m'avoir fait accéder à l'ouvrage rare de Mgr Sardi, recueillant les documents officiels de la rédaction de la Bulle Ineffabilis Deus de Pie IX.*

*Je n'oublie pas non plus tous ceux, parents et amis, dont les encouragements furent bienvenus au long de ce parcours souvent exigeant mais toujours fructueux, ni les confrères strasbourgeois dont l'hospitalité généreuse m'a permis de mener à bien ce travail.*

# Table des Matières

|                                                                                                                                                |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>Unistra – Université de Strasbourg</b>                                                                                                      | <b>i</b>   |
| Remerciements                                                                                                                                  | iii        |
| Table des Matières                                                                                                                             | iv         |
| <b>INTRODUCTION</b>                                                                                                                            | <b>1</b>   |
| <b>PARTIE 1. LES DONNÉES</b>                                                                                                                   | <b>5</b>   |
| <i>Chapitre I : la Bulle Ineffabilis Deus</i>                                                                                                  | 5          |
| I. LA DÉFINITION DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION                                                                                          | 6          |
| 1. L'objet : le fait                                                                                                                           | 6          |
| 2. La spécification du fait                                                                                                                    | 8          |
| 3. Autorité du fait                                                                                                                            | 10         |
| II. LES "ATTENDUS" DE LA DÉFINITION                                                                                                            | 11         |
| 1. La Conception de la Vierge a un caractère unique dans le plan divin, que Dieu a voulu pour la restauration de l'œuvre primitive de sa bonté | 11         |
| 2. La perfection de la sainteté convenant à la Mère du Verbe Incarné n'est pas une simple convenance axiologique mais aussi ontologique        | 14         |
| 3. Il y a union intime et inséparable du Christ et de Marie collaborant à l'œuvre rédemptrice                                                  | 15         |
| 4. L'immunité absolue de Marie de tout péché constitue son triomphe avec et dans le Christ                                                     | 19         |
| 5. La plénitude d'innocence et de grâce en Marie l'ont rendue digne de la Maternité divine                                                     | 20         |
| 6. le sens et la portée de l'Immaculée Conception s'éclairent en parallèle avec le rôle d'Ève                                                  | 21         |
| <i>Chapitre II : présentation chronologique de la mariologie de Newman</i>                                                                     | 27         |
| I. LA PÉRIODE ANGLICANE                                                                                                                        | 35         |
| 1. L'Annonciation. L'honneur dû à la Vierge bénie. 25 mars 1831                                                                                | 35         |
| 2. La vénération due à la Vierge Marie. 25 mars 1832                                                                                           | 38         |
| 3. La fête de la nativité de Notre Seigneur. 25 décembre 1834                                                                                  | 47         |
| 4. l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne. (1845)                                                                              | 62         |
| • L'Incarnation de Notre-Seigneur et la dignité de Sa Mère et de tous les Saints                                                               | 64         |
| • Application de la 5 <sup>e</sup> note : anticipation de l'avenir. Rôle de la Sainte Vierge                                                   | 65         |
| • Application de la 6 <sup>e</sup> note : action conservatrice du passé. Dévotion à la Sainte Vierge                                           | 66         |
| <i>Bref résumé sur le parcours anglican de Newman mariologue</i>                                                                               | 68         |
| II. LA PÉRIODE CATHOLIQUE                                                                                                                      | 71         |
| 1. Notre Dame dans l'Évangile. Sermon du 26 mars 1848                                                                                          | 72         |
| 2. Les gloires de Marie pour l'amour de son Fils. 1849                                                                                         | 74         |
| 3. La convenance des gloires de Marie. Été 1849                                                                                                | 79         |
| 4. Le Mémoire à son ami Robert Wilberforce (avant 1854)                                                                                        | 83         |
| 5. Méditations sur les litanies de Lorette                                                                                                     | 89         |
| 6. La Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 30 mai 1860                                                                                           | 94         |
| 7. La Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 17 juin 1860                                                                                          | 95         |
| 8. La Lettre à Pusey (1865)                                                                                                                    | 106        |
| <i>Très bref résumé sur le parcours catholique de Newman mariologue</i>                                                                        | 134        |
| <b>PARTIE 2. LECTURE NEWMANIENNE DE LA QUESTION</b>                                                                                            | <b>135</b> |
| <i>Chapitre I : les termes de la question dans les textes de Newman</i>                                                                        | 138        |
| 1. Le mystère de la Sanctification                                                                                                             | 139        |
| 2. Une certaine primauté et une primauté certaine de Marie                                                                                     | 149        |
| 3. Au principe : le Verbe Incarné                                                                                                              | 155        |
| • La Nouvelle ou Seconde Ève                                                                                                                   | 163        |
| • La Théotokos                                                                                                                                 | 166        |
| • Maternité divine de Marie                                                                                                                    | 172        |
| • La Maternité divine et virginal de Marie                                                                                                     | 174        |
| • Le triple consentement de Marie à sa virginité, à l'Incarnation et à sa fin rédemptrice/régénératrice                                        | 177        |
| • La perfection de Marie comme disciple associée à l'œuvre de son Fils                                                                         | 182        |
| • Maternité spirituelle de Marie, Maternité dans l'Esprit-Saint                                                                                | 184        |

|                                                                                                                          |            |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| • La renaissance comme héritage du Nouvel Adam et de la Nouvelle Ève. ....                                               | 185        |
| 4. Au terme : notre régénération (première naissance et renaissance).....                                                | 187        |
| 5. Agneau immaculé et Vierge Pure. ....                                                                                  | 195        |
| <i>Chapitre II : bilan et perspectives. ....</i>                                                                         | <i>196</i> |
| 1. Éclaircissement de la signification de la phrase de Pie IX à la lumière des données recueillies auprès de Newman..... | 196        |
| • la cohérence interne. ....                                                                                             | 202        |
| • la cohérence externe .....                                                                                             | 204        |
| 2. L'inscription dans la tradition du sens scripturaire.....                                                             | 205        |
| • Gn 3, 15.....                                                                                                          | 205        |
| • Luc 1, 26-36.....                                                                                                      | 207        |
| • Apoc. 12, 1-6.....                                                                                                     | 209        |
| 3. L'intégration dans le développement doctrinal de l'Église.....                                                        | 212        |
| • Parenté des mariologies de Newman et de Lumen Gentium, VIII. ....                                                      | 214        |
| • La mariologie de Newman : une "anticipation de l'avenir" ? .....                                                       | 216        |
| 4. Perspective complémentaire : le rôle de Marie dans l'économie de la grâce.....                                        | 221        |
| • Y aurait-il une lecture newmanienne de la 'corédemption mariale' ? .....                                               | 221        |
| • La Maternité de Marie dans l'économie de la grâce.....                                                                 | 222        |
| <b>Conclusion.....</b>                                                                                                   | <b>231</b> |
| <b>ANNEXE .....</b>                                                                                                      | <b>237</b> |
| <i>Premier Texte : Notre Dame dans l'Évangile.....</i>                                                                   | <i>237</i> |
| <i>Deuxième Texte : Les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils. ....</i>                                              | <i>245</i> |
| <i>Troisième texte : La Convenance des gloires de Marie.....</i>                                                         | <i>258</i> |
| <i>Quatrième Texte : le Mémoire à Wilberforce sur l'Immaculée Conception.....</i>                                        | <i>269</i> |
| <i>Cinquième texte : Seconde lettre à Arthur Osborne Alleyne.....</i>                                                    | <i>275</i> |
| <i>Sixième texte : Méditations sur les litanies de Lorette pour le mois de Mai.....</i>                                  | <i>287</i> |
| Premier Mai : Mai, le mois des Promesses. ....                                                                           | 287        |
| 2 Mai : Mai, le mois de la Joie. ....                                                                                    | 288        |
| 3 Mai : Marie est la 'Virgo Purissima', la Mère Toute Pure.....                                                          | 289        |
| 4 Mai : Marie est la 'Virgo Prædicanda', la Vierge qui doit être proclamée. ....                                         | 290        |
| 5 Mai : Marie est la 'Mater Admirabilis', la Mère admirable.....                                                         | 292        |
| 6 Mai : Marie est la 'Domus Aurea', la Maison de Dieu. ....                                                              | 293        |
| 7 Mai : Marie est la 'Mater Amabilis', Mère aimable ou chère Mère. ....                                                  | 294        |
| <i>Septième texte. Partie finale du "Votum" d'Antonio Rosmini, Préposé général de l'Institut de la Charité. ....</i>     | <i>297</i> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>                                                                                               | <b>I</b>   |
| <i>Œuvres de Newman.....</i>                                                                                             | <i>I</i>   |
| <i>Commentaires sur Newman et son œuvre. ....</i>                                                                        | <i>II</i>  |
| <i>Mariologie &amp; Théologie.....</i>                                                                                   | <i>IV</i>  |
| <b>INDICES .....</b>                                                                                                     | <b>VI</b>  |
| Index Biblique (ordre des Livres de la Bible).....                                                                       | VI         |
| Magistère ecclésiastique (ordre chronologique).....                                                                      | VIII       |
| Pères et Docteurs de l'Église (ordre alphabétique).....                                                                  | IX         |
| AUTRES Noms cités (y compris d'auteurs. Ordre alphabétique) .....                                                        | IX         |
| Textes Newmaniens .....                                                                                                  | XI         |



## INTRODUCTION

Il y a peu, l'an 2004, a eu lieu le cent-cinquantième anniversaire de la promulgation de l'Immaculée Conception<sup>1</sup> de la Vierge Marie comme dogme de foi par Pie IX. Quatre ans après suivait le cent-cinquantième anniversaire de ce qui est souvent considéré comme la ratification céleste de ce dogme : les apparitions de Lourdes où Marie déclare *"Je suis l'Immaculée Conception"*. Ce second anniversaire fut largement commémoré dans l'Église, y compris sous l'aspect théologique, par nombre de travaux sur la portée et le sens des apparitions mariales en général ou en particulier. Mais le premier anniversaire fut traité en parent pauvre. Le contenu théologique du dogme de l'Immaculée Conception n'aurait-il plus rien à dire à notre époque, y compris à notre époque théologique ? La Bulle *Ineffabilis Deus* proclamant ce dogme contient pourtant en son centre une formule à la fois forte et mystérieuse : *"puisqu'il fallait vraiment que fût conçue la première née de qui devait être conçu le premier né de toute créature"*. Ainsi sont nés le projet de cette étude et la reprise du travail théologique personnel après une vingtaine d'années d'interruption.



*"Les trente premières années du XIX<sup>e</sup> siècle sont peut-être la période la plus creuse de la littérature mariale. Les livres sont rares et médiocres. Et pourtant, l'impulsion reprend soudainement, sous des formes nouvelles et surprenantes"*<sup>2</sup> note l'abbé Laurentin après avoir retracé l'histoire du développement doctrinal concernant la

---

<sup>1</sup> Nous mettons des majuscules à 'Immaculée Conception' quand il s'agit de celle de Marie.

<sup>2</sup> LAURENTIN *Court traité sur la Vierge Marie*, 5<sup>e</sup> éd, 1968, Paris, p. 86

Vierge Marie de l'antiquité à saint Alphonse de Liguori. Il reste vrai que *“le début du siècle se caractérise par l'absence d'ouvrages sur la Vierge. De là on passe soudain, vers 1840, à une prolifération plus affligeante encore [...] La théologie reste faible durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, à l'exception de précurseurs alors méconnus : Newman en Angleterre et Scheeben en Allemagne”*<sup>3</sup>.

L'apparition de la Vierge Marie à sainte Catherine Labouré et la diffusion de la Médaille miraculeuse déclenchèrent un mouvement de demandes épiscopales auprès de Rome pour introduire dans la préface de la Messe de la Conception de la Vierge le terme *“immaculée”*, et ajouter aussi dans les litanies une invocation correspondante. Après 1840 commencèrent les requêtes pour que la doctrine même soit définie comme dogme de foi. La première requête est due à cinquante et un prélats français. Grégoire XVI toutefois n'en retint pas l'opportunité, au motif de réserves expressément faites ça et là dans l'Église, notamment dans les milieux jansénistes.

Avec l'avènement de Pie IX, les requêtes reprirent. En 1847, le P. Giovanni Perrone publia un écrit où il répondait positivement à la question de la définibilité dogmatique de l'Immaculée Conception<sup>4</sup>. Le pape institua une commission de théologiens sur cette question précise et, malgré les tracasseries de la fuite à Gaète et du gouvernement temporel de ses États, il adressa à tous les évêques l'encyclique *Ubi Primum* par laquelle, les invitant à la prière, il sollicitait leur avis sur l'opportunité

---

<sup>3</sup> op. cit. p. 87

<sup>4</sup> Ch. BOYER, art. “Perrone” in *D.T.C.* XII, 1255-1256 : « PERRONE Jean (1794-1876) [...] Lorsque Léon XII rappela les jésuites au Collège romain (17 mai 1824), le P. Jean Perrone fit partie du premier corps professoral et reçut la chaire de théologie dogmatique (2 novembre 1821). Sauf un court rectorat au collège de Ferrare (1830-1834), il conserva cet enseignement jusqu'en 1848. Il partit alors pour l'exil avec ses collègues et alla enseigner au scolasticat anglais de Benarth (Galles). En 1851, il put revenir au Collège romain [qui deviendra la Grégorienne]. Il est fait recteur de cette maison de 1853 à 1855, et il remplit ensuite, pendant vingt-deux ans, la charge de préfet des études (1855-1876). [...] Le P. Perrone est tenu, à juste titre, pour l'un des principaux restaurateurs des études ecclésiastiques au XIX<sup>e</sup> siècle [...]. Moins brillant que Passaglia, moins solide que Franzelin, moins érudit que ces deux rénovateurs de la théologie positive, il prépara cependant les voies à l'un et à l'autre. Clair, méthodique, concis, il fit pénétrer beaucoup de lumière dans l'enseignement ecclésiastique. La plupart de ses nombreux ouvrages (Sommervogel en énumère 44) connurent un grand succès. Ses manuels ont eu une diffusion extraordinaire. [...] »

Quant aux rapports entre Newman et Perrone : « A son arrivée à Rome [1846], Newman avait fait la connaissance du célèbre théologien jésuite Giovanni Perrone. Au début, les relations furent superficielles, mais les deux hommes devinrent plus intimes avec le temps. C'est au printemps de 1847 que Newman rédigea pour Perrone un assez long document latin intitulé *De catholici dogmatis evolutione*, où il tentait de rendre sa pensée accessible à un théologien. Les remarques mises en marge par Perrone et qui portent surtout sur des questions de vocabulaire, montrent que ce dernier n'a pas vraiment compris Newman, lequel, il est vrai ne savait pas s'exprimer dans le langage technique de la scolastique. Du moins Perrone, lui conserva sa sympathie et le défendit à Rome en diverses occasions ; peut-être est il pour quelque chose dans le fait que Newman, le 22 août 1850, reçut de Pie IX le titre de docteur en théologie. » Louis COGNET *Newman ou la recherche de la vérité*, Paris, Desclée, 1966, pp. 117-118.



d'une telle définition dogmatique. Sur 603 évêques interrogés, 546 répondirent affirmativement ; les autres réponses émanaient d'évêques de pays protestants ou bien d'évêques qui craignaient de réveiller les ardeurs libérales. Un projet de Bulle fut rédigé et renvoyé deux fois à la refonte. Une nouvelle commission, comprenant le P. Passaglia<sup>5</sup>, grand connaisseur des traditions grecques et orientales, rédigea un troisième schéma. Ce sera finalement le 7<sup>e</sup> projet qui sera adopté<sup>6</sup>, et encore les amendements de dernière minute déposés entre le 20 et le 24 novembre 1854 par les évêques convoqués dès le 20 en vue de la proclamation prochaine seront-ils plus nombreux que prévus<sup>7</sup>. Le 8 décembre 1854, enfin, Pie IX proclamera solennellement et définitivement comme dogme de foi, en présence d'environ deux cents cardinaux et évêques, l'Immaculée Conception de Marie, par la Bulle *Ineffabilis Deus*.

Le cadre de cette étude est le contenu théologique de cette Bulle ; une phrase particulière en forme le sujet : *“puisque’il fallait vraiment que fût conçue la première née de qui devait être conçu le premier né de toute créature”* ; le regard théologique de Newman en est la clef d'interprétation.

Pourquoi ce choix de Newman ? Tout d'abord parce qu'il est l'un des plus grands théologiens de l'époque moderne, qui plus est, contemporain de la Bulle *Ineffabilis*. Ensuite parce que sa mariologie compte parmi les grandes œuvres de la théologie mariale, par sa profondeur, quoique n'étant pas l'œuvre d'un mariologue de profession, ce qui loin de constituer une limite peut être d'autant plus un atout que

<sup>5</sup> Charles PASSAGLIA (1812-1887), très brillant esprit, jésuite, élève de Perrone au Collège Romain il y occupe la chaire de dogmatique de 1845 à 1857. « A une époque où les études théologiques manquaient d'étendue et de profondeur, la connaissance des Pères peu répandue et le dogme exposé sans grande rigueur, le P. Passaglia, suivant la voie commencée par le P. Perrone, mais avec une vigueur ardente, entreprit de mettre au service de la doctrine toutes les ressources de l'érudition patristique et d'une argumentation sévère. » En 1857, il quitta son ordre, puis l'état clérical et soutint la politique piémontaise anti-romaine, mais garda la foi catholique et le célibat. Il se réconcilia avec l'Église peu avant sa mort. Son grand ouvrage fut le *De immaculato Deiparæ semper virginis conceptu* (1375 p.), paru en trois parties en 1854-1855. Le chef-d'œuvre de Passaglia satisfait grandement le pape Pie IX et éveilla parmi les catholiques une admiration reconnaissante. On notera enfin que si en 1841 il prit part à la lutte contre Rosmini, il prendra sa défense dans un commentaire élogieux d'*Æterni Patris* paru en 1880 sous Léon XIII. Cf. Ch. BOYER, art. *Passaglia* in *D.T.C.*, XI, 2207-2210.

<sup>6</sup> Les lettres de nominations des membres des différentes commissions de théologiens, les vota des évêques et prélats, les différents projets de la Bulle et nombre de documents concernant son établissement ont été publiés par SARDI *La solenne definizione del dogma dell'Immaculato Concepimento di Maria Santissima. Atti & documenti*. Roma 1904-1905, deux volumes. Cet ouvrage sera dorénavant cité : « 'SARDI' suivi du numéro de volume et de la page. » Il n'est cependant pas exhaustif : il y manque par exemple le mémoire de Dom GUÉRANGER *Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge*, Paris, Lasnier 1850, 120 pp. (publié à nouveau récemment aux Éditions de Solesmes)

<sup>7</sup> Pour un rapide aperçu historique, voir Ernesto PIACENTINI *L'Immacolata Madre* Roma 2004 pp. 9-10.

l'un des axes porteurs de l'univers théologique de Newman est l'idée 'd'économie' divine : sa pensée devrait présenter des aperçus pertinents pour mener une telle étude. Enfin, chez Newman, la doctrine mariale tout en étant intellectuellement très précise, sous les exigences des discussions qui en sont souvent l'occasion, est aussi très intimement liée à sa vie intérieure personnelle : gage d'acuité du regard et d'une pensée forte. Celui qui reconnut en 1864 que dès l'âge de quinze ans "*son esprit ressentit l'impression du dogme*" - impression qui "*grâce à Dieu*" ne s'était "*jamais effacée ou obscurcie*" - et qu'il ne connaissait ni ne pouvait imaginer d'autre religion que dogmatique<sup>8</sup>, n'écrivait-il pas également lors la vigile de la fête liturgique de la Purification de la Vierge, le 1<sup>er</sup> février 1852 : "*Jour d'un spécial intérêt pour moi, car il a été mon grand jour de fête ces trente dernières années. Il y a trente ans cette année que je fus amené à l'ombre de Marie*"<sup>9</sup> ? Enfin Newman semble également indiqué pour l'actualité de sa pensée théologique selon cette réflexion de celui qui était alors le Cardinal Ratzinger remarquant que dans "*l'influence et les œuvres de Newman [...] se manifeste, en quelque sorte, l'actualité de ce grand théologien anglais dans les controverses spirituelles de notre temps*".<sup>10</sup>

Voici l'ordre de la démarche suivie. Une première partie comprendra deux chapitres. Le premier survole rapidement le sujet théologique marial offert par le texte de la Bulle *Ineffabilis Deus* : il vise seulement à situer la phrase objet de cette étude. Le second présentera, de manière bien plus approfondie et selon l'ordre d'"invention", l'ensemble des textes consacrés spécifiquement à Marie par Newman.

La seconde partie s'efforcera alors, selon le regard porté par Newman sur les thèmes théologiques contenus dans les termes de la sentence de Pie IX, de mettre au jour la signification et la portée de celle-ci : "*puisque'il fallait vraiment que fût conçue la première née de qui devait être conçu le premier né de toute créature*".

La cohérence de la mariologie de Newman révélera alors sa fécondité pour la pensée théologique contemporaine mariale comme pour l'intelligence des données de la foi en leur mystère central : le mystère de l'Incarnation et de ses fins, auquel toute la mariologie est ordonnée.

---

<sup>8</sup> K. BEAUMONT, *Petite vie de John Henry Newman*, Paris, 2005, p. 20

<sup>9</sup> NEWMAN *Notes de sermons*, trad. fr. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p. 112

<sup>10</sup> RATZINGER J., "John Henry Newman un des grands maîtres de l'Église". *L'Osservatore Romano* (édition française) 32 (09.08.2005)

# PARTIE 1. LES DONNÉES

## Chapitre I : la Bulle Ineffabilis Deus

La formule de promulgation dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie se trouve à la fin de la Bulle *Ineffabilis Deus*<sup>11</sup> (1854) et ne fait que quelques lignes. Par cet acte, l'Église à travers le pape, déclare ne pas proposer une vérité nouvelle mais, lisant l'Écriture avec la Tradition<sup>12</sup>, elle entend affirmer que cette doctrine appartient à la Révélation.

Cette proclamation est précédée d'un long exposé des 'attendus'<sup>13</sup> si l'on peut dire, qui, sans appartenir à la substance du dogme défini, sont cependant capitaux pour en saisir les différentes profondeurs de signification, et la perspective. La majorité des consultants du projet a d'ailleurs fait rouler le débat sur ce qui deviendra ces 'attendus'<sup>14</sup>, essentiellement positifs (liturgie, culte, magistère) et herméneutiques (portée des écrits patristiques) plus que sur l'objet théologique propre de la définition qui se révéla pratiquement acquis chez la grande majorité d'entre eux.

Concernant *Ineffabilis Deus*, nous distinguerons la formule dogmatique elle-même promulguée, des considérants qui la précèdent.

---

<sup>11</sup> La traduction complète de la Bulle figure dans *Maria, Études sur la Sainte Vierge, vol. III* sous la direction de Hubert du Manoir s.j. Beauchesne 1954, pp.751-764. C'est selon la pagination de cette édition qu'elle sera dorénavant citée : « Bulle Pie IX pp.nn. » La traduction a été quelquefois retouchée par nos soins d'après l'original latin : SARDI, vol. 2. pp. 301-314.

<sup>12</sup> cf. Louis -Marie SIMON. *Le Protévangile et l'Immaculée Conception*. Revue de l'Université d'Ottawa 20 (1950) p. 75

<sup>13</sup> Les sous-titres qu'on trouve dans les différentes traductions de la Bulle sont des ajouts dans le texte latin original qui n'en comporte pas. On trouve ainsi « témoignages » ou « partie historico-doctrinale » puis « la définition dogmatique ».

<sup>14</sup> cf. SARDI, vol. 1, pp.10-554 ; 575-628 ; 676-755.

## I. LA DÉFINITION DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Le texte posant le dogme est bref et concis :

*“Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa Conception, par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant, en raison des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que par conséquent elle doit être crue formellement et constamment par tous les fidèles”.*<sup>15</sup>

### 1. L'objet : le fait

La Bulle définit comme fait révélé l'exemption en Marie des souillures de la faute originelle auxquelles tout homme est soumis du fait même de sa conception. La célèbre formule parallèle d'Alexandre VII citée ailleurs dans la bulle<sup>16</sup> ne parlait pas des “souillures de la faute originelle” mais du “péché originel”.

De fait aucun acte du Magistère n'a jamais proprement défini la nature du péché ou de la tâche originelle<sup>17</sup>. En revanche le Concile de Trente en a déterminé les effets essentiels et la manière dont ils cessent.

Les effets sont trois : privation de la sainteté et de la justice originelles, mort de l'âme, inimitié divine. Ces effets cessent par la rénovation intérieure par laquelle l'homme passe à l'état de filiation adoptive en Jésus Christ, Sauveur et nouvel Adam. (Concile de Trente, sess.V cc. 1 & 2 et sess. VI cc. 1, 4, 7)<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> Bulle Pie IX p. 762. On a remplacé l'ambiguïté de “en vue des mérites” par “en raison des mérites”.

<sup>16</sup> Bulle Pie IX p. 754

<sup>17</sup> X. LE BACHELET, “Immaculée Conception” in *DTC*. col 846

<sup>18</sup> cf. DENZINGER éd. 1997 nn° 1511, 1512 & 1521, 1524, 1528-1531.

Déclarer Marie exempte de toute souillure de la faute originelle, c'est par le fait même la déclarer positivement en état de grâce sanctifiante<sup>19</sup>. Les deux concepts se recouvrent dans la réalité comme les deux faces d'une médaille, ils ne sont pas interchangeables pour autant.

La Bulle se distingue également du texte d'Alexandre VII qui était le dernier grand acte magistériel sur la question, en déclarant immune de toute souillure non pas seulement l'âme de Marie, mais la "*bienheureuse Vierge Marie*" c'est à dire sa personne, corps et âme donc. Pie IX a suivi ici le vœu de F. Bruni, évêque d'Ugento, appuyé par le Cardinal Pecci, futur Léon XIII, partisan de faire tomber la définition sur la personne de Marie toute entière. Ce faisant, le Pape entend ne pas rentrer dans les débats encore vifs chez les théologiens sur le moment de l'animation et les distinctions entre conception 'active', 'passive commencée' et 'passive consommée'. Selon les distinctions scolastiques, le dogme vise la conception 'passive consommée' : il ne vise pas l'acte générateur en tant que les parents de Marie le posent (conception 'active') ni ce même acte envisagé en son terme biologique (conception 'passive commencée') dans l'hypothèse où l'embryon ne serait animé que plus tard mais la personne engendrée au moment où elle vient à l'existence lorsque son âme informe son corps (conception passive 'consommée')<sup>20</sup> Peut être le Pape, qui se contente de parler directement et seulement de la personne de Marie, a-t-il finalement suivi le vœu d'extrême prudence à observer sur ce point formulé par Rosmini<sup>21</sup> comme il l'avait suivi lors de la première consultation<sup>22</sup> pour recueillir avant toute décision l'avis de l'ensemble de l'épiscopat<sup>23</sup>- au point qu'on a pu parler d'un "*concile par écrit*"<sup>24</sup>.

---

<sup>19</sup> cf. X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC*. col 1168

<sup>20</sup> cf. X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC*. col 846

<sup>21</sup> cf. SARDI, vol. 1. (Parte Prima) pp. 547-548

<sup>22</sup> Institution d'une Commission de théologiens le 1<sup>o</sup> juin 1848

<sup>23</sup> Encyclique *Ubi Primum* du 2 février 1849

<sup>24</sup> cf. X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC*. col 1197. Les réponses des 603 évêques consultés ont été publiées en 10 volumes à Rome. 546 furent favorables à la définition. Pie IX fit alors élaborer sept projets avant le texte final. cf. SARDI, vol. 2. (Parte Seconda)

## 2. La specification du fait.

La Bulle prend soin de ne pas attribuer à Marie une immunité du péché originel qui en ferait une “*exception*” à la loi universelle du péché originel affectant tout homme depuis Adam et dont l’unique Sauveur est le Christ. Il s’agit d’une application “*plus admirable*” de la loi universelle du salut ; Marie a été non pas exemptée mais préservée de toute atteinte du péché :

*“Tout le monde sait également combien les évêques ont toujours été jaloux, même dans les assemblées ecclésiastiques, de déclarer ouvertement et publiquement que la très sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie, par les mérites du Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, n'a jamais été soumise au péché originel, mais qu'elle a été entièrement préservée de la souillure originelle et de la sorte rachetée d'une manière plus admirable.”*<sup>25</sup>

En Occident, l’explicitation de la doctrine de l’Immaculée conception à partir de la sainteté de Marie et de l’honneur de Dieu à sauvegarder remonte à Pélage<sup>26</sup> et surtout à son successeur Julien d’Éclane.<sup>27</sup> Mais cette conclusion théologique liée chez eux à leur conception défectueuse du rapport entre la nature et la grâce, n’apparaissait pas en harmonie avec les données de la foi catholique. Quant au mérite d’avoir le premier appliqué au cas de Marie “l’analogie de la foi”, il est reconnu à “*saint Augustin lequel, tout en tenant que Marie devait être absolument tenue hors de toute question de péché, replace cette sainteté dans l’orbite de la condition humaine invalidée par la faute originelle et nécessiteuse de la Rédemption du Christ. Marie aurait été soumise au péché originel uniquement pour en être aussitôt délivrée par la grâce de la régénération*”<sup>28</sup> Depuis cette crise pélagienne, la théologie occidentale, scrutant les raisons de la sainteté absolument sans tache de Marie dont l’Église avait pris conscience, va longtemps buter sur ce qu’elle percevait comme une contradiction entre l’Immaculée Conception de Marie et l’unicité universelle du salut dans le Christ. La principale étape suivante est le *De Conceptu Virginali* de saint Anselme de

---

<sup>25</sup> Bulle de Pie IX p. 756

<sup>26</sup> † 422

<sup>27</sup> † 454

<sup>28</sup> E. PIACENTINI *L’Immacolata Madre*, Ass. Culturale Leone Veuthey, Roma, 2004 p. 20

Cantorbéry<sup>29</sup> qui amène les théologiens à considérer la pureté de Marie en fonction de celle de son Fils. En attribuant la purification privilégiée de la Vierge à une application anticipée des mérites de son Fils, il va orienter de manière décisive le débat vers sa solution<sup>30</sup> – sans pour autant y répondre lui-même puisque c’est Duns Scot<sup>31</sup> qui élaborera le concept de “*rédemption préservative*”, lequel est d’ailleurs “*moins une exception qu’un cas d’action salvifique parfaite et plus efficace de l’unique Médiateur*”<sup>32</sup>. C’est en ce sens que la Bulle parle d’immunité par voie de préservation en vue des mérites de Jésus Christ (intuitu meritorum).

Le sujet propre visé en la Vierge Marie par la bulle *Ineffabilis* est la notion d’une immunité dès le premier moment de son existence, et cette immunité est produite par une grâce et un privilège spécial reçus du Christ.

On notera aussi, face à une vue unilatérale encore répandue de la théologie catholique mariale selon laquelle celle-ci aurait été jusqu’au XX<sup>e</sup>s “*séparée des autres domaines de la théologie*” et “*christotypique*” par opposition à “*ecclésiologique*”<sup>33</sup> que la Bulle situe explicitement ce dogme marial à l’intérieur de l’unique dessein divin et de l’économie du salut : “*depuis les commencements et avant les siècles*”, “*en raison des mérites de Jésus-Christ*” précisé comme “*Sauveur du genre humain*”, et surtout qu’elle repose sur la théologie anténicéenne du Nouvel Adam et de la Nouvelle Ève -comme l’a magistralement montré Newman- dont la dimension ecclésiale est d’une autre amplitude et profondeur qu’une ecclésiologie structurelle ou qu’un “christotypisme” formel et supposé. N’est ce pas Scheeben, qui notait, déjà au XIX<sup>e</sup> siècle : “*Pour bien apprécier la place de cette doctrine [l’Immaculée Conception] dans la Tradition, il ne faut pas la considérer comme une vérité isolée, mais comme faisant partie de l’idée générale que l’Église a toujours eue de la sainteté de Marie et de son rôle dans l’économie de la Rédemption*”<sup>34</sup>

---

<sup>29</sup> † 1109

<sup>30</sup> cf. X. LE BACHELET, “Immaculée Conception” in *DTC*. col 1001

<sup>31</sup> † 1308

<sup>32</sup> Ernesto PIACENTINI *L’Immacolata Madre* Roma 2004 p. 23

<sup>33</sup> Hendro MUNSTERMANN *Marie corédemptrice ?* Cerf 2006 p. 18

<sup>34</sup> Citation du *Kirchenlexikon*, art “Empfängnis” faite par le *DTC* art. “Immaculée Conception”. col 1209

### 3. Autorité du fait.<sup>35</sup>

Pie IX n'entend pas publier une conclusion théologique fût elle certaine, mais affirmer une vérité divinement révélée.

Le premier projet de la Bulle proposait de définir l'Immaculée Conception comme une "*doctrine de l'Église catholique cohérente avec les saintes Écritures de la tradition divine et apostolique*". Pie IX remplaça cette formule par "*a Deo revelatam*", "*révélée par Dieu*". Mais il se garde d'une part, de préciser le mode d'appartenance de ce dogme, directe ou indirecte, à la Révélation ; et d'autre part il se garde d'affirmer que la croyance de l'Église en ce dogme fut, à la fois et parfaitement, explicite, continuelle et universelle.

Enfin, parmi les arguments de convenance théologique, ou scripturaires ou de Tradition, il n'en spécifie aucun en particulier ni ne précise leur influence mutuelle.

Explicitement donc, Pie IX entend ne pas lier affirmation du dogme et prise de position dirimante dans les débats théologiques antérieurs ou alors en cours, que ce soit sur le mode d'appartenance du dogme à la Révélation, sur la compréhension de l'extension de la Tradition et du consensus des Pères ou sur les poids relatifs de l'Écriture, de la Tradition ecclésiale et de la raison théologique.<sup>36</sup>

Néanmoins, ces débats forment le fond de la très longue partie historico-doctrinale, soit les trois-quarts du texte de la Bulle, qui amène la définition. Voulue par l'auteur, elle joue le rôle de "considérants". Que la définition se présente comme l'affirmation simple d'un fait révélé, ne l'empêche pas de se situer consciemment dans la perspective du travail séculaire de la raison croyante qu'elle scelle ou qui en est l'explicitation et dont elle est solidaire, même si elle se situe comme objet de foi et non comme conclusion purement rationnelle.

---

<sup>35</sup> cf. X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC*. col 847-848

<sup>36</sup> cf. X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC*. col 1201-1203



## II. LES “ATTENDUS” DE LA DÉFINITION

De nombreux thèmes théologiques forment le développement de la Bulle. Outre les points affirmés dans la formule définitoire, on peut repérer six thèses majeures avancées corrélativement à la proclamation du dogme, dont la dernière fait l’objet de notre étude spécifique. Les voici par ordre d’apparition dans le texte (sans mentionner sauf exception les autres occurrences, certaines thèses revenant plusieurs fois dans le texte) avec un aperçu sur le traitement parallèle qu’a pu en faire Newman, aperçu naturellement succinct puisque ce traitement sera développé dans les deux chapitres suivants.

### 1. La Conception de la Vierge a un caractère unique dans le plan divin, que Dieu a voulu pour la restauration de l’œuvre primitive de sa bonté.

*“Le Dieu ineffable, dont les voies sont miséricorde et vérité, dont la volonté est toute-puissance et dont la sagesse atteint d’une extrémité jusqu’à l’autre avec force et dispose avec douceur toutes choses, ayant prévu de toute éternité, la perte déplorable de tout le genre humain, suite de la transgression d’Adam, et ayant décrété, dans le mystère caché dès l’origine des siècles, que par le sacrement plus mystérieux encore de l’incarnation du Verbe, il accomplirait l’œuvre primitive de sa bonté, afin que l’homme, poussé dans le mal par la perfidie de l’iniquité diabolique, ne pérît pas contrairement au dessein de sa miséricorde ; et que ce qui devait tomber dans le premier Adam fût relevé dans le second par un bonheur plus grand que cette infortune ; choisit et prépara, dès le commencement et avant les siècles, une Mère à son Fils unique, pour que d’elle fait chair, il naquit dans l’heureuse plénitude des*

*temps, et il l'aima entre toutes les créatures d'un tel amour, qu'il se complut en elle seule, avec une affection toute extraordinaire.*<sup>37</sup>

La Bulle posera que l'Église a toujours eu conscience de cette place unique de Marie, Mère du Fils Unique, dans l'éternité de la pensée divine *"dès le commencement et avant les siècles"*, ce dont témoigne la Liturgie qui applique à la Vierge les termes même de la Bible concernant la Sagesse incréée et retraçant ses origines éternelles :

*"aux premiers moments de cette Vierge, qui, par un seul et même décret, furent déterminés avec l'incarnation de la divine Sagesse".*<sup>38</sup>

Sans même effleurer la controverse sur les motifs en Dieu de l'Incarnation, Pie IX dévoile implicitement la manière dont il rapporte la Vierge Marie à l'œuvre de la Trinité éternelle dans le temps. La position de la question résumée un siècle après par Jean Guitton est ici éclairante :

*"il existe deux voies et deux écoles, répondant à deux perspectives, deux modes d'exposition pour comprendre le mystère de l'œuvre de la Trinité sainte dans le temps.*

*On peut s'exprimer comme le fait l'usage – l'homme est tombé avec Adam, le premier. Mais Dieu lui a promis un Sauveur. Jésus-Christ est donc venu ; il est mort et il a souffert et nous avons tous été rachetés par son sang.*

*On peut dire d'une manière plus profonde, encore qu'elle frappe moins le peuple : dans un premier plan, Dieu avait fait l'homme pour le connaître et l'aimer ; il avait voulu que l'humanité eût un chef, capable de donner à l'être infini la forme suprême de l'adoration : ce chef était le Christ incarné. L'homme a péché. Alors, l'Incarnation est devenue rédemptrice.*

*Traduisons cette vue dans le langage toujours difficile à manier des avenir irréalisés du passé, nous dirons que le Christ se serait incarné, même si l'homme*

---

<sup>37</sup> Bulle Pie IX p. 751

<sup>38</sup> Bulle Pie IX p. 752. Cette expression du « seul et unique décret » de prédestination unissant de toute éternité la Mère de Dieu Immaculée à son Fils sera reprise textuellement et dans le même sens dans la formule de promulgation de l'Assomption *Munificentissimus Deus* du 1<sup>o</sup> Nov. 1950 par Pie XII. cf. DENZINGER éd. 1997 n° 3902

*n'avait pas péché. Et peut-être même aurait-il souffert pour montrer à l'homme à quoi aboutit l'engrenage de l'obéissance absolue au Père. Mais le Christ n'eût été alors que notre chef et notre modèle exemplaire : il n'eût pas souffert propter nostram salutem. Il n'eût pas été rédempteur.*

*L'Église a laissé les chrétiens libres de choisir entre ces deux modes d'exposition, puisque leur différence ne touche pas l'essentiel de la foi. La première est plus concrète, plus historique, plus touchante et il ne sert de rien de se demander ce qui serait arrivé, si tel accident ne s'était pas produit. Mais la seconde a l'avantage de faire apercevoir dans une plus vive lumière la structure du dessein divin. Le Christ est l'adorateur suprême, le représentant de l'humanité en Dieu, le chef et le centre du monde moral ; et il est aussi le rédempteur de ce même monde. Telle était la marche de la pensée de saint Paul dans l'Épître aux Éphésiens. Il bénit Dieu le Père de nous avoir élus dans le Christ avant la création, pour que nous soyons purs et irrépréhensibles devant lui, pour devenir ses enfants d'adoption par Jésus-Christ à la louange de sa gloire qu'il nous a accordée en son bien-aimé. C'est le premier moment. Vient ensuite la rédemption par son sang, la rémission des péchés.* ”<sup>39</sup>

Si l'Incarnation du Verbe, dont le décret est unique avec celui des “*premiers moments de la Vierge*”, relève d'un “*mystère caché dès l'origine des siècles*”, alors la Bulle se situe bien plus aisément dans la “*manière plus profonde*” qui conçoit l'économie de la Rédemption non pas comme un nouveau plan pour réparer un “*accident*” survenu à un premier plan, mais comme le second moment d'un unique plan ; non pas comme une nouvelle économie se substituant à l'économie de la Création mais comme le deuxième moment de l'économie divine réalisant son unique et éternel dessein. Pie IX écrit précisément à propos de la transgression d'Adam, -c'est nous qui soulignons : “*par le sacrement plus mystérieux encore de l'incarnation du Verbe [Dieu] accomplirait l'œuvre primitive de sa bonté*”. La re-crédation dans le Christ n'est pas une ‘crédation bis’ ; “*la nouvelle création n'est pas la création première en deuxième édition*”<sup>40</sup>. Elle est la même et unique création dont et dans laquelle le

---

<sup>39</sup> GUITTON, Jean. *La Vierge Marie* Livre de vie, 1961, pp. 161-163

<sup>40</sup> DILLENSCHNEIDER, Clement. *Marie dans l'économie de la création rénouvée*, Alsatia, 1957, p.3

Créateur se fait le Sauveur.

Cette unicité de Marie, Mère du Fils unique, s'exprime aussi par sa place dans la hiérarchie des êtres, selon la vue métaphysique traditionnelle :

*« C'est pourquoi, il la combla incomparablement plus que tous les Esprits angéliques et de tous les saints, de l'abondance des dons célestes, puisés dans les trésors de la divinité, de telle sorte qu'entièrement exempte de toute tache du péché, toute belle et toute parfaite, elle fut ornée de cette plénitude d'innocence et de sainteté qu'on ne peut concevoir plus grande après celle de Dieu et que nul, excepté Dieu, n'est capable d'atteindre par la pensée. »<sup>41</sup>*

Marie, Mère de Dieu, *“fut rapprochée de Dieu autant que le comporte la nature créée et plus que toutes les créatures”<sup>42</sup>*

## 2. La perfection de la sainteté convenant à la Mère du Verbe Incarné n'est pas une simple convenance axiologique mais aussi ontologique.

*“Il était convenable qu'elle brillât toujours des splendeurs d'une très parfaite sainteté, et que, préservée de la souillure originelle, elle remportât sur l'ancien serpent le triomphe le plus complet, cette auguste Mère, à qui Dieu le Père a voulu donner son Fils unique qu'il a engendré de son sein, égal à lui et qu'il aime comme lui même, afin qu'il fût réellement et tout ensemble un seul et même Fils et de Dieu le Père et de la Vierge, que le Fils lui-même a choisie pour être substantiellement sa Mère et de laquelle l'Esprit-Saint a voulu, ainsi qu'il l'accomplit par son opération que fût conçu et naquît celui dont lui-même il procède.”<sup>43</sup>*

La sainteté convenable ne relève pas ici de la seule dignité morale requise chez une personne libre pour répondre à un appel divin, en l'occurrence sublime. Il s'agit, ici, de la personne qui devait être “substantiellement” la Mère du “seul et même Fils de Dieu le Père et de la Vierge”, c'est à dire de celle en qui s'opère l'engendrement humain

---

<sup>41</sup> Bulle Pie IX p. 751

<sup>42</sup> Bulle Pie IX p. 758. Même idée en *Lumen Gentium* n° 53 -mais fondée sur le rapport unique de Marie à chacune des Personnes divines impliqué par sa vocation à la Maternité divine- et n° 66.

<sup>43</sup> Bulle Pie IX pp. 751-752

de Celui qui est éternellement engendré dans le sein du Père, comme l'enseigne le Concile de Chalcédoine *“avant les siècles engendré du Père selon la divinité, et aux derniers jours le même (engendré) pour nous et notre salut, de Marie, la Vierge, Mère de Dieu, selon l'humanité<sup>44</sup>”*. On comprend que ce qui est requis, du côté de la Mère, correspondant à la sainteté transcendante de l'être du Fils, dont l'incarnation en elle le fait devenir un seul et même Fils unique et d'elle et du Père, doit aussi relever de l'ordre ontologique. Aussi de ses prédécesseurs, Pie IX écrit-il lui-même qu'ils

*« proscrivirent comme fausse et contraire à l'esprit de l'Église, l'opinion de ceux qui pensaient et affirmaient que ce n'est point la Conception mais la sanctification que l'Église honore. »<sup>45</sup>*

Autrement dit : l'Immaculée Conception proclamée par la Bulle ne peut pas se ramener à une simple sanctification anticipée et avancée au tout premier instant de l'existence de Marie, elle est d'un autre ordre.

### 3. Il y a union intime et inséparable du Christ et de Marie collaborant à l'œuvre rédemptrice.

A propos de l'interprétation de Gn 3, 15 sur laquelle s'affrontent les lectures historicistes et typologiques et, parmi ces dernières, les lectures purement christologiques et celles aussi mariologiques, la Bulle déclare :

*“Les Pères et les Docteurs enseignent que dans cet oracle divin nous est clairement et manifestement montré à l'avance le miséricordieux Rédempteur du genre humain, Jésus-Christ Fils unique de Dieu, que sa bienheureuse Mère la Vierge Marie s'y trouve également désignée, et que leurs inimitiés contre le démon y sont aussi marquées avec évidence.”<sup>46</sup>*

*“ [Les Pères] ont professé que la très glorieuse Vierge a été la réparatrice de sa*

---

<sup>44</sup> Concile de Chalcédoine, profession de Foi, DENZINGER éd. 1997, n° 301.

<sup>45</sup> Bulle Pie IX p. 753

<sup>46</sup> Bulle Pie IX p. 757

*race et une source de vie pour le genre humain ; qu'elle était élue avant les siècles ; que le Tout-Puissant se l'était préparée ; que Dieu l'avait prédite quand il dit au serpent : 'Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme' et que c'est elle, il n'en faut pas douter, qui a écrasé la tête venimeuse de ce même serpent.*"<sup>47</sup>

Pie IX ne déroge pas à la tradition du Magistère ecclésiastique qui, jusqu'à Vatican I, n'enseigne pas le sens mariologique de Gn 3,15. Le passage de la Bulle *Ineffabilis* consacré au témoignage des Pères de l'Église enseigne seulement qu'il y a un consensus des Pères en faveur d'une exégèse qui voit un sens prophétique marial outre le sens christologique en Gn 3,15, mais il n'enseigne pas que ce sens marial soit exégétiquement fondé, quoique depuis les Pères le consensus ait existé<sup>48</sup>. Pie IX enseigne ici explicitement et uniquement que ce consensus est un signe de la conscience qu'avaient les Pères du fait que la Très Sainte Vierge, partageant la même 'inimitié' absolue que son Fils envers le Mal et le péché, devait en être aussi personnellement victorieuse à l'instar du "Médiateur entre Dieu et les hommes [...] unie à lui par un lien très étroit et indissoluble, avec Lui et par Lui"<sup>49</sup>.

En revanche Vatican II enseignera expressément que ce sens marial appartient positivement au sens de l'Écriture, dans *Lumen Gentium* : "la figure de la femme, Mère du Rédempteur [...] se trouve prophétiquement esquissée dans la promesse d'une victoire sur le serpent faite à nos premiers parents tombés dans le péché (cf. Gn. 3, 15)"<sup>50</sup>.

Plus important ici est de remarquer comment ce passage d'*Ineffabilis Deus* s'inscrit dans le contexte théologique de son siècle sur la place de Marie dans l'œuvre divine de la Rédemption. La foi et la théologie catholiques ont toujours tenu l'absolue unicité de la Rédemption par le Christ, mais sans exclure une participation mariale, thème qui s'était très lentement dégagé jusqu'à devenir courant à partir du XIII<sup>e</sup> siècle et qui affleure ici sous le biais des "inimitiés" communes au Rédempteur et à sa Mère vis à vis du démon -ou égales entres elles, on ne peut préciser puisqu'il est écrit : 'leurs inimitiés' - en plus de la lecture mariologique du "*ipsa conteret caput tuum*" de Gn 3, 15<sup>51</sup>.

---

<sup>47</sup> Bulle Pie IX p. 759

<sup>48</sup> E. PIACENTINI *L'Immacolata Madre*, Ass. Culturale Leone Veuthey, Roma, 2004 p. 15

<sup>49</sup> Bulle Pie IX, p. 757.

<sup>50</sup> *Lumen Gentium* n° 55

<sup>51</sup> St Jérôme opinait pour la leçon des LXX et de la Syriaque qui portent « ipse ». Note de A. TRICOT *La*

Newman défendra cette lecture du Protévangile dans sa *Lettre à Pusey*<sup>52</sup> et dans son *Mémoire* à Robert Wilberforce.<sup>53</sup> Mais dans sa *Lettre à Pusey*, il rappelle aussi le “chagrin” et la “colère” que lui inspirent des propositions qui semblent n’attribuer au Rédempteur “rien de ce qui dépasse ce que sa Mère partage avec lui. [...] Comment Sa mort et Sa passion auraient-elles un élément de grandeur incommunicable, si Lui, qui fut seul au jardin de Gethsémani, seul sur la Croix, seul à la résurrection -après tout, n’est pas seul mais partagea son œuvre solitaire avec sa Mère bénie ?”<sup>54</sup> Cette incidente de Newman vise une objection de l’anglican Pusey envers lequel il ajoute aussitôt après : “il me faut remarquer en sens inverse que ces paroles étranges ne sont qu’un petit nombre [...] que la plupart illustrent la difficulté de fixer le point précis où la vérité devient erreur, et qu’elles sont acceptables en un sens ou dans un certain contexte, bien que fausses dans un autre sens ou contexte”,<sup>55</sup> ce qu’il fit lui même un peu plus haut pour justifier en quel sens accepter les formules de Tertullien -“Marie effaça la faute d’Ève et ramena la race humaine vers le salut”- ou d’Irénée -“par l’obéissance elle devint pour elle-même et pour tout le genre humain cause ou occasion, peu importe ici, de salut”.<sup>56</sup>

Pour finir d’illustrer cet argument, rappelons nous qu’au XIX<sup>e</sup> siècle, la majorité des théologiens catholiques se ralliaient à l’idée d’une coopération méritoire de Marie à notre rédemption objective, comme l’avoue l’un de ses opposants de marque du XX<sup>e</sup>, le chanoine Goossens.<sup>57</sup> Parmi ces derniers, le théologien rhénan Matthias Scheeben mérite une attention spéciale pour l’originalité de sa pensée et pour son influence profonde. Scheeben ne compare pas l’activité méritoire de la Vierge à celle du Christ, laquelle est par définition incomparable et donc pas susceptible d’aucune espèce de

---

*Sainte Bible* Desclée 1960 p. 3 ♦ *Lumen Gentium* n° 55 fait la même lecture que *Ineffabilis Deus* de Gen 3, 15.

<sup>52</sup> *Lettre à Pusey* trad. Stern, Ad Solem 2002 pp. 76-79. La *Lettre au Rev. E. B. Pusey* constitue le vol. II des *Difficulties felt by Anglicans*. Nous citons dorénavant la *Lettre à Pusey* dans sa traduction française par J. STERN, Ad Solem, 2002, ainsi : « L.P. suivi du numéro de page. »

<sup>53</sup> « Notre lecture est 'Elle te blessera à la tête'. Et ce seul fait de notre lecture 'elle te blessera à la tête' a un certain poids car pourquoi après tout notre lecture ne serait-elle pas la bonne ? Faites une comparaison de l'Écriture avec l'Écriture et voyez comme le tout tient ensemble tel que nous l'interprétons. La Genèse parle de guerre entre une femme et le serpent... » *Méditations and Devotions of the late Cardinal Newman*, London, 1911, pp. 79-86, reproduit dans *Mary, the Virgin Mary in the life and writings of John Henry Newman* ed. by Philipp Boyce, Gracewing 2001, pp. 303-311, dorénavant cité : « BOYCE, suivi du numéro de page. » Cet ouvrage n’existait qu’en anglais, les citations ont été traduites par nos soins.

<sup>54</sup> L.P., p. 119

<sup>55</sup> L.P., p. 120

<sup>56</sup> L.P., pp. 53-54.

<sup>57</sup> DILLENSCHNEIDER, Clément. *Marie dans l'économie de la création renouée* Alsatia 1957, p. 156

complément, mais il unit leurs activités dans l'association intime très spéciale qui lie le Sauveur et sa Mère dans la perspective de la fin rédemptrice de l'Incarnation.

Le premier principe de sa mariologie est en effet le caractère personnel de la maternité de Marie qui fait d'elle à la fois 'la Mère et l'Épouse', évidemment au sens large et théologique d'"associée", 'socio Christi'. Scheeben la voit comme l'"adjutorium simile sibi" du nouvel Adam : elle n'est pas associée au Christ comme du dehors, ni ne participe non plus du dehors à l'unique sacrifice rédempteur du Christ, mais elle entre de toute son âme dans l'œuvre rédemptrice du Fils pour laquelle elle a été élue et comblée de grâces. Sa collaboration n'a pas le visage d'un complément externe à l'œuvre du Christ ni celui d'une nécessité s'imposant au plan divin, mais celui d'un choix divin auquel Marie adhère pleinement.

*« La collaboration de la Mère du Rédempteur au sacrifice rédempteur du Christ, écrit Scheeben en se résumant, est manifestement et essentiellement différente de toute autre compassion humaine à la passion du Christ et par le caractère de son intimité et dès lors aussi par son efficacité. Cette collaboration par son intimité spéciale forme un tout avec l'action du Christ de la manière que voici : d'après le dessein divin, l'action du Christ ne se présente pas comme exerçant son efficacité en dehors et parallèlement à l'action de Marie, tout de même que l'action de Marie ne se présente pas comme efficace en dehors et parallèlement à l'activité du Christ. Et voilà pourquoi il faut regarder tous les effets du sacrifice du Christ comme co-acquis (miterworben) par Marie dans ce sacrifice et par ce sacrifice. On peut donc dire que Marie a, de concert avec le Christ, c'est-à-dire par sa collaboration avec le Christ, satisfait à Dieu pour les péchés du monde, mérité la grâce et conséquemment racheté le monde, en tant qu'elle a offert avec lui le prix de notre rédemption. Mais il n'est permis de dire cela qu'en précisant expressément que c'est dans le Christ, c'est-à-dire dans le sacrifice et par le sacrifice du Christ, dans la mesure même où elle a co-offert ce sacrifice. C'est dans ce sens et de cette manière qu'on peut à bon droit et sans équivoque appeler la mère du Rédempteur corédemptrice. [Op. cit. p. 608]*

*[...] le mérite de Marie au Calvaire n'est pas un mérite rédempteur, ni même un mérite coordonné quoique en subordination de lui, au mérite exclusivement*



*rédempteur du Christ, il est un mérite d'adhésion, de communion à l'activité proprement rédemptrice du Sauveur, adhésion et communion de l'Épouse qui entre dans les vues rédemptrices du Nouvel Adam, Époux de l'humanité. Si Marie a racheté le monde et mérité la grâce de congruo c'est à ce titre seulement, c'est-à-dire parce qu'elle a intimement adhéré, par sa foi et son amour au Christ qui seul, à proprement parler, nous a rachetés et nous a mérité la grâce du salut.<sup>58</sup> »*

Scheeben renvoie ainsi à la fois à la typologie du Nouvel Adam et à celle de l'Époux/Épouse pour étayer sa vue de la participation unique de la Vierge Marie à l'économie rédemptrice ; Newman s'appuiera principalement et de manière récurrente sur la première mais il ne fera quasiment pas allusion à la seconde.

*« L'antithèse Ève-Marie, provenant du Protévangile et développée par Justin et bien davantage par Irénée, s'est montrée très féconde. Elle fut pendant longtemps la clef de l'intelligence de la foi mariologique [...] Une Mariologie fondée sur les données patristiques fut introduite par J.H. Newman et M-J. Scheeben. Les questions principales se sont centrées sur la part de Marie à la rédemption »<sup>59</sup>.*

Quant au principe premier de la mariologie de Scheeben qu'est le caractère personnel de la maternité de Marie, il est aussi présent dans la mariologie de Newman et également comme une réalité permanente et non une formalité de principe.

#### 4. L'immunité absolue de Marie de tout péché constitue son triomphe avec et dans le Christ.

*“De même que le Christ, Médiateur de Dieu et des hommes, ayant pris la nature humaine, anéantit le décret de condamnation qui était porté contre nous en l'attachant triomphalement à sa croix, de même la Très Sainte Vierge, unie à lui par un lien très étroit et indissoluble, faisant avec lui et par lui sentir au serpent venimeux l'effet de ses éternelles inimitiés, remporta sur lui le triomphe le plus*

---

<sup>58</sup> DILLENSCHNEIDER, Clément. *Marie dans l'économie de la création rénovée* Alsatia 1957, pp. 157-159. Même idée en *Lumen Gentium* n° 61.

<sup>59</sup> SCHMAUS, Michaël. “Mariology” in *Encyclopedia of Theology ; the Concise Sacramentum Mundi*, ed. K. Rahner, New-York, 1985, p. 897.

*complet, et, de son pied, immaculé, lui brisa la tête.”<sup>60</sup>*

“*Et, de son pied, immaculé*” : on peut voir, entre autres sens, dans cette formule littéraire, celui du caractère absolu de l’immunité de Marie de tout péché, point dont Newman développera régulièrement l’enjeu capital<sup>61</sup>. Ce caractère est explicitement réaffirmé plus loin :

*“Les Docteurs ont formellement enseigné que toutes les fois qu’il s’agissait de péché, il ne doit aucunement être question de la sainte Vierge, qui a reçu une surabondance de grâce pour triompher en tous sens du péché”<sup>62</sup>*

Cette question de l’absolue immunité de la Vierge de tout péché sera débattue par les experts et prélats consultés par Pie IX, le point clef étant la portée à accorder aux textes de Pères de l’Église admettant des péchés véniels en Marie. Newman y reviendra plusieurs fois et résout la question en distinguant pourrait on dire le ‘consensus’ des Pères d’un ‘unanimité absolue dans le temps et l’espace’ :

*“Une simple absence de tradition sur un point de doctrine ne signifie pas que le contraire de cette doctrine appartienne à la tradition”<sup>63</sup>*

## 5. La plénitude d’innocence et de grâce en Marie l’ont rendue digne de la Maternité divine.

*“la très glorieuse Vierge Marie en qui le Tout-Puissant a fait de grandes choses, a été distinguée par une telle abondance de tous les dons célestes, par une telle plénitude de grâce et par une telle innocence qu’elle a paru [...] véritablement digne d’être la Mère de Dieu et s’approchant de lui aussi près qu’il peut être donné à une*

---

<sup>60</sup> Bulle Pie IX p. 757

<sup>61</sup> Notamment dans un sermon “sur la convenance des gloires de Marie” d’août 1849 reproduit dans BOYCE, pp. 149-167.

<sup>62</sup> Bulle Pie IX p. 759

<sup>63</sup> L.P., p. 139

*simple créature, que ni les Anges ni les hommes ne sauraient louer dignement.*”<sup>64</sup>

*“Ils [les Docteurs] ont affirmé que cette bienheureuse Vierge avait été par grâce, exempte de toute tache de péché et soustraite à toute espèce de contagion et du corps et de l’âme et de l’intelligence [...] et que c’est pour cela qu’elle a été une demeure parfaitement digne de Jésus-Christ, non pour la condition de son corps mais pour la grâce originelle.”*<sup>65</sup>

#### 6. le sens et la portée de l’Immaculée Conception s’éclairent en parallèle avec le rôle d’Ève.

*“Pour faire ressortir l’innocence et la justice originelle de la Mère de Dieu, les Docteurs ne se bornent pas à la comparer à la première femme, Ève encore vierge, encore innocente, encore incorrompue, et avant qu’elle fût tombée dans le piège mortifère du perfide serpent, ils l’élèvent encore au-dessus avec une admirable variété de paroles et de pensées. Ève, en effet obéissant misérablement au serpent, perdit l’innocence originelle et devint son esclave ; mais la bienheureuse Vierge augmentant sans cesse ses dons d’origine, loin de jamais prêter l’oreille au serpent, détruisit entièrement par la force divine qu’elle avait reçue, sa force et sa puissance.”*<sup>66</sup>

Ce thème capital et récurrent dans la pensée de Newman sera étudié plus loin.

#### 7. Il fallait que fût conçue la femme première née qui devait concevoir le premier né de toute créature.

Pour préparer la définition dogmatique, un dernier point est avancé, et comme rajouté aux autres, juste avant la mention de la puissance de la dévotion mariale et des motifs providentiels du moment.

---

<sup>64</sup> Bulle Pie IX p. 758

<sup>65</sup> Bulle Pie IX p. 759

<sup>66</sup> Bulle Pie IX p. 758

A première lecture son sens apparaît peu explicite, du moins pour le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle :

*“Nous devons encore rappeler les remarquables passages des saints Docteurs, où, parlant de la Conception de la Vierge, ils affirment que la nature a cédé à la grâce et s’est arrêtée tremblante sans pouvoir aller plus avant ; car il devait arriver que la Vierge Mère de Dieu ne fût pas conçue d’Anne avant que la grâce ne portât son fruit, puisqu’il fallait vraiment que fût conçue la première née de qui devait être conçu le premier né de toute créature.”<sup>67</sup>*

ou plus précisément

*“[...] il fallait vraiment qu’elle fût conçue première née de laquelle devait être conçu le premier né de toute créature.” (« nam futurum erat ut Dei Genitrix Virgo non antea Anna conciperetur, quam gratiam fructum ederet : concipi siquidem primogenitam oportebat, ex qua concipiendus esset omnis creaturæ primogenitus. »<sup>68</sup>)<sup>69</sup>*

La première proposition est que la Conception de la Vierge devait être entièrement due à l’action divine, *“la nature s’étant arrêtée tremblante sans pouvoir aller plus avant”* : étant donc devenue incapable de continuer sa marche historique précédente. A quel ‘cours’ de la nature se réfère Pie IX ? étant donné que ce cours n’a de solution que par la Conception de grâce de la Vierge, dit le Pape, il semblerait s’agir, dans ce contexte, du cours de la préparation de la nature humaine à accueillir son Rédempteur promis, œuvre réalisée par l’histoire du peuple élu qui d’épreuves en étapes se purifie et s’élève jusqu’à ce petit reste d’Israël dont la fleur est Anne et Joachim. Cette première proposition pourrait très bien se décliner ainsi :

*“L’histoire du monde avant le Christ est le champ clos de deux mouvements opposés. D’une part, l’humanité est entraînée par la dialectique du péché. D’autre part, des interventions gratuites de Dieu la conduisent à la Victoire, qui sera le Christ. Le processus de dégradation l’emporte jusqu’à Abraham (Gen. 3-11). Puis les*

---

<sup>67</sup> Toutes nos recherches n’ont pu trouver de commentaire de cette phrase de la Bulle.

<sup>68</sup> Les traductions négligent le '*siquidem*', le rendant par '*et*' ou, au mieux par '*en effet*'. Le *Lexique latin-français Antiquité et Moyen-Age* du laboratoire de médiévistique occidentale de Paris, Picard 2006 donne deux sens à '*siquidem*' : 1. si vraiment 2. puisque (vraiment)

<sup>69</sup> Bulle Pie IX p. 759

*interventions de Dieu se font de plus en plus efficaces, mais sur une ligne de plus en plus restreinte, et dans un ordre de plus en plus spirituel. Dieu choisit la famille d'Abraham, et, dans sa descendance, Jacob de préférence à Ésaü. Puis, tandis que les rêves de grandeur politique et de prospérité d'Israël échouent, la grâce se concentre progressivement sur une élite obscure selon la chair : « Les pauvres », « les humbles », qui sont le « reste » spirituel du peuple élu, et finalement sur la fleur d'Israël, la Vierge Marie.*

*Réparation, préparation : ainsi pourrait-on résumer les deux aspects de cette montée de l'humanité vers son Sauveur, deux aspects étroitement liés, l'un négatif, l'autre positif. Dieu purifie peu à peu une lignée choisie afin que le Christ naisse sans compromission avec le péché ; il y suscite une foi de plus en plus parfaite, de plus en plus explicite, afin que sa venue divine soit la réponse à un désir, à une attente, à une espérance de l'homme, qu'elle soit non une sorte d'intrusion par surprise ou violence, mais une œuvre de liberté et d'amour.*

*Ainsi donc, d'Abraham à Marie, un double progrès s'accomplit : dans l'ordre de la pureté morale et dans l'ordre de la foi.*

*[...] En ce début de la destinée de Marie, tout est gratuit de la part de Dieu. C'est au premier instant qu'elle est comblée : avant d'avoir pu exercer aucun acte méritoire. Mais la gratuité de ce don qui procède, par anticipation, des seuls mérites de l'Homme-Dieu ne doit pas nous faire méconnaître le lien de ce mystère avec toute la préparation antérieure. D'abord Dieu se garde d'altérer ici la continuité biologique essentielle à l'unité de la race humaine, ou même le processus ordinaire de la génération humaine. A cette continuité parfaite dans l'ordre de la chair, répond une discontinuité dans l'ordre de la grâce, non sans une certaine préparation toutefois. En consacrant aux parents de la Vierge deux fêtes liturgiques solennelles et universelles, les seules qui soient communes à l'Orient et à l'Occident en ce qui concerne les saints de l'Ancien Testament, l'Église signifie qu'en eux la longue purification morale commencée depuis Abraham était parvenue à un sommet : il manquait encore la libération des liens du péché originel. C'est cette ultime étape que Dieu réalise "au premier instant de la conception de Marie".*

*Sous la facture abstraite de la définition dogmatique, dont tous les mots sont pesés pour répondre ou ne pas répondre à mille questions complexes, il importe de saisir le cœur du mystère. C'est un mystère d'amour : l'Amour divin qui, à la différence du nôtre, ne dépend pas de son objet, mais le crée, se déploie ici sans entrave. Au sein même du monde vieilli, il reprend la création à la source. Il fait de Marie la plus aimable, la plus attirante des créatures : celle où Dieu va pouvoir, sans compromission avec le péché établir sa demeure. L'Immaculée Conception, c'est le triomphe de la seule grâce de Dieu : Sola gratia.<sup>70</sup>*

Le texte pontifical avance donc deux propositions : une première qui résume une pensée des 'saints Docteurs', une seconde qui la fonde. Cette seconde proposition affirme que la raison pour laquelle l'Immaculée Conception (*"la Vierge Mère ne fût pas conçue avant"*) un fait qui correspond à la première proposition : *"la nature a cédé à la grâce et s'est arrêtée tremblante sans pouvoir aller plus avant"*) était requise par l'Incarnation et donc, quant à Marie, par la Maternité divine (la grâce ne porta son fruit), est que celle de qui le 'premier né de toute créature' devait être conçu, devait elle-même être conçue 'première née'. Comme l'écrivait l'abbé Laurentin : ci dessus : *"Au sein même du monde vieilli, il [l'Amour Divin] reprend la création à la source."*

Le contexte de cette citation implicite de l'Homélie sur la Nativité de la Vierge par saint Jean Damascène<sup>71</sup> faite par la Bulle milite pour une telle lecture des deux propositions. Voici le n° 2 de cette homélie d'où est tirée la citation :

*"Mais pourquoi la Vierge Mère est-elle née d'une femme stérile? A ce qui seul est nouveau sous le soleil [Eccl. 1, 9], au couronnement des merveilles, les voies devaient être préparées par les merveilles, et lentement des réalités les plus basses devaient s'élever les plus grandes. Et voici une autre raison, plus haute et plus divine. La nature a cédé le pas à la grâce, elle s'est arrêtée en tremblant et ne voulut pas être la première. Comme la Vierge Mère de Dieu devait naître d'Anne, la nature n'osa prévenir le fruit de la grâce ; mais elle demeura sans fruit, jusqu'à ce que la grâce eût porté le sien. Il fallait qu'elle fût première-née, celle qui devait enfanter « le Premier-Né de toute créature », en qui « tout subsiste [Col. 1, 15 ; Col. 1, 17] ».*

---

<sup>70</sup> LAURENTIN Court traité sur la Vierge Marie 5<sup>e</sup> éd. Lethielleux, 1968, pp. 112-116

<sup>71</sup> Sources Chrétiennes 80, 48. La Liturgie des Heures pour la fête de sainte Anne en propose un extrait.

*Joachim et Anne, couple heureux ! Toute la création vous est redevable ; par vous elle a offert au Créateur le don, de tous les dons le plus excellent, une mère vénérable, seule digne de celui qui l'a créée. Heureux lombes de Joachim, d'où sortit un germe tout immaculé ; admirable sein d'Anne, grâce auquel se développa lentement, où se forma et d'où naquit une enfant toute sainte ! Entrailles qui avez porté un ciel vivant, plus vaste que l'immensité des cieux ! Aire où fut amoncelé le blé vivifiant, selon la déclaration même du Christ : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul [Jn 12, 24] » ; sein qui allaitas celle qui nourrit le nourricier du monde ! Merveille des merveilles, paradoxe des paradoxes ! Oui, l'inexprimable incarnation de Dieu, pleine de condescendance, devait être précédée par ces merveilles. Mais comment poursuivre ? Mon esprit est hors de lui-même, partagé que je suis entre la crainte et l'amour. Mon cœur bat et ma langue frémit : je ne puis supporter la joie, les merveilles m'accablent, l'élan passionné me saisit d'un transport divin. Que l'amour l'emporte, que la crainte cède la place, et que chante la cithare de l'Esprit : « Allégresse dans les cieux ! Exulte la terre [Ps. 96, 11] ! »*

Jusqu'ici, mise à part l'allusion à la distinction entre sanctification et Conception, la Bulle liait l'Immaculée Conception à l'Incarnation du Fils selon une convenance de sainteté, selon une possible proportion de dignité entre la Mère et le Fils Incarné.

Mais avec cette citation, et c'est l'hypothèse qui sous-tend la suite de ce travail, est introduite une nouvelle raison, de finalité, qui relève d'un autre 'ordre' au sens du mot employé par Blaise Pascal : l'ordre de la nouvelle création, et, à l'intérieur de cet ordre de finalité, les rapports mutuels entre Celui qui est le Premier né et Celle qui est la Première née de cette nouvelle création.

A sa simple lecture, la formule elliptique "*que fût conçue la première née de qui devait être conçu le premier né de toute créature*" nous renvoie à la fois à la typologie ADAM ÈVE/NOUVEL ADAM-NOUVELLE ÈVE et à celle du PREMIER ADAM (OU 'VIEIL HOMME')/NOUVEL ADAM (OU 'PREMIER NÉ' & 'NOUVELLE CREATION') en connexion avec les figures pauliniennes de Col. 1, 15 & 1 Co. 15, 45 : "*Premier-né de toute créature*" et Ro. 5, 14 : "*Adam, figure de Celui qui devait venir*".

Nous pouvons maintenant ouvrir l'enquête sur le contenu de la mariologie de Newman et sur le rapport, dans ses écrits, entre la 'nouvelle création' et sa mariologie, afin de discerner le sens de la formule de Pie IX en elle-même et dans le contexte de la Bulle où elle s'insère.



## Chapitre II : présentation chronologique de la mariologie de Newman

*“A priori, on ne s’attendrait pas dans la vie d’un jeune ministre anglican de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre, à y trouver vénérée la Bienheureuse Vierge Marie. Qui plus est, Newman lui-même se trouvait au cœur de ce qu’il y avait de plus fier et de meilleur dans le milieu universitaire d’Oxford. Pasteur et prédicateur de l’Église anglicane, il observait fidèlement ses doctrines et traditions et montrait une vive répulsion instinctive envers ce qu’il considérait comme les pratiques corrompues et idolâtriques des catholiques romains.”<sup>72</sup>*

Apparemment, rien de particulier dans sa formation intellectuelle ni dans l’influence de son milieu ne prédisposait particulièrement le jeune Newman à réaliser le remarquable itinéraire marial que nous allons parcourir en suivant chronologiquement les textes qu’il publiera concernant Marie.

Le seul élément observable de sa jeunesse à cet égard est une disposition d’âme tout à fait personnelle que révèlent certains faits biographiques sur lesquels Newman reviendra de lui-même dans son *Apologia* : il se souvient d’avoir dessiné un chapelet sur la page de garde d’un de ses cahiers d’écolier<sup>73</sup>, et d’avoir plus tard nourri une dévotion à Celle qui était la patronne d’Oriel et dont il desservait l’église<sup>74</sup>.

Déjà en 1824, à son frère Frank, d’esprit bien plus protestant que lui et qui refusait son cadeau d’un tableau du Corrège, ‘La Madonna del divoto’, Newman

---

<sup>72</sup> BOYCE p. 12

<sup>73</sup> NEWMAN *Apologia pro vita sua* éd. 1879 trad. Michelin-Delimoges, Ad Solem, 2003, p. 118.

Dorénavant citée, tant dans le texte que dans les notes, ainsi : « *Apologia*, p. »

<sup>74</sup> *Apologia*, p. 335

répondait avec un étonnant à propos : “*Vous êtes bénie entre toutes les femmes*”<sup>75</sup>. Sa propre chambre à Oriel donnait sur la tribune de la chapelle, éclairée par un vitrail évoquant la Purification de la Vierge et la Présentation de Jésus au Temple. Dès 1831, alors qu’il est Vicar de St Mary depuis trois ans, parmi les fêtes du Prayer Book<sup>76</sup> de 1662 qu’il réintroduit, il y a la Purification et l’Annonciation et tous les ans jusqu’en 1843 (sauf pendant son voyage de 1833) il prêchera le 2 février et le 25 mars (sauf en 1834 et 1839 où ce jour tombait dans la Semaine Sainte)<sup>77</sup>.

C’est l’influence exercée par son ami Richard Hurrell Froude<sup>78</sup> qui “*grava en lui profondément l’idée de dévotion à la sainte Vierge*”<sup>79</sup>, mais cette idée, pour mûrir, devra attendre de longues années comme nous allons le voir.

L’itinéraire que nous entreprenons n’est pas une exposition des étapes comme telles de la pensée mariale de Newman sur Marie, encore moins dans tous leurs détails, progrès et ramifications<sup>80</sup>. Il est un parcours, et ce parcours vise à propos de l’Immaculée Conception, à discerner au fur et à mesure, les éléments nécessaires à éclairer la sentence « *il fallait vraiment qu’elle fût conçue première-née de laquelle devait être conçu le Premier-né de toute créature* ».

L’écueil à éviter sera d’oublier les proportions et le contexte des données théologiques avancées par Newman dans les textes retenus. Peut-être pécherons nous par excès de prudence ! Newman ayant à la fois une pensée précise et une plume prolixe, plutôt que de risquer de mutiler sa pensée en résumant son expression, les

<sup>75</sup> DAVIS, Francis. “La mariologie de Newman” in *Maria, Études sur la Sainte Vierge*, vol. III sous la dir. d’H. du MANOIR, Beauchesne, 1954, p. 535.

<sup>76</sup> Livre fondamental de prière de l’Église anglicane, écrit sous la direction de Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry, il fut l’un des instruments de la réforme protestante en Angleterre. Son influence sur la langue anglaise est semblable à celle de la Bible du Roi Jacques et des œuvres de Shakespeare. Il conserve toutefois plusieurs éléments chers à la Haute Église et est employé, suite à la constitution de Benoît XVI Anglicanorum Cœtibus, dans le rite de l’usage anglican des fidèles revenus vers Rome.

<sup>77</sup> COUPET, Jacques. “Le rôle de Marie dans le cheminement de Newman”. *Nouveaux Cahiers Mariaux*, 17 (1990) p. 9.

<sup>78</sup> Richard Hurrell FROUDE (1803-1836), fils d’un archidiacre High-Church fut nommé ‘fellow’ d’Oriel en 1826 où il eut Newman pour ‘tutor’. Il commença à propager les idées de son maître Keble et son influence sur les idées religieuses de Newman fut très profonde. (cf. *Apologia*., pp. 193-196). Lorsqu’il mourut en 1836, Newman qui avait une grande affection pour lui, ne cessait de répéter : “*je ne pouvais faire une plus grande perte*”.

<sup>79</sup> *Apologia*, p. 156

<sup>80</sup> Des érudits l’ont très bien fait. cf. Bibliographie, en particulier : GOVAERT, Lurgart. *Kardinal Newmanns Mariologie*, Salzburg, Pustet, 1975. Dorénavant cité : « GOVÆRT p. » ; GREGORIS, Nicholas. *The daughter of Eve unfallen. Mary in the theology and spirituality of J.H. Newman*, Newman House Press, Pennsylvania, USA, 2003. [Dorénavant cité : « GREGORIS, p. » ] Ces ouvrages n’existant qu’en langue originale, les citations qui en sont faites, ont été traduites par nos soins. Outre ces deux thèses, une présentation exhaustive et très précise se trouve dans BOYCE, déjà cité.

citations seront privilégiées, fussent-elles parfois un peu longues.

Dernier point, enfin, sur la méthodologie de ce pèlerinage dans les textes mariaux newmaniens. Une exposition systématique par thèmes ou lieux théologiques aurait permis, peut on penser de prime abord, d'atteindre plus vite et clairement le but, les éléments susceptibles d'éclairer la formule de Pie IX se mettant en quelque sorte d'eux même en évidence. En fait, ce procédé eût été très onéreux et vraisemblablement aussi périlleux, la pensée de Newman formant comme un immense réseau d'idées en interaction tout au long de sa vie. L'ordre chronologique s'imposait naturellement au titre de la simplicité de la recherche et de son exposition mais également à celui du respect du cheminement de la pensée de Newman durant sa longue vie.



Avant d'entrer dans la présentation des textes, prendre une vue d'ensemble des lignes de force qui les traversent n'est toutefois pas inutile, ne serait-ce que pour ne pas se perdre dans la succession des textes et de leur contenu, mais y percevoir la mise en place, la permanence, les déplacements et la fécondité des principes de la mariologie de Newman. Les redites d'un commentaire de texte à l'autre seront limitées au minimum nécessaire.

Voici donc, à gros traits, la progression des quatre principales lignes de force de cette mariologie, dans la perspective de la formule de Pie IX à éclairer.

1. La théologie de l'Immaculée Conception a comme racine maîtresse le regard des Pères anténicéens qui considèrent Marie, Nouvelle Ève, aux côtés du Christ, Nouvel Adam. Plus précisément, elle s'enracine dans la participation de Marie à l'ordre de la réparation opérée par le Christ, l'œuvre de la rédemption se modelant comme à rebours sur l'œuvre de la perte<sup>81</sup>. Ce parallèle patristique sera découvert par Newman, vraisemblablement assez tôt, en tous cas mis fondamentalement en valeur dès *l'Essai*<sup>82</sup>. Mais nous découvrirons aussi que, plus tard, Newman verra également

---

<sup>81</sup> cf. X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC*. col 874-877

<sup>82</sup> NEWMAN. *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, textes newmaniens, Paris, 1964  
dorénavant cité : « *Essai*, p. »

dans ce parallèle une participation de Marie à l'ordre christique de la nouvelle création, à laquelle est ordonnée la rédemption, et que c'est là que se fonde la sainteté de Marie, et en tout premier lieu son Immaculée Conception.

Au long de ce parcours deux autres éléments essentiels apparaissent, qui expliquent peut-être ce passage fait discrètement par Newman de l'association Marie-Christ dans la rédemption à l'association Marie-Christ dans la nouvelle création.

2. Le premier élément est la découverte de la théologie de la grâce. Sous son effet, Newman va alors se dégager de l'idée anglicane de péché comme infection de la nature au profit du concept de péché comme défaut ou privation de grâce. C'est dès les *Conférences sur la justification* en 1838 que Newman apparaît en possession de son anthropologie "*qui se refuse au pessimisme luthérien*" et qui "*pour faire droit à toute la réalité du sacrifice du Christ qui nous vaut notre justification*" pense que la grâce est "*assez puissante pour faire participer le chrétien lui-même à son salut*"<sup>83</sup>. Nous mentionnons d'abord cet élément, capital, parce que sa présence n'est pas immédiatement repérable, cet élément étant explicitement peu fréquent surtout dans ses textes mariaux.

3. Le second élément, inversement, est tellement massif et évident qu'on pourrait l'oublier ! c'est la puissance remarquable exercée par le mystère de l'Incarnation -assomption de la nature humaine qui est la nôtre dans la Personne divine du Verbe avec sa nature divine - sur la théologie de Newman, avec comme premier effet pour notre sujet, la proximité unique, extraordinaire et d'une nature particulière entre Marie et le Christ.

4. Enfin, à ce second élément est lié le fait que chez Newman l'Incarnation n'est quasi jamais envisagée de manière détachée de sa finalité qu'est la sanctification, celle-ci entendue non seulement au sens moral, mais au sens métaphysique exprimé par le concept biblique de 'nouvelle création'. Si cette vue profonde n'apparaît que progressivement dans sa netteté, elle est pourtant présente tôt chez Newman et a un enracinement biographique profond chez le jeune homme marqué par sa lecture de Thomas Scott<sup>84</sup> duquel il retient à jamais que "*mieux vaut la sainteté que la paix*" !<sup>85</sup>

---

<sup>83</sup> HONORE, Jean, Cardinal. *La pensée de John Henry Newman*, Paris, Ad Solem, 2010, pp. 122-123

<sup>84</sup> Thomas Scott (1747-1821) se convertit sous l'influence du prédicateur 'evangelical' John Newton, puis devint l'un des chefs les plus respectés du mouvement. Après avoir exercé le ministère ecclésiastique dans

C'est avec cette quadruple clef que nous tâcherons d'ouvrir les écrits de Newman et si nous revenons, à la fin de notre enquête, aux positions de Newman jeune anglican, c'est avec saisissement que la fécondité de ce chemin et de ses acquis nous apparaîtra !



En 1816, Newman a 15 ans. C'est le moment de sa première 'grande conversion'. Il lit alors des extraits des Pères, qui l'enchantent, mais aussi un livre de Thomas Newton qui le convainc que le Pape est l'Antéchrist et jusqu'en 1837, il garde cette idée qu'au moment du concile de Trente, l'Église de Rome s'était liée à la cause de l'Antéchrist<sup>86</sup>.

Dans l'*Apologia* Newman confesse que les manifestations de dévotion exagérée des catholiques envers Notre Dame étaient alors "*sa grande croix concernant le catholicisme*" <sup>87</sup>. Il pensait que ces expressions issues d'une culture et d'un contexte historique particuliers, avaient reçu la plus vive approbation des plus hautes autorités romaines et étaient censées s'imposer universellement. C'était ce que les anglicans considéraient comme la 'mariolâtrie' romaine. L'anglican Pusey dans son *Eirenicon* avouera également que la 'crux' du système Romain était pour lui la place de la Vierge Marie.<sup>88</sup>

Jusqu'en 1839, alors qu'il est une figure du Mouvement d'Oxford, Newman considère que la dévotion catholique envers les saints et notamment la sainte Vierge est la véritable 'essence' de la corruption de Rome comme le signe de son erreur théologique.<sup>89</sup>

Ainsi, en 1836, il rédige en entier le Tract n° 71, manuel à l'usage des anglicans dans la controverse avec les catholiques romains, où il insiste sur les points faibles et les erreurs dans certaines croyances catholiques : en particulier, il condamne

---

plusieurs paroisses, il se retira à Aston Sanford où il décéda au moment où Newman avait décidé d'aller le visiter.

<sup>85</sup> *Apologia*, p. 124

<sup>86</sup> *Apologia*, p. 193

<sup>87</sup> "*Certaines manifestations en l'honneur de Notre Dame avaient été ma grande 'crux' en ce qui touche le catholicisme ; j'avoue franchement ne pas pouvoir aujourd'hui encore entrer pleinement dans ces manifestations, mais je crois ne pas aimer moins Notre-Dame pour cela*" *Apologia*, p. 369

<sup>88</sup> cf. BOYCE pp. 13-14

<sup>89</sup> BOYCE, *ibid.*

nommément l'honneur tel qu'il est rendu par eux à Notre-Dame. Il cite quelques écrits catholiques attribuant une certaine 'omnipotence' à la sainte Vierge, Mère de Dieu, ou proclamant que le Fils de la Vierge ne refuse aucune de ses demandes ; Marie aurait en quelque sorte le même pouvoir que le Christ.

Encore en 1841, Newman écrit à son évêque :

*“Tout sentiment qui interfère avec la souveraineté de Dieu dans nos cœurs, est de nature idolâtre ; et comme les hommes sont tentés d'idolâtrer leur rang et leur substance ou leurs talents ou leurs enfants ou eux-mêmes, ainsi peuvent-ils être facilement amenés à substituer la pensée des saints et des anges à l'unique idée suprême de leur Créateur et Rédempteur qui devrait les remplir”<sup>90</sup>.*

Par ailleurs, Newman anglican, du moins jusqu'à la rédaction de la *Via Media* (1837), soutenait que les doctrines mariales et nombre de pratiques de dévotions dans l'Église de Rome ne pouvaient être trouvées dans la première Église. Une vénération induite s'était à ses yeux développée envers la Vierge et les saints, exemple typique de *“l'offense intolérable d'avoir ajouté à la Foi”*. Ce fait rendait l'Église anglicane sûre d'elle même dans son désaccord avec les pratiques catholiques. En 1841, Newman écrit dans une autre lettre que le système 'romain' :

*“va vraiment très loin dans la substitution d'un autre Évangile au seul vrai. Au lieu de placer l'âme devant la sainte Trinité, le ciel et l'enfer, il me semble qu'il prêche, en tant que système populaire, la Bienheureuse Vierge et les saints, et le purgatoire”<sup>91</sup>.*

Newman anglican se plaint que le plaidoyer romain se prétendant dans le droit fil des Pères de l'Église, soit déloyal. D'une part Rome dit reconnaître et suivre leur autorité, d'autre part elle pratique l'éclectisme en n'acceptant l'enseignement des Pères que sur les points qui ne contredisent pas ses propres croyances et pratiques modernes. Ces points de doctrine et de pratique que les Pères auraient censurés sont

---

<sup>90</sup> *The Via media of the Anglican Church, vol. II*, Longman, Green & C°, 1908. pp. 410. Extrait de la lettre du 29 mars 1841 à l'évêque d'Oxford pour justifier son interprétation des 'trente-neuf Articles' faite dans le *Tract 90*.

<sup>91</sup> *The Via Media of the Anglican Church*, op. cit. p. 369. Extrait de la lettre de 1841 au Rév. Jelf, chanoine de Christ Church concernant son interprétation des 'trente-neuf Articles' faite dans le *Tract 90*. 16. La phrase *“au lieu de ... Purgatoire”* se trouve aussi en substance et dans les mêmes mots dans *Apologia* p. 370

tranquillement expliqués par les catholiques comme si les Pères qui ne seraient pas d'accord avec eux n'étaient pas en harmonie avec l'esprit de l'Église de leur époque.

Newman pense tenir là une position imprenable et avoir pris la théologie romaine dans un piège fatal<sup>92</sup> qu'il entend illustrer en critiquant l'interprétation que fait Bellarmin des textes patristiques sur le Purgatoire.

A l'époque Newman ne comprenait pas l'usage catholique des écrits des Pères comme un témoignage de la vérité divine et révélée. Pourtant, et lui même l'avait déjà soutenu<sup>93</sup>, ce n'est pas l'assertion individuelle d'un des Pères qui a du poids, mais leur commune confirmation par laquelle ils témoignent d'une tradition apostolique descendant du temps des Apôtres dans le corps vivant de l'Église.

Il est d'autant plus remarquable que, malgré ces préjugés, la Vierge Marie joua un rôle significatif dans la vie intime de Newman, même comme anglican. Nous avons déjà relevé l'aveu qu'il fit lui même dans l'*Apologia* qu'il a toujours eu une dévotion personnelle particulière envers Marie, la Mère du Sauveur. :

*“En dépit des craintes enracinées que Rome m’inspirait, en dépit de ma raison et de ma conscience qui condamnaient les pratiques romaines, en dépit de mon amour pour Oxford et Oriel, j’avais cependant une tendance à aimer en secret Rome, la mère du christianisme anglais ; j’avais aussi une véritable dévotion pour la sainte Vierge dont j’habitais le Collège, dont je desservais l’église et dont j’avais célébré la pureté immaculée dans l’un de mes premiers sermons imprimés.”*<sup>94</sup>

Plus tard, il précisera le paradoxe de cette période pendant laquelle, tout en ayant une dévotion personnelle, il n'admettait pas les honneurs rendus par l'Église Romaine à la Vierge et aux saints : *“plus ma dévotion grandissait envers Notre Dame et les saints, plus je m’impatiais des pratiques romaines*<sup>95</sup>*”*.

Il est vrai que pour Newman, les personnages bibliques ne sont pas des figures lointaines ou abstraites. Méditant sur les serviteurs de Dieu énumérés dans l'Épître aux Hébreux, il note qu'en pensant à eux *“la foi n’éprouve plus la tristesse de*

---

<sup>92</sup> *The Via media of the Anglican Church*, vol. I, Longman, Green & C°, 1908. pp. 68-79. cf. BOYCE, p. 16

<sup>93</sup> Ibid. p. 52. cité par BOYCE, p. 16

<sup>94</sup> *Apologia*, p. 335

<sup>95</sup> *Apologia*, p. 194

*l'isolement*"<sup>96</sup>. C'est dans l'atmosphère de cette présence qu'il va développer sa pensée mariale :

*"Dans la doctrine et dans la pensée de Newman, la sainte Vierge était aussi étroitement associée à l'action de la Providence [que] dans sa vie personnelle. Plus tard, il fut convaincu que Dieu lui avait donné Marie comme une étoile du matin pour le conduire au port de la vérité"*<sup>97</sup>.

---

<sup>96</sup> 'L'Église visible, stimulant pour la foi', sermon n°17 du 14 sept. 1834 in *Sermons Paroissiaux, III*, Cerf, 1995, p. 214. [Dorénavant les sermons anglicans traduits au Cerf seront cités ainsi « S.P. n° Vol, n° de sermon titre, page. Soit ici : S.P., III, sermon n° 17, L'Église visible stimulant pour la foi, p 214]

<sup>97</sup> DAVIS, Francis. "La mariologie de Newman" in *Maria, Études sur la Sainte Vierge, vol. III* sous la dir. d'H. du MANOIR, Beauchesne, 1954, p. 537



## I. LA PÉRIODE ANGLICANE.

Chez le Newman anglican, L. Govært, suivie par Ph. Boyce, distingue quatre étapes dans le développement de la foi mariale et de la piété qui lui correspond<sup>98</sup>. La première étape, dominée par une foi puissante dans le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, va jusqu'en 1834.

De l'affirmation commune avec la foi catholique que le Christ est vraiment Dieu et vraiment homme, la première conséquence mariale tirée par le jeune prédicateur anglican est que Marie est bien Mère de Dieu. C'est une position de fond que n'entament pas les très rares formules surprenantes de ces années-là.

Cette première période comprend deux sermons traitant principalement de Marie.

### 1. L'Annonciation. L'honneur dû à la Vierge bénie. 25 mars 1831<sup>99</sup>.

Il s'agit vraisemblablement du tout premier sermon de Newman dont le thème est explicitement marial.

Il s'ouvre sur une citation du Magnificat : *“toutes les générations me diront bienheureuses”*. Mais, loin de commenter ce verset directement pour lui-même, Newman en prend occasion pour regretter *“que dans ces derniers temps, nous ayons oublié en grande partie d'accomplir cette docile anticipation de sa propre louange”* alors que *“l'esprit de révérence et d'amour envers sa mémoire est ce qu'Élisabeth emplit de l'Esprit-Saint nous enjoint par son exemple ... Pourquoi n'honorons nous pas notre*

---

<sup>98</sup> cf. BOYCE p. 28 s'appuyant explicitement sur GOVÆRT p. 22

<sup>99</sup> Texte anglais dans BOYCE , pp. 105-114. Non traduit en français à ce jour. Il resta non publié dans les archives de l'Oratoire de Birmingham jusqu'à ce que S. Dessain le mît à disposition de Lutgart Govært qui le publia dans sa thèse *Kardinal Newmans Mariologie*, op. cit. Non prévu pour la publication, le manuscrit porte des mots et phrases crayonnées par Newman et manque des références bibliques précises.

*Seigneur (le Fils) par notre mention respectueuse de sa Mère ?*<sup>100</sup>. On invoque pour justifier cet oubli, saint Paul qui déclare ne plus connaître le Christ selon la chair (2 Co. 5, 16) - comme si l'Apôtre incitait le chrétien à renier ses attaches et obligations familiales alors qu'il enseigne le contraire : si quelqu'un ne prend pas soin des siens, *"il a renié la foi"* (1 Tim. 5, 8). Le Christ ayant aimé les siens jusqu'au bout, comment n'aurait-il pas aimé sa Mère dont il prend soin alors même qu'il est sur la Croix ? Est-il pensable qu'il se rappelle Judas et Pilate et non sa Mère ?

Certes, ce raisonnement se meut sur le terrain des réactions psychologiques, mais celles-ci, pour Newman, procèdent normalement des relations existant entre des personnes réelles<sup>101</sup> et expriment davantage à ses yeux la finesse de ces relations personnelles objectives que leur subjectivité. Le réalisme métaphysique des entités religieuses, et partant de la théologie, est une nécessité première que Newman décrit ainsi plus tard :

*"la religion comprise comme un simple sentiment est pour moi un rêve et une dérision. Autant concevoir l'amour filial en dehors de l'existence d'un père, que la piété en dehors de l'existence d'un Être suprême. Ce que je croyais en 1819, je le croyais en 1833, je le crois encore en 1864 et je le croirai, plaise à Dieu, jusqu'à la fin"*<sup>102</sup>

Aussi, la conclusion d'ordre dogmatique que Newman pose dans ce sermon de style plutôt parénétique, est moins étonnante qu'elle ne le paraît.

Explicitement, cette conclusion concerne la liaison substantielle et non point abstraitement conçue, entre la personne réelle de Marie dans sa dimension morale et théologique concrète et le mystère de l'Incarnation.

Mais implicitement elle fournit aussi le cadre logique et théologique nécessaire au raisonnement, que Newman fera ultérieurement, pour établir la convenance de l'Immaculée Conception.

*"Premièrement, que devons nous penser de la sainteté de celle qui fut (comme l'Écriture - le Saint-Esprit l'appelle) la Mère de notre Seigneur (ou, comme l'Église l'a*

---

<sup>100</sup> BOYCE , p. 106.

<sup>101</sup> STERN, Jean. "La Vierge Marie dans le chemin de foi parcouru par John Henry Newman". *Marianum* LIII, 1991, p. 46. Dorénavant cité : « STERN *La Vierge Marie*, p. »

<sup>102</sup> *Apologia*, pp. 189

*déclaré depuis, la Mère de -Celui qui est- Dieu) ? Rappelez vous (nous ne pouvons diviser la nature divine et la nature humaine du Christ si ce n'est par la pensée) qu'aussi vrai que âme et corps ne font qu'une seule et même personne, Dieu et l'homme étaient un Christ. Donc si les bénédictions divines nous sont données sans considération de notre obéissance et de notre foi, alors il n'y a pas de raison pour que la Vierge ait été meilleure que les autres filles d'Adam. Mais si (et telle est la voie de la Providence) Il rétribue selon nos œuvres, quelle ineffable sainteté en Marie nous est-elle signifiée par la faveur de la bénédiction mystérieuse de son Dieu ?*

*Deuxièmement, comment devons nous la concevoir, elle qui fut le seul être que le Christ ait servi sur terre ? seulement comme son supérieur naturel ? Si nous estimons la vénération que son Fils lui a montrée, alors nous pourrions savoir comment honorer sa mémoire.*<sup>103</sup>

Il est remarquable que dès ce premier sermon, le point de départ de Newman est l'affirmation dogmatique du concile d'Éphèse : *"Marie est Mère de Dieu"*. Face à l'erreur dogmatique qu'il détectait chez Nestorius -séparer dans la personne du Christ la nature humaine de la nature divine-, il rappelle qu'une mère ne conçoit pas et ne met pas au monde une nature mais une personne humaine singulière<sup>104</sup> : les deux natures de l'unique Personne divine du Christ sont inséparables lorsqu'on considère la Personne réelle du Christ, et la personne de Marie chez Newman est inséparable de sa Maternité de cette unique Personne du Christ en ses deux natures. A ce sujet, les connaisseurs de la pensée newmanienne ont pu estimer, selon l'expression de l'un deux, que *"de sa foi en l'incarnation, il fut conduit à la foi en Marie"*<sup>105</sup>.

Nous retiendrons que ce lien quasi consubstantiel entre le mystère de l'Incarnation et celui de la personne et de la place de Marie, qui restera un fondement permanent de la théologie mariale de Newman jusqu'à la fin de sa carrière<sup>106</sup>, est présent dès sa première jeunesse anglicane ; c'en est même le trait dominant.

Un passage d'un sermon de la même période, pour Noël 1834 - sur lequel nous reviendrons - le montre excellemment :

---

<sup>103</sup> BOYCE , p. 114

<sup>104</sup> GREGORIS, p. 110

<sup>105</sup> BOYCE , p. 28

<sup>106</sup> GOVÆRT , p. 153

*“De même qu’au commencement la femme fut tirée de l’homme par la Toute-Puissance, ainsi, par un mystère semblable, mais dans l’ordre inverse, le nouvel Adam fut tiré de la femme. Il fut, comme il avait été prédit, « la semence immaculée de la femme », tirant son humanité de la substance de la Vierge Marie ; il fut comme le disent les articles du Credo, « conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie »”<sup>107</sup>*

## 2. La vénération due à la Vierge Marie. 25 mars 1832.<sup>108</sup>

L’exergue choisie comme citation de départ est encore le verset du Magnificat « *toutes les générations me diront bienheureuse* », mais la prédication de Newman suit maintenant un autre cours : la vocation de Marie à être Mère du Sauveur a renversé les destinées du monde puisqu’en elle la descendance de la femme annoncée à Ève pécheresse s’est réalisée, après un long délai, quand Dieu prit sur lui sa chair à elle.

L’angle d’attaque de ce second sermon n’est plus comme dans le premier celui du dogme mais celui de l’économie divine.

Cette idée du renversement des destinées du monde, de la malédiction à la bénédiction, avait déjà été évoquée au passage d’un sermon précédent, le 2 février 1831<sup>109</sup>, antérieur à celui sur l’Annonciation, mais elle se rapportait explicitement à la seule naissance du Fils de Dieu :

*“Notre Sauveur est né sans péché. Sa mère, la bienheureuse Vierge Marie n’était pas tenue à une offrande, puisqu’elle n’avait pas besoin de purification. Bien au contraire la naissance du Fils de Dieu a sanctifié toutes les femmes et changé la malédiction qui pesait sur elles en bénédiction”.*<sup>110</sup>

En un an, Newman a élargi et approfondi sa perspective : d’une part, le renversement des destinées du monde n’est plus seulement posé comme lié au fait historiquement ponctuel de la naissance du Fils, mais il plonge ses racines dans l’histoire sainte et le devenir de la Promesse originelle du Sauveur : en Marie *“allait*

---

<sup>107</sup> S.P. II, Sermon n° 3, L’Incarnation (Noël 1834) p. 39

<sup>108</sup> Texte anglais dans BOYCE , pp. 115-128. Texte français S.P. II, Sermon n° 12 (pour la fête de l’Annonciation) La vénération due à la Vierge Marie, pp. 117-126.

<sup>109</sup> S.P. II, sermon n° 10 ‘Secrètes et soudaines sont les manifestations de Dieu’. pp. 102-108

<sup>110</sup> *ibid.* p. 102

*s'accomplir maintenant la promesse que le monde entier avait attendu pendant des milliers d'années. La descendance de la femme, annoncée à la pécheresse Ève, après un long délai, était enfin en train d'apparaître sur terre, et allait naître d'elle*<sup>111</sup> : cette correspondance Ève-Marie dans l'histoire du salut qui apparaît ici restera un trait majeur et constant de la mariologie de Newman.

D'autre part, l'association de la Mère à son Fils, qui est le Fils de Dieu, est rapportée de manière bien plus directe que dans le sermon précédent, au réalisme de l'engendrement charnel du Verbe : *"Sur elle fut déposé le plus grand honneur jamais accordé à un individu de notre race déchue. Dieu prenait sur lui sa chair à elle, et s'abaissait lui-même jusqu'à être appelé son rejeton"*<sup>112</sup>.

En chantant *"toutes les générations me diront bienheureuse"*, Marie évoque les bienfaits issus de ce renversement du cours de l'histoire opéré en elle et dont la loueront les bénéficiaires au long des siècles. Newman développe ces deux points à travers les trois titres selon lesquels Marie est particulièrement bénie, à savoir que Marie restaure la maternité de la femme, redonne sa dignité à la femme comme compagne de l'homme et enfin, dans sa personne même, fut bénie en raison de son rapport unique avec le Fils de Dieu.

L'enfantement dans la peine qui est la malédiction féminine depuis Ève pécheresse, devient le moyen d'introduire le salut dans le monde. Le Christ n'est pas descendu du ciel, Dieu L'a envoyé *"fait d'une femme"* (Ga 4, 4), *"comme Fils de Marie pour montrer que toute notre peine et toute notre corruption peuvent être changées par lui"* car *"il avait le dessein de nous changer, nous. Et de la même manière tout ce qui nous appartient, notre raison, nos sentiments, nos quêtes, nos relations dans la vie, tout cela, il l'a sanctifié"*. Le Fils vient sauver tout l'homme, y compris donc sa naissance et son engendrement, *"la souillure même du péché lié à la naissance peut recevoir une guérison par la venue du Christ"*<sup>113</sup>.

Mention particulière doit être faite de cette citation de Ga 4, 4. *"né d'une femme"* [*"Lorsque les temps furent accomplis Dieu envoya son Fils né d'une femme né sous la loi"*] que Newman introduit dans ce deuxième sermon marial, pour encourager la vénération envers la Vierge Marie en la fondant scripturairement dans le Nouveau

---

<sup>111</sup> S.P. II, Sermon n° 12, La Vénération qui lui est due, p. 119

<sup>112</sup> *ibid.*

<sup>113</sup> S.P. II, Sermon n° 12, La Vénération qui lui est due, p. 121

Testament. Outre son originalité pour un prédicateur anglican de l'époque, cette citation témoigne également de sa connaissance très exacte de l'Écriture puisqu'il s'agit du seul texte marial de tout le corpus paulinien. C'est d'ailleurs par cet unique hapax marial paulinien que la constitution sur l'Église du Second Concile du Vatican introduit le seul exposé marial fait par ce Concile. (*Lumen Gentium*, ch. VIII, au n°52).

Cette citation ne figurait pas dans le sermon précédent. Son introduction montre un progrès notable chez Newman sur la question du rapport entre Marie et l'Écriture.

Dans son premier sermon de 1831, Newman n'envisage ce rapport qu'à travers les mentions de la Vierge au long de la vie de son Fils, mentions qui ne donnent aucun détails. Il en tire une première leçon : l'Écriture veut que les fidèles cultivent avant tout dans leur cœur l'image de son Fils et non celle de la mère. Et une seconde leçon : si nous rendions à saint Paul, sujet aux infirmités dont héritent tous les fils d'Adam, l'honneur qui semblerait en fait convenir à la Vierge, ce serait le signe que nous ramènerions l'excellence chrétienne à des canons humains. C'est pour éviter une telle réduction que l'Écriture ne nous dit quasi rien de la Vierge, elle qui est l'emblème de la première consécration à Dieu et qui fut couverte de l'ombre du Saint-Esprit. La prudence de Newman sur ce sujet, jeune pasteur anglican face à ses fidèles anglicans, est compréhensible<sup>114</sup>. Ses remarques restent à l'intérieur du cadre des 'silences de l'Écriture' sur Marie.

Un an après, dans ce sermon de l'Annonciation 1832, le rapport de Marie à l'Écriture envisagé par Newman n'est plus celui de ces silences sur les détails historiques, mais celui de la perspective théologique : la place de Marie dans le plan divin. Cette perspective est introduite par la citation de Ga 4, 4 qui sert de 'clef' théologique pour affirmer à la fois que la Maternité divine de Marie est la garantie de l'entrée du Fils de Dieu dans un état définitif de communion avec notre nature humaine, et que cette place de Marie dans l'Incarnation salvatrice permet de "*enter l'Église dans l'histoire*"<sup>115</sup>. Tel est le premier motif de bénédiction de Marie par l'Église depuis l'Annonciation.

Le deuxième motif de bénédiction, à propos du rétablissement anthropologique effectué comme conséquence de la maternité de la Vierge, est la reprise de la création

---

<sup>114</sup> BOYCE, p. 103

<sup>115</sup> GREGORIS, p. 116

dans un sens opposé à celui de sa chute. Newman constate l'avilissement de la condition féminine dans l'antiquité païenne, illustration du salaire du péché originel, avant de relever que les droits de la femme, épouse et mère, sont vengés par le Christ, descendant d'une femme. C'est la maternité de Marie qui lève la domination de l'homme sur la femme infligée à Ève après la chute. Newman voit ici l'Incarnation (Ga 4, 4) et la Création (Gn 3, 15) à la lumière de leurs implications anthropologiques en relation avec la condition de la femme en général et celle de Marie en particulier : *“quand le Christ vint comme descendance de la femme”, cette “naissance fut une bénédiction pour l'humanité toute entière, mais aussi de manière particulière pour la femme. En conséquence, le mariage” est “non seulement restauré mais doté d'un privilège spirituel et devient symbole visible de l'union céleste du Christ et de l'Église”*<sup>116</sup>, mais Newman cite au passage saint Paul : *“Adam fut formé en premier et Ève ensuite ; et Adam ne fut pas séduit, mais c'est la femme qui, séduite, tomba dans la transgression. Néanmoins, elle sera sauvée en devenant mère”*<sup>117</sup>. Sans employer le mot, c'est le thème théologique de la « récapitulation », dans la foulée de la rénovation spirituelle et anthropologique issue de la maternité de Marie, qui affleure avec cette citation paulinienne. Newman, à travers l'opposition des maternités d'Ève et de ses descendantes d'avec celle de Marie, en vient donc implicitement à poser de fait le parallèle antithétique Adam/Christ, Ève/Marie <sup>118</sup>. En tous cas, il lie clairement ici la naissance du Christ de la Vierge et la récapitulation de l'humanité.

Le troisième titre de bénédiction de Marie par l'Église se situe dans la ligne de la question abordée dans le sermon précédent : que faut-il penser de la sainteté de celle qui a été choisie pour être la mère de Notre Seigneur ? Marie, Mère et éducatrice du Fils de Dieu, a dû avoir les dons de grâce et de sainteté correspondants à sa tâche, c'est à dire inestimables puisque Dieu forma d'elle son Fils sans péché et que *“nul ne peut tirer une chose pure d'une chose impure”* (cf. 1 Jn. 3, 6 ; Jb 14, 4).

Comme dans son premier sermon, Newman relève encore que l'Évangile est très discret sur Marie, l'Écriture ayant pour rôle de glorifier Dieu tout-puissant et non d'exalter ses saints, ce qui pourrait Lui porter ombrage. Cependant, il justifie ici la réserve à apporter aux honneurs envers Marie non par les limites de la créature

---

<sup>116</sup> On peut rapprocher de ce paragraphe le n° 11 de la lettre Apostolique *Mulieris Dignitatem* de 1988 de Jean-Paul II

<sup>117</sup> 1 Tm 2, 15

<sup>118</sup> GREGORIS, pp.115-118

qu'elle est mais, au contraire, par sa grandeur particulière issue du mystère de l'Incarnation : son union unique à son divin Fils nous dépasse tellement que *“nous ne pouvons combiner dans notre pensée tout ce que nous devons lui attribuer avec tout ce que nous devons lui refuser, que nous ferions mieux, en suivant l'exemple de l'Écriture, de ne penser à elle qu'avec et pour son Fils, sans la séparer de Lui”*<sup>119</sup> pour mieux méditer le fait que le Christ par sa Mère a participé réellement de notre nature d'homme. Telle est d'ailleurs la règle de l'Église dans ses fêtes liturgiques. Newman conclut alors par un appel à apprendre de Marie que la plupart des grâces sont reçues et développées dans le silence et l'humilité des tâches quotidiennes pour ceux qui y sont fidèles.

C'est par un autre aspect que ce développement du troisième titre de bénédiction connaîtra une fortune certaine. L'argument avancé par Newman va en effet donner lieu à des spéculations dans le monde anglican de l'époque sur son catholicisme subodoré. Il écrit :

*“Qui peut estimer la sainteté et la perfection de celle qui fut choisie pour être la Mère du Christ ? s'il est vrai qu'à celui qui possède on donne davantage, et que la sainteté et la grâce divine vont de pair (et cela nous est expressément dit), quelle a dû être la pureté transcendante de celle que l'Esprit créateur a condescendu à couvrir de sa présence miraculeuse comme d'une ombre ! [...] cette considération conduit à un sujet plus élevé si nous osons la suivre. Car, quel était à votre avis, l'état sanctifié de cette nature humaine dont Dieu forma son Fils sans péché, quand on sait comme nous que « ce qui est né de la chair est chair » et que « nul ne peut tirer une chose pure d'une chose impure ».”*<sup>120</sup>

Un tel raisonnement ne pouvait que nourrir la suspicion que son auteur ait adhéré secrètement à la foi romaine en l'Immaculée Conception de Marie, laquelle ne sera d'ailleurs définie que vingt-deux ans après par le pape Pie IX. Newman emploiera pourtant peu après, dans ce même sermon puis dans le sermon de Noël 1834<sup>121</sup> l'adjectif 'pécheresse' au sujet de la Vierge Marie, mais nous verrons en commentant ce sermon de 1834 que cette qualification tout à fait exceptionnelle ne pouvait ni satisfaire la branche protestante de l'anglicanisme ni invalider le raisonnement

---

<sup>119</sup> S.P. II, Sermon n° 12, La Vénération qui lui est due, p. 124.

<sup>120</sup> S.P. II, Sermon n° 12, La Vénération qui lui est due, p. 121.

<sup>121</sup> Voir plus loin, le prochain sermon anglican de Newman.



‘immaculiste’ de Newman.

Toujours est il que lorsqu’il publia trois ans après (en 1835) ce sermon sur l’Annonciation de 1832, Newman se contentera de dire qu’il ne contenait rien contre la doctrine des XXXIX Articles de l’anglicanisme<sup>122</sup>. Puis, en 1864, il fait un pas de plus et rappelle sa dévotion à Marie dont il “*avait célébré la pureté immaculée dans l’un de ses premiers sermons*”<sup>123</sup>. En fait, il semble bien que Newman se soit déjà aperçu de la convenance déterminante des signes déposant en faveur de la doctrine de l’Immaculée Conception mais, par loyauté envers l’enseignement de son Église d’alors, il se refusa à la professer explicitement.<sup>124</sup> En prêchant ce sermon, Newman exposait la doctrine anglicane sur la Vierge Marie, confirmée par un renvoi en note à un sermon de l’évêque Bull (1634-1710) portant sur les mêmes versets de l’Écriture (Luc 1, 48-49)<sup>125</sup> mais ses expressions semblent bien porter au-delà. Il ne serait d’ailleurs pas du tout surprenant de trouver des traces de sa croyance en la doctrine de l’Immaculée Conception à l’époque où, prédicateur anglican, il fait si massivement fond sur les Pères de l’Église. D’ailleurs, une fois devenu catholique et six ans avant la Bulle *Ineffabilis*, il reprendra exactement le même raisonnement qui déduit l’absolue sainteté de Marie de sa proximité toute particulière avec le Verbe Incarné du Père éternel<sup>126</sup>.

Pour conclure, il est difficile de préciser ce que Newman anglican tenait exactement comme doctrine au sujet de l’Immaculée Conception. Nous retiendrons avec Ph. Boyce<sup>127</sup> qu’il a pu y avoir des hésitations initiales<sup>128</sup> mais qu’on peut certainement dire que toutes les prémisses étaient présentes pour une telle foi. L’Immaculée Conception de Marie paraît alors à Newman au moins possible, si ce n’est nécessitée par le rôle particulier de Marie dans le mystère de l’Incarnation, mais la nature de ce lien : logique, moral ou métaphysique, demeure indéterminée.

La seconde période correspond aux quatre premières années du Mouvement

---

<sup>122</sup> BOYCE , p. 24

<sup>123</sup> *Apologia*, p. 204

<sup>124</sup> BOYCE , p. 120, note 6

<sup>125</sup> Notice d’introduction au sermon, par P. Gauthier S.P., II, p. 118

<sup>126</sup> Sermon du 26 mars 1848, Notre Dame dans l’Évangile. Voir *Annexe* pp. 239-340

<sup>127</sup> BOYCE , p. 23

<sup>128</sup> Ainsi dans le sermon de Noël 1834, il écrit : “Marie, sa mère était une pécheresse comme les autres, née de pécheurs ; mais elle fut mise à part comme ‘un jardin clos, une source fermée, une fontaine scellée’ pour donner une nature créée à Celui qui était son Créateur” ce qui fait trois citations bibliques utilisées par les Pères pour exprimer l’idée que Marie était sans péché ! (S.P. II, sermon n° 3, L’Incarnation p. 39)

d'Oxford, jusqu'en 1837.

Le caractère dogmatique du fondement des conceptions mariales de Newman reste inchangé<sup>129</sup>. Il adore Jésus, né à Bethléem et posé dans une mangeoire, Dieu au sens propre de ce terme, descendu en ce monde depuis le sein du Père, tout en demeurant ce qu'il avait été jusque-là, au point que si l'Écriture ne l'avait appelé "*homme*", nous aurions pensé qu'il est plus respectueux de le qualifier simplement d'"*incarné*". Car s'il est véritablement homme, il n'est pas "*un*" homme, si par là on entend un individu parmi un certain nombre d'autres : sa personne, en effet est divine. Quant à sa chair, formée miraculeusement "*de la substance de la bienheureuse Vierge*"<sup>130</sup> elle a nécessairement une origine miraculeuse liée à la sainteté du Fils de Dieu et à sa mission : "*Aucun homme ne vient au monde sans péché ou n'est à même de se libérer du péché qui lui vient de sa naissance, sauf s'il naît une seconde fois de l'Esprit. Comment le Fils de Dieu aurait-il pu venir comme Sauveur saint s'il était venu à la manière des autres hommes ? [ ... ] Parce qu'il fut conçu de la Vierge Marie par l'Esprit-Saint, voilà pourquoi Il fut 'Jésus', 'Sauveur du péché'*"<sup>131</sup>

Cependant deux traits de cette période ne seront pas sans influence sur la mariologie de Newman.

Un premier est la découverte de la différence entre invocation et intercession. Cette distinction était tacitement reconnue par deux des XXXIX Articles, qui ne condamnaient clairement que l'invocation des saints, donc également celle de la Vierge Marie. Toutefois, cette distinction était généralement désapprouvée par les autorités anglicanes dans leur volonté ferme de bannir toute croyance en l'intercession des saints et de la Vierge.

La découverte de cette distinction est liée chez Newman à sa redécouverte de la communion des saints. Lorsque son ami Keble<sup>132</sup> prononça son célèbre sermon du 14

---

<sup>129</sup> STERN *La Vierge Marie* p. 47

<sup>130</sup> S.P. VI, Sermon n° 5, Le Christ, Fils de Dieu fait homme. (26 avril 1836) p. 64

<sup>131</sup> S.P. V, Sermon n° 7 Le Mystère de la Sanctification. (26 mars 1837) pp. 86-87

<sup>132</sup> John KEBLE (1792-1866) après des études brillantes, enseigna à Oriel College et fut pendant plusieurs années tuteur et examinateur de l'Université d'Oxford où il fut ordonné pasteur anglican. En 1827, il publia anonymement *The Christian Year*, recueil de poèmes, qui reçut un accueil extrêmement favorable et lui valut de recevoir la chaire de poésie de l'Université d'Oxford en 1831. *The Christian Year*, l'œuvre versifiée la plus populaire du XIX<sup>e</sup> siècle, fut la plus grande contribution de John Keble au Mouvement d'Oxford et à la littérature anglaise : en 1873 lorsque le copyright fut levé, plus de 375 000 copies en

juillet 1833 sur “*l’apostasie nationale*” dénonçant la sécularisation de l’Angleterre, il en naquit ce qu’on appellera « le Mouvement d’Oxford » en vue de travailler à rétablir l’autorité de l’Église. C’est par ce biais que Newman va se pencher sur l’ecclésiologie et scruter les notions d’Église visible et invisible et redécouvrir la doctrine de la communion des saints<sup>133</sup>.

En étudiant cette doctrine, Newman voit clairement que les membres du Corps du Christ peuvent prier et intercéder les uns pour les autres, mais, fidèle à l’anglicanisme officiel, il maintient que si les saints intercèdent pour nous, cela ne nous autorise pas à les invoquer. Lui-même, jusqu’à la fin de son appartenance anglicane n’acceptera pas cette invocation des saints et de Marie : en disant les litanies, il remplaçait “*ora pro nobis*”, pourtant non condamné par les Articles par “*oret pro nobis*”, et cela même à Littlemore quand il se mit au Bréviaire Romain. Il omettait également le “*Salve Regina*”. Il lui semblait alors que l’invocation n’était pas une pratique de l’Église antique et qu’elle pouvait en outre relever de l’idolâtrie en obscurcissant le rôle de l’unique Médiateur<sup>134</sup>. Il reste que la découverte de cette distinction fut le premier pas indispensable sur le chemin qui le mènera dans la dernière partie de sa vie anglicane, lors de la rédaction de *l’Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, à faire du pouvoir d’intercession de Marie une de ses principales prérogatives originelles.

Le second trait, dont l’effet est bien plus immédiat, est l’apparition dans l’expression de sa pensée théologique, de l’appropriation que Newman a faite des Pères, depuis qu’il a commencé en 1828 à les ‘incuber’, pour ainsi dire, par une lecture systématique selon l’ordre chronologique<sup>135</sup>. Le passage déjà cité du sermon de Noël 1834 est significatif à cet égard :

*“De même qu’au commencement la femme fut tirée de l’homme par la Toute-Puissance, ainsi, par un mystère semblable, mais dans l’ordre inverse, le nouvel*

---

avaient été vendues en Grande-Bretagne, et 158 éditions publiées. Le but était, selon Keble lui-même, d’unir les pensées et les sentiments du lecteur à celles du *Prayer Book*. Ce poète raffiné conserva une juvénile fraîcheur d’âme, exerçant une influence profondément religieuse avec autant de distinction naturelle que de modestie. Le Mouvement d’Oxford lui doit sa première et définitive impulsion. Il mourut à Hursley (Winchester) dont il avait été curé pendant trente ans.

<sup>133</sup> cf. GOVÆRT., pp. 39-42

<sup>134</sup> BOYCE , pp. 28-30

<sup>135</sup> *Apologia*, p. 54.

*Adam fut tiré de la femme. Il fut, comme il avait été prédit, « la semence immaculée de la femme », tirant son humanité de la substance de la Vierge Marie ; il fut comme le disent les articles du Credo, « conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie »*<sup>136</sup>

Ces lignes font immédiatement penser à saint Justin ou saint Irénée<sup>137</sup>.

A la différence de ses contemporains High Church, Newman assimila à la fois la doctrine et la mystique des Pères d'une manière plus systématique. Cette fréquentation personnelle et assidue des Pères, déjà adoptée par Keble et Pusey, produira ses effets au fur et à mesure que Newman se dégagera des limites de la lecture qu'en faisaient les théologiens carolins<sup>138</sup>. Ceux-ci passaient en effet les Pères au crible préalable des Réformateurs. Inversement, la lecture directe faite par Newman va le mener peu à peu à être insatisfait des Réformateurs, en particulier de leur liturgie, ce qui aboutira à la grande division au sein des tractariens. Celle-ci fut tangible lors de la souscription pour le 'mémorial des martyrs' : Pusey contribua, Newman, non<sup>139</sup>.

En 1839, dans la troisième période de sa vie théologique anglicane, Newman décrit lui-même l'approche nécessaire à ses yeux pour lire correctement les Pères, approche forte de sa mise en pratique personnelle depuis plus de dix ans :

*“Quelle que soit la vraie manière d’interpréter les Pères et en particulier les Pères apostoliques, si l’on commence par les convoquer devant soi au lieu de se présenter soi même à eux, par chercher à les faire témoigner de nos dogmes modernes au lieu d’abandonner son esprit au texte et en extraire leurs doctrines, on aura à coup sûr manqué leur sens*<sup>140</sup>”.

Cette méthode de lecture des Pères va exercer une influence capitale sur le développement de la mariologie de Newman et explique en même temps la spécificité

---

<sup>136</sup> S.P. II, Sermon n° 3 L'Incarnation (Noël 1834) p. 39

<sup>137</sup> cf. notamment : IRÉNÉE saint, *Adv.Hær.*, III, 22,4

<sup>138</sup> PERROTT, M.J.L. *Newman's Mariology*, The Saint Austin Press, 1997, pp. 12-18. Dorénavant cité : « PERROTT, p. » ♦ On appelle ainsi les théologiens anglicans sous les règnes de Charles I<sup>er</sup> et Charles II au XVII<sup>e</sup> s, qui défendirent les principes 'High Church', tels William Laud et Edward Stillingfleet.

<sup>139</sup> Golightly, ancien vicaire de Newman et devenu hostile, imagina un piège contre les 'tractariens' en proposant en 1838 une souscription pour l'érection d'un monument à la mémoire des trois martyrs de la Réforme anglicane sous Marie Tudor en 1556, Cranmer, Ridley et Latimer. Si Newman et ses amis souscrivaient, ils se contredisaient ; s'ils refusaient, ils se rendaient odieux à l'opinion publique. Cf. COGNET, Louis. *Newman ou la recherche de la vérité*, Desclée, 1967, p. 74

<sup>140</sup> *British Critic*, Janvier 1839, p.54.

de celle-ci. La reconnaissance de la dévotion mariale des Pères montre d'ailleurs peut être plus que tout autre aspect de leur pensée, combien la base patristique de la Via media reposait sur une base sélective. Leur mariologie en effet était d'abord une christologie : le cœur de leur compréhension du rôle de la Vierge dans l'économie de la Rédemption, c'est leur compréhension de la nature et de la personne de son Fils. Perrott relève combien Newman, à la lecture des Pères, se trouva en profonde consonance avec eux, tout en n'en tirant pas à l'époque toutes les conséquences :

*“Les prérogatives de Notre Dame étaient entièrement dérivées ; d'elle-même elle n'avait rien. Ceci est bellement exprimé par nombre de Pères anténicéens. Prépondérante parmi leurs images est l'analogie posée entre le Christ, second Adam, et Marie, seconde Ève. Marie est associée à l'œuvre de la rédemption en vertu de son consentement à l'Incarnation de son Fils [...] Dans ce contexte, son consentement lui autorise un rôle médiateur qui, quoi qu'étant toujours dérivé de la médiation de son Fils, rend justice à sa vocation représentative et maternelle. Cette théologie contraste fortement avec la vue protestante qui donne à Notre Dame une signification purement passive, non représentative et individuelle. Newman n'eut aucune difficulté avec la première compréhension, quoiqu'il fut incapable d'en tirer les conclusions logiques, ce qui est largement dû aux défauts de la liturgie anglicane.”<sup>141</sup>*

Un seul sermon de cette période présente un intérêt notable pour la mariologie de Newman, celui de Noël 1834.

### 3. La fête de la nativité de Notre Seigneur. 25 décembre 1834.<sup>142</sup>

Quoi que dans son intention ce sermon ne soit mariologique ni de près ni de loin, il est important pour le développement de la doctrine mariale de Newman. On y trouve, mais ce n'est pas cela qui en fait l'intérêt pour la mariologie de Newman, si ce n'est indirectement, deux anomalies inattendues par rapport au cours doctrinal suivi par Newman depuis des années, et immédiatement repérables : “Marie, pécheresse

---

<sup>141</sup> PERROTT, pp. 12-18.

<sup>142</sup> Texte français : S.P. II, Sermon n° 3, L'incarnation, pp. 35-45.

*comme les autres*” et quelques lignes plus bas “*Mère de Dieu, si l’on peut dire*”.

Ces deux apartés perdent tout sens possible dès qu’on les extrait de leur contexte qui est le développement sur l’Incarnation fait ici par Newman, et ce développement, bien plus que ces incises, a une portée mariale. C’est d’ailleurs l’interrogation suscitée par la seconde incise qui fait percevoir cette portée, en révélant combien Newman ne peut scruter le mystère de Marie sans y voir son lien interne au mystère de l’Incarnation. Nous l’examinerons d’abord. Quant à la première incise, elle trahit surtout combien l’expression de la pensée de Newman est alors dépendante des notions de péché et de nature, telles que l’anglicanisme les recevait.

Dans sa thèse sur le développement mariologique de Newman, L. Govært<sup>143</sup> remarque que ce sermon formerait un bon point de départ pour saisir le développement de la pensée de Newman concernant l’Incarnation, sur laquelle il insiste sans cesse dans sa prédication. La longue introduction de ce sermon explique le passage du silence doctrinal originel à la formulation des symboles de foi réclamés par la nécessité de trouver des moyens de débouter les hérésies alors que la génération apostolique n’est plus là. Puis, explicitement, Newman entend porter “*l’attention sur la doctrine catholique de l’Incarnation*”, c’est à dire celle de l’Église antique indivise. Il ose poser une “*conjecture*” : le Christ est appelé “*Verbe de Dieu comme médiateur entre le Père et toutes les créatures*”<sup>144</sup>

Cette problématique est directement inspirée de la lecture de saint Athanase dont Newman est encore tout imprégné, ayant achevé sa rédaction de *l’Histoire des Ariens du IV<sup>e</sup>s.* à peine deux ans auparavant. Mais pourquoi Newman parle-t-il ici de ‘conjecture’ alors que personnellement, comme Athanase, il tient fermement que le Christ est le Verbe de Dieu comme médiateur entre le Père et toutes les créatures ? On peut vraisemblablement supposer que le prédicateur a besoin de ménager son auditoire qui n’est pas instinctivement prêt à écouter la teneur doctrinale qu’il va lui faire entendre dans ce sermon.

Dans son ouvrage écrit la même année sur les Ariens, il expose en effet avec toute la clarté souhaitable, et non pas seulement “*en conjecture*”, à propos de la doctrine du Verbe en Dieu, qu’il semblerait finalement que le Christ soit appelé Verbe

---

<sup>143</sup> GOVÆRT. pp. 25-27

<sup>144</sup> S.P. II, Sermon n° 3, L’incarnation, p. 28

ou Sagesse de Dieu pour deux fins :

*“d'abord pour signifier sa présence essentielle dans le Père, avec ce sens plein que lui confère l'attribut essentiel de la sagesse, ensuite pour signifier sa mission de médiateur qui en fait l'interprète, la Parole entre Dieu et ses créatures”.<sup>145</sup>*

De cette 'conjecture' de la médiation du Verbe éternel, le sermon de Noël conclut aussitôt que c'est ce Verbe qui s'est fait homme :

*“Et pour nous chrétiens, il est spécialement le Verbe dans le grand mystère commémoré aujourd'hui par lequel il s'est fait chair et nous a rachetés de l'état de péché.”*

Et il précise aussitôt le motif de l'Incarnation qu'est l'amour divin, et sa fin qui est la restauration de l'œuvre créatrice gâchée par le péché :

*“Il aurait bien pu, lors de la chute de l'homme, rester dans la gloire [...] Mais cet amour inconcevable qui s'était manifesté dans notre création originelle ne voulut point se reposer après que son œuvre eut été gâchée, il le fit redescendre à nouveau du sein de son Père pour faire sa volonté et pour réparer le mal qu'avait causé le péché.”<sup>146</sup>*

Dans ce sermon, Newman est donc en fait dans le droit fil de saint Athanase dans son *Troisième discours contre les ariens* qui résume ainsi l'enseignement fondamental de l'Écriture au sujet du Sauveur :

*“1° depuis toujours il était Dieu et il est le Fils, étant le Verbe, le Rayonnement et la Sagesse du Père ; 2° par la suite, à cause de nous, prenant chair de la Vierge Marie, la Théotokos, il s'est fait homme.”<sup>147</sup>*

« A cause de nous » : cette précision importante et récurrente sous la plume d'Athanase, qui lie inséparablement le mystère de l'Incarnation à sa dimension rédemptrice, est ici reprise par Newman, qui à son tour l'affirmera sans cesse au long de sa carrière. Dans son édition de 1881 des *Traité*s de saint Athanase , donc à la fin de

---

<sup>145</sup> NEWMAN *Les Ariens du IV<sup>e</sup> siècle*. Téqui, 1988, trad. M. Durand-P. Veyriras, p. 139

<sup>146</sup> S.P. II, Sermon n° 3, L'incarnation pp. 38-39.

<sup>147</sup> ATHANASE D'ALEXANDRIE. *Trois discours contre les Ariens*. Lessius, Bruxelles, 2004, trad. et notes A. Rousseau, p. 266

sa carrière, Newman insiste encore sur ce point dans une note au *Discours sur l'Incarnation du Verbe* d'Athanase, note consacrée à l'Incarnation qu'il envisage d'ailleurs dans son but avant de l'envisager pour elle-même :

« Notre cause fut l'occasion de sa descente et notre transgression appela l'amour de Dieu pour l'homme. De son Incarnation, nous devînmes la raison »<sup>148</sup>,

Quarante sept ans avant, Newman développait ainsi ce thème dans notre sermon :

« Bénissons le de la tendresse et de l'amour inconcevables avec lesquels il s'est chargé de nos faiblesses pour nous racheter alors qu'il demeurait au plus intime de l'amour du Père éternel [...] il supporta de vivre dans un monde qui le négligeait, car s'il y vivait, c'était pour mourir pour lui quand son heure serait venue [...] pour y monter à la droite de Dieu, pour y plaider avec ses saintes blessures la cause de notre pardon »<sup>149</sup>

Il n'est pas étonnant que Newman donne *"l'amour inconcevable"* du Père, de même qu'Athanase donnait la *"philanthropie paternelle"*, comme motif de l'acte du Verbe, motif aussi bien de l'acte créateur que de l'acte rédempteur de l'Incarnation. En parlant de *"philanthropie paternelle"* notamment dans ses *Discours contre les ariens*, Athanase se donne le moyen à la fois d'éviter de penser le rapport entre la théologie trinitaire et l'histoire du salut en termes de causalité, comme si Dieu était soumis à une nécessité interne ou externe, et d'éviter de les penser comme si elles étaient hétérogènes l'une à l'autre. Ce faisant,

*"Conformément à l'enseignement de l'Écriture, Athanase enracine l'incarnation salvifique en la volonté aimante et libre du Père, ce qui entraîne une réelle*

---

<sup>148</sup> NEWMAN. 'The Incarnation considered in its purpose', *Select Treatises of St. Athanasius in controversy with the Arians* vol. II, Longmans, Londres, 1903, p. 188. Camelot traduit ainsi : *"Notre condition a été la cause de sa descente parmi nous et [que] notre transgression a provoqué la philanthropie du Verbe [...] Nous avons été l'objet de son incarnation"* ATHANASE D'ALEXANDRIE. *Contre les païens et sur l'Incarnation du Verbe*, Sources Chrétiennes n° 18, 1947, pp. 214-215 Dans le même sens, *Second discours contre les Ariens* : *"Quant au fait qu'il se soit fait homme, cela n'eût pas eu lieu si le besoin des hommes n'en avait été la cause"* ATHANASE D'ALEXANDRIE *Trois discours contre les Ariens*, Lessius, Bruxelles, 2004, p. 193 ('Adversus Arianos orationes 'IV, II, 56 n°765 *Enchiridion pastristicon*, 7° éd; Herder, 1929, p. 270 cf. PG XXVI 268 : *"Ipsium autem Verbum nequaquam homo factum esset, nisi causa fuisset hominum necessitas"*)

<sup>149</sup> S.P. II, Sermon n° 3, L'incarnation p. 44.



*condescendance du Fils.*"<sup>150</sup>

Un petit excursus sur la question classique du motif de l'Incarnation s'impose ici, cette question chez Newman ayant donné lieu à des erreurs d'interprétation de sa pensée au début du XX<sup>e</sup>s. Lorsque Newman écrira juste après son entrée dans l'Église catholique, dans ses *Conférences aux assemblées mixtes* : "*Il aurait pu nous pardonner, et mener au Ciel chacun des enfants d'Adam sans l'Incarnation ni la mort de son Fils*"<sup>151</sup>, il n'y a pas besoin de supposer qu'il est en train de faire l'hypothèse que l'Incarnation aurait pu tout aussi bien avoir lieu indépendamment du péché originel<sup>152</sup>. Il affirme simplement la souveraine liberté de Dieu dans le choix de ses moyens : le contexte de l'affirmation de Newman est en effet un développement sur l'infinité des attributs de Dieu. "*L'amour inconcevable de Dieu*" chez Newman qui est la "*philanthropie*" divine chez Athanase n'est au principe premier de l'économie créatrice comme rédemptrice qu'à la condition d'exclure toute nécessité absolue en Dieu qui en limiterait la nature ou les attributs propres, comme saint Anselme le formulera plus tard<sup>153</sup>. En réalité, Newman fait simplement le rappel que la nécessité de moyen qu'est l'Incarnation n'est, justement, qu'une nécessité de moyen, entièrement relative à la souveraine volonté aimante du Père.

En tous cas il maintiendra toujours avec les Pères que, de fait, sans le péché originel, l'Incarnation n'aurait pas eu lieu : "*C'est l'enseignement général des Pères en accord avec Athanase que notre Seigneur ne se serait pas incarné si l'homme n'avait pas péché*"<sup>154</sup> maintient-il en 1881.

Cependant, si Newman répète souvent que l'Incarnation du Christ comporte en elle une finalité rédemptrice, pour lui comme pour saint Athanase cette finalité n'est pas la seule ni la dernière. Toujours dans sa note sur l'Incarnation du volume II des *Traités* de saint Athanase qu'il réédite en 1881, il écrit qu' "*il y a deux raisons à*

---

<sup>150</sup> Cf. A. ROUSSEAU dans ATHANASE D'ALEXANDRIE. *Trois discours contre les Ariens* Lessius, Bruxelles, 2004, trad. et notes A. Rousseau, p. 402 note 39 : "*Athanase se garde bien d'introduire une forme de concurrence entre la 'théologie' et l' 'économie' comme si l'une et l'autre pouvait être pensées en termes de causalité. Ce qui ne signifie pas que notre Auteur disjoigne à ce point le mystère trinitaire de l'histoire du salut qu'ils deviennent hétérogènes l'un par rapport à l'autre*"

<sup>151</sup> *Discourses addressed to mixed congregations*, Longmans, Londres, (1849) 1906, pp. 308-311 ou bien <http://www.newmanreader.org/works/discourses/discourse15.html>

<sup>152</sup> Selon l'interprétation de FRIEDEL *The mariology of Cardinal Newman*, 1928, Benzinger, New-York, pp 147-148, réfutée par Govært pp. 26

<sup>153</sup> ANSELME *Cur Deus Homo*, II, 5, 100

<sup>154</sup> *Select Treatises of st. Athanasius*, II, *ibid.*

*l'Incarnation, à savoir l'expiation du péché et le renouveau en sainteté, et elles sont toutes deux habituellement liées l'une à l'autre par Athanase*"<sup>155</sup> La finalité ultime est donc sanctificatrice pour l'homme et glorificatrice pour Dieu<sup>156</sup> et si ces deux finalités coïncident dans la réalisation de fait du plan divin par le Verbe Incarné, en elles mêmes elles se distinguent l'une de l'autre : ces finalités ultimes de l'Incarnation, rédemptrice et sanctificatrice/glorificatrice, sont séparément pensables et Newman lui-même expose cette distinction dans une de ses notes de sermons en 1849 :

*"3. Dieu aurait pu condamner tous les hommes – Il aurait pu pardonner à tous – et cela sans satisfaction aucune ; mais il décida d'exiger un châtiment égal à celui que méritaient leurs péchés. Mais l'homme était incapable de payer un pareil prix, et c'est pourquoi Jésus-Christ vint, Lui qui était Dieu.*

*4. Dieu laissa de côté les anges déchus. Il eut un regard d'amour pour l'homme, Sa création dernière, et, comme l'enseignent de grands docteurs, Il se fût incarné, même si l'homme n'était point tombé, quoiqu'alors Il n'eût pas souffert, et cela, pour manifester la gloire de Ses attributs dans une nature créée."*<sup>157</sup>

Dans cette note du 9 octobre 1849, contrairement à sa réflexion précédente des *Conférences*, Newman émet bien l'hypothèse que l'Incarnation aurait eu lieu indépendamment du péché originel. Toutefois les problématiques sont divergentes et Newman ne se contredit pas.

Ici, Newman entend indiquer qu'un lien direct entre la Création et sa finalité glorificatrice pour le Créateur est pensable indépendamment de la chute et de la Rédemption. Le principe avancé est que la finalité glorificatrice pour le Créateur ne peut être atteinte que si la gloire de ses attributs se réalise parfaitement dans sa création et en particulier dans l'homme qui en est le couronnement. L'hypothèse

---

<sup>155</sup> "There were two reasons then for the Incarnation, viz. atonement for sin, and renewal in holiness, and these are ordinarily associated with each other by Athanasius." *Select Treatises of st. Athanasius, II*, Longmans, Londres, (1887) 1903, p. 188 "L'incarnation considérée dans son projet". cf. par ex. ATHANASE D'ALEXANDRIE *Trois discours contre les Ariens*, Lessius, Bruxelles, 2004, trad; et notes A. Rousseau, Premier discours 28c-39a ; pp. 85-86

<sup>156</sup> à l'article Incarnation des *Select Treatises of st. Athanasius, II* cité précédemment Newman ne mentionne pas la finalité glorificatrice pourtant présente chez Athanase mais il s'y réfère cependant implicitement dans l'article 'Sanctification' en citant le *De Incarnatione* §7 où Athanase affirme que l'Incarnation n'est pas seulement réparatrice du péché mais sanctificatrice sans quoi cela *n'aurait pas été convenable pour Dieu* [c'est nous qui soulignons] et ne nous aurait pas permis d'atteindre notre fin voulue par le Créateur [ce que développe Athanase dans ce §7]. Cf. plus loin notre Partie II.

<sup>157</sup> NEWMAN. *Notes de Sermons*. trad. fr. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p. 325 [9 Octobre 1849]

formulée est que cette réalisation de la fin glorificatrice pour Dieu en l'homme postule l'Incarnation, voire ne pourrait être atteinte sans elle. Mais cette hypothèse n'enlève rien à la position de fond de Newman qui est celle de la question de fait, et il maintient que de fait, la première fin de l'Incarnation est la Rédemption du péché originel et de ses suites. Simplement, cette hypothèse permet de saisir que la chute originelle comme motif de l'Incarnation, et donc de l'œuvre expiatoire subséquente de la Rédemption stricto sensu, ne justifie par elle-même qu'une seule des deux fins ultimes de l'Incarnation : la finalité rédemptrice. En d'autres termes, la nécessité de fait, la chute originelle étant arrivée, de cette première fin rédemptrice, n'épuise pas toute la finalité de l'Incarnation ; elle est en même temps instrument de son autre fin, la fin glorificatrice. Et un mois plus tard, toujours dans une notes de sermon, on trouve une nouvelle fois sous la plume de Newman, vraisemblablement encore selon cette ligne d'une Incarnation glorificatrice pour Dieu indépendamment de la Rédemption, l'idée d'une "*prédestination de la sainte Vierge même avant la prévision de la chute*"<sup>158</sup>. Cette idée réapparaîtra dans les sermons catholiques rédigés à l'époque de cette "note de sermon" sous la formule "*Marie est la fille d'Ève qui n'a pas chuté*", c'est à dire réalisant parfaitement le projet que le Créateur se fixait lorsqu'il créa l'humanité.

Revenons au sermon de Noël 1834. Newman n'a pas encore traduit ni de ce fait médité les *Traité*s de saint Athanase : il ne le fera que huit ans plus tard. Néanmoins, les études nécessaires à son *Histoire des Ariens*, l'ont mis plus que suffisamment en possession de la théologie de l'Incarnation d'Athanase ; par ailleurs, il adhère comme toute l'Église anglicane au dogme d'Éphèse. On est donc surpris de lire que : "[*le Fils de Dieu*] né d'une femme ; lui, le fils de Marie et elle (si on peut dire) la Mère de Dieu"<sup>159</sup>. Toutefois, cela est moins surprenant si l'on se souvient que ce sont les Pères de l'Église, en particulier saint Athanase, qui lui ont appris que les mystères et les dogmatiques de la Trinité et de l'Incarnation, tout en étant distincts, ne peuvent se dissocier les uns des autres<sup>160</sup>. Aussi, la réflexion christologique de Newman à propos des événements de l'Évangile, en particulier dans la prédication des *Parochial and Plain sermons*, commence toujours par la mention préalable du mystère du Fils au sein

<sup>158</sup> NEWMAN. *Notes de Sermons*. trad. fr. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913. p. 329 [6 Novembre 1849]

<sup>159</sup> S.P. II, Sermon n° 3, L'incarnation, p. 40.

<sup>160</sup> HONORE, Jean, cardinal. 'Filiation patristique de la christologie de Newman' in *Études Newmaniennes* 22, nov. 2006, p. 8

de l'unité des trois Personnes trinitaires dans leur coalescence<sup>161</sup>.

Or, cette incise faite par Newman prêchant le Verbe fait chair se trouve dans un passage dont le contexte est fortement trinitaire. Cette incise relèverait alors moins d'une restriction ou négation de ce que Newman professe comme croyant et comme théologien, que d'une précision indispensable à son esprit tout comme aux oreilles de son auditoire. Il est en train d'exposer que Marie par sa maternité "*donne une nature créée à celui qui était son Créateur*". Pour autant Marie n'est pas Mère de la divinité, mais de la Personne divine qui prend en elle son humanité. Plus tard, dans un sermon catholique Newman avouera que les protestants "*ont rarement une réelle perception de la doctrine de Dieu et de l'homme en une Personne... ils parleront du Christ comme étant composé de Dieu et d'homme, ou entre les deux*". Peut être que Newman, qui a déjà senti le décalage de cette perception, veut amener ses auditeurs à saisir que Marie n'est pas comme ils seraient tentés de le croire, 'Mère de Dieu' sans plus c'est à dire au sens communément reçu, selon toute vraisemblance, chez ses auditeurs de : 'Mère de Jésus dont la nature humaine est unie à la nature divine', ou encore de 'Mère de la Divinité'. Elle est précisément Mère du Verbe éternel, deuxième personne de la Trinité, qui a pris d'elle notre humanité.

Ce point est important chez Newman puisqu'il développe longuement cette précision dix huit mois plus tard dans un sermon pour le 5<sup>e</sup> dimanche de carême, sur le Christ, Fils de Dieu fait homme :

*"C'est donc le second point de doctrine qu'il me fallait mentionner : à savoir que notre Seigneur n'était pas seulement Dieu mais le Fils de Dieu. Notre connaissance va au-delà du fait que Dieu ait pris sur lui notre chair : même si tout est mystère, il est un point sur lequel notre connaissance va plus loin, et de manière plus précise, à savoir que ce n'est ni le Père, ni le Saint-Esprit, mais le Fils du Père, Dieu le Fils, Dieu né de Dieu, Lumière née de la Lumière, qui est venu sur terre et qui, tout en prenant sur lui une nouvelle nature, est resté dans sa Personne ce qu'il était de toute éternité, le Fils du Père, et qu'il parlait et agissait comme un Fils à l'égard de son Père".<sup>162</sup>*

---

<sup>161</sup> op. cit., p. 16

<sup>162</sup> S.P. VI, Sermon n° 5, Le Christ, Fils de Dieu fait homme. p. 63

On retiendra également, avec le Cardinal Honoré que Newman gardera de “ses premières études [...] une certaine prédilection pour les formules qui disent, plus que l'égalité de nature, la distinction et la singularité des personnes”.<sup>163</sup>

Il reste à éclaircir le second aparté surprenant : “Marie, pécheresse comme les autres”. Nous avons noté qu’après le long exorde sur “la différence entre notre état et celui de l’Église primitive”, Newman aborde la partie doctrinale du sermon en se référant explicitement à saint Athanase. Au passage il écrit :

*“puisque notre nature était corrompue depuis la chute d’Adam, [le Fils unique] ne vint pas par la voie de la nature, il ne revêtit point cette chair corrompue qui est l’héritage de la race d’Adam. Il vint par miracle pour prendre sur lui notre imperfection sans partager du tout notre condition de pécheur. Il ne naquit point comme les autres hommes, car « ce qui est né de la chair est chair » [...] Il vint comme Fils de l’homme mais non comme fils du pécheur Adam ... Il vint d’une manière nouvelle et vivante ; non point en effet formé de la terre comme Adam le fut d’abord, de peur qu’il ne manquât de participer à notre nature, mais en choisissant et en purifiant pour lui-même un tabernacle à partir de ce qui existait déjà ... Il fut comme il avait été prédit « la semence immaculée de la femme », tirant son humanité de la substance de la Vierge Marie”<sup>164</sup>*

Ce développement va clairement dans le sens d’une convenance de l’Immaculée conception de Marie qui est comme un “tabernacle” purifié dès l’origine. Pourtant, juste après, il écrit d’elle : “Marie, sa Mère, était une pécheresse comme les autres, née de pécheurs ; mais elle fut mise à part”.

L. Govært remarque qu’une clef d’interprétation de cette formule est le sens à donner au mot “nature” qui en est le contexte immédiat. Déjà dans le sermon du 25 mars 1832, il avait écrit, de manière moins elliptique : “elle est élevée au dessus de la condition des êtres pécheurs, bien qu’elle fût par nature une pécheresse ...”. Cette seconde citation est éclairante : Newman y parle de la nature humaine pécheresse en tout homme donc aussi en Marie, mais la Vierge est sous un autre aspect, non précisé

---

<sup>163</sup> HONORE, Jean, Cardinal. *La pensée christologique de Newman*. Desclée, 1996, p. 158

<sup>164</sup> S.P. II, Sermon n° 3, L’incarnation p. 39

ici, élevée au dessus de cette nature. En revanche, en 1834, il ne parle plus de la nature mais seulement de la personne de Marie ; cependant, si Marie n'est plus dite "*élevée au dessus de la condition des êtres pécheurs*" puisque le mot et l'idée de nature sont absentes, Newman continue de distinguer, comme en 1832, Marie de l'ensemble de ceux qui ont cette nature puisqu'il la déclare "*mise à part*". La contradiction avec l'ensemble du raisonnement développé dans chacun de ces sermons se révèle donc plus apparente et due à l'oubli, du côté du lecteur, de la perspective précise adoptée ici spontanément par l'anglican Newman : il considère non pas le fait d'avoir personnellement part au péché mais le fait d'appartenir à la race humaine tombée dans un état pécheur par nature depuis Adam<sup>165</sup>. Ce n'est pas seulement le sens à donner au mot "*nature*" qui importe à la portée de cette incise, c'est aussi celui à donner au mot "*pécheresse*", la notion de péché étant particulière dans l'anglicanisme. Sur ce point, l'incise montre que Newman est en quelque sorte encore spontanément anglican, mais, devenu catholique, il reconnaîtra que l'anglicanisme commet l'erreur de penser que le péché originel est une infection de la nature en elle-même au point de la changer. Si l'on pense malgré tout que l'expression "*bien qu'elle fut pécheresse par nature*" est non seulement grevée d'une possible ambiguïté mais contradictoire, il faut toutefois constater qu'elle n'ôte rien à la force du raisonnement de Newman : une simple incise ne pèse pas face au raisonnement immaculiste développé dans le sermon de 1832, sur lequel il ne revient pas en 1834, qu'on continuera de lui reprocher, et que, devenu catholique, il reprendra pour expliciter la foi en l'Immaculée Conception.

La troisième période, brève (1837-1839), voit Newman chercher des arguments auprès d'auteurs renommés tels saint Vincent de Lérins et l'évêque George Bull pour prouver que la dévotion mariale pratiquée par l'Église romaine était inconnue des premiers siècles. Newman décrit ainsi son état d'esprit de l'époque : "*plus ma dévotion grandissait envers Notre Dame et les saints, moins je pouvais supporter les pratiques romaines.*"<sup>166</sup> Bien qu'il étudie sérieusement les Pères, Newman ne parvient pas à ramener les pratiques et enseignements concernant la vénération mariale romaine à leur jaillissement dans l'Église originelle et à leur fondement dans l'Écriture car il ne conçoit pas d'autre notion de la tradition que celle qui a cours dans l'anglicanisme :

---

<sup>165</sup> GOVÆRT, p. 37

<sup>166</sup> *Apologia*, p. 194.

une tradition de type verbal. C'est cela qui va l'empêcher longtemps de penser à la possibilité d'un développement réel de la doctrine<sup>167</sup>. La seule tradition de l'Église qu'il reconnaît alors est celle qui a cours dans l'anglicanisme : elle se réduit à ce qui est attesté par l'Écriture et véhiculé par les Apôtres. Réduite à son aspect "documentaire", une telle tradition ne peut connaître d'autre développement possible que verbal ou herméneutique. Il faudra attendre le *XV<sup>e</sup> Sermon universitaire* rédigé en 1842 pour que Newman, devenu insatisfait de cette vue des théologiens carolins<sup>168</sup>, envisage formellement la possibilité d'un développement doctrinal<sup>169</sup>. Trois ans plus tard, l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* établira l'existence d'un tel développement doctrinal, à la fois sain et réel, et passera à une autre conception de la tradition, Newman ayant définitivement abandonné l'idéal d'une Église sans développement doctrinal sinon pour se corrompre comme le tenaient en fait les théologiens carolins. En attendant, il lit l'adage du *Communitorium* de saint Vincent de Lérins "*quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*" avec les lunettes de la redécouverte de saint Vincent de Lérins lors de la Renaissance, après une longue éclipse médiévale. Ces lunettes sont celles d'un littéralisme strict et celles de l'oubli que cette règle de discrimination des doctrines n'équivaut pas d'elle-même à un principe de rejet d'un développement autre que verbal. L. Govært remarque que la traduction d'Oxford employée par Newman, se permettait même de mettre en tête le "*quod semper*", trahissant ainsi une compréhension disjonctive, et au moins sollicitée, des trois facteurs énumérés par saint Vincent<sup>170</sup>. L'attention privilégiée accordée au "*semper*" sur les deux autres éléments révèle que c'était en fait une machine de guerre à la fois contre le protestantisme et le romanisme. C'est cette même compréhension que met explicitement en œuvre le Newman de la *Via Media* (jusqu'en 1841) pour soutenir que l'Église catholique a déchu de l'apostolicité, conservée en revanche dans l'anglicanisme.<sup>171</sup> L. Govært remarque aussi que Newman n'accepte alors pas toute la règle de saint Vincent : la norme dans la recherche du consensus de l'Antiquité est à ses yeux le "*quod semper*" associé au "*quod omnibus*". Sur un tel fond, l'invocation catholique de Notre Dame est évidemment condamnable ; elle fait figure à la fois de

---

<sup>167</sup> GOVÆRT., p. 50

<sup>168</sup> L. Bouyer, p. 10 de l'introduction à *l'Essai* (DDB, 1964)

<sup>169</sup> L. Bouyer, p. 9 de l'introduction à *l'Essai* (DDB, 1964)

<sup>170</sup> GOVÆRT., p. 51

<sup>171</sup> *ibid.* L. Govært cite *Via Media I.*, London, 1901, Longmans, Green & C<sup>o</sup>, p. 50 ou <http://www.newmanreader.org/works/viamedia/volume1/lecture2.html>

corruption de l'enseignement primitif et de méprise sur la manière dont l'Écriture permet d'envisager la vénération de la Vierge Marie. Paradoxalement, les indications que Newman trouve dans l'Écriture sur la sainteté de Marie le mènent logiquement à un enseignement risqué pour un pasteur anglican de l'époque<sup>172</sup> : celui de l'Immaculée Conception de la Vierge et elle le mènent aussi, autre paradoxe, à une dévotion authentique et personnelle croissante envers la Vierge Marie, sans parvenir pour autant à la prier<sup>173</sup>.



Pendant sa quatrième et dernière période mariologique anglicane (1839-1845), Newman approfondit la notion d'authentique développement doctrinal et elle va finir par remplacer celle de simple développement verbal. Ce changement va réorienter profondément sa mariologie.<sup>174</sup>

En 1841 il écrit : *“Je ne pouvais me rallier à Rome si elle admettait des hommages rendus à la Vierge et aux saints que ma conscience considérait comme incompatible avec la gloire suprême et incommunicable de Celui qui est Un, Infini et Éternel”*<sup>175</sup>. Dans l'*Apologia*, il avoue que trois ans après, il avait intimement changé sur ce point : *“A la même époque [1844] je crois bien avoir senti toute la force d'une autre considération. L'idée qu'on se faisait de la sainte Vierge, dans l'Église de Rome, avait grandi au cours des temps, d'ailleurs il en était ainsi pour toutes les idées chrétiennes, même pour celle de la sainte Eucharistie”*<sup>176</sup>.

Ce cheminement dut être passablement douloureux. Newman se souvient qu'il était alors mal à l'aise : *“bien que je ne me souviens pas l'avoir fait, je pouvais dissenter alors sur la Communion des Saints d'une manière telle qu'elle pût encourager la dévotion à la sainte Vierge [...] parfois je voyais ces résultats ultérieurs, parfois je ne les voyais pas. Tout en les voyant, il m'est arrivé parfois de ne pas le dire [...] l'une de mes graves difficultés et l'une des causes de ma réserve, ce fut avec le temps, de reconnaître dans les principes que j'avais honnêtement présentés comme s'ils étaient anglicans, des*

---

<sup>172</sup> GOVÆRT., p. 58, que nous suivons pour cette interprétation.

<sup>173</sup> BOYCE, pp. 30-31

<sup>174</sup> GOVÆRT., p. 59

<sup>175</sup> *Apologia*, p. 314

<sup>176</sup> *Apologia*, p. 371



*conclusions favorables à Rome*"<sup>177</sup>.

Ultérieurement, *l'Essai sur le Développement de la Doctrine Chrétienne* (1845) conclu en hâte par l'entrée de Newman dans l'Église catholique, considérera Marie comme la première des créatures créées. Elle est une simple créature, fût elle suréminemment la première : voilà qui rend la dévotion catholique envers elle nettement distincte du culte qui n'est dû qu'au Christ, sans même porter atteinte à ce dernier. Un culte distinct peut donc être assigné à Marie en raison de sa dignité unique de Mère de Dieu, ou plutôt, en raison de la transcendante dignité de son Fils<sup>178</sup>.

Comment Newman a-t-il pu effectuer ce parcours ? Il faut revenir au sermon le plus célèbre de Newman déjà évoqué car on y trouve la première évocation d'un authentique développement doctrinal possible, le XV<sup>e</sup> et dernier des *Sermons universitaires* dits d'Oxford, prononcé devant les étudiants et professeurs de l'Université le 2 février 1843. La série de ces sermons d'Oxford porte sur les rapports entre la foi et la raison et ce dernier sermon contient en germe la théorie bientôt développée dans *l'Essai sur le Développement de la Doctrine Chrétienne*. Mais ce germe est aussi le fruit des longues réflexions menées par Newman pendant sa tentative d'établissement de la Via Media, sur les notions d'autorité ecclésiale, d'authenticité des doctrines ou de leur corruption, et de tradition.

Un bref sommaire de ces réflexions est nécessaire pour saisir combien l'introduction, mariale, de ce sermon est aussi remarquable qu'inattendue.

Newman a découvert, en étudiant des livrets de piété catholiques que lui avait procurés un jeune professeur du séminaire irlandais de Maynooth, l'Abbé Russell, durant l'été 1841, que dans la dévotion catholique, toute la gloire qu'une créature peut recevoir est donnée à la sainte Vierge, laquelle, même ainsi glorifiée, reste une créature. Les opuscules catholiques n'étaient pas aussi corrompus qu'il se l'était imaginé ! Russell lui précisa aussi que la traduction anglaise avait omis un passage marial, signe que des catholiques, anglais en l'occurrence, jugeaient que des passages convenant à d'autres catholiques, étrangers, étaient inadaptés pour eux et donc, relatifs. Cette relativité de certaines parties de l'ensemble de la doctrine avait été déjà

---

<sup>177</sup> *Apologia*, p. 206

<sup>178</sup> *Essai*, pp. 521-522.

reconnue par Newman lors de sa longue discussion de 1836 avec l'abbé Jager<sup>179</sup>. Par ricochet, c'est sa conception fixiste anglicane de la tradition et du développement qui va être ébranlée. En effet, la relativité de certains développements renvoie d'elle-même à une autre conception de l'avancée de la tradition dans le temps que celle d'un développement de type universellement logique comme l'est un développement verbal ou seulement herméneutique. En outre, Russell fit comprendre à Newman que les expressions dévotionnelles qui choquent les personnes non catholiques appartiennent à des ensembles dans lesquelles elle se rééquilibrent<sup>180</sup>. Par exemple, les litanies de la Vierge commencent par des invocations aux Personnes de la sainte Trinité et finissent par des invocations à l'Agneau de Dieu. Cette idée d'"harmonie" sera plus tard un argument majeur chez Newman pour juger de la recevabilité d'une assertion théologique. Newman, en conclusion, retire en février 1843 ses anciennes accusations contre l'Église de Rome mais il n'adopte pas pour autant les pratiques "romaines" de piété mariale.

Il connaît cependant trop bien la littérature patristique pour fermer les yeux sur le fait qu'il y eut de réelles "*additions*" : il relève que les premiers chrétiens n'utilisaient pas d'images dans le culte, qu'on trouve très peu de traces d'invocation chez eux ni aucun honneur spécial rendu à Marie.<sup>181</sup> La question qu'il se pose alors n'est plus celle du rejet des "*additions*" compte tenu de leur incompatibilité avec la règle de saint Vincent telle que l'anglicanisme de la Via Media la comprenait, mais compte-tenu de leur relativité découverte grâce à Russell, celle de la distinction d'un développement authentique d'un développement corrupteur : qu'est ce qui garantit finalement l'authenticité d'un développement ? il faut procéder à des sondages

<sup>179</sup> cf. STERN, Jean. *Bible et tradition chez Newman*, Aubier, 1967, pp. 120-127. ◇ Jean-Nicolas JAGER, prêtre et historien français, aumônier des Invalides (1790 Grening-1868 Paris) occupa pendant 18 ans la chaire d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne (1840-1858). Il échangea avec Benjamin Harrison, fellow d'Oxford et militant tractarien venu à Paris, des lettres théologiques, certaines réponses d'Harrison étant en fait rédigées en partie par Newman, publiées en un volume : *Le Protestantisme aux prises avec la doctrine catholique ou Controverses avec plusieurs ministres anglicans*.

<sup>180</sup> STERN *La Vierge Marie* p. 51. cf. *Apologia*, p. 371 "A la même époque [1844] je crois bien avoir senti toute la force d'une autre considération. L'idée qu'on se faisait de la sainte Vierge, dans l'Église de Rome, avait grandi au cours des temps, d'ailleurs il en était ainsi pour toutes les idées chrétiennes, même pour celle de la sainte eucharistie. Tout ce qui dans le Christianisme apostolique n'apparaît avec le temps qu'effacé, pâli et lointain, se voit dans l'Église romaine comme à travers un télescope ou un verre grossissant. les proportions d'ensemble sont néanmoins restées les mêmes. Il est donc injuste de s'en prendre à une seule des idées de Rome, celle qui est relative à la sainte Vierge, et de la juger en dehors de ce qui pourrait s'appeler son contexte"

<sup>181</sup> Lettre du 9 juin 1844 à Mme Froude, citée par STERN, Jean. *Bible et tradition chez Newman*, Aubier, 1967, p. 178

historiques : c'est l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* qui le fera.

Fort de ses réflexions mûrissantes sur ce que peut être la nature d'un développement de la doctrine de la foi, Newman pour sa première affirmation publique à ce sujet, se fait audacieux : dans l'exorde du XV<sup>e</sup> Sermon d'Oxford, il ose proposer la Vierge Marie comme modèle de l'âme chrétienne, sinon même de l'Église, qui réfléchit sur la foi et en développe le contenu. Le contraste est saisissant avec l'illustration mariale qu'il donnait de la doctrine des points fondamentaux à peine cinq ans avant : *"la Vérité est entièrement détachée et objectivée et non pas cachée dans le sein de l'Église comme si elle formait un seul être avec elle, serrée contre elle et pour ainsi dire perdue sous son étreinte ; mais comme sur la croix ou à la Résurrection, avec l'Église tout près mais à l'arrière plan"*<sup>182</sup>. La Vierge n'est pas nommée ici, mais quand on connaît la façon newmanienne de penser et présenter concrètement les mystères du salut, l'image - « un seul être avec elle, serré contre elle » et « tout près mais en arrière plan du Calvaire » - évoque évidemment Marie.

Dans le sermon d'Oxford, Newman met en exergue le portrait lucanien de Marie qui *"retenait et méditait toutes ces choses en son cœur"* (Luc 2,19) et il voit en elle :

*"notre modèle, tant pour accepter la foi que pour l'étudier. Il ne lui suffit pas de l'accepter, elle s'y arrête ; non seulement elle la possède, mais en même temps elle s'en sert ; elle lui donne son assentiment, mais elle la développe ; elle soumet sa raison, mais elle raisonne sa foi : non pas, comme Zacharie, en raisonnant d'abord pour croire ensuite, mais en croyant d'abord, puis, par amour et révérence, raisonnant sur ce qu'elle a cru. Ainsi elle symbolise pour nous, autant que la foi des simples, celle des docteurs de l'Église, qui ont à chercher, à peser, à définir comme à professer l'Évangile ; à distinguer la vérité de l'hérésie, à prévoir les diverses aberrations d'une fausse raison, à combattre avec l'armure de la foi l'orgueil et la témérité, et ainsi à triompher du sophiste et du novateur."*<sup>183</sup>.

Ainsi, tout comme Marie est une personne réelle, réellement Mère de Dieu, l'intelligence de la foi n'a rien d'une abstraction d'idées détachées de manière quasi platonicienne. Newman le dira bientôt <sup>184</sup> : la vérité du christianisme n'existe pas dans

---

<sup>182</sup> *Essays Critical and Historical I*, p. 209-210 cité par STERN *La Vierge Marie* p. 43.

<sup>183</sup> NEWMAN *Sermons universitaires*, trad. Renaudin, Ad Solem, 2007, pp. 327-328

<sup>184</sup> cf. *Essai*, pp. 84-86

les formulaires mais dans les esprits ; *“or de l'esprit qui réfléchit et discerne, Marie est le modèle parfait, même si elle n'a point reçu la mission d'enseigner avec autorité”*<sup>185</sup>.

Pour conclure sur cette dernière période de Newman anglican, ajoutons qu'il est remarquable qu'au cours de ces dernières années anglicanes où Newman percevait mieux la signification et la valeur théologique de la mariologie catholique, il se soit fait parallèlement le défenseur de l'Église face à un auditoire de coloration protestante dont la tendance était de ne voir en elle qu'une simple institution humaine : l'Église est *“la colonne de la Vérité, la Mère de nous tous, la Maison de Dieu, la demeure du Saint-Esprit, l'Épouse du Christ”*<sup>186</sup> écrivait-il dès 1835. Certes, Newman, anglican, ne fait aucun développement sur Marie en tant que type de l'Église. Cependant le thème existe chez lui soit en filigrane comme dans ce sermon d'Oxford où elle est présentée comme le modèle de notre Foi, soit explicitement comme on le trouve dans un sermon de 1837 : *“Ce que Dieu inaugurait en elle [Marie], c'était le mode typique de ses relations avec son Église.”*<sup>187</sup>, soit de manière induite comme déjà bien plus tôt dans le sermon de 1832 qui donne comme conséquence de la maternité divine de Marie le fait que le mariage est devenu le symbole de l'union entre le Christ et son Église.<sup>188</sup>

Ce que l'on devine en train de se dessiner derrière ces quelques aphorismes, c'est le concept de Marie comme femme typologique qui prendra toute son importance dans sa mariologie catholique.

#### 4. l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne. (1845)

Œuvre charnière dans sa pensée et sa vie, Newman l'entreprend anglican et l'acheva catholique ; œuvre inattendue pour lui, source à la fois de tourments et de gloire, elle témoigne plus qu'ailleurs que la recherche théologique et la recherche personnelle sont intimement liées chez lui. Matériellement, cette œuvre ne peut se ranger dans ses écrits mariaux puisque seulement trois passages, peu longs, traitent de la place de Marie. En réalité, c'est l'œuvre toute entière qui a une portée

---

<sup>185</sup> STERN *La Vierge Marie* p. 53.

<sup>186</sup> S.P. III, Sermon n° 16, (25 Octobre 1835) L'Église visible et l'Église invisible. p. 203.

<sup>187</sup> S.P. VI, Sermon n° 22, (29 Octobre 1837) Les armes des saints. p. 273

<sup>188</sup> STERN *La Vierge Marie* p. 48.

mariologique indéniable puisqu'elle est issue de la volonté qui travaillait Newman d'éprouver la validité des "*additions romaines*" faites à la foi primitive, au premier rang desquelles, les développements mariaux.

Primitivement cet *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* se présentait comme l'explication progressive d'un seul argument. Puis dans l'édition de 1878, Newman introduisit une nette séparation entre une démonstration historico-religieuse, et une autre strictement apologétique.

La première partie vise à "*montrer l'unité entre l'enseignement primitif des apôtres et le corps de doctrine que nous appelons aujourd'hui catholique*"<sup>189</sup> en faisant converger deux lignes de pensée : la mise au jour des présomptions profondes qui naissent dans l'intelligence quand elle considère l'histoire du dogme catholique, puis leur confirmation par des "*évidences*", c'est à dire des sondages historiques.

Dans la continuité des apories posées par la lecture anglicane de la règle de saint Vincent de Lérins et découvertes par son échec à établir la Via Media, Newman affirme dès l'introduction que si cette règle d'interprétation historique des théologiens de l'Église anglicane contient une vérité grandiose, son application aux faits particuliers est problématique : "*elle est utile pour déterminer ce que n'est pas le christianisme plutôt que pour dire ce qu'il est*", si bien qu'on peut l'utiliser aussi bien contre le protestantisme que contre Rome ou même l'anglicanisme ! Il se cite lui-même dans une objection qu'il formulait dès 1837 : "*La règle de Vincent n'a pas une valeur mathématique ou démonstrative, mais une valeur morale. Pour l'appliquer, il faut du jugement pratique et du bon sens. Par exemple, que signifie : ce qu'on a 'toujours' enseigné ? cela veut-il dire en chaque siècle, chaque année ou chaque mois ? [...] et le consentement des Pères nous oblige-t-il à produire un témoignage exprès de chacun d'eux ?*"<sup>190</sup>

La seconde partie procède alors en deux temps. Dans un premier temps, "*scientifique et polémique plus que pratique*", elle élabore sept critères ou "*notes*" pour départager "*les développements sains d'une idée, de ce qui ne serait que corruption et*

---

<sup>189</sup> *Essai*, p. 215

<sup>190</sup> *Essai*, p. 35

décadence”<sup>191</sup> ; ensuite, elle les applique aux données historiques controversées.

• L'INCARNATION DE NOTRE-SEIGNEUR ET LA DIGNITÉ DE SA MÈRE ET DE TOUS  
LES SAINTS.

Ce premier passage<sup>192</sup> de l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* traitant de la Vierge Marie appartient aux sondages historiques de la première partie.

D'après une explication assez courante dans le monde protestant<sup>193</sup>, le culte de la Vierge et des saints se serait développé à partir de la paix constantinienne à la suite de l'entrée dans l'Église des masses populaires païennes imbuës de polythéisme. Newman, qui a étudié les sources, y a décelé une explication bien différente et il situe le développement de la mariologie dans le sillage de celui de la christologie. La polémique anti-arienne amena un saint Athanase à insister sur les avantages que la divinité du Verbe procure à l'homme : la “*sanctification ou plutôt la divinisation de la nature humaine*”, ce qui eut un contrecoup sur la théologie mariale. “*Ceux qui sont reconnus fils de Dieu par adoption dans le Christ, sont dignes d'un culte en raison de Celui qui est en eux [...] dans le même sens où des natures créées peuvent participer à la gloire incommunicable du Créateur, elles reçoivent part au culte qui lui appartient en propre*”<sup>194</sup>. Ainsi se trouve posé le fondement du culte de la Vierge et des saints.

Par ailleurs, les Ariens exaltaient le Christ sans reconnaître sa divinité tout en accordant plus d'honneur à Marie que les catholiques du Moyen-Âge qui restaient dans les limites de la vraie foi. De cette observation, Newman dégage un principe : “*exalter une créature n'est pas reconnaître sa divinité*”<sup>195</sup>. C'est la conception de la latrie due à Dieu rabaisée en hyperdulie - alors que celle-ci n'est propre qu'à Marie - qui aboutit à mettre Marie et le Fils éternel au même rang. Or, la place de Marie dans l'économie de la grâce ne fut reconnue publiquement par l'Église qu'au 5<sup>e</sup> siècle, donc après la définition de la divinité de Notre Seigneur au 4<sup>e</sup> siècle ; et elle le fit en outre non dans le but d'exalter directement Marie -ce qui n'est qu'un effet, certes remarquable- mais “*afin de défendre la véritable doctrine de l'Incarnation et d'assurer*

---

<sup>191</sup> *Essai*, p. 217

<sup>192</sup> *Essai*, pp. 178-193

<sup>193</sup> cf. STERN *La Vierge Marie* p. 54 cite l'historien Peter BROWN, *Le culte des saints*, Paris, Cerf, 1984 selon qui cette explication a pour origine le théisme de Hume.

<sup>194</sup> *Essai*, p. 186

<sup>195</sup> *Essai*, p. 189

*précisément l'exactitude de la foi à la nature humaine du Fils*" <sup>196</sup>.

Enfin Newman développe un thème qui lui sera cher : *"le sentiment spontané ou traditionnel des chrétiens avait dans une large mesure devancé la décision formelle de l'Église"* ; en témoignent les titres décernés à Marie dès l'origine<sup>197</sup>.

Les deux derniers passages de *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* traitant de la Vierge Marie sont l'application de la 5<sup>e</sup> note<sup>198</sup> (anticipation de l'avenir) et l'application de la 6<sup>e</sup><sup>199</sup> (action conservatrice du passé).

• APPLICATION DE LA 5<sup>e</sup> NOTE : ANTICIPATION DE L'AVENIR. RÔLE DE LA SAINTE VIERGE.

Les prérogatives spéciales de la sainte Vierge sont intimement enveloppées dans la doctrine de l'Incarnation elle-même.

Les premiers Pères, *"saint Justin et saint Irénée, établirent d'une manière précise qu'il incomba à Marie, à titre d'agent volontaire, une part dans l'œuvre historique de la Rédemption de même qu'Ève avait agi comme instrument et avec sa responsabilité propre dans la chute d'Adam"*<sup>200</sup>.

Le parallèle entre la Mère de tous les vivants et la Mère du Rédempteur peut s'établir en comparant Gn 3, 20 et Apo. 12, 1. 17. Les deux textes correspondent dans le fait que l'inimitié existe non seulement entre le serpent et la postérité de la femme, mais entre lui et la femme elle-même. Si le mystère qui ouvre l'Écriture en Gn 3 correspond à celui qui la conclut en Apo. 12, on peut penser qu'il s'agit d'une seule et même femme, Marie, et qu'elle est prophétiquement annoncée dès la transgression d'Ève.

Newman conclut en citant saint Justin (*Dialog. Tryphon* n°100), Tertullien (*De Carne Christi* n°17), saint Irénée (*Adv. Hær.* 22, 4), puis en racontant l'intercession de la sainte Vierge en faveur de saint Grégoire le Thaumaturge par saint Grégoire de Nazianze ainsi qu'un autre cas - moins bien établi. Marie apparaît donc chez ces Pères

---

<sup>196</sup> *Essai*, p. 190

<sup>197</sup> *Essai*, pp. 190-193

<sup>198</sup> *Essai*, pp. 498-501

<sup>199</sup> *Essai*, pp. 510-522

<sup>200</sup> *Essai*, p. 498.

avec les traits d'une patronne et d'une consolatrice, c'est à dire telle que la Moyen Âge la montrera.

• APPLICATION DE LA 6<sup>o</sup> NOTE : ACTION CONSERVATRICE DU PASSÉ. DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE.

Les honneurs rendus à la Vierge ne nuisent pas à ceux rendus au Christ<sup>201</sup>. Après le traitement théorique fait plus haut, se pose maintenant la question de fait : ces honneurs se sont-ils montrés bienfaisants, et opportuns ?

Une réponse de poids<sup>202</sup> est fournie par la sanction accordée par le Concile d'Éphèse à l'usage du mot "*Théotokos*" ou Mère de Dieu, appliqué à Marie. Par ce qualificatif, l'Église vise à protéger la foi en l'Incarnation d'un "*humanitarisme précieux*". Par la suite, l'histoire montre que ceux qui ont cessé d'honorer la Vierge ont fini par cesser d'adorer le Fils éternel.

Dans l'Église, le ton de la dévotion rendue à la Vierge est absolument différent de celui rendu au Fils ou à la Trinité<sup>203</sup> : les catholiques s'adressent au Christ comme au vrai Dieu et en même temps au vrai homme, mais ils s'adressent à Marie comme à une simple fille d'Adam. Il suffit de consulter les textes officiels liturgiques.

Newman enfin<sup>204</sup> se demande si la dévotion protestante envers le Seigneur possède encore le caractère d'une adoration, point qu'il met en regard avec le fait que la dévotion mariale catholique relève d'un domaine spécial et non de ce qui est strictement personnel et fondamental dans la religion.

Sur neuf pages<sup>205</sup>, il développe deux exemples concrets. Les *Exercices* de saint Ignace de Loyola, qui ont reçu l'appui des plus hautes autorités romaines, mentionnent à peine Notre Dame. Et sur la quarantaine d'opuscules de piété qui circulent alors parmi les laïcs à Rome, seuls deux ou trois parlent de la sainte Vierge. On peut conclure que, de fait, l'enseignement catholique sur la sainte Vierge ne porte pas ombrage à la divinité de son Fils.

---

<sup>201</sup> *Essai*\_, p. 510.

<sup>202</sup> *Essai*\_, pp. 510-511, le n° 1

<sup>203</sup> *Essai*\_, pp. 511-512, le n° 2

<sup>204</sup> *Essai*\_, p. 513, le n° 3

<sup>205</sup> *Essai*\_, pp. 513-522.



La dispersion des considérations mariales de Newman réparties en trois passages éloignés entre eux dans le livre ne doit pas masquer leur convergence profonde : *“toutes les expressions de Newman sur la vénération mariale doivent être comprise sur le fond du principe tenu dès le début : la vénération mariale authentique cautionne la foi au Christ.”*<sup>206</sup> *L'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* cherchait à déterminer s'il y avait des corruptions plutôt que des développements authentiques dans la doctrine romaine. Pour ce faire, il cherchait à savoir s'il existait chez les Pères une vénération mariale d'où auraient pu naître les développements ultérieurs. Newman anglican avait déjà une vénération mariale personnelle ; la réponse positive de son enquête ne le changera pas sur ce point. En revanche, elle va corriger une vue fausse : Newman découvre que la vénération exagérée envers Marie, ce qu'il appelle *“mariolâtrie”*, apparaît aussi comme telle aux yeux de la doctrine catholique. Ce thème explicitement repris dans sa *Lettre à Pusey*, bénéficiera alors en outre de l'autorité de vingt ans de pratique catholique. En bref, grâce à *l'Essai*, sa crainte que Marie ne soit un obstacle sur le chemin du Christ se révèle parfaitement infondée : l'histoire lui a appris que Marie montre plutôt le chemin vers le Christ.<sup>207</sup>



On ne peut quitter *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* sans mentionner qu'au moment<sup>208</sup> où Newman le rédige, une caractéristique du *“système catholique”* l'a vivement frappé par delà l'intrication des points de doctrine pris en détail. Il la formule ainsi : *« It's a whole »*, *« il forme un tout »*<sup>209</sup>. C'est Russell qui l'avait aiguillé sur cette voie. Si la doctrine mariale et la dévotion corrélative avaient été seules à augmenter au cours des siècles, il y aurait effectivement eu déformation et monstruosité. Mais en réalité c'est tout l'ensemble qui a augmenté de taille, si bien que les proportions sont demeurées les mêmes<sup>210</sup>. Les diverses doctrines se soutiennent et s'illustrent réciproquement. Cette idée-force sera récurrente chez le Newman catholique, et un premier exemple magnifique sera donné dans le sermon sur les gloires de Marie pour l'amour de son Fils.

---

<sup>206</sup> GOVÆRT., p. 90

<sup>207</sup> GOVÆRT., *ibid.*.

<sup>208</sup> cf. STERN *La Vierge Marie* p. 60

<sup>209</sup> *Essai*, pp. 128-129.

<sup>210</sup> *Apologia*, p. 372.

## Bref résumé sur le parcours anglican de Newman mariologue

En conclusion, on peut considérer qu'au seuil de la partie catholique de sa vie, Newman a définitivement acquis trois points fondamentaux de sa mariologie :

- il tient substantiellement la doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie<sup>211</sup> ;
- la raison d'être et le centre de la compréhension théologique et de la dévotion mariale est le mystère de l'Incarnation établissant un rapport de proximité unique entre la personne de Marie et la Personne de Dieu le Fils ;
- la compréhension du rôle et de la personne de Marie suppose celle d'Ève.

Catholique, Newman approfondira pour eux-mêmes ces trois résultats peu à peu établis durant sa période anglicane. Cependant, ils constitueront également, avec d'autres, les principes d'une mariologie plus ample ; la présentation de ses textes catholiques le fera ressortir dans le prochain chapitre.

La question de la continuité ou non de la pensée mariale de Newman entre les deux périodes de sa vie est évidemment décisive pour l'usage des différents textes newmaniens dans notre sujet.

En ce qui concerne la dimension dévotionnelle de sa considération mariale, qui remonte à 1828/29 sous l'influence de Froude<sup>212</sup>, on peut préciser avec Perrott<sup>213</sup> qu'il est avéré que c'est la liturgie anglicane qui a inhibé la très haute considération de Newman envers la Vierge qui était en train de voir en elle la 'Virgo veneranda'.

Par hypothèse, une réception dans l'Église catholique, c'est à dire l'immersion dans le contexte tout nouveau d'un magistère infaillible et d'une liturgie plus nette, devrait naturellement produire comme premier effet en retour de faire émerger les traits catholiques de sa spiritualité anglicane, et en même temps transfigurer ces traits

---

<sup>211</sup> GOVÆRT., p. 127 conclut sur ce point en rappelant que chez Newman, anglican comme catholique, "*la foi en l'Incarnation du Christ est le point de départ et le but de sa vénération mariale*". Et comme nous l'avons constaté plus haut "*toute la doctrine catholique mariale de Newman est en germe dans l'Essai*" (GOVÆRT., p. 128) mais la continuité de Newman mariologue "*est celle de la doctrine des Pères*" (p. 130). La *Lettre à Pusey*, que nous étudierons plus loin, apparaît d'ailleurs comme un point d'orgue du cheminement fait par Newman dans *l'Essai*.

<sup>212</sup> *Apologia.*, p.156

<sup>213</sup> PERROTT, p. 63

‘déjà’ catholiques. Et cet effet devrait se prolonger dans un second : embrasser de nouveaux points de doctrine et dévotions jugées inacceptables auparavant. Et, de fait, la suite de la dévotion et de la théologie mariale de Newman, tout en illustrant l’amplitude de sa spiritualité catholique, réalise bien ce processus prévisible<sup>214</sup>.

La dévotion n’est toutefois pas la doctrine -même si elle en est souvent la cause et devrait toujours en être l’expression intimement liée. Newman l’affirmera bientôt dans la *Lettre à Pusey*<sup>215</sup>. Cette distinction mise en avant chez le Newman anglican, jusqu’à en faire presque une séparation, sera toujours présente chez le Newman catholique, mais ne jouera plus le même rôle. Avant, il s’agissait de ne pas se laisser contaminer par la corruption romaine ; après, il s’agira d’articuler foi et dévotion pour ne nuire ni à la foi vive ni à l’intelligence de la foi. S’il est clair, selon leur nombre comme selon leur contenu, que ses écrits anglicans ayant trait à la Vierge ne peuvent constituer des témoignages de sa dévotion personnelle à Marie à la différence de ses futurs écrits catholiques, l’*Apologia* rappelle que cette dévotion était cependant déjà réelle et stable ; seulement, elle était comme retenue dans l’intimité de sa conscience. Il y avait une dichotomie entre cette intimité et sa pensée doctrinale, et c’est justement le développement de cette dernière dans sa considération mariale qui va permettre le rééquilibrage de l’expression dévotionnelle de Newman durant sa période catholique. En revanche, cette pensée doctrinale est sans rupture de continuité entre les deux périodes de sa vie, même si elle se développe puissamment en qualité et en contenu ; mais ce sera toujours sur les mêmes principes de base.

L. Govært<sup>216</sup> remarque que Newman anglican va passer du constat que l’Écriture ne dit quasiment rien de Marie, à celui que l’Écriture dans ce peu qu’elle nous en dit, la montre proche du Christ. Ce progrès va conduire Newman à une véritable vénération mariale, centrée sur le Christ : parce que le Christ a aimé Marie, une vraie dévotion mariale peut rapprocher le croyant du Christ, et si elle l’a servi sur terre, elle peut bien continuer de le faire au ciel.

Parallèlement, l’étude des Pères enseigne à Newman que Marie est de fait entrée dans l’histoire de l’Église pour défendre l’Incarnation de son Fils. Si l’étude<sup>217</sup> de

---

<sup>214</sup> *ibid.*

<sup>215</sup> L.P., p. 43

<sup>216</sup> GOVÆRT., pp. 127-128

<sup>217</sup> cf. GREGORIS, p. 190 interprétant en ce sens la note 1 de BOYCE p. 254

l'arianisme et la traduction des Traité de saint Athanase le font douter de la solidité de la Via Media d'une part, elles nourrissent d'autre part son esprit au moment où il cherche à évaluer la validité, entre autres points suspectés, du culte marial romain. Les résultats peut être les plus significatifs de cette nourriture patristique sont la dépendance de Newman, suite à sa plongée dans le Concile d'Éphèse, à l'égard de saint Cyrille, ainsi que le développement de son attachement à la doctrine de la Théotokos. A cette époque, Newman intègre également les vues profondes de saint Justin et de saint Irénée sur la coopération de Marie au mystère du salut, vues qui charpenteront sa doctrine mariale catholique. Au total, les principes majeurs de la doctrine mariale du Newman catholique ont été acquis par le Newman anglican. Le seul changement visiblement marquant, qui n'aura d'ailleurs rien d'une exubérance révolutionnaire, sera celui de sa liberté d'expression dévotionnelle.

Pour conclure, nous retiendrons qu'*"en matière de théologie mariale, il y a parfaite continuité entre le Newman anglican et le Newman catholique, mises à part, bien sûr, les quelques vues négatives exprimées au cours des années vingt ou trente et mises à part les accusations lancées contre la piété romaine encore au début des années quarante – mais là, il s'agissait de questions de fait plutôt que de théologie"*<sup>218</sup>.

Après la présentation des écrits catholiques de Newman dans le prochain chapitre, nous utiliserons donc pour la résolution de notre sujet aussi bien ses textes mariaux anglicans que catholiques -avec éventuellement les restrictions qui s'imposent pour les passages anglicans gardant une ambiguïté du point de vue de la doctrine catholique.

---

<sup>218</sup> STERN *La Vierge Marie* p. 60

## II. LA PÉRIODE CATHOLIQUE.

Revenu de Rome à Noël 1847 où il avait été ordonné prêtre catholique le 30 Mai, Newman fonde, dès le 2 février suivant, le premier Oratoire anglais à Mary-Vale. Une intense période de productivité littéraire commence alors et va durer six ans. Elle est inaugurée par une série de huit sermons paroissiaux. Prédicateur de la chapelle de l'Université d'Oxford, Newman se conformait à l'usage anglican et rédigeait ses sermons avec les références exactes à l'Écriture. Ensuite, il les lisait. Devenu catholique, il cherche à satisfaire à l'usage de l'Église et il s'efforce de s'adresser plus directement et spontanément à ses auditeurs. Pour la plupart de ses sermons catholiques, il jette simplement par écrit une ligne générale ou quelques notes schématiques. S'il lui arrive de rédiger son texte, il ne donne pas de références scripturaires, ou alors de manière incomplète. C'est dès le troisième sermon de cette série qu'il a abandonné la pratique anglicane du sermon.

En 1849, une nouvelle série de sermons fut publiée sous le titre *Discours prononcés devant des assemblées mixtes*. Il s'agit de discours ou sermons donnés en l'église de l'Oratoire de Birmingham, alors situé rue Alcester. Ils n'eurent pas lieu au cours de l'Eucharistie ni d'une célébration liturgique. L'assemblée était 'mixte' en ce sens qu'elle comprenait un nombre considérable d'anglicans<sup>219</sup>. Newman reconnaitra plus tard que le style de ces sermons souvent moins sobre que celui de sa période anglicane, était "*d'avantage rhétorique*" ; néanmoins, la pensée y est tout aussi riche et profonde<sup>220</sup>, elle apparaît même plus libre qu'auparavant.

La liberté d'employer un ton plus spontané vis à vis de son auditoire, afin de se conformer à l'usage catholique, lui fut aussi profitable pour exprimer plus intimement sa pensée. Ainsi, le terme 'Mère de Dieu' (Théotokos en Grec, Deipara en latin) était l'un de ceux que les anglicans répugnaient fortement à employer, et selon certains

---

<sup>219</sup> BOYCE , p. 129, note 1.

<sup>220</sup> BEAUMONT, Keith. *Petite vie de John Henry Newman*, Desclée de Brouwer, 2005, pp. 114-115. Les deux sermons suivants que nous présentons après celui-ci en font certainement partie.

spécialistes, cela aurait été le cas de Newman lui-même<sup>221</sup>. Si tel était le cas, cela serait moins dû à un manque de conviction intime chez le Newman de St Mary, lequel a professé cette foi dès ses sermons anglicans,<sup>222</sup> qu'à la délicatesse intelligente et charitable du prédicateur vis à vis de son auditoire<sup>223</sup>, en même temps qu'à la loyauté vis à vis de son Église, qu'il revendiqua toujours. En tout cas, catholique romain, il se sent libre de l'employer dans son témoignage de foi et il le fait avec assurance.

Ces dix-huit *Discourses to Mixed Congregation* montrent un zèle, typique des nouveaux convertis. Richard H. Hutton décrit ainsi le génie particulier de ces sermons :

*« En eux plus qu'en toute autre publication de Newman, il y avait l'enthousiasme du converti et ils formaient tous les spécimens les plus éloquents et travaillés de son éloquence de prédicateur et de son intelligence, si je puis l'appeler ainsi, des avantages religieux de sa position comme héraut de la grande Église de Rome. Ils représentent mieux Newman tel qu'il fut lorsqu'il commença à se sentir 'non-muselé'... que tout autre de ses écrits et quoi qu'ils n'aient pas pour moi tout à fait le charme délicat de la réserve et, dirais-je surtout, la timide passion de ses sermons d'Oxford, ils représentent les fleurs épanouies de son génie, tandis que les anciens le montraient en boutons »*<sup>224</sup>

### 1. Notre Dame dans l'Évangile. Sermon du 26 mars 1848<sup>225</sup>

Ce sermon prononcé dans la Cathédrale de Birmingham, le troisième dimanche de Carême 26 mars 1848, appartient au premier groupe de prédications que Newman prononça après sa réception dans l'Église catholique. On peut résumer l'argument de

---

<sup>221</sup> BOYCE , p. 136, note 7 : “The term ‘Mother of God’ (*Theotokos* in Greek ; *Deipara* in Latin) was one that Newman himsel was loath to use as an Anglican”

<sup>222</sup> GOVÆRT., pp. 33-34.

<sup>223</sup> A propos de la terminologie mariale de Newman anglican, Coupet note que Newman présentant dans le Tract 88 de 1840 les prières en grec de Lancelot Andrewes, commet une hardiesse de langage en rédigeant ainsi l'intercession du Jeudi : “*commémorant la Toute Sainte, Immaculée, plus que Bienheureuse Mère de Dieu et toujours Vierge...*” cf. COUPET ; Jacques. ‘Le rôle de Marie dans le cheminement de Newman’. *Nouveaux Cahiers Mariaux*, 17 (1990) p. 9.

<sup>224</sup> HUTTON, Richard. *Cardinal Newman*, London, Methen & Co, 1891, p. 197, cité dans BOYCE, p. 136.

<sup>225</sup> Texte original *Catholic Sermons of Cardinal Newman*, London, Burn & Oates, 1957, pp. 92-104 reproduit dans BOYCE , pp. 167-178. Non traduit en français à ce jour. Les citations ont été traduites par nos soins. Le texte complet traduit par nos soins figure dans l'Annexe pp. 237-244

ce sermon comme suit.

Marie, “*première des créatures*” a reçu une double bénédiction : celle de la maternité divine et celle de la fidélité à la grâce de Dieu, de la sainteté. S'appuyant sur saint Jean Chrysostome, Newman affirme que cette dernière bénédiction, celle de la sainteté, est la plus grande des deux, même si, précision importante, on ne peut pas les séparer réellement l'une de l'autre :

*“[...] la sainte Vierge n'aurait pas été bénie quoi qu'étant la Mère de Dieu, si elle n'avait pas fait Sa volonté, mais c'est extrêmement difficile à formuler car c'est supposer une chose impossible [...] Choisie pour être Mère de Dieu, elle fut aussi choisie pour être « gratia plena », pleine de grâce. C'est l'explication de ces hautes doctrines reçues parmi les catholiques au sujet de la pureté et de l'état immaculé de la sainte Vierge [...] quand ils célèbrent l'Immaculée Conception ou la Pureté de la Vierge, c'est parce qu'ils font grand cas de la bénédiction de la sainteté”.*

De plus, la bénédiction de la sainteté est la condition à la fois préparatoire et requise par la première bénédiction, celle de la maternité divine. Dieu ne pouvait en effet prendre chair que d'un être dont la sainteté lui soit la plus proportionnée possible :

*“De même qu'un corps fut préparé pour lui, de même un lieu fut préparé pour ce corps. Avant que la Vierge Marie soit Mère de Dieu et afin d'être sa Mère, elle fut mise à part, sanctifiée, remplie de grâce et faite apte à la présence de l'Éternel”*

La primauté de la bénédiction de la sainteté de Marie a été affirmée par le Seigneur en personne. Sa réponse en Luc 11, 27 : “*heureux plutôt ceux qui gardent la Parole de Dieu*” à la femme qui s'écria “*bénies soient les entrailles qui t'ont porté*” ne porte aucun amoindrissement à la grandeur de la Vierge. Elle rappelle plutôt que “*l'âme est plus grande que le corps, et que d'être uni à Lui en esprit est davantage que d'être uni à Lui par le corps*”. Telle est aussi la raison pour laquelle Jésus se détache lui-même de sa Mère dans sa vie concrète, il s'agit maintenant pour lui de se consacrer exclusivement dans son ministère public à la mission de son Père. Et c'est aussi la raison pour laquelle Marie, quasi absente des Évangiles après l'enfance de son Fils et durant tout son ministère public, peut le rejoindre lorsque cette mission s'achève à l'heure où Il passe à son Père.

Deux éléments majeurs du fond sur lequel la mariologie catholique de Newman va s'édifier se dégagent assez nettement de ce premier sermon.

- Premièrement, la distinction et la coordination entre l'ordre de la sainteté personnelle de Marie et celui de sa maternité qui est la spécificité de sa vocation particulière dans le dessein de l'économie divine.
- Deuxièmement, le sens et la valeur des rapports entre la Vierge Marie et son Fils sont à aborder moins comme des faits humains - fussent-ils extraordinaires - ou des faits à interpréter théologiquement, que comme des réalités dont la portée réside en leur correspondance au dessein divin sur eux et aux grâces dispensées pour réaliser ce dessein.

## 2. Les gloires de Marie pour l'amour de son Fils. 1849<sup>226</sup>

Ce sermon appartient au second groupe des *Discourses Addressed to Mixed Congregations*. La base de l'argument est directement reprise de l'*Essai*, mais Newman y intègre le premier élément majeur nouveau apparu dans le sermon précédent pour déboucher sur un thème qui sera dorénavant une pièce maîtresse de sa mariologie : Marie comme réalisation parfaite de ce que Ève aurait dû être.

Partant du constat que *“les grandes vérités de la Révélation sont liées ensemble et forment un tout”*, constat qui naît et grandit à proportion de l'effort de sagacité et d'observation de l'esprit humain -ce qui fait qu'il échappe à certains-, Newman situe la Vierge Marie, sa personne même et son rôle, dans son rapport et à Dieu et à la Rédemption. Les *“prérogatives”* que l'Église reconnaît à la Vierge apparaissent alors non comme des titres d'honneur extrinsèques, mais comme autant de qualités ou notes théologiques qui manifestent son rapport, unique, à Dieu et à Ses œuvres.

*“Tel est le point sur lequel je veux insister -discutable pour ceux qui sont étrangers à l'Église, mais tout à fait clair pour ses fils-, que les gloires de Marie sont pour l'amour de Jésus et que lorsque nous la louons et bénissons comme la première des créatures, c'est Lui que nous confessons dûment comme notre unique*

---

<sup>226</sup> Texte anglais publié dans BOYCE, pp. 129-148. Non traduit en français à ce jour. Les citations ont été traduites par nos soins. Le texte complet traduit par nos soins figure dans l'Annexe pp. 245-257



Créateur<sup>227</sup>.”

Que Marie ait été choisie et préparée pour être Mère de Dieu, signifie que la cause finale des gloires de Marie, c’est l’Humanité du Verbe Incarné. Le poids de cet argument dépend donc du réalisme avec lequel on tient la vue de foi dogmatique en l’Incarnation : Newman développe, une fois de plus, celle ci, en pensant particulièrement à l’anglicanisme courant d’alors qui y voyait plus une *“expression poétique ou une pieuse exagération”*.

*“Quand le Verbe éternel décréta de venir sur terre, il ne s’est pas proposé et il n’a pas fait les choses à moitié ; mais il est venu pour être un homme comme l’un de nous, pour prendre une âme et un corps humains et les faire siens. Il n’est pas venu comme une simple apparence ou une forme accidentelle comme les Anges qui apparaissent aux hommes ; il n’a pas simplement couvert de son ombre un homme existant -comme il a couvert ses saints- et L’a appelé du nom de Dieu ; mais il « s’est fait chair » [Jn 1, 14]”*

L’Incarnation n’est pas une théorie. Sans la réalité concrète de l’Incarnation, *“l’expiation et la sanctification à travers l’Esprit”* dont les protestants font le résumé de l’Évangile, n’est *“qu’une manière de parler”*. Aussi, dire : *“Marie est Mère de Dieu”*, voilà la meilleure défense de l’Incarnation de Dieu en Jésus, homme. *“La confession que Marie est Deipara c’est-à-dire Mère de Dieu [...] en témoignant du processus de l’union, assure la réalité des deux sujets de l’union, de la divinité et de l’humanité. Si Marie est la Mère de Dieu, le Christ doit littéralement être l’Emmanuel, Dieu-avec-nous”*. C’était déjà une affirmation majeure de l’Essai.

Puis Newman réitère fermement la confirmation historique qu’il y avait également formulée<sup>228</sup> : ne pas honorer Marie comme Mère de Dieu mène à ne plus

---

<sup>227</sup> « Parlant à une assemblée d’anglicans et de catholiques, Newman use d’un ton œcuménique. A ceux qui sont hors de l’Église de Rome, il s’efforce de donner une explication claire des points de la doctrine et de la foi catholiques. » BOYCE , p. 132 note 2

<sup>228</sup> « Conscient de l’auditoire auquel il s’adresse, Newman explique les vérités catholiques sur Notre Dame sans offenser ses auditeurs tout en employant à la fois un langage vigoureux. Son argumentation théologique se fonde sur l’Écriture et suit l’enseignement de l’Église. Mieux : il l’habille d’une élégante prose anglaise – chose pas si fréquente en Angleterre pendant des siècles. Il n’est pas étonnant qu’un illustre anglican ait dit de ces sermons : “Le Romanisme n’a jamais été autant glorifié auparavant” (Benjamin Jowett, connu pour ses idées théologiques ‘libérales’) De fait, ce ne sont pas seulement quelques anglicans qui furent reçus dans l’Église catholique à la suite de ces sermons. » BOYCE , p. 137 note 9.

honorer son Fils comme Dieu.

Il revient alors au thème introductif de la cohérence des doctrines :

*“Vous voyez, mes frères, en ce cas particulier, la cohérence harmonieuse entre le système révélé et le poids d’une doctrine sur l’autre ; Marie est exaltée pour l’amour de Jésus. Il était convenable qu’en tant que créature, quoique la première de toutes les créatures, elle eût un devoir de service. Comme les autres, elle vint au monde pour faire une œuvre et accomplir une mission ; sa grâce et sa gloire ne sont pas pour elle-même mais pour Celui qui l’a faite ; il lui fut confié la garde de l’Incarnation, tel est son office attitré.”*

La place de Marie étant entièrement relative à l’Incarnation, ne pas la lui rendre, c’est porter atteinte aussi à l’Incarnation.

Un nouveau thème, capital, est alors introduit : celui du statut métaphysique et théologique de Marie. Newman l’avance par le biais d’une distinction articulée à la fois au thème de la cohérence doctrinale et à celui de la Deipara protectrice de l’Incarnation. Pour que Marie tienne sa place, il faut que l’être de Marie ne s’épuise pas en cette place, écrit Newman : *“Si la Deipara doit témoigner de l’Emmanuel, elle doit nécessairement être plus que la Deipara”*.

Pour cela, il faut qu’elle ait des dons intrinsèques lui permettant de tenir cette place, Marie doit être dans un état de perfection adéquat à son rôle<sup>229</sup> :

*“Marie est personnellement dotée afin de pouvoir accomplir bien son office ; elle est exaltée en elle-même afin de pouvoir servir le Christ. Voilà pourquoi elle a été faite plus glorieuse dans sa personne que dans son office ; sa pureté est un don plus élevé que ne l’est sa relation à Dieu”*.

Newman reprend ici le thème principal du sermon précédent du 26 mars 1848, mais il le tire vers celui d’une très haute convenance de l’immaculée perfection de celle qui devait enfanter le Sauveur. Lorsqu’il compare Marie à Adam avant son péché, il voit Marie comme le type d’humanité que Dieu avait en vue en créant l’humanité. Ce

---

<sup>229</sup> En Novembre précédent, Newman avait remarqué dans une lettre à une dame anglicane que dans l’apparent rabaissement de Marie dans les paroles du Christ en Matth. 12, 48, les catholiques « trouvaient la doctrine que le fait d’être la Mère de Dieu n’est pas seulement un titre en son honneur, mais qu’elle a été faite telle en raison de sa sainteté personnelle, qui mène à la doctrine de l’Immaculée Conception » (*The Letters and Diaries*, XII, 334) BOYCE , p. 143 note 13.

type finalement non réalisé mais déchu en Adam qui a péché, est en revanche parfaitement réalisé en Marie qui n'a jamais été soumise au péché mais a sans cesse posé des actes méritoires.

Puis, Newman établit un lien direct entre cette perfection de Marie et sa vocation à la Maternité divine, mais sans donner d'autre précision sur la nature de ce lien si ce n'est qu'il convenait éminemment à l'honneur et à la gloire de Dieu. Quoiqu'un peu longue, la citation de ce morceau d'anthologie mariale ne peut être omise :

*“Marie est donc un exemple et plus qu'un exemple, dans la pureté de son âme et de son corps, de ce que l'homme était avant sa chute et de ce qu'il aurait été s'il s'était élevé jusqu'à sa pleine perfection. Cela aurait été dur, ç'aurait été une victoire pour le diable si toute la race humaine avait trépassé sans qu'aucun de ses membres ne montre ce que le Créateur avait voulu qu'elle fût dans son état primitif. Adam, vous le savez [...] était dans un état surnaturel ; et s'il n'avait péché, année après année, il aurait grandi en mérite et en grâce et en faveur auprès de Dieu jusqu'à ce qu'il passe du Paradis au Ciel. Mais il chuta et ses descendants naquirent à sa ressemblance, et le monde devint pire et non meilleur [...] Cependant un remède avait été défini dans le Ciel ; un Rédempteur était prêt ; Dieu allait faire une grande œuvre et se promettait de la faire convenablement : « là où le péché abondait, la grâce devait surabonder » [Ro 5, 20] [...] La malédiction des âges devait être renversée ; la tradition du mal devait être brisée ; un portail de lumière devait être ouvert au milieu de la ténèbre pour l'arrivée du Juste ; — une Vierge Le conçut et enfanta. Il était convenable pour son honneur et sa gloire, que celle qui était l'instrument de sa présence corporelle, dût être la première un miracle de sa grâce ; il était convenable qu'elle dût triompher là où Ève avait failli et qu'elle dût « écraser la tête du serpent » [Gn 3, 15] par l'immaculée perfection de sa sainteté. Certes, à certains égards, la malédiction ne fut pas renversée ; Marie vint dans un monde déchu et subit elle-même ses lois et tout comme le Fils qu'elle enfanta, fut exposée à la souffrance de l'âme et du corps, et soumise à la mort ; mais jamais elle ne fut sous le pouvoir du péché. Comme la grâce fut infusée à Adam dès le premier moment de sa création de sorte qu'il n'aurait pas expérimenté sa pauvreté naturelle tant que le péché ne l'y eût pas réduit, ainsi la grâce fut donnée dès le départ dans une mesure*

*encore plus large à Marie et de fait, elle n'encourut jamais la privation d'Adam. Soit au point de vue de la science, soit au point de vue de l'amour, elle commença là où les autres finissent. Elle fut dès le premier instant, revêtue de sainteté, prédestinée à la persévérance, lumineuse et glorieuse aux yeux de Dieu ; jusqu'à son dernier soupir, elle ne cessa jamais de produire des actes méritoires.*"<sup>230</sup>

Dans le sermon suivant, Newman verra une convenance d'un ordre plus profond que celui de la sainteté au sens moral entre la perfection de Marie et l'Incarnation. En affirmant que "*sa sainteté à elle vient non seulement de ce qu'elle est Sa Mère mais aussi de ce qu'il est son Fils*", Newman voit davantage cette convenance comme touchant plus radicalement le rapport, dans l'Incarnation, de l'être humain créé en elle dans sa substance même, avec l'Être Créateur intervenant dans sa Création.

Reste que la pensée forte développée dans ce second sermon est non seulement que la sainteté de Notre Dame constitue comme un pré-requis à sa maternité divine mais qu'elle est également réalisatrice -elle en est même le premier cas historique- du plan divin originel de Dieu quand il créa Adam. Il s'agit là d'une précision capitale apporté au premier élément majeur de la mariologie catholique de Newman apparu dans le sermon précédent.

Un nouvel élément majeur se manifeste aussi dans ce sermon : la Vierge Marie n'était pas un instrument passif entre les mains de Dieu. Son dialogue avec l'Ange Gabriel, où Newman ne voit point de joie en Marie mais le trouble tant que l'Ange ne l'eût pas assurée que Dieu ne contredirait pas sa décision de garder une parfaite virginité, en est l'illustration. Cet élément déjà formulé dans 'l'application de la 5<sup>e</sup> note' de l'*Essai* pour fonder le parallèle entre Ève et Marie deviendra capital chez Newman. Fréquemment il reviendra sur cette coopération active de Marie à chaque demande divine et à chaque grâce reçue, ce qui, sous un autre rapport que celui de sa vocation particulière à la maternité divine, l'élèvera jusqu'à des hauteurs inconcevables de sainteté.

Enfin Newman mentionne une troisième 'prérogative', déjà évoquée dans l'*Essai*, et découlant également de sa maternité et de sa sainteté : le pouvoir d'intercession de la Vierge.

---

<sup>230</sup> Cf. *Annexe*, pp. 253-254.

Il conclut par un double parallèle original sur le thème connu du silence de la sainte Vierge. Ce silence durant la mission terrestre du Fils éternel incarné ainsi que le silence ecclésial originel sur la dévotion envers elle, sont mis en regard par Newman avec le silence de la croissance de Marie en grâce et en mérite à Nazareth et avec son *“élévation silencieuse pour tenir sa place dans l’Église par une influence tranquille et un progrès naturel”* afin de continuer de servir son Fils quand le Nom de ce dernier est déshonoré par l’hérésie.

### 3. La convenance des gloires de Marie. Été 1849<sup>231</sup>

Ce sermon fut également prêché et publié en 1849. Les Notes de sermons publiées par l’Oratoire de Birmingham,<sup>232</sup> contiennent les résumés-plans que Newman catholique dressait après avoir prêché. Au 19 août 1849 figure un résumé qui coïncide point par point, et précisément, avec le texte de ce sermon. Newman y explique les convenances, entre autres, de l’Immaculée Conception qui sera définie dogmatiquement 5 ans après et confirmée par Notre Dame même 9 ans plus tard.

Citant le Christ sur le chemin d’Emmaüs : *“Ne fallait il pas que le Christ souffrît ces choses pour entrer dans Sa gloire ?”*, Newman expose que la convenance d’un fait avec les autres vérités révélées est indicative de sa vérité. *“C’est une grande indication de vérité dans le cas d’un enseignement révélé, qu’il soit si cohérent [consistant], si lié qu’un élément jaillisse d’un autre, que chaque partie requière et soit requise par le reste.”* On retrouve le thème de la cohérence doctrinale qui introduisait le sermon précédent, mais rapporté ici au grand principe théologique de *“l’analogie ou règle de la foi”*. Il ne s’agit plus simplement *“de l’ordre et de l’harmonie”* des parties d’un ensemble doctrinal, qualités dont la méditation est nécessaire pour une connaissance adéquate de cet ensemble, mais de *“la congruence et de la convenance”* mutuelles des différentes vérités particulières de la foi, qualités qui attestant la vérité entière d’un dessein divin, rendent crédibles chacune de ses parties particulières. L’Assomption de la Mère de Dieu (à l’époque non encore définie dogmatiquement) apparaît ainsi bien plus

---

<sup>231</sup> Texte anglais publié dans BOYCE, pp. 149-167. Non traduit en français à ce jour. Les citations sont tirées de notre traduction, Annexe, pp. 258-268.

<sup>232</sup> *Notes de sermons*, trad. fr. Folghera, Paris, Lecoffre 1913, pp. 14-16

cohérente avec l'ensemble de la vie de la Vierge dès sa conception que ne l'aurait été une fin terrestre identique à celle de tout homme : tel est l'argument de ce sermon.

*“Nous la recevons [l'Assomption] sur la foi des âges mais vue à la lumière de la raison, c'est la convenance de cette finale de sa course terrestre qui la recommande avec tant de persuasion à nos esprits ; [...] nous trouvons que c'est simplement en harmonie avec la substance et les lignes de fond de la doctrine de l'Incarnation et que sans cela la doctrine catholique aurait un caractère d'incomplétude et décevrait nos pieuses attentes.”*

Pour le montrer Newman commence par rappeler, de manière classique chez lui, et vigoureusement, que :

*“Marie est la Mère de Dieu. Elle n'est pas simplement la mère de l'humanité de Notre Seigneur ou la mère du corps de Notre Seigneur, mais elle doit être considérée comme la Mère du Verbe Lui-même, le Verbe Incarné. Dieu, dans la Personne du Verbe, la deuxième Personne de la très sainte Trinité, s'est humilié lui-même en devenant son Fils. « Non horruisti Virginis uterum » chante l'Église, « Vous n'avez pas dédaigné le sein de la Vierge ». Il prit d'elle la substance de sa chair humaine et revêtu de celle-ci, il reposa en elle et après sa naissance il l'arbora avec lui comme une sorte de signe et de témoignage que lui, quoi que Dieu, était issu d'elle.”*

D'autre part, reprenant plus à fond la distinction articulée du sermon précédent entre la personne et l'office, Newman pose que, si des dons ou charismes octroyés par Dieu suffisent à des êtres humains pour accomplir une fonction ou un acte passager de collaboration avec Dieu, des grâces de sainteté personnelle sont en revanche requises pour qu'une personne puisse être l'organe d'une action d'une Personne divine. Et cela vaut a fortiori pour la Vierge Marie qui n'est pas un accident dans l'économie divine puisqu'elle donne, de sa chair, à Dieu Son visage humain.

*“Pensons que c'est une loi ordinaire de la manière de Dieu envers nous, que la sainteté personnelle doit être l'accompagnement de la haute dignité spirituelle d'un état ou d'une œuvre. [...]*

*“Il en va de même sur terre ; ordinairement les prophètes n'ont pas seulement des dons mais aussi des grâces ; ils ne sont pas seulement inspirés pour connaître et*

*enseigner la volonté de Dieu mais sont profondément orientés à Lui obéir. Il est sûr que ne peuvent prêcher la vérité comme il faut que ceux qui l'éprouvent personnellement, ne peuvent la transmettre pleinement de Dieu à l'homme que ceux qui, dans la transmission, l'ont faite leur.*

*“Je ne dis pas qu’il n’y ait pas d’exceptions à cette règle mais elles reçoivent une explication facile [...] La nature elle-même témoigne de cette connexion entre sainteté et vérité. Elle dispose que la source dont coule la pure doctrine doit elle-même être pure, que le siège de l’enseignement divin et l’oracle de la foi doivent être la demeure des anges, que le foyer consacré dans lequel le Verbe de Dieu s’élabore et d’où Il est issu pour le salut de beaucoup, doit être saint comme le Verbe Lui-même est saint. Vous voyez ici la différence entre l’office d’un prophète et un simple don, comme celui de faire des miracles. Les miracles sont l’œuvre simple et directe de Dieu ; leur artisan n’est qu’un instrument ou un moyen. Par conséquent il n’a pas besoin d’être saint parce qu’à strictement parler il n’a point de part à l’œuvre. [...] quant à la sainte Vierge cela suggère d’autres pensées. Elle ne fut pas un accident dans l’Économie divine. Le Verbe de Dieu n’est pas simplement entré en elle puis en serait sorti. Il ne l’a pas traversée comme Il nous visite dans la sainte Communion. Ce n’était pas un corps céleste que le Fils éternel aurait assumé, façonné par les anges, puis descendu en ce bas monde. Non, Il a imbibé, absorbé dans sa Personne divine son sang et la substance de sa chair [de Marie]. D’elle, devenant homme, il reçut les traits comme les caractères appropriés sous lesquels il devait se manifester à l’humanité. L’enfant ressemble aux parents ; nous devons supposer que par sa ressemblance avec elle était manifestée sa parenté avec lui. Sa sainteté à elle vient non seulement de ce qu’elle est sa Mère mais aussi de ce qu’il est son Fils. [...] De là les titres que nous sommes habitués à lui donner. Il est la Sagesse de Dieu, elle est le siège de la Sagesse ; sa présence est le Ciel, elle est la porte du ciel ; il est la Miséricorde infinie, elle est la Mère de la Miséricorde [...]”<sup>233</sup>*

Cette vocation absolument unique de Marie est sans commune mesure avec celle des autres saints, y compris saint Jean Baptiste, et réclame que sa sainteté surpassât la leur.

---

<sup>233</sup> cf. Annexe., p. 264

C'est par cohérence que l'intimité absolument unique de Marie avec Dieu, tant dans sa personne que dans son office vis à vis de lui et voulu de lui, requiert qu'elle ait reçu les dons et les grâces nécessaires et proportionnées :

*“C'est une vérité, toujours chérie au fond du cœur de l'Église et témoignée avec sollicitude par ses enfants, qu'aucune limite, sauf celles propres à la créature, ne peut être assignée à la sainteté de Marie. [...] Marie doit surpasser tous les saints ; le seul fait que certains privilèges sont connus pour leur avoir été accordés nous persuade, presque nécessairement dans ces cas, qu'elle reçut les mêmes et de manière plus élevée. Sa conception fut immaculée afin de surpasser tous les saints dans le temps comme dans la plénitude de sa sanctification.”<sup>234</sup>*

Et c'est aussi par cohérence avec sa Conception Immaculée et son adhésion parfaite dans la foi et la charité avec son Fils, qu'elle n'est pas morte comme un pécheur mais par imitation et participation à la vie et à la mort de son Fils.

*“ [...] Toutes les œuvres de Dieu sont d'une harmonieuse beauté et elles parviennent à leur fin comme elles ont commencé. Telle est la difficulté chez les gens du monde à croire aux miracles. Ils pensent qu'ils rompent l'ordre et la consistance du monde visible de Dieu, ne sachant pas qu'ils servent un ordre plus élevé des choses et introduisent une perfection surnaturelle. Du moins, mes frères, quand un miracle est réalisé, il faut s'attendre à en trouver d'autres après lui pour l'achèvement de ce qui est commencé. Les miracles doivent se réaliser pour une grande fin et si le cours des choses retourne à son ordre naturel avant son terme, comment ne pas en ressentir une déception ? [...] Je dis que ce serait un miracle bien plus grand, sa vie [à Marie] étant ce qu'elle est, si sa mort était comme celle des autres hommes plutôt que si elle était telle qu'elle corresponde à sa vie. [...] Qui pourrait concevoir que ce corps virginal qui n'a jamais péché doive se soumettre à la mort d'un pécheur ? Pourquoi devrait-elle partager le sort d'Adam, elle qui n'a pas partagé sa chute ? [...] Elle mourut, nous le tenons, parce que même Notre Seigneur et Sauveur est mort [...] Le péché originel ne s'est pas trouvé en elle ni par l'usage des sens ni par la défection du corps ni par la décrépitude de l'âge, qui amènent la mort.*

---

<sup>234</sup> Pour apprécier la force et la précision de cette argumentation, il faut se rappeler que la proclamation définitive de l'Immaculée Conception n'avait pas encore été faite par l'Église.



*Elle est morte mais sa mort fut un simple fait et non pas un effet ; [...] mais pour finir sa course et recevoir sa couronne.”*

#### 4. Le Mémoire à son ami Robert Wilberforce (avant 1854)<sup>235</sup>

Ce mémoire fut écrit par le Newman pour l'un de ses amis du Mouvement d'Oxford, Robert Wilberforce, ancien Archidiacre, qui fut l'un des théologiens dirigeant des Tractariens. Il devint catholique en 1854. Ces quelques sept ou huit pages, très denses, ont été rédigées en réponse à la demande de Wilberforce demandant l'aide de Newman face aux objections émises par des amis protestants concernant la doctrine de l'Immaculée Conception.

Ce texte est particulièrement intéressant à plusieurs titres. En un véritable concentré théologique et méthodologique, Newman y synthétise l'essentiel de sa théologie mariale dans ses articulations fondamentales. On retrouve l'ensemble des citations patristiques des deux autres écrits *ex professo* abordant la question mariale soit indirectement soit comme objet principal avec en particulier l'Immaculée Conception, à savoir l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne et la Lettre à Pusey, les autres écrits étant des sermons ou des méditations. On y saisit sur le vif combien Newman appuie presque exclusivement sa théologie mariale sur les Pères - et principalement sur saint Irénée qui est le seul dont le nom est cité explicitement par Newman- et sur les données de l'Écriture en Gn 3 et Apoc. 12. On y trouve enfin des lignes précieuses dans leur brièveté, sur la méthodologie de l'usage théologique des Pères telle que Newman l'a délibérément mise en œuvre.

---

<sup>235</sup> Texte anglais publié dans BOYCE , pp. 303-311, non traduit en français à ce jour. Les citations sont tirées du texte complet traduit par nos soins dans l'Annexe, pp. 269-274. Robert Isaac Wilberforce, dignitaire de l'Église anglicane, fut l'un de ses meilleurs théologiens. Conseiller de son frère Samuel, évêque d'Oxford, il rédigea des ouvrages remarquables par leur information patristique et leur force de raisonnement (*The doctrine of Holy Baptism, The doctrine of the Holy Eucharist*) écrivit sur. Recevant en 1848 la troisième édition de *The Doctrine of the Incarnation* de Wilberforce, Newman lui fit remarquer le 3 avril 1850 que les catholiques considéraient l'Immaculée Conception de Notre Dame comme un “fruit choisi de la grâce” et non un changement de nature. Son dernier livre *The principles of Church Authority* a été comparé à *l'Essai sur le Développement de la Doctrine Chrétienne* de Newman : il impliquait logiquement sa conversion au catholicisme et de fait Robert devint catholique en 1854. Il se prépara alors au sacerdoce à Rome, mais il succomba entre temps et mourut comme un saint. Ses dernières paroles furent : ‘je vais monter à l'autel’. Les deux autres frères Henry et William furent reçus dans l'Église romaine en 1850 et 1863. L'amitié la plus profonde de Newman allait à Henry, qu'il pressa de quitter l'anglicanisme pour le catholicisme, fait exceptionnel car Newman avait pour règle de ne pas hâter les conversions.

La limite matérielle de cet opuscul est qu'il ne reproduit pas les questions de Wilberforce auxquelles Newman répond ; sa limite théorique est que la théologie développée ne l'est que dans le cadre de ce dialogue œcuménique : ainsi ne s'y retrouvent pas les progrès accomplis dans les trois sermons précédents sur la distinction et l'articulation entre la personne même et l'office de Marie ni la considération de leur valeur propre ni l'affirmation que Marie n'est pas un accident dans l'économie divine.

La première partie du Mémoire présente la personne et le rôle de Marie dans son rapport aux autres êtres humains dont elle partage la même nature, notamment Ève qui fut créée sans le péché originel, saint Jean Baptiste régénéré avant sa naissance, et le Christ en tant qu'homme, de la mort duquel elle tient son salut.

Il est significatif que Newman commence par faire référence à son célèbre sermon anglican du 25 mars 1832 pour la fête de l'Annonciation et qu'il le cite même en note. A l'époque Newman avait été suspecté de suggérer la croyance en l'Immaculée conception de Marie, maintenant il reconnaît le fait. Et comme en 1832, mais en en tirant explicitement deux conclusions, Newman appuie sa foi en la parfaite pureté de Marie sur le regard des Pères qui la comparent à Ève : la dépendance d'Ève vis à vis de la grâce était nécessaire à sa condition d'être intact ; ensuite, être sans le péché originel ne donne pas pour autant une nature différente de celle des autres hommes :

*"5. Nous ne faisons pas de sa nature une chose différente de celle des autres"<sup>236</sup>.  
Pourtant comme le dit saint Augustin, nous n'aimons pas la nommer dès qu'il est question de péché et cependant, elle aurait certainement été un être faible comme Ève sans la grâce de Dieu. Un don plus abondant de la grâce l'a faite ce qu'elle fut dès le début. Ce n'est pas sa nature qui a garanti sa persévérance mais l'excès de grâce a retenu la Nature d'agir comme le fait toujours la Nature. Il n'y a aucune différence d'espèce entre elle et nous, mais une inconcevable différence de degré.*

---

<sup>236</sup> Newman, avant tout, fait mention de certaines incompréhensions chez les anglicans du sens véritable de l'Immaculée Conception. Certains pensaient que cela voulait dire que Marie n'avait pas besoin d'être rachetée par le Christ ; d'autres, que le privilège se rapportait à la mère de Notre Dame, sainte Anne ; d'autres encore raisonnant à partir d'une fausse conception du péché originel, concluaient que sa nature était différente de la nôtre.

*Tous, elle et nous, sommes simplement sauvés par la grâce du Christ.”*

Le rejet anglican de l’Immaculée Conception venait de la crainte des conséquences de cette doctrine : un rôle médiateur pour Marie et aussi, du moins les anglicans le pensaient-il, son élévation au dessus de la nature humaine. Mais en approfondissant le mystère de la communion des saints, Newman s’était ouvert à une théologie des mérites et de la médiation minimale comprise dans l’intercession, ce qui ouvrait une porte à la conception d’un rôle prééminent pour Marie dont la racine se trouvait dans la sainteté et la grâce de son Immaculée Conception.

Le Mémoire condense en quelques lignes ce que la Lettre à Pusey va développer : *“Si Ève fut élevée au dessus de la nature humaine par ce don moral intérieur que nous appelons grâce, y a-t-il témérité à dire que Marie jouit d’une grâce plus grande encore ? Cette considération donne tout son sens à la salutation ‘pleine de grâce’ que lui adresse l’Ange.”*<sup>237</sup>

Perrott explique à ce propos le progrès accompli par Newman catholique :

*“Une fois qu’une théologie de l’intercession a été acceptée, une intercession qui rehausse et non point diminue la médiation hypostatique du Christ, alors le chemin était ouvert pour accepter l’Immaculée Conception comme doctrine sauvegardant le rôle de Marie comme Théotokos. Si une grâce a élevé Ève au dessus de la nature humaine, alors le rôle de Marie comme Dei genetrix a permis à la grâce de l’élever encore plus haut. Sans péché originel, ‘à l’aide de cette première grâce, elle put croître tellement en grâce qu’à la venue de l’Ange du Seigneur, elle fût ‘pleine de grâce’, préparée autant qu’une créature peut l’être, à le recevoir en son sein”*<sup>238</sup>. *En acceptant cette doctrine comme catholique, Newman acceptait une doctrine plus fondamentale que celle de l’intercession et de la médiation. Comme le montre ce dernier passage c’est toute une théologie de la grâce qui était impliquée”*<sup>239</sup>

Ensuite, il est notable qu’à propos de l’Immaculée conception au sens de mise à l’écart absolu de tout péché, Newman emploie le terme de “régénération”. Dès les années 1830-1835 il fut occupé à lutter contre les 'Evangelicals' qui ne voyaient dans

---

<sup>237</sup> L.P., p. 63.

<sup>238</sup> L.P. p. 66

<sup>239</sup> PERROTT, pp. 72-74

la régénération néo-testamentaire qu'un changement moral<sup>240</sup> et il développera toujours plus clairement dans ses Conférences sur la justification l'idée que la régénération ou justification (Newman emploie équivalement l'un ou l'autre après 1834) est l'œuvre de la *"Présence Sacrée de l'Esprit-Saint, Esprit du Christ, dans l'âme et le corps"*<sup>241</sup> et fait entrer le chrétien *"dans un état complètement nouveau et merveilleux, de loin supérieur à la possession de simples dons. Elle l'élève d'une manière inconcevable dans l'échelle des êtres et lui donne un rang et une fonction qu'il n'avait pas auparavant"*<sup>242</sup>; c'est la *"sanctification de notre nature"*<sup>243</sup>. Lue sur cet arrière-fond, la première phrase de la remarque suivante du *Mémorandum* est bien plus que la réfutation d'une objection mais en quelque sorte l'affirmation que Marie comblée de grâce - ce qui est le versant positif de l'Immaculée conception - est la créature la plus régénérée :

*"Nous ne disons pas qu'elle ne posséda pas son salut de la mort de son Fils. Tout au contraire, nous disons qu'elle est, de tous les simples fils d'Adam, au sens le plus vrai, le fruit et l'acquisition de Sa Passion. Il a fait pour elle plus que pour n'importe qui d'autre. Aux autres, Il donne la grâce et la régénération à un certain point de leur existence terrestre ; à elle, dès le tout début."*

Newman pense donc ici clairement à Marie dans son Immaculée conception comme *"première née"* des créatures régénérées par le Sauveur.

La seconde partie concerne l'interprétation à donner en général à la doctrine des Pères pour ôter l'impression qu'en certains lieux ils se contrediraient. Les Pères n'ajoutent rien à la Révélation mais ils permettent de la comprendre plus clairement, puisque le temps continue alors que la Révélation est close. Dans *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, *"Newman lit les Pères en tant que témoins d'un phénomène à savoir le 'développement' dont il veut tester une fois pour toutes la validité"*<sup>244</sup>. Ici, il suppose la nécessité de ce phénomène qu'on pourrait ainsi détailler : l'intelligence humaine étant liée au temps, la continuation du temps doit impliquer un

---

<sup>240</sup> pour tout ce paragraphe, cf. SHERIDAN, Th.L. *Newman et la justification*, Desclée 1968, pp. 378-386

<sup>241</sup> S.P. II, Sermon n° 26, La responsabilité de l'homme (janv. ou févr. 1835) p. 279.

<sup>242</sup> S.P. II, Sermon n° 19, La Présence de l'Esprit (fin 1834) p. 196.

<sup>243</sup> S.P. III, Sermon n° 18, Le don de l'Esprit (8 nov. 1835) p. 231.

<sup>244</sup> BEAUMONT, Keith. 'Comment lire les Pères ?'. *Études Newmaniennes* 21, Nov. 2005, p. 108

avancement 'cumulatif' de l'intelligence et des périodes de tâtonnements intellectuels pour que la signification propre d'une donnée soit acquise à un certain moment. Cela permet de saisir que les écrits théologiques des Pères d'une époque donnée ne contredisent qu'en apparence ceux d'une époque postérieure – pour les questions non évidemment tranchées alors par une définition dogmatique. Newman donne pour exemples la divinité du Fils, la connaissance qu'avait le Christ, la consubstantialité du Père et du Fils, et il applique sa thèse à l'Immaculée Conception : toujours présente à l'intérieur de la conscience ecclésiale, elle ne fut niée par saint Bernard et saint Thomas que parce qu'ils l'entendaient en un sens particulier qui n'est pas celui défini finalement par l'Église. Ils l'entendaient, selon Newman, de la conception comme acte de sainte Anne, mère de Marie et non comme de la conception rapportée à Marie elle-même.

La troisième partie expose le portrait de la Vierge Marie que Newman trace à partir des premiers Pères. Newman veut montrer que leur lecture de l'Écriture n'ajoute rien à ce que celle-ci contient mais manifeste seulement son contenu, pourvu qu'on mette l'Écriture en rapport avec elle-même ; ainsi le parallèle patristique Ève/Marie ne s'ouvre pas seulement de la Genèse mais aussi de l'Apocalypse.

Cette troisième partie jette un pont entre l'application de la 5<sup>e</sup> note de l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* et la *Lettre à Pusey* qui en reprendra des idées introduites ici. Le même thème irénéen du parallèle entre Ève et Marie présenté dans cet *Essai* ('le rôle de la sainte Vierge') est repris par le *Memorandum*, y compris les citations de Tertullien et de saint Irénée (Adv. Hær III, 22, 4 qu'il complète ici) et auxquelles il en ajoute de nouvelles, explicites (Adv. Hær V, 19, 1) ou implicites.

Le *Memorandum* introduit aussi des remarques neuves. D'abord, le fait de la convergence des regards théologiques des trois tout premiers Pères sur Marie comparée à Ève, alors qu'ils sont de "*trois continents distincts*" et sur laquelle la *Lettre à Pusey* (pp. 54-55) insistera. Ensuite, la considération de Marie comme Avocate de l'humanité par son obéissance entière, considération que Newman reprendra dans la *Lettre à Pusey* (p.54) avec une allusion à la question critique du vocable grec sous-jacent ('*Paraclet*' ou '*Avocate*'?). Enfin et surtout, la vision de Marie comme "*femme typologique*", ce qu'il développera également dans la *Lettre à Pusey* (pp. 76-78).

Remarquable enfin la manière neuve, dont Newman tranche le débat entre les deux lectures de Gn 3, 15, *“il te blessera à la tête”* ou *“elle te blessera à la tête”* :

*“Notre lecture est : « elle te blessera à la tête ». Et ce seul fait de notre lecture : « elle te blessera à la tête », a un certain poids car pourquoi après tout notre lecture ne serait-elle pas la bonne ?”*<sup>245</sup>

alors que dans l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*<sup>246</sup> il citait la version anglicane.

La quatrième partie justifie le recours aux Pères comme autorités doctrinales. La doctrine *“étant davantage que ce que mon esprit peut comprendre”*, l’usage des Pères n’a pas pour but de prouver la doctrine mais de nous la communiquer au nom de l’Église. Ce thème sera explicitement développé au début de la *Lettre à Pusey* (pp. 27-28). L’usage des Pères est l’antidote au *“jugement privé”*, et ramène ce dernier à ce qu’il est en réalité : une *“impossibilité monstrueuse”*.

Le jaillissement spontané de la pensée de Newman se devine tout au long de ce *Memorandum* et finit par éclater dans un envol assez typique où perce le témoignage personnel au delà de l’ultime pointe de saveur polémique qui mérite d’être citée ici :

*“Je le dis précisément : il pourra bien y avoir des excuses, bonnes ou mauvaises, au dernier jour, pour ne pas avoir été catholiques ; mais il y en a une que je ne peux concevoir : « Seigneur, la doctrine de l’Immaculée Conception était si dérogoire à Votre grâce, si incohérente avec Votre Passion, tellement en désaccord avec Votre parole dans la Genèse et dans l’Apocalypse, si contraire à l’enseignement de vos premiers saints et martyrs que cela me donne le droit de la rejeter sans risque ainsi que votre Église qui l’enseigne. C’est une doctrine qui, à mon jugement privé est tout à fait justifiée dans son opposition au jugement de l’Église. Voilà mon plaidoyer pour vivre et mourir en Protestant.”*

L’incompatibilité de la doctrine de l’Immaculée Conception avec la conception anglicane du dépôt de la Foi tenue peu avant par Newman, a bel et bien disparu sous

---

<sup>245</sup> Les mots en italiques le sont sous la plume de Newman lui même.

<sup>246</sup> *“Il t’écrasera la tête”*. *Essai*, p. 498

l'action de deux facteurs. D'abord, en rédigeant l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, Newman a saisi que l'intégrité doctrinale requérait seulement une certitude probable pour produire une certitude absolue, moyennant la présence d'un magistère infaillible. Ensuite l'assise personnelle de sa dévotion mariale permit à celle-ci, après que Newman fut devenu catholique, de perdurer sans rupture profonde, et, sur une base doctrinale désormais solide, de prendre son essor. La conjugaison de ces voies fut efficace : la première ouvrit son esprit à l'intégration du contenu théologique de l'Immaculée Conception, la seconde ouvrit son âme à la densité spirituelle de cette doctrine. La fin du *Memorandum* illustre magnifiquement la première :

*“J’aimerais qu’on examine pourquoi j’invoque ainsi les Pères et l’Écriture. Non pour prouver la doctrine mais pour la débarrasser de cette impossibilité monstrueuse qu’aurait une personne scrupuleuse à l’accepter lorsque l’Église la proclame. [...] Considérez ce que j’ai dit. Après tout, est-ce assurément irrationnel ? est-ce assurément contre l’Écriture ? est-ce assurément contre les premiers Pères ? est-ce assurément idolâtrique ? [...] Il se peut que vous n’ayez aucune raison de vous fier à la foi de l’Église ; que vous ne soyez pas encore parvenu à la foi en elle – mais, cette doctrine, au nom de quoi ébranlerait-elle votre foi en elle, si vous avez la foi, ou ferait-elle que vous retourniez en arrière si vous commencez à penser qu’elle [l’Église] peut être de Dieu ? Cela dépasse mon entendement.”<sup>247</sup>*

## 5. Méditations sur les litanies de Lorette<sup>248</sup>

Cet écrit publié tardivement semble bien avoir été rédigé vers 1850-1855<sup>249</sup>. Sa

<sup>247</sup> Les mots soulignés sont en italiques dans le texte original de Newman. Texte p. 274

<sup>248</sup> Texte original : *Meditations and Devotions of the late Cardinal Newman*, London, 1911, pp. 1-77 (cf. BOYCE, pp. 358-412.) La seule traduction française, difficile à trouver, est celle de M-A. Pératé dans NEWMAN, *Méditations et Prières*, Gabalda, 1912. Ouvrage réédité partiellement chez Ad Solem, sans les 'Méditations sur les litanies de la sainte Vierge pour le mois de Mai'. N'ayant trouvé cet ouvrage que dernièrement, les citations traduites par nos soins (cf. *Annexe* pp. 287-296), seront complétées par celles de M-A. Pératé. ♦ Ouvrage dorénavant cité : MD suivi de la date du jour, du titre éventuel, de l'incise (traduc. Pératé) et de la page, par ex. : MD, 11 Mai, *Speculum justitiae*, (traduc. Pératé) p. 29

<sup>249</sup> Méditations “écrites dans les années 1850 quoique publiées seulement après sa mort en 1893” précise J. HONORE. Le Cardinal Honoré note que les *Discourses addressed to Mixed Conferences* (1850) ne peuvent se séparer des *Méditations et Dévotions* (comprenant ces Méditations sur les litanies de Lorette) cf. HONORE, Jean, cardinal. *John Henry Newman, Le combat de la vérité*, Cerf, 2010, p. 213 • COUPET, Jacques. ‘Le rôle de Marie dans le cheminement de Newman’, *Nouveaux Cahiers Mariaux*, 17 (1990) p.

rédaction présente l'intérêt de ne pas avoir été engendrée par une polémique ou des circonstances particulières -comme la *Lettre à Pusey*- ni colorée par le souci de l'auditoire -comme les "*Discours aux assemblées mixtes*"- ni restreinte à une réponse épistolaire -*Mémoire à Wilberforce*-. Newman traite sereinement son sujet en prenant le temps d'exposer sa pensée paisiblement. Œuvre rédigée dans le cadre de la dévotion catholique traditionnelle du 'mois de Marie', elle est le fruit de la prière et de la méditation personnelle du théologien mûri qu'est son auteur devenu cinquantenaire. La limite de ce recueil serait, si c'en est une, de devoir viser à élever la piété du lecteur ; et surtout, de ne disposer que de peu de place matérielle -une petite méditation quotidienne- pour développer une idée théologique quelquefois ardue. On peut aussi y trouver un avantage : Newman s'y révèle très concis.

Newman prend pour inspiration les invocations des "Litanies de Lorette". Il les met une par une en rapport avec un thème théologique qu'il expose dans une méditation attribuée à chaque jour du mois. L'ensemble aurait vraisemblablement dû former une partie d'un "livre de dévotions pour l'année" qu'il avait espéré écrire mais qu'il ne parvint jamais à achever.

Certes, ces pages dévotionnelles révèlent l'authenticité de la piété personnelle de Newman envers Notre Dame. Mais elles nous apprennent en même temps combien cette dévotion, outre la tendresse sincère de l'auteur, est inspirée directement par la foi, nourrie d'Écriture Sainte et fondée sur une doctrine sûre. Elles transpirent également de l'amour de Newman pour Marie et de son indéfectible confiance en son intercession. Si ces pages forment presque autant une doctrine sous forme de vraie dévotion, qu'une dévotion à base doctrinale, elles sont tout à l'opposé d'une pure spéculation sur les grandeurs de Marie : Newman descend jusqu'à la vie pratique quotidienne.<sup>250</sup> A la fois bel exemple du fait que les froides vérités dogmatiques peuvent constituer le cœur d'une religion fervente, comme du fait qu'une ferveur authentique peut être aussi la fleur d'une théologie rationnelle : on ne s'attendait pas à moins de la part de Newman !

La matière est répartie en trois sections : 1-16 Mai, sur l'Immaculée Conception et l'Annonciation, mystères joyeux de la vie de Notre Dame. 17-23 Mai : ses mystères

---

12 donne 1855 comme date de rédaction des *Méditations et dévotions* qui comprennent ces 'Méditations sur les Litanies de la Vierge'.

<sup>250</sup> BOYCE , p. 359



douloureux. 24-31 Mai : sous le titre général de l'Assomption, ses mystères glorieux.

L'ensemble constitue un véritable compendium de la mariologie de Newman : chaque méditation quotidienne offrant l'occasion de rappeler voire de développer un nouveau point de doctrine. Les '1' et '2 mai' sont symptomatiques du procédé. A la question en soi peu théologique de savoir pourquoi le mois de Mai est dédié à Marie, Newman répond en situant Marie dans l'économie divine : de même que Mai est la promesse de l'été, Marie est la promesse sûre de la venue du Sauveur annoncé par les prophètes. Et reprenant cette question le lendemain (2 Mai), fort du constat que Mai coïncide toujours avec le temps liturgique de la joie pascale, il répond que la joie que Dieu a de Marie lui vient d'abord de qu'elle est la créature qui lui est la plus chère, "*son agréable servante*" et ensuite de ce qu'elle est la Mère de son Fils et de l'Église ("*Reine des saints*").

Nous présentons ici quelques longues citations de la première partie consacrée à l'Immaculée Conception de Marie, choisies pour leur condensation théologique remarquable et afin de donner une idée typique de l'ouvrage peu aisé à résumer : détailler les trente et un jours du mois prendrait une place disproportionnée. D'autres citations seront faites plus loin, en temps utile pour notre sujet.

Le "3 mai. Marie est la Virgo Purissima." semble directement inspiré du texte d'Ineffabilis Deus pour exposer directement le dogme défini :

*"Pourtant, jamais Marie ne fut dans cet état [de péché originel] ; elle en fut, par le décret éternel de Dieu, exemptée. De toute éternité, Dieu le Père, Fils et Saint-Esprit, décréta la création de la race humaine et prévoyant la chute d'Adam, décréta de racheter cette race entière par l'Incarnation et la souffrance du Fils sur la Croix. Dans ce même instant éternel et insondable où le Fils naît du Père fut aussi pris le décret de la rédemption de l'homme par Lui. Celui qui est né de toute éternité, est né par un éternel décret pour nous sauver dans le temps et racheter la race entière et la rédemption de Marie fut déterminée de cette manière spéciale que nous appelons l'Immaculée Conception. Il fut décrété, non pas qu'elle devrait être purifiée du péché mais que dès le premier moment de son existence elle serait préservée du péché ; si bien que le Diable même n'eût jamais rien à voir avec elle. C'est pourquoi elle fut un*

*enfant d'Adam et Ève comme s'ils n'étaient jamais tombés ; elle ne partagea pas avec eux leur péché ; elle hérita des dons et des grâces (et même bien plus qu'eux) qu'Adam et Ève possédaient au Paradis. Telle est sa prérogative et le fondement de toutes ces vérités salutaires qui nous ont été révélées sur elle. Redisons avec toutes les âmes saintes : « Ô Marie, Vierge très pure, conçue sans le péché originel, priez pour nous ».*"

Le "4 mai. Marie est la Virgo Prædicanda." articule la distinction posée par les sermons de 1848 et 1849 entre la sainteté propre de la Vierge et sa dignité reçue de sa vocation à sa Maternité divine et ecclésiale :

*"Elle fut pleine de grâce en vue d'être la Mère de Dieu.<sup>251</sup> Mais c'était un don plus élevé que sa maternité, que d'être ainsi sanctifiée et si pure. Notre Seigneur ne voulait pas devenir son Fils à moins qu'il ne l'ait premièrement sanctifiée ; mais enfin la plus grande bénédiction était d'avoir la sanctification parfaite."*

Newman insiste aussi sur l'idée que Marie est non seulement intacte du péché dans sa conception mais qu'elle n'a absolument aucun contact avec quelque forme de péché que ce soit. Cette idée d'origine augustinienne est évidemment capitale. Marie est aussi immaculée dans sa conception que dans la suite des actes libres qu'elle a posé au long de sa vie terrestre :

*"C'est cela pourquoi elle est la Virgo prædicanda ; elle mérite d'être prêchée partout parce qu'elle n'a jamais commis aucun péché, même le plus petit ; parce qu'elle n'a rien eu à voir avec lui ; parce qu'étant pleine de la grâce de Dieu, elle n'a jamais pensé une pensée, prononcé une parole ou fait une action qui ait déplu au Dieu de Majesté, qui ne lui ait pas plu au plus haut point ; parce qu'en elle se déploie le plus grand triomphe sur l'ennemi des âmes."*

On retrouve le thème newmanien de l'absolue sainteté de Marie comme parfaite correspondance à la grâce divine : Marie est à la fois la réalisation du projet divin du Créateur créant la nature humaine et le meilleur fruit de la Rédemption.

---

<sup>251</sup> C'est l'enseignement de Pie IX dans la Bulle *Ineffabilis Deus* de 1854 (DENZINGER nn° 2800-01)

Ici, Marie n'est plus seulement la Seconde Ève, mais "l'Ève modèle, primordiale" en quelque sorte, et ceci comme résultat - en l'occurrence le meilleur - de la Rédemption opérée par le Christ et ces deux dimensions de "nouvelle Ève" et "d'Ève parfaite ou prototypique" forment le concept de "Première née" :

*"Aussi, quand tout semblait perdu, afin de montrer ce qu'il pouvait faire pour nous tous en mourant pour nous ; afin de montrer ce que la nature humaine, son œuvre, était capable de devenir ; afin de montrer combien il pouvait absolument confondre les suprêmes efforts et la méchanceté la plus recuite de l'ennemi et renverser toutes les conséquences de la Chute, notre Seigneur commença avant même sa venue, par faire son plus merveilleux acte de rédemption dans la personne de celle qui devait être sa Mère. Par le mérite de ce Sang qui devait être versé, il intervint pour empêcher qu'elle contracte le péché d'Adam avant qu'il en ait fait l'expiation sur la Croix. Et c'est cela que nous prêchons d'elle qui est le sujet de cette grâce merveilleuse."*

Au "6 mai. Marie est la Domus Aurea.", Newman développe, à travers le symbole traditionnel et biblique de l'or, signe lié à la divinité, l'unique, intime et constante proximité de Marie avec Dieu qui fait d'elle une créature radicalement non égale aux autres et qui est au fondement de son pouvoir d'intercession et de la dévotion envers elle :

*"Mais pourquoi l'appeler une maison ou un palais ? et le palais de qui ? elle est la maison et le palais du grand Roi, de Dieu lui-même. Un jour, le Fils de Dieu égal au Père a demeuré en elle. Il fut son hôte, que dis-je, plus que son hôte car un hôte entre dans une maison tout comme il en sort. Mais notre Seigneur est réellement né dans cette sainte maison. Il a pris sa chair et son sang de cette maison, de la chair, des veines de Marie. C'est donc justement qu'elle devait être faite d'or pur puisque de cet or elle devait donner forme au corps du Fils de Dieu. Elle fut en or dans sa conception, en or dans sa naissance. Elle devint à travers le feu de sa souffrance comme l'or dans la fournaise et quand elle s'éleva au ciel, elle fut selon les paroles de notre hymne :*

« au dessus de tous les Anges dans une gloire ineffable,  
« debout tout près du Roi, en vêtements faits d'or”.

Enfin, le “9 Mai. Marie est Sancta Maria, La sainte Vierge”, Newman conclut en situant la place unique de la Vierge sur l'échelle des êtres et dans le plan divin par le caractère unique et spécifique de sa sainteté :

*“Quand Dieu voulut préparer une mère humaine pour son Fils, ce par quoi il lui fallait commencer était de lui donner une conception immaculée. Il commença non par lui donner le don de l'amour ou de la fidélité ou de la douceur ou de la dévotion, quoi qu'en fonction des occasions, elle les eut tous. Mais il commença son grand œuvre avant qu'elle naisse ; avant qu'elle puisse penser, parler ou agir, en la faisant sainte, et de la sorte, en étant sur terre, citoyenne du ciel. Tota pulchra es Maria ! Rien de la difformité du péché ne fut jamais en elle. Ainsi diffère-t-elle de tous les saints. Ils ont été de grands missionnaires, confesseurs, évêques, docteurs, pasteurs. Ils ont faits de grandes œuvres et conduit au ciel avec eux nombre de convertis et de pénitents. Ils ont beaucoup souffert et ont à montrer une surabondance de mérites. Mais Marie, de cette manière, ressemble à son divin Fils à savoir qu'étant Dieu, il est séparé de toute créature par la sainteté, de même est elle séparée de tous les saints et les anges en étant « pleine de grâce ».”*

## 6. La Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 30 mai 1860<sup>252</sup>

Après quelques mots de politesse, et une réponse sur la théorie de la véracité selon saint Alphonse de Liguori<sup>253</sup>, Newman exprime sa surprise que son interlocuteur ait des difficultés avec la doctrine de l'Immaculée conception et qu'il écrive “qu'elle présente de tels obstacles pour les anglicans”. Comme preuve du contraire, Newman administre son propre témoignage : du temps même où il était

---

<sup>252</sup> Texte anglais publié dans BOYCE , pp. 312-315. Non traduit en français à ce jour. Les citations ont été traduites par nos soins. Arthur Osborne Alleyne fut reçu à l'âge de 15 ans dans l'Église catholique en 1848 mais il retourna plus tard à l'anglicanisme où il sera ordonné prêtre en 1862. Souvent tenté de revenir dans l'Église catholique, il ne le fit jamais. Ici, Newman répond dès le lendemain de sa réception, à une lettre émettant ses difficultés avec la doctrine de l'Immaculée Conception.

<sup>253</sup> Newman traitera de cette question ex professo dans la longue note de l'Apologia (pp. 539-556) sur ‘le mensonge et l'équivoque’

anglican, il n'éprouva jamais la moindre difficulté vis à vis de cette doctrine : *“au contraire, elle me semblait la plus naturelle et la plus nécessaire des doctrines”*. Et à propos du sermon du 25 mars 1832 qui le fit accuser de tenir cette doctrine, puisqu'il y présentait l'humanité de la sainte Vierge séparée de la grâce à aucun moment, il estime *“que tout ce que je pus dire était qu'il n'y avait là rien contre la doctrine des Trente-neuf articles.”*

Il insiste sur ce fait : à lui seul, il montre que ce n'est pas par simple voie d'autorité ou de conformisme populaire que les catholiques acceptent *“si facilement”*, selon le mot d'Alleyne, cette doctrine, mais bien plutôt à cause de son *“intrinsèque verisimilitude”*, sous entendu : laquelle m'avait touché alors même que j'étais anglican.

Quant à la preuve de la présence de cette doctrine dans l'Église de l'antiquité, il juge *“qu'elle semble incluse dans la croyance générale que la sainte Vierge fut sans péché -et de plus, à cette époque où on parle très peu d'elle, quand on en parle c'est sous cet angle”*. Il cite ensuite le célèbre aphorisme de saint Augustin opposant Marie et le péché, mais surtout *“ce qui le frappe et l'a toujours le plus frappé”*, à savoir la série des premiers Pères plaçant Marie et Ève en antithèse, puis les Pères prolongeant cette tradition.

La pointe de cette antithèse patristique porte certes sur l'obéissance de la foi chez l'une et l'autre, mais *“lorsque saint Irénée écrit l'humanité a été livrée à la mort par une Vierge et sauvée par une Vierge”, il implique sûrement que Ève fut sans péché originel comme Marie le fut. En quoi donc serait-il difficile de supposer que Marie a eu au moins le privilège d'Ève ? Or, Ève eut une conception et une naissance immaculées.”*

## 7. La Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 17 juin 1860<sup>254</sup>

Dans cette seconde lettre, par le truchement de son correspondant, Newman répond en fait à un objectant anglican. Il commence par déterminer la difficulté fondamentale : comment rattacher la doctrine de l'Immaculée Conception au dépôt essentiel de la foi ?

---

<sup>254</sup> Texte anglais publié dans BOYCE , pp. 316-333. Le texte a été traduit par nos soins (Annexe pp. 275-286).

Les protestants y voient *“une doctrine autonome bien plus que nous”*. Nous, catholiques, ne la mettons pas au premier rang comme si elle était substantielle et indépendante mais nous y voyons une doctrine dérivée. Les protestants, eux, y voient une doctrine *“séparée du reste et requérant une preuve aussi complète que si elle était la seule chose que nous sachions de la sainte Vierge”*, alors qu’elle est le développement logique de doctrines plus fondamentales comme celle du péché originel et de la grâce rédemptrice. C’est d’ailleurs sur ce point de la nature humaine et du péché originel, donc de leur guérison possible ou pas par la grâce, que gît le malentendu majeur.

Pour les catholiques, selon Newman, *“le péché originel consiste en la privation de la grâce de Dieu qui était un don externe et surajouté à la nature d’Adam”* et, logiquement, c’est *“l’entrée de la grâce dans l’âme qui détruit ipso facto le péché originel”*. Il précise même qu’*“il y a des degrés de justification comme il y a des degrés de grâce”*.

Pour les protestants, le péché originel n’est pas une rupture d’avec la grâce dont les conséquences mettraient la nature humaine dans un *état* de déchéance, mais une rupture d’avec la grâce dont la conséquence est *l’infection de la nature* humaine au point que celle ci ne serait plus la même qu’avant la chute. Dans ces conditions, aucune grâce n’est imaginable qui puisse remédier *in re* à cette corruption radicale, elle pourrait seulement faire que la faute de cet état de péché ne soit plus imputée.

Certes les catholiques *“ne nient pas que les puissances naturelles sont affaiblies par la chute, mais ils n’admettent aucune infection de la nature”* et la sainte Vierge comme Notre Seigneur *“furent tous deux sans le péché originel tout en ayant la nature d’Adam déchu”*. Pour un catholique en effet, la grâce peut effacer toute trace de péché et perfectionner la nature, ce qui est inconcevable pour un protestant. Dans ces conditions,

*“Tout passage des Pères qui parle, vaguement mais largement, de la grâce donnée à Marie, parle, au jugement [d’un catholique], pour la doctrine ; car ce privilège n’est autre que la plénitude de grâce. Au contraire, pour un protestant, on n’a pas avancé d’un cheveu pour la prouver car aucune grâce concevable ne peut triompher, c’est ce qu’il pense, d’un défaut de nature. De la même manière, les passages des Pères qui la séparent généralement du péché, suggèrent aux catholiques la doctrine qu’elle fut sans péché originel tandis que pour un protestant*

*cela n'a absolument pas un tel effet, puisque le péché originel à ses yeux n'est pas un état différent de celui d'Adam, mais une nature différente de celle d'Adam."*

Dans un second développement Newman explique que le retard mis à définir doctrinalement l'Immaculée Conception est dû aux querelles de mots et de partisanneries chez les théologiens : cette question n'étant pas nécessaire au salut comme celle de la divinité du Christ, l'Église ne s'y pencha pas. Cependant, cette absence de magistère ecclésiastique sur ce point n'empêcha pas la dévotion de croître. La confusion et les passions théologiques ayant cessé du fait de la *"cassure de l'établissement religieux"* suite à la révolution française, l'Église put alors sereinement traiter la question pour elle-même.

Dans un troisième temps, Newman se penche sur la difficulté verbale posée par le mot *'conception'*, que lui avance son correspondant.

Il entend réfuter l'argument que les protestants tirent de la transmission du péché originel par voie de génération et qui en concluent que si Marie en était exempte, cela signifierait que la nature humaine en Marie était autre que celle héritée d'Adam. La génération propageant le péché originel comme une cause à son effet et aucun être humain ne pouvant, en tant qu'humain, échapper à cette nécessité, ce raisonnement suppose donc que c'est la nature en elle-même qui est intrinsèquement affectée par le péché originel alors que, pour les catholiques, le péché originel n'est pas un mal devenu intrinsèque à la nature humaine. Il affecte la nature humaine de manière externe, et s'il accompagne inévitablement chaque sujet de cette nature qui ne peut évidemment changer d'état lorsqu'elle se transmet d'un sujet à l'autre par génération, ce n'est pas comme caractère intrinsèque de cette nature déchue, mais en tant qu'il est attaché à la conception par laquelle un sujet reçoit la nature humaine. Newman le décrit comme un effet *"d'un acte de volonté divine qui s'exerce sur chaque être humain en tant qu'il est conçu"*, et il prend une comparaison : tout *"comme une incapacité civile ferait, chez les noirs, du fait de leur descendance et comme marque de leur négritude, qu'ils sont esclaves en Virginie."* La transmission du péché originel n'est pas un mécanisme devenu intrinsèque à la nature humaine comme telle, mais une affection portant sur chaque conception d'un membre de l'humanité : Celui qui a posé cette loi peut donc la suspendre pour un être particulier sans contradiction aucune, à la différence de la vue protestante voyant le péché originel intrinsèque à la nature.

Newman établit cette conséquence dans une seconde comparaison : *“tout comme un état esclavagiste pourrait déterminer qu'à partir de tel jour tous les enfants d'esclaves seraient désormais libres ou encore qu'un enfant particulier né d'une mère particulière serait un enfant libre, tandis que les autres [...] resteraient esclaves. En réalité nous croyons que la conception de la sainte Vierge fut de cette sorte.”*

Sur cette problématique de l'origine soit naturelle et intrinsèque, soit divine et externe, de l'imposition du péché originel aux êtres humains conçus, s'en greffe une autre, connexe mais différente, et qui depuis saint Augustin a provoqué nombre d'imbroglis car elle en recouvre en fait deux autres qui ont été souvent confondues : celle de la présence de la concupiscence des parents et du rapport de cette concupiscence avec la transmission du péché originel, et celle, dans l'origine de l'être conçu, de la part qui revient aux géniteurs et de celle qui revient à Dieu.

L'abbé Laurentin résume : *“Tous [les médiévaux] se débattent avec une problématique faussée par l'idée augustinienne que la cause de la transmission du péché originel, c'est l'impureté de la libido engagée dans toute génération humaine. Les uns tentaient d'expliquer comment l'acte des parents de Marie fut exempt de libido. Les autres, comment l'effet de cette libido avait été neutralisé par Dieu, soit qu'il en ait empêché l'effet (Eadmer), soit qu'il en ait détruit l'effet aussitôt (Osbert de Clare) ou bien lors de l'animation du fœtus. En fait, le problème était mal posé. L'acte générateur n'est pas entaché de péché ; et ce n'est pas cet acte qui souille la nature, mais c'est la nature humaine transmise qui est souillée. Rien d'étonnant à ce qu'il ait fallu du temps pour sortir de cet imbroglio et de quelques autres.”*<sup>255</sup> De fait, l'acte générateur d'un sujet humain (conceptio activa) qui reçoit ainsi sa nature humaine, ne transmet pas ipso facto ses qualités morales ou son état théologal au dit sujet ni à sa nature humaine qu'il ne peut ni 'souiller' ni davantage 'purifier'. Newman le dit également, mais il n'en tirerait pas simplement que *“c'est la nature humaine transmise qui est souillée”* comme si la nature humaine était “cause” de la transmission du péché originel, il préciserait que cette transmission est chaque fois l'effet d'une volonté divine : le péché originel *“n'est pas propagé comme une cause à son effet mais par un acte de la volonté de Dieu, exercé et appliqué à chaque enfant en tant qu'il est conçu”*.

Newman part de l'idée que les protestants voient dans le Ps 50, 7 (*“dans le péché*

---

<sup>255</sup> LAURENTIN, René. *Court traité sur la Vierge Marie*, 5<sup>e</sup> éd. Paris, Lethielleux, 1968, p. 73. note 9



*ma mère m'a conçu*") la preuve que le péché originel est un défaut inhérent à la nature – l'enfant conçu recevant celle-ci telle quelle de ses parents. Puis il considère que les catholiques voient bien dans ce 'péché' du Ps 50, 7 le "*désordonnement de la concupiscence*" des parents mais que cela n'a aucun rapport avec la conception hors péché originel de la Vierge Marie - puisque la doctrine catholique du péché originel ne porte que sur la conception *a parte concipienti*, c'est à dire envisagée du côté de l'être humain issu de la conception. Enfin, il pense que les protestants, à la manière des médiévaux selon Laurentin, voient cette concupiscence comme le principe de la transmission du péché originel alors que les catholiques n'y voient "*qu'une marque ou signe du péché originel qui marche avec la descendance des parents à l'enfant*". Elle n'est donc pas le "*principe de l'infection*" mais son "*signe*" inhérent.

Pour prévenir une objection portant sur l'idée de conception, Newman ajoute alors un paragraphe qui peut laisser sur sa faim celui qui voudrait démêler les causalités impliquées dans la transmission du péché originel. N'oublions pas que Newman doit surveiller attentivement l'expression de sa pensée engagée dans un dialogue serré avec un protestant : il se tient à son objectif de dégager la doctrine de l'Immaculée Conception de Marie des malentendus possibles, et vraisemblablement dans les limites strictes du contenu précisément défini par le dogme proclamé six ans auparavant. Il se garde donc de détailler à fond les 'harmoniques' théologiques contenues dans la doctrine de l'Immaculée conception qu'il lui faut quand même bien aborder. C'est en tout cas ce qui ressort de son texte :

*"Vous pouvez demander : « Comment y aurait-il concupiscence au moment de la conception, puisque la conception prend place quelque temps après le moment où la concupiscence a eu cours ? » C'est au Psalmiste de répondre, pas à moi ; mais si je dois l'expliquer je dirais que nous devons distinguer entre l'origine matérielle de l'enfant qui a lieu au moment de la concupiscence et l'origine formelle qui a lieu au moment de son animation, ou création et infusion de son âme. De ces deux [origines], la première coïncide avec la conceptio activa et la seconde avec la passiva. Alors, surgit la question du 'temps', que votre auteur pense si « subtile, scolastique et enfantine » bien qu'à proprement parler elle n'a rien à voir avec notre doctrine, même si elle est nécessaire pour la compréhension du Psaume."*

Le pivot de l'argumentation de Newman consiste, à propos du concept de 'conception', à maintenir sans faiblir la distinction stricte des points de vue *a parte concipientis* et *a parte concipienti* – qu'il assimile à la distinction *conceptio activa/passiva* – mais à ne la maintenir que pour réfuter ceux qui ne voient pas que le dogme de l'Immaculée Conception porte exclusivement sur le décret divin concernant la personne de Marie.

Or cette seconde distinction fit couler beaucoup d'encre au long des disputes théologiques et Pie IX s'abstient même de la mentionner dans *Ineffabilis Deus*, ce que Newman a bien dû remarquer. Elle n'a d'ailleurs plus cours depuis un siècle. Comme le notait en 1926 Rivière, elle est un "*Legs de cet augustinisme qui expliquait la transmission du péché originel par le désordre inhérent à l'acte générateur. Mais dès qu'on ramène le péché originel à la privation de la grâce et au vouloir divin qui le détermine, ces sortes d'explications deviennent sans fondement*"<sup>256</sup>. Aussi, rivé au strict contenu de la définition de 1854, Newman va-t-il refuser de s'engager plus avant dans cette distinction.

C'est là qu'on pourrait trouver que le bât blesse. En suivant par exemple Rosmini<sup>257</sup> qui entend montrer dans son votum lors de la consultation pontificale en vue de la Bulle, que si l'on s'engage dans la distinction *conceptio activa/passiva*, il faut alors du point de vue théologique sous-distinguer dans la *conceptio activa* "*l'effet qu'elle peut avoir sur les parents et l'effet qu'elle peut avoir produit dans la descendance engendrée par eux*"<sup>258</sup> : on s'aperçoit alors que la différence des points de vue *a parte*

---

<sup>256</sup> 'Immaculée Conception' in *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, dir. Bricout, Paris 1926, Letouzey & Ané, vol. III col. 915

<sup>257</sup> Antonio ROSMINI (1797-1855) Ordonné prêtre en 1821, il fonda l'Institut de la Charité en 1828. Les membres peuvent être prêtres ou laïcs, et se consacrent à la prédication, l'enseignement de la jeunesse, et aux œuvres de charité, qu'elles soient matérielles, morales ou intellectuelles. Ils s'implantent en Italie, en Angleterre, en Irlande, en France et en Amérique. Il est indéniablement le plus grand philosophe italien du XIX<sup>e</sup> siècle. Mêlé à toutes les questions intellectuelles et politiques d'alors, ce visionnaire souffrit d'être souvent mal compris. Sa profondeur spirituelle face aux carences ecclésiastiques lui valut aussi bien des avanies. Deux de ses ouvrages, *Les Cinq blessures de la sainte Église* et *La Constitution de la justice sociale*, suscitent à l'époque une opposition, notamment de la part des Jésuites ; ils sont mis à l'Index en 1849. Rosmini fait acte de soumission à Rome et se retire à Stresa où il meurt six ans plus tard, peu après la levée de la censure de ses ouvrages. Mais vingt ans plus tard, le mot utilisé par la Congrégation pour lever la censure (*dimittantur*) est sujet à polémique : pour les uns c'est une approbation de toute l'œuvre, pour les autres cela n'implique pas qu'il n'y ait aucune erreur dans lesdits ouvrages. En 1887 le pape Léon XIII condamne finalement quarante thèses 'rosminiennes' et interdit qu'on les enseigne. Au XX<sup>e</sup> siècle, sa pensée est redécouverte progressivement et sereinement. Mort en odeur de sainteté, l'héroïcité de ses vertus a été reconnue en 2006 et il a été béatifié le 18 novembre 2007. En 1846, lors de son voyage romain, Newman chercha à le rencontrer mais pour diverses raisons fortuites, la rencontre ne put avoir lieu.

<sup>258</sup> Cf. Votum de Rosmini, *Annexe* p. 302

*concupientis* et *a parte concupienti* ne recouvre pas adéquatement la distinction *conceptio activa/passiva*. Mais Rosmini conviendrait avec Newman de la conclusion qu'en tire Rivière soixante ans après : *"L'Immaculée Conception est une donnée purement dogmatique, qui ne comporte pas d'autre élément que le décret par lequel Dieu excepte l'âme de Marie au moment où elle est créée, de la déchéance spirituelle à laquelle sont condamnés tous les enfants d'Adam"*<sup>259</sup>. La différence est que Rosmini refuse absolument la distinction *conceptio activa/passiva*.

En fait, cette distinction *conception active/conception passive*, se révèle un simple instrument occasionnel employé par Newman – on ne la retrouve nulle part ailleurs sous sa plume – pour introduire la question de l'origine du péché originel dans l'être conçu et faire ensuite échapper cette transmission du péché à une simple loi de la nature dont l'action divine serait absente et cela en vue de montrer à un protestant en quoi la grâce de l'Immaculée Conception n'est pas impossible au regard même de la loi de la transmission du péché originel.

C'est en ce sens qu'il faudrait aussi comprendre sa remarque ultérieure sur la mise à l'Index des tableaux de la conception active de la Vierge sous la forme du Baiser d'Anne et Joachim à la Porte Dorée, fait qui confirmerait que les grands théologiens opposés jadis à l'Immaculée Conception s'en prenaient en fait à la *conceptio activa*. Mais, précise Newman, *"je n'ai pas examiné ce point par moi même"*.

En l'absence de ce texte de l'Index, on peut tenir que ce que Newman tient comme condamné par l'Index est au moins l'idée selon laquelle l'action divine serait absente ou seconde dans l'Immaculée Conception de Marie ou plutôt que celle-ci serait moins un acte divin concernant la personne de Marie dans sa conception que le fruit 'naturel' ou 'logique' de la sainteté d'Anne et Joachim au moment où ils conçurent Marie.

Conclure davantage sur cette mise à l'Index serait hasardeux puisque Newman écrira plus tard concernant d'autres images mises à l'Index, et c'est nous qui soulignons : *"je pense toutefois qu'en fait le Saint Siège est intervenu de temps en temps, lorsqu'une dévotion paraissait tourner en superstition"*<sup>260</sup>. Nuance importante puisque l'histoire de la fête liturgique de l'Immaculée Conception apparue primitivement sous

---

<sup>259</sup> 'Immaculée Conception' in *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, dir. Bricout, Paris 1926, Letouzey & Ané, vol. III col. 915

<sup>260</sup> L.P., p. 123

les traits de la fête de 'la Conception que fit Anne de Marie'<sup>261</sup>, tend à confirmer cette remarque de Newman : les images du Baiser de la Porte Dorée ne firent problème en Occident que lorsqu'on en perdit la signification profonde, longtemps après l'âge patristique où par ailleurs *"avec une conception [chez nous, de nos jours] trop rigide et trop étroite du péché originel, on est dérouté par la manière des Pères"*<sup>262</sup>.

Conclure davantage serait d'autant plus hasardeux que Newman va jusqu'à écrire étonnamment à propos de sainte Anne qu'elle *"conçut comme les autres mères, dans la concupiscence, mais cette concupiscence n'était pas un signe, dans ce cas particulier, de la transmission d'incapacités spirituelles à l'enfant conçu"*. Mais comment ne pas voir que ce 'cas particulier' -et donc miraculeux- de la non transmission des incapacités spirituelles n'a pour seule raison d'être que cette conception devait être celle de l'Immaculée Conception ? Aussi la liturgie glissera-t-elle de la fête de *"la conception que fit sainte Anne de la Vierge"* à la fête de *"la Conception de la Vierge"* - puis à celle de *"l'Immaculée Conception"* - tellement il est vrai que *conceptio activa et passiva* ne sont qu'abstraitement séparables, mais unies dans la réalité. Si on les distingue, il ne faut pas oublier que la réalité c'est celle de leur point de jonction. Newman n'aurait pas été démuni dans cette voie : il lui aurait suffi de déduire du principe qu'il avait formulé, dès 1849, qu'une très haute proportion entre la sainteté des parents de Marie et leur œuvre, qui était de concevoir Marie, convenait mieux qu'une proportion quelconque sinon lointaine :

*"Pensons que c'est une loi ordinaire de la manière de Dieu envers nous, que la sainteté personnelle doit être l'accompagnement de la haute dignité spirituelle d'un état ou d'une œuvre."*<sup>263</sup>

Si Newman ne le fait pas ici, c'est que cela n'entrait pas du tout dans la perspective première de cette lettre visant à l'essentiel dans son dialogue serré avec son correspondant. Il lui est plus efficace de se river à une concaténation logique du contenu dogmatique de 1854.

Deux faits semblent bien illustrer ce choix rédactionnel. Le premier est que Newman passe outre le fait que la distinction *conceptio activa/passiva* n'est que de

---

<sup>261</sup> X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC* col 956-960.

<sup>262</sup> X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC* col 900.

<sup>263</sup> Sermon sur la convenance des gloires de Marie, 1849. cf. *Annexe*, p. 260

raison - alors que tout être humain n'a qu'une unique conception, il écrit que *"l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est sa conception, la conception a parte concipienti, ou conceptio passiva"* – Le second est que le concile de Trente affirme que la privation de la grâce sanctifiante appartient à la notion du péché originel, sans affirmer pour autant qu'elle en constitue toute la notion, laquelle inclut aussi les conséquences primaires de cette privation : *"Adam a immédiatement perdu la justice et la sainteté dans laquelle il avait été établi et [...] tout entier dans son corps et dans son âme a été changé en un état pire<sup>264</sup>"* Or Newman s'exprime dans cette lettre selon une conception 'moderne' du péché originel : comme si toute la notion de péché originel était enfermée dans la privation de la grâce. Toutefois, cette lettre n'autorise pas à penser que Newman était convaincu de cette position 'moderne' puisqu'il s'exprime cinq ans après dans la *Lettre à Pusey* comme le faisaient les médiévaux et le concile de Trente qui ajoutent à la privation de la grâce, les conséquences de cette privation :

*"Par péché originel nous entendons, comme je l'ai déjà dit, quelque chose de négatif, à savoir seulement ceci : la privation de cette grâce surnaturelle accordée gratuitement à Adam et à Ève au moment de leur création – la privation et les conséquences du fait d'être privé"<sup>265</sup>.*

Cette opinion des modernes, et devenue commune, qui restreint la notion de péché originel à sa cause, la privation de la grâce sanctifiante<sup>266</sup>, et le considère comme une essence indépendante de l'état qui en découle pour l'homme dans toutes ses facultés ne s'imposait d'ailleurs pas ; non seulement parce que d'autres sont légitimes, mais aussi parce qu'elle aurait moins pris de front son correspondant protestant. La position de saint Thomas, suivie ici par le Concile de Trente, synthétisant les données de la tradition patristique pouvait sembler plus adéquate :

*"le péché originel est l'opposé de la justice originelle considérée dans tout son ensemble (dons surnaturels proprement dits et dons préternaturels). On peut donc dire qu'il est constitué par la privation de tous les dons de la justice originelle, c'est-à-dire des dons surnaturels et préternaturels. Dans le dessein de Dieu, l'homme devrait naître revêtu de tous ces dons. Leur absence dans le nouveau-né constitue celui-ci*

<sup>264</sup> Denzinger éd. XXXVII, 1997, n°1511

<sup>265</sup> L.P., pp. 65-66. C'est Newman lui-même qui souligne le terme 'privation'.

<sup>266</sup> nous suivons ici X. LE BACHELET, "Immaculée Conception" in *DTC* col 898.

*dans un état d'opposition avec la volonté de Dieu, c'est-à-dire dans un état de péché. Dieu, en effet, a élevé l'humanité à l'état surnaturel, et il continue à la vouloir dans cet état. [...]*<sup>267</sup>

Là encore, Newman entendait seulement repérer les points précis de divergence impliqués dans la doctrine de l'Immaculée conception, entre protestants et catholiques, en vue de montrer la non-impossibilité de celle-ci. Il calibre donc arguments et expressions en vue d'ôter la tentation de penser que la transmission du péché originel ne serait que celle *"de la mort et des punitions du corps [...] mais non pas le péché qui est la mort de l'âme"* comme l'explicite le canon suivant du Concile de Trente<sup>268</sup>.

Pourtant, une autre voie, suivie par Rosmini dans son votum, s'offrait à lui : celle de ne pas du tout entrer dans la distinction des points de vue 'actif' et 'passif' de la conception d'un être humain mais de considérer que le péché originel affecte l'union de l'âme et du corps au moment même de cette conception. Les données anthropologiques impliquées par le péché originel auraient alors été, en plus des seules données dogmatiques, prises en compte.

Rosmini, dans son votum à Pie IX lors de la consultation en vue de la proclamation possible du dogme, observe que dans l'antiquité chrétienne la conception 'active' fut toujours honorée inséparablement de la conception 'passive' et que celle-ci ne le fut jamais isolément : la parfaite pureté de la Vierge Marie requise pour qu'elle puisse engendrer le Verbe Incarné, concerne non seulement son âme mais aussi son corps, et cela dès l'origine – c'est à dire dès l'acte d'Anne et Joachim – puisque la parfaite pureté de Marie – âme et corps – est requise pour que soit engendré d'elle en son corps le corps du Christ. Cette pureté de la chair de Marie issue de la *conceptio activa* même d'Anne et Joachim et que l'infusion de l'âme préservée du péché originel va animer, n'implique pas pour autant l'absence de péché originel en ses parents mais suppose – à moins que Dieu ne soit arbitraire et irraisonnable – une certaine, et en l'occurrence, très haute proportion de sainteté de la part d'Anne et Joachim et c'est ce qu'exprime la tradition pieuse, en son mouvement originel, de la représentation du Baiser d'Anne et Joachim.

---

<sup>267</sup> Ibid. cf. St Thomas d'Aquin, *Somme Théologique* Ia IIæ, q. 83

<sup>268</sup> Denzinger éd. XXXVII, 1997, n°1512

Cette idée est donc voisine mais différente de celle condamnée par l'Index comme le rappelle Newman, puisqu'elle pose que Anne et Joachim furent choisis pour être ceux en qui l'Immaculée Conception de la mère du Messie se réaliserait en raison de leur haute sainteté et de la pureté de leur désir spirituel du Messie, sans faire pour autant de cette Conception Immaculée l'effet 'naturel' de leur saint désir. Si Rosmini va ainsi jusqu'à distinguer dans la conception active *"l'effet qu'elle peut avoir sur les parents et l'effet qu'elle peut avoir produit dans la descendance engendrée par eux"*, c'est pour montrer jusqu'où doit mener la distinction *"conception active"* et *"conception passive"* une fois qu'on l'a adoptée. Il en conclut que la prudence recommande de s'abstenir d'y entrer et Pie IX se rangera à son avis.

Reste à lever une objection finale sur un doute qui pourrait naître lorsque le lecteur trouve sous la plume de Newman que le péché originel est propagé *"par un acte de la volonté de Dieu, exercé et appliqué à chaque enfant en tant qu'il est conçu"*.

Déjà saint Thomas d'Aquin s'était formulé cette objection : *"L'âme raisonnable est créée par Dieu et infusée par lui à un corps. Donc, si elle était infectée par le péché originel, sa souillure serait le résultat de sa création, ou bien de son infusion dans la chair, et Dieu serait ainsi la cause du péché, puisqu'il est l'auteur de la création comme de l'infusion de l'âme."* <sup>269</sup> Et il répond : *"L'infection du péché originel n'est nullement causée par Dieu, mais uniquement par le péché du premier père, au moyen de la génération charnelle. Voilà pourquoi, comme la création met l'âme en rapport avec Dieu seul, on ne peut pas dire que nos âmes soient souillées du fait de leur création. - Mais leur infusion la met en rapport, d'une part avec Dieu auteur de cette infusion, d'autre part avec la chair dans laquelle l'âme est infusée. C'est pourquoi, si l'on regarde du côté de Dieu qui opère cette infusion, on ne peut pas dire qu'elle soit pour l'âme la cause de la souillure originelle; il faut regarder pour cela uniquement du côté du corps auquel l'âme est infusée."* <sup>270</sup>

Plutôt que de supposer qu'aux yeux de Newman Dieu 'infligerait personnellement' le péché originel à chaque être conçu, il semble plus juste de voir dans cette expression qui aurait certes gagné à être explicitée, l'idée que cette application personnelle de la privation de la grâce n'est pas voulue par Dieu de

---

<sup>269</sup> Ia IIæ q.81 art. 1, obj. 4

<sup>270</sup> Ia IIæ q.81 art. 1, ad. 4

manière systématiquement vindicative pour chaque être conçu, mais voulue pour chacun par le truchement d'une 'loi' sous laquelle tombe chaque génération humaine individuelle par suite de la faute d'Adam. Tel est le sens de la comparaison qu'il dresse aussitôt avec l'État de Virginie établissant l'incapacité civile des noirs – ce qui s'est fait non par un décret personnel porté contre chaque noir naissant mais via une norme sociale ou juridique générale.

Finalement, dans la dernière partie de sa Lettre Newman répond point par point à une série d'objections exégétiques avancées par Alleyne au nom des protestants.

### 8. La Lettre à Pusey<sup>271</sup> (1865)

En 1865, Pusey, ami anglican de Newman depuis leurs combats communs au sein du Mouvement d'Oxford, publia un libelle intitulé *Un Eirénicon*<sup>272</sup> adressé à Keble, mais qui était en réalité une réplique à une publication faite l'année précédente par Manning<sup>273</sup>. Dans cet *Eirenicon*, Pusey attaquait la dévotion catholique envers la Vierge Marie, dévotion qu'il identifiait avec les excès mariolâtriques de Faber.

Entre le 18 novembre et le 7 décembre 1865, Newman saisit cette occasion de devoir répondre à Pusey pour exposer magistralement le véritable enseignement de l'Église catholique au sujet de Marie : cette *Lettre à Pusey* publiée cette même année 1865 vise en réalité autant les méprises protestantes que les déformations de certains catholiques, notamment Ward. La qualité de cette réponse de Newman est telle qu'elle lui valut les félicitations élogieuses de plusieurs membres du clergé, y compris l'évêque qui avait poussé Rome à le suspecter<sup>274</sup> dans son orthodoxie quelques années

---

<sup>271</sup> Edward bouverie PUSEY (1800-1882). Fellow d'Oriel en 1824, où il rejoignit Newman et John Keble. De 1825 à 1827, il étudie les langues orientales et la théologie allemande à Göttingen, Regius Professor d'Hébreu et chanoine de Christchurch en 1828. En 1830 il offre les œuvres complètes d'Athanase d'Alexandrie qui appartenaient à Bossuet, à Newman. À la fin de 1833, il se rapprocha de ses collègues qui avaient publié les premiers *Tracts for the Times*, mais il ne rejoignit officiellement le « Mouvement d'Oxford » que vers 1835-1836 quand il publia lui aussi un *Tract* sur le baptême et créa la « Bibliothèque des Pères ». Il commença à étudier les Pères de l'Église et les écrits des théologiens anglicans qui avaient maintenu les traditions antérieures à la Réforme. Par exemple, ses sermons « *The Entire Absolution of the Penitent* » en 1846 ramenèrent la pratique de la confession dans l'anglicanisme. Pusey prit part à toutes les controverses théologiques et universitaires de son temps. Newman et lui correspondaient fréquemment et librement.

<sup>272</sup> PUSEY, E.B. *An Eirenicon, In a Letter to the Author of 'The Christian Year'*, Oxford, 1865.

<sup>273</sup> *The Workings of the Holy Spirit in the Church of England, a Letter to the Rev. E.B. Pusey.*

<sup>274</sup> cf. LP., p. 20



avant, en 1859.<sup>275</sup>

Bien davantage encore que dans les lettres à Osborne Alleyne, le contexte particulier de cet écrit devrait donc inciter à en scruter le contenu avec un surcroît d'attention. Ces circonstances particulières ne sont évidemment pas à négliger pour saisir exactement la teneur de ce gros opuscule qu'est sa *Lettre au D. Pusey sur son Eirenicon*<sup>276</sup> ou plutôt pour éviter les possibles erreurs de perspective dans la portée des différents points de son argumentation. Cependant, comme la suite le montrera, la profondeur et l'ampleur des vues de Newman au long de cette réponse dont le volume lui permet de ne pas être sommaire, sont telles que cette lettre est finalement moins une réponse simplement conjoncturelle qu'un exposé magistral, même s'il n'est pas exhaustif, de l'ensemble de sa mariologie.

A l'époque, le catholicisme anglais faisait entendre, en apparence du moins, deux voix discordantes : celle de Newman s'opposait à celle de Faber (mort en 1863), de Ward, rédacteur en chef de la *Dublin Review*, et de Manning maintenant archevêque de Westminster ; or ces derniers prétendaient, ou du moins donnaient à entendre, qu'ils représentaient la manière de voir du Saint-Siège. Lorsque Pusey écrivit son *Eirenicon*, peu lui importait que Newman fût d'accord ou non avec la théologie traditionnelle de l'Église ; il tenait pour assuré que les paroles de Ward et de Manning répondaient aux opinions qui dominaient à Rome. Afin d'empêcher que cette idée fausse ne fût partout admise sans conteste, Newman jugea alors nécessaire d'entrer de nouveau en lice. Il était d'autant plus à l'aise pour le faire que, depuis l'été 1864 et le succès de la parution de l'*Apologia*, il était incontestablement redevenu une puissance intellectuelle et spirituelle en Angleterre<sup>277</sup>. Cette polémique avec Pusey n'entachera d'ailleurs pas leur amitié puisque le 18 août 1866, c'est par l'intermédiaire de ce dernier<sup>278</sup> que Newman put revendre à l'Université d'Oxford le terrain qu'il avait acquis en vue d'y fonder un Oratoire, projet qu'il dut définitivement abandonner.

En 1860, avait paru un ouvrage d'une fâcheuse célébrité, *Essays and reviews*, dû à

---

<sup>275</sup> BEAUMONT, Keith. *Petite vie de John Henry Newman*, Desclée de Brouwer, 2005, p. 141

<sup>276</sup> publiée sous le titre : *Certain difficulties felt by Anglicans in Catholic Teaching, II*, Longmans, Green & C°, London, New York, Bombay, 1900, 170 p.

<sup>277</sup> COGNÉT, Louis. *Newman ou la recherche de la vérité*, Paris, Desclée, 1966, p. 150.

<sup>278</sup> op. cit., p. 154

un groupe d'auteurs anglicans. L'un d'eux y avait écrit un article sur *'The national Church'* (l'Église nationale) c'était le Rev. II. B. Wilson, l'un des quatre *"tutors"* qui avaient voulu faire condamner le tract 90<sup>279</sup>. Certains passages de l'article furent considérés comme inacceptables. Un procès fut intenté contre l'auteur par le Rev. James Fendall ; au bout d'un certain temps, il fut fait appel devant le Privy Council<sup>280</sup> qui décida que la plainte n'était pas justifiée. A la suite de ce jugement, Pusey publia une brochure en 1864 ; dans la préface, il faisait allusion à l'attitude des catholiques envers l'Église d'Angleterre, et à leurs propres divisions. Manning ayant répondu sur le ton de la polémique dans *The workings of the Holy Spirit in the Church of England* (*L'action du Saint-Esprit dans l'Église d'Angleterre*, 1864) Pusey se décida à regret à lui répondre. Cette réponse adressée à Keble, visait en réalité Manning ; elle avait pour titre *An Eirenicon*, (1865).

Pusey commençait par défendre l'Église d'Angleterre contre l'attaque de Manning ; mais, changeant d'idée à mi-parcours, il finissait par un plaidoyer en faveur de la réunion de l'anglicanisme et du catholicisme. Une mise au point réciproque était à ses yeux possible en partant du principe suivant : le concile de Trente avait délimité le minimum que l'on devait croire, tandis que les trente-neuf articles avaient pour objet de *"condamner un maximum que l'on ne devait pas croire"* ; Pusey insistait pour qu'un concile général déterminât ce qui n'était pas *"de fide"*. Tout en discutant la question, il tirait grand parti du nom de Newman, et celui-ci sentit *"qu'il avait presque à relever le gant"*.

Pusey craignait de voir Rome et l'Angleterre se séparer peu à peu, notamment sur deux points : l'infailibilité du pape, et *"tout ce vaste système religieux"* qui a pour centre *"l'adoration de la sainte Vierge."* Newman avait pour intention de répondre en traitant les deux questions ; mais avec une circonspection prévoyante, que la poursuite de la controverse justifiera<sup>281</sup>, il borna son attention à la seconde, insistant sur la différence entre croyance et dévotion dans le cas de la sainte Vierge, et

<sup>279</sup> <http://www.newmanreader.org/works/viamedia/volume2/tract90/index.html> ou *Letters and correspondence, t.II*

<sup>280</sup> Le "Très Honorable Conseil privé de Sa Majesté" est un corps des conseillers des souverains du Royaume Uni, regroupant à l'origine les conseillers personnels du roi ou de la reine pour les questions de nature juridiques et politiques. Né au cours du XV<sup>e</sup> s, le Conseil était un établissement très puissant, un peu l'équivalent d'un conseil des ministres, à certaines périodes le véritable détenteur du pouvoir. Actuellement ses attributions sont très largement de nature cérémonielle mais pas uniquement. A travers son Comité juridique, il est l'une des plus hautes cours de justice du Royaume-Uni.

<sup>281</sup> Cf. COGNÉ, Louis. *Newman ou la recherche de la vérité*, Paris, Desclée, 1966, pp. 1556-158.

montrant comment la dévotion dépasse souvent la théologie. Ce qui frappe dans sa lettre, c'est la tranquille fermeté avec laquelle il se sépare des outrances présentes chez Faber et Ward, dont Pusey avait invoqué le témoignage : *"Ce sont tous deux, dit-il, des convertis et plus récents que moi-même"* Et il ajoute : *"Voici quelle est en fait la situation : ces hommes sont venus à l'Église, ils ont par là sauvé leur âme, mais ils ne sont en aucun sens les représentants autorisés des catholiques anglais, et ils ne doivent pas être substitués à ceux qui sont vraiment qualifiés pour remplir cet office."*<sup>282</sup><sup>283</sup>

La mariologie développée par Newman dans sa réponse est donc quelque peu colorée par la situation de controverse dans laquelle elle s'insère. A l'examen, pourtant, cette coloration apparaît bien moindre que dans le *Mémorandum* à Wilberforce et, surtout, que dans ses lettres à Osborne Alleyne. Dans ces deux écrits, Newman reprend une à une les objections à réfuter sans bâtir une structure d'ensemble et fait même l'impasse sur des progrès de sa réflexion avancés dans ses premiers sermons catholiques ou dans les *Méditations et Dévotions*, tout simplement parce qu'ils ne sont pas directement utiles à la polémique en cours. Inversement, on retrouve davantage dans la *Lettre à Pusey* l'ambiance intellectuelle qui habitait *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* et - en moindre mesure - le *Mémorandum*. En fait, Newman écrit ici avec *"une intention œcuménique : il se sent appelé à clarifier les confusions et les notions fausses"*<sup>284</sup> et il situe le débat à un niveau théologique plus élevé, ce qui ne l'empêche pas de pondérer ses positions autrement que dans un traité serein, par exemple les places relatives en mariologie de la Nouvelle Ève et de la Maternité divine. Aussi, la plupart des anglicans conclurent après avoir lu la *Lettre à Pusey* : *"si tel est le sens de la doctrine, il n'y a pas de raison que tous les chrétiens ne la tiennent"*<sup>285</sup>.

Pusey faisait partie de l'aile anglicane qui professait des idées catholiques, en particulier sur les sacrements, et il avait à ce titre subi une véritable persécution de la part des autorités de "l'Église établie"<sup>286</sup>. Il vénérât les Pères. Newman lui rappelle

<sup>282</sup> LP., p. 40. Nous avons corrigé la traduction de 'younger' par 'récents' et non 'jeunes'.

<sup>283</sup> H. TRISTRAM & F. BACCHUS "Newman". *Dictionnaire de Théologie Catholique*, X, col. 346-347.

<sup>284</sup> BOYCE, p. 43

<sup>285</sup> BOYCE, p. 47

<sup>286</sup> En mai 1843, Pusey, prêchant sur l'Eucharistie, rappelle les traditions antérieures à la Réforme et qui avaient alors plus ou moins disparu. Cela fit un tel scandale qu'il fut interdit de prêcher pendant deux ans. Mais l'effet immédiat fut que le sermon se vendit à 18 000 exemplaires, faisant de Pusey une des personnes les plus influentes de l'Église anglicane. Ses livres et ses sermons défendent le courant High Church.

donc l'enracinement à la fois scripturaire et patristique du mystère de Marie tel qu'il est vécu dans l'Église catholique. Cet enracinement est moins le fruit rétrospectif d'une enquête exégétique, même si celle-ci peut remettre au jour son existence, que la source d'un rapport homogène entre la personne réelle de Marie dont témoigne l'Écriture et l'âme de celui qui se nourrit de celle-ci :

*"[Newman] ne se contente pas d'établir la présence, dans l'Écriture et les textes patristiques, de propositions, de « dogmes » ou d'« articles » marials. Rappelant que le christianisme est une « religion objective », qui parle généralement des personnes et des faits en termes simples et laisse cette annonce produire ses effets sur les cœurs<sup>287</sup>, il insiste sur les attitudes que la personne de Marie doit normalement susciter chez des chrétiens qui réfléchissent, réagissent et veulent aimer<sup>288</sup>. En d'autres termes, il insiste sur la saisie concrète de Marie par des esprits vivants. On se trouve là en présence d'un des procédés typiques de la dialectique newmanienne, qui se faisait sentir déjà dans les sermons de jeunesse.<sup>289</sup>"*

Telle est la 'dimension intérieure' de ce véritable "livre de théologie ou si l'on veut d'apologétique mariale<sup>290</sup>" d'environ cent-trente pages sans compter les Annexes.

Ce serait une gageure ridicule d'en faire un exposé comme pour les autres écrits marials ci dessus présentés. Une simple présentation thématique fidèle au plan de Newman, mais en accentuant les points forts, sera plus profitable dans la perspective de notre travail. Rappelons également que malgré les quarante-deux longues pages adressées personnellement à Pusey dans ces '*Observations sur l'Eirénicon*', l'objet propre de la Lettre – pratiquement tout le reste – réside dans cet exposé doctrinal dont la portée dépasse largement la résolution de la controverse entre les deux amis<sup>291</sup>.

Ce sont donc les cinquante pages du chapitre III qui vont nous occuper : "La foi des catholiques au sujet de la sainte Vierge en tant que distincte de leur dévotion mariale", qu'il divise en trois sections : 1. L'enseignement de l'Antiquité (Ève & Marie, deux conséquences : sainteté et grandeur) 2. La Théotokos selon l'Antiquité 3. Son pouvoir d'intercession.

---

<sup>287</sup> cf. LP., p. 103.

<sup>288</sup> cf. LP., p. 47

<sup>289</sup> STERN *La Vierge Marie* p. 61

<sup>290</sup> Ibid.

<sup>291</sup> Patrick RADCLIFFE dans : J-H. NEWMAN *The new Eve*, Newman Bookshop, Oxford, 1952, p. 6

L'exposé de Newman frappe par sa mise en évidence du fait que l'attention des tout premiers siècles chrétiens a retenu bien davantage la position de Marie dans l'œuvre de la Rédemption comme contrepartie d'Ève, que la nature de sa maternité. Cette maternité, dont le fait est garanti par les Évangiles, sera seulement éclaircie plus tard par les théologiens confrontés aux hérétiques niant la divinité de son Fils. Cela n'autorise pas à conclure que l'importance théologique de cette maternité serait moindre que celle de Marie comme contrepartie d'Ève dans le plan divin : pour Newman, la Maternité divine est la "*highest view*" sur Marie, nous le verrons bientôt.

Le premier enseignement de l'Antiquité était déjà synthétisé dans l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* : "*Marie est la seconde Ève*". De même que "*Ève a une place précise et essentielle dans la première Alliance*", de même Marie. Toutefois, Newman ne précise pas s'il s'agit d'une place seulement dans la nouvelle Alliance ou dans l'ensemble du plan divin. C'est en fait en ce second sens qu'il faut l'entendre puisqu'en Adam reposait la destinée du genre humain qu'il représentait et que Ève eut avec le genre humain un rapport "*bien à elle*", et "*de type universel*" également "*en ce qui regarde la tentation et la chute de cette race*"<sup>292</sup> humaine.

Ève est "*la Mère de tous les vivants*", celle par qui tous les vivants ont hérité de la vie. Elle est la première à transmettre la vie à toute la série de ses descendants, série qui constitue l'ensemble de la race humaine ; c'est sa maternité "*de fait*". Mais cette maternité de fait comporte aussi "*une dignité*" de droit. Il en va de même pour Marie dont le rôle est parallèle à celui d'Ève.

Newman précise ce point qui est en réalité le premier dans son esprit puisqu'il l'avance d'entrée de jeu pour corriger une affirmation de Pusey sur la mariologie des Pères.<sup>293</sup> Pusey ne retenait d'eux que la considération de la maternité de fait, ce que récuse d'emblée Newman : "*Les Pères, dites vous encore, parlent de la sainte Vierge comme de l'instrument*"<sup>294</sup> *de notre salut, pour autant qu'elle donna naissance au Rédempteur*". Ce à quoi Newman répond, comme le note L. Govært, que les "*Pères ne parlent pas de Marie comme d'un simple instrument de l'Incarnation mais qu'elle a contribué à la Rédemption par sa connaissance et sa volonté libre, si bien que Marie par*

---

<sup>292</sup> LP. p. 48

<sup>293</sup> LP. p. 53

<sup>294</sup> Souligné dans le texte par Newman.

sa foi et son obéissance a été co-méritante de l'Incarnation<sup>295</sup>". Newman va ensuite s'appuyer longuement sur le parallèle patristique entre Ève et Marie, nouvelle ou seconde Ève pour mettre en valeur la portée du consentement de Marie au message de l'Ange Gabriel et à tous les appels de la grâce de sa vie. C'est un point capital qu'il répète souvent depuis l'*Essai* <sup>296</sup> en passant par ses deux premiers sermons mariaux catholiques et les *Méditations*<sup>297</sup>.

Certainement Newman fut il puissamment aidé à saisir la valeur et la portée de ce consentement par sa vive et haute vie spirituelle qui l'a poussé tôt à scruter en philosophe et théologien la conscience humaine, siège de l'acte de consentement. Deux citations à lire en les rapportant au 'fiat' de Notre Dame à l'Annonciation peuvent éclairer le lien possible entre le thème de la conscience et celui du consentement et de l'obéissance de foi de Marie. La première est d'un sermon de 1829 :

*"Nous obéissons à Dieu avant tout parce que, de fait, nous sentons sa présence dans nos consciences qui nous commandent de Lui obéir."*<sup>298</sup>

Et la seconde d'un sermon de 1838 :

*"Un vrai chrétien, ou celui qui est agréé par Dieu, est celui qui, en ce sens, a en lui la foi, au point de vivre avec la pensée de cette présence divine en lui -présence non extérieure, pas simplement naturelle ou providentielle, mais au fond de son cœur, ou dans sa conscience"*<sup>299</sup>.

Pusey lit les Pères dans la stricte ligne protestante qui confère à Marie une signification purement passive, alors qu'ils voyaient dans le consentement de Marie comme le résume Perrott : *"quelque chose de plus que simplement passif, [...] comme méritoire de sa sainteté"*<sup>300</sup>.

Quant à Newman, dégagé de la lecture sélective des Pères telle que la pratiquait la 'Via media', il insiste sur le fait qu'ils mettent en exergue que Ève ne coopéra pas au péché comme un *"instrument irresponsable mais à fond et personnellement [...] elle en fut une cause sine qua non, positive"* et châtiée comme telle, *"en conséquence"*.

---

<sup>295</sup> GOVÆRT, p. 99

<sup>296</sup> *Essai*, p. 498.

<sup>297</sup> M.D., 13 Mai, (traduc Pératé p. 35.)

<sup>298</sup> S.P. I, sermon n° 15 Croire est raisonnable. p. 209

<sup>299</sup> S.P. V, sermon n° 16 Sincérité et hypocrisie. p. 199

<sup>300</sup> PERROTT, p. 18

Ève apparaît ainsi comme une cause, dans son rôle propre distinct de celui d'Adam qui est le Chef de la race humaine, de la chute de cette race, puisque si c'est en Adam comme Chef que cette race est tombée de droit sous la coupe du péché, c'est par la transmission de la vie humaine par la maternité d'Ève qu'elle y tombe de fait. L'issue de cet *"effroyable drame"* doit donc, pour restaurer la race humaine issue et d'Adam et d'Ève, venir d'un homme, nouvel Adam et d'une femme, nouvelle Ève et *"la nouvelle Ève devait être la mère du nouvel Adam"*<sup>301</sup> précise Newman –à la différence d'Irénée et de Justin. Il est vrai que l'intérêt de son parallèle est ailleurs :

*"Cette interprétation et le parallélisme impliqué me semblent incontestables ; mais dans tous les cas, et c'est là où je veux en venir, ce parallélisme est la doctrine des Pères depuis les temps les plus anciens. Une fois cela établi, nous pouvons déterminer, à partir de la position et du rôle d'Ève dans notre chute, la position et le rôle de Marie dans notre réhabilitation"*<sup>302</sup>.

Suivent trois longues citations parmi les tout premiers des Pères anténicéens : saint Justin, Tertullien et saint Irénée. Saint Justin pose que la voie par laquelle avait commencé la désobéissance est aussi la voie par laquelle elle prit fin, à savoir la conception ; d'un côté conception de la parole venue du serpent, de l'autre conception de la joie et de la foi, conceptions faites dans un état *"vierge et sans tache"* – état explicitement affirmé seulement chez Ève mais logiquement requis chez Marie pour que le parallèle entre elles soit valide :

*"Nous savons qu'avant toutes les créatures, il procédait du Père par la volonté et la puissance de celui-ci, [...] et que, par la Vierge, il devint homme, de sorte que par la voie par laquelle avait commencé la désobéissance venue du serpent, elle prît aussi la fin. Car Ève, étant vierge et sans tache, et concevant la parole venue du serpent, a enfanté la désobéissance et la mort, mais la Vierge Marie [...]"*<sup>303</sup>

A elle seule, cette première citation d'une série de dix sélectionnée par Newman trahit combien l'Immaculée Conception est le point focal de sa pensée mariale : il la

---

<sup>301</sup> LP. p. 49

<sup>302</sup> LP. ibid.

<sup>303</sup> LP. p. 50. cf. le dialogue de saint Justin avec Tryphon dans : *L'Œuvre de Justin*, Paris, DDB, 1982, p. 290.

voit à la fois comme la présupposition logique du fait qu'elle est la seconde Ève et comme la préparation convenable à être Mère de Dieu, le point décisif étant de voir en Marie la seconde Ève.

La citation de Tertullien n'ajoute rien de fondamental à celle de Justin mais l'affirme encore plus clairement.

Quant aux citations de l'*Adversus Hæreses* de saint Irénée (III, 22 & V, 19), elles présentent l'intérêt de détailler les implications dont est grosse la pensée de Justin : l'évêque de Lyon ajoute au couples conceptuels de désobéissance/obéissance ou défiance/foi, ceux de naissance/régénération, premier engendré des morts/introducteur dans la vie de Dieu, premier des vivants/premier des mourants.

L'évêque de Lyon introduit également un lien de proportion entre le rapport de Ève à Adam et celui de la Vierge au Seigneur.

Enfin, point capital et propre à saint Irénée, entre Adam et l'économie de la chute d'une part et d'autre part le Sauveur et l'économie du salut, le lien établi par l'évêque de Lyon n'est pas de l'ordre de la succession temporelle historique. Ce lien est exercé par la fonction de 'récapitulation' qui vaut pour Adam et la suite des hommes qui en dépendent tout comme il vaut pour le Sauveur et la série des hommes qui en dépendent et dont, avant Lui, font partie ses ancêtres. Ce rapport analogique de fonction vaut donc indépendamment de la situation temporelle tant d'Adam que du Christ que des hommes récapitulés ; il indique de lui même que ce n'est pas selon la dimension temporelle de leur réalisation que les deux économies se distinguent puisqu'elles se chevauchent dans le temps.

Le concept de 'récapitulation' désigne la considération de la série des êtres humains situés dans un état théologal issu du déploiement d'un principe, dans la foulée de ce principe :

*"En effet, tandis que le Seigneur, en naissant, fut le premier engendré d'entre les morts et reçut en son sein les anciens pères, il les régénéra en les introduisant dans la vie de Dieu, lui-même devenant le premier des vivants, puisque Adam était devenu le premier des mourants. C'est pour cela aussi que Luc, en commençant la liste généalogique à partir du Seigneur, la fait remonter à Adam, exprimant par là que lui régénéra les anciens pères en les faisant entrer dans l'Évangile de la vie, et*



*non pas l'inverse. Ainsi le nœud qu'avait noué la désobéissance d'Ève fut dénoué par l'obéissance de Marie. En effet ce qu'Ève, vierge, a lié par l'incrédulité, Marie, vierge, l'a délié par la foi*<sup>304</sup>.

si bien que,

*“de même que le genre humain avait été voué à la mort par une vierge, par une Vierge il est sauvé, la désobéissance d'une vierge ayant été contrebalancée par l'obéissance d'une Vierge”*<sup>305</sup>.

Ce parallèle inverse des récapitulations de l'humanité dans ses principes respectifs que sont Adam et Jésus-Christ est décisif : sans cette “récapitulation” au sens propre du terme, de chacune des séries humaines dans son Chef respectif, on ne voit pas comment Ève et Marie, qui n'ont pas la qualité de Chef de série, pourraient avoir l'une comme l'autre une part causale tant de la chute que du salut au lieu d'être seulement un maillon de fait dans la chaîne de transmission temporelle. Mais s'il y a “récapitulation” en Adam comme dans le Christ en tant que principes, Ève et Marie leur étant intimement associées au point que sans elles leur “récapitulation” ne pourrait s'exercer sur la série de ceux dont ils sont le principe récapitulatif, le concept de ‘cause’ leur est pleinement applicable, même si ce n'est pas comme ‘principe causal’ mais par participation.

Il importe ici d'examiner la structure du double parallèle fait par Irénée dans le III<sup>e</sup> chapitre de l'*Adversus Hæreses*.<sup>306</sup> Son raisonnement est un diptyque dont le second volet est une conséquence du premier. De AH 21,10 à AH 22,3 nous est dépeint le Christ obéissant récapitulant Adam désobéissant. Le thème de la similitude des générations y est abondamment développé. Le second volet, en conséquence, “consequenter” dans la version latine, nous peint Marie elle aussi obéissante, dénouant la désobéissance d'Ève : ce sont les premières lignes de AH 22,4. Chez saint Irénée, le parallèle marial est donc consciemment posé en dépendance du parallèle christique, ce que le lecteur de Newman pourrait oublier puisque Newman ne cite que le second

---

<sup>304</sup> LP. pp. 51-52. IRÉNÉE DE LYON *Contre les Hérésies* III, 22, 4 Sources Chrétiennes, 1991 pp. 386. Cité explicitement par Newman dans le corps du texte LP., p. 51.

<sup>305</sup> IRÉNÉE DE LYON *Contre les Hérésies* V, 19, 1 Sources Chrétiennes, 1991 pp. 626. Cité explicitement par Newman dans le corps du texte LP., p. 52.

<sup>306</sup> MENVIELLE Louis, *Marie Mère de Vie, approche du mystère marial à partir d'Irénée de Lyon*, Avignon, Ed. du Carmel, 1986, (préf. du Card. Schönborn), pp. 52-54

volet, auquel il joint AH V, 19.

Ève et Marie sont donc causes, comme l'affirment les Pères, parce qu'elles le sont de manière subordonnée à leur Chef respectif et la reprise par saint Irénée de la récapitulation paulinienne montre qu'à ses yeux le rôle de Marie ne se substitue pas à celui du Christ Rédempteur comme on pourrait le mal comprendre –et de fait certains l'ont mal compris- en lisant la fin de la seconde citation d'Irénée faite par Newman : *“de même que le genre humain avait été voué à la mort par une vierge, par une Vierge il est sauvé<sup>307</sup>”* ou en lisant au milieu de la première citation que *“Marie [...] devint à la fois pour elle même et pour le genre humain cause du salut”<sup>308</sup>*.

Cette causalité de Marie dans le salut de l'humanité affirmée par Irénée est citée par Newman<sup>309</sup> qui reprend ensuite deux fois l'expression<sup>310</sup> et y insiste longuement<sup>311</sup>.

Il est important de souligner que c'est selon le sens propre du texte irénéen que Marie a une part causale dans notre salut, et non selon une lecture sollicitée. La question a été âprement et longuement débattue, déjà au XIX<sup>e</sup> siècle. Les derniers avatars de ce débat méritent qu'on s'y arrête ici.

Pour éviter tout lien entre Marie et un rôle causatif dans le salut, De Aldama voyait dans le 'sibi' du *“sibi causa facta est salutis”* d'Irénée, un renvoi fait non pas à Marie mais à Ève, pour la raison qu'Irénée n'aurait pu penser que Marie était cause de sa propre rédemption. A quoi De Margerie répond qu'il n'est nullement nécessaire d'attribuer pareille pensée à Irénée, si on se rappelle que Paul écrivait à Timothée *“veille sur toi-même et ton enseignement ; en agissant ainsi tu sauveras et toi-même et ceux qui t'écoutent”<sup>312</sup>* : évidemment, saint Paul ne demande pas à Timothée d'être son propre rédempteur. Et De Margerie ajoute une réflexion qu'on pourrait tout simplement ramener à la distinction entre *“avoir une part causale dans l'œuvre de la Rédemption”* et *“être le principe causal et formel de la Rédemption”*:

*“Il y a plus. Dans le contexte d'Irénée en AH III, 22.4, il est permis de croire que l'évêque de Lyon, en écrivant à propos de Marie : « sibi causa facta est salutis »,*

---

<sup>307</sup> LP. p. 52

<sup>308</sup> LP. p. 51

<sup>309</sup> op. cit., ibid.

<sup>310</sup> LP. p. 53 et p. 54

<sup>311</sup> LP. toute la page 53.

<sup>312</sup> 1 Tim 4, 16

*avait l'intention explicite de faire allusion à un autre passage de la même épître de Paul à Timothée, à savoir 1 Tm 2, 14-15 : « Ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression. Néanmoins, elle sera sauvée en devenant mère, à condition de persévérer avec modestie dans la foi, la charité et la sainteté. » Irénée n'a-t-il pas, dans la phrase discutée par le Père de Aldama, voulu dire que Marie s'était sauvée, était devenue pour elle-même une cause de salut en acceptant de devenir la mère, non d'un homme quelconque, mais du nouvel Adam, le Dieu Sauveur ? La phrase d'Irénée n'insinue-t-elle pas que la loi générale et universelle du salut pour la femme, à savoir la maternité, s'est accomplie d'une façon unique et transcendante en Marie, au point qu'en se sauvant c'est le genre humain tout entier qu'elle sauvait – elle acceptait pour elle comme pour les autres, son et leur Sauveur ? Ce rapprochement avait été suggéré par Spicq. L'intérêt particulier qu'il présente est celui de souligner l'enracinement plus paulinien encore qu'on ne l'avait soupçonné jusqu'ici, de la théologie irénéenne de Marie nouvelle Ève.*

*L'interprétation du Père de Aldama nous paraît méconnaître tout le tracé par Irénée : Marie se sauve elle-même, comme Ève s'était perdue elle-même. Il ne dit nullement que Marie se soit rachetée elle-même : il insinue plutôt, comme le dira la théologie postérieure, qu'elle a coopéré (ainsi que chacun d'entre nous, mais de manière plus sublime) à sa propre rédemption subjective, en s'appliquant les mérites de l'unique Rédempteur, auteur unique de sa Rédemption objective.»<sup>313</sup>*

Par cette réponse De Margerie illustre ce que Newman déclare plus loin dans sa *Lettre à Pusey* à propos de saint Augustin pour répondre au grief d'outrance mariale fait par Pusey aux catholiques : *“Le bon sens et une saisie englobante de la vérité sont les correctifs de la logique qu'il suit.”*<sup>314</sup>

En outre, on peut remarquer qu'aux yeux de saint Irénée Marie exerce cette causalité non en concurrence avec le principe qu'est le Christ – l'évêque de Lyon ne se centre par sur leurs rapports de causalité - mais vis à vis de la série des rachetés et cet exercice est opéré par le rattachement de notre régénération à la génération virginale

---

<sup>313</sup> MARGERIE, Bertrand de, sj. *Introduction à l'histoire de l'exégèse, I. Les Pères grecs et orientaux*, Cerf, 1980, p. 76 n. 28

<sup>314</sup> LP., p. 99

du Christ grâce à la collaboration de Marie. Irénée voit cette collaboration en parallèle avec la part causale de Ève dans la chute de l'humanité : Ève n'exerce pas cette causalité en concurrence avec Adam qui est le principe causal formel du péché originel –même si elle en est la cause seconde dispositive- mais elle l'exerce vis à vis de la série des descendants humains et cet exercice est opéré par le rattachement de la génération desdits descendants à la première génération issue de son union avec Adam. Il n'écrit précisément rien de plus dans l'*Adversus Hæreses* IV, XXXIII, 4 : *“Comment les hommes déposeront-ils la naissance de mort s'ils ne sont pas régénérés, par le moyen de la foi, dans la naissance nouvelle qui fut donnée contre toute attente par Dieu en signe de salut, celle qui eut lieu dans le sein de la Vierge ? ou comment recevront-ils de Dieu la filiation adoptive s'ils demeurent en cette naissance qui est selon l'homme en ce monde ?”*<sup>315</sup> et XXXIII, 11 : *“[...]à savoir que le Verbe se ferait chair et le Fils de Dieu, fils de l'homme ; que lui le Pur, ouvrirait d'une manière pure le sein pur qui a régénéré les hommes en Dieu et qu'il a lui-même fait pur”*<sup>316</sup>.

On peut se demander pourquoi Newman qui connaissait ces textes, étant donné sa parfaite intimité avec les écrits de saint Irénée, ne les a pas cités ici. Cela semble étrange puisque Pusey lui avait demandé en 1834, du temps où ils travaillaient à instaurer une 'Via Media' pour sauver l'Église anglicane, de rédiger un des *Tracts for the Times* sur la question du baptême comme régénération face aux protestants et libéraux qui n'y voyaient qu'un symbole extérieur<sup>317</sup>. Peut-être pourrait on avancer ceci : en à peine trois semaines Newman rédige cette lettre et son esprit est entièrement pris par la réponse précise qu'il se doit à l'*Eirenicon* de Pusey ; or ces deux textes n'apportent rien de plus décisif aux autres citations d'Irénée faites pour *“déterminer, à partir de la position et du rôle d'Ève dans notre chute, la position et le rôle de Marie dans notre réhabilitation”*<sup>318</sup>. On pourrait alors saisir ici sur le vif que cette *Lettre à Pusey* ne se présente pas comme une théologie mariale exhaustive, même si finalement cette réponse a l'ampleur et la teneur d'un traité de mariologie.

Toutefois, ces deux textes d'Irénée, quoique non cités par Newman, touchent de près l'objet de notre enquête puisque le lien entre l'Immaculée conception de Marie et la nouvelle création inaugurée par le Rédempteur a pour fond le rapport entretenu

<sup>315</sup> IRÉNÉE DE LYON *Contre les Hérésies* Sources Chrétiennes, 1991 p. 517

<sup>316</sup> op. cit. p. 522

<sup>317</sup> SHERIDAN, Th.L. *Newman et la justification*, Desclée 1968, pp. 347-348

<sup>318</sup> LP., p. 49

par Marie avec l'œuvre de la Rédemption. Un excursus s'impose sur ce thème. Nous le ferons en compagnie du P. Galtier qui a très tôt relevé et appuyé l'emploi du concept de "cause" fait par Irénée.

Galtier met en évidence que la pensée de saint Irénée relève de deux principes : le premier est que la virginité de Marie renvoie à la fois à l'idée de Nouvelle Ève en tant que nouvelle vierge mère à l'instar de Ève ; et à l'idée de la foi virginale de Marie qui lui a valu sa Maternité divine. La première clef du raisonnement d'Irénée est d'identifier ces deux virginités en Marie. Cette clef sera reprise par Newman. Quoiqu'elle ne s'affiche pas *expressis verbis* sous sa plume, elle est bien, par le biais d'autres citations patristiques faites ailleurs par Newman<sup>319</sup>, l'une des bases de sa mariologie.

Le second principe est que l'œuvre rédemptrice du Christ ne se limite pas à sa consommation dans sa mort et sa Résurrection, mais s'établit sur l'union intime réalisée par son Incarnation, entre Lui et l'humanité à sauver. Là aussi, cette vue est reprise par Newman, non à propos d'Irénée mais de saint Athanase et il l'a faite profondément sienne.

Il n'est pas inutile de citer le P. Galtier, même un peu longuement afin de faire ressortir combien Newman est redevable, en profondeur, à saint Irénée :

Dans *Adversus Hæreses* IV, XXXIII, 4 <sup>320</sup>, Galtier relève le premier principe :

*"il y a identité entre la « regeneratio ex virgine per fidem » et la « generatio nova, mire et inopinate a Deo, in signum salutis, data ». Or, cette génération nouvelle, merveilleuse, etc., c'est, sans aucun doute possible, la génération virginale du Verbe incarné. [...]. Mais elle est non moins évidemment, d'après ce qui est dit ici même et dans la phrase qui suit, la génération qui s'oppose à la « génération de mort », à la « génération selon l'homme » et à laquelle il faut participer pour sortir de celle-ci. Or cela c'est la régénération nécessaire au salut et l'argumentation de saint Irénée conclut donc tout entière à identifier la vierge dont on renaît par la foi avec la vierge dont naît le Christ lui-même. [...] Mais comment cela peut-il*

<sup>319</sup> par exemple dans l'*Essai* p. 191, notamment celles de saint Épiphane, d'Ambroise, de saint Nil et de Proclus.

<sup>320</sup> "Comment les hommes déposeront-ils la naissance de mort s'ils ne sont pas régénérés par le moyen de la foi, dans la naissance nouvelle qui fut donnée contre toute attente par Dieu en signe de salut, celle qui eut lieu dans le sein de la Vierge ?" IRÉNÉE DE LYON *Adversus Hæreses*, Paris, cerf, 1991 p. 517

*s'entendre ? Dom Massuet<sup>321</sup> l'a jugé inadmissible. La doctrine de saint Irénée comporte-t-elle donc bien pareil rattachement de notre régénération à la génération virginale du Christ ? Assurément, - et rien ne prouve mieux la justesse de notre interprétation que son accord avec l'enseignement, de par ailleurs très connu et très ferme, de saint Irénée sur la manière dont s'est accomplie notre restauration dans le Christ. [...]”<sup>322</sup>*

Puis apparaît le second principe :

*“[...] l'idée de la solidarité étroite établie du fait de l'Incarnation entre le Christ et l'humanité pécheresse. [...] Le Verbe, en empruntant sa chair à la descendance de celui qui a péché, s'unit et s'incorpore en quelque sorte tous ceux qui participent à la même chair. Il a « récapitulé » c'est-à-dire repris en lui pour le refaire [...] Adam avec toutes les nations qui en dérivent. [...]*

*Or, l'œuvre de notre restauration, de notre relèvement, de notre « régénération », si elle s'est consommée dans la mort et la résurrection du Christ, s'est commencée cependant à l'heure même de sa conception virginale : ce rattachement de la réhabilitation des hommes au fait même de l'Incarnation est encore une des idées dominantes de saint Irénée. L'union dans le Fils de Dieu des deux natures ennemies en est déjà la réconciliation. [...]. Et de là vient que, quand Dieu a accompli ce prodige inouï de la Vierge Mère, le salut a déjà commencé à s'accomplir pour les hommes ; déjà, quand le Fils de Dieu s'est incarné, s'est fait homme... il nous a donné le salut d'un coup et comme en abrégé<sup>323</sup> c'est-à-dire que nous avons dès lors recouvré ce que nous avons perdu en Adam, à savoir, d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu. [...D]ans le Christ qui naît de Marie, c'est toute l'humanité elle-même qui tenait à la vie. « La naissance du Seigneur, en effet, est la naissance du premier né des morts ; tous les anciens pères, il les a comme recueillis en son sein et voilà pourquoi il les régénère tous à la vie de Dieu : comme Adam a été le premier des morts il est, lui, le premier des vivants. » (III, 22, 4) [cette citation est exactement celle faite par Newman dans la Lettre à Pusey, p. 51]*

---

<sup>321</sup> Dom Massuet est l'éditeur de l'*Adversus Hæreses* de saint Irénée dans la collection Migne

<sup>322</sup> Paul GALTIER s.j. 'La Vierge qui nous régénère'. *Recherches de Science Religieuse*, vol. 5, 1914, , pp. 138-139

<sup>323</sup> Cette phrase de Galtier est en fait une citation de Adv. Haer. III, 1, p. 360

*Or, et voici où s'insère dans cette doctrine générale le point particulier qui nous occupe, s'il est vrai que, par suite de la solidarité établie entre le Christ et les hommes, sa conception et sa naissance à lui c'est déjà leur régénération à eux, il est vrai aussi par suite que la mère qui l'enfante les régénère eux aussi.*

*Et cette conclusion est si réellement conforme à la pensée de saint Irénée qu'elle se trouve exprimée par lui dans le chapitre même d'où nous l'avons déduite. Le parallélisme de Marie à Ève y accompagne en effet celui du Christ à Adam. [...] C'est dès lors que le nœud de la désobéissance d'Ève est défait par l'obéissance de Marie ; ce qu'Ève, encore vierge, avait lié par son incrédulité, la vierge Marie le délie par sa foi. [Il s'agit là aussi de AH III, 22, 4 cité par Newman dans LP p. 52]*

*Ève, cause de notre mort et auteur de notre captivité ; Marie, cause de notre salut et auteur de notre délivrance : voilà bien la mère qui nous engendre pour la mort et la mère qui nous régénère pour la vie de Dieu. Aussi est-ce presque dans ces propres termes que la même idée se retrouve dans un autre chapitre. [...]” [suit une citation de AH V, 19, 1 faite aussi par Newman dans LP. p. 52 ]*<sup>324</sup>

On retiendra qu'Irénée établit un double parallèle : le parallèle Adam/Christ ou cause de mort/cause de salut et celui de la maternité d'Ève/maternité de Marie, engendrement de 'l'homme ancien'/'l'homme nouveau', le moyen terme étant l'idée de "personnalité corporative" ou plutôt celui de "type" comme Newman le discernera très bien.

Cette question de l'usage du concept de 'cause' à propos de la part de Marie dans notre Rédemption, selon Newman, se résume ainsi. Quand Newman cite Irénée : *"par l'obéissance elle devint pour elle-même et pour tout le genre humain cause ou occasion, peu importe ici le mot grec original, de salut"*<sup>325</sup>, la précision que Marie soit *"cause ou occasion"* du salut ne retient pas du tout son attention ; il veut montrer à Pusey qu'elle n'est pas qu'un simple *"instrument"* de notre salut. Newman tire argument du parallèle établi par les Pères entre les figures d'Ève et de Marie, pour établir que le rôle de Marie lors de son *'fiat'*, dont les conséquences furent positives pour l'œuvre de notre salut, ne peut être qu'actif et non passif, puisque le rôle d'Ève face au serpent des

---

<sup>324</sup> Paul GALTIER op.cit., pp. 139-141

<sup>325</sup> LP. p. 54.

origines et dont les conséquences furent négatives pour notre salut, était actif. Newman reste dans la logique, ici appuyée sur les Pères, de l'idée du sermon de 1849 sur les convenances des gloires de Marie : si Ève coopéra activement à l'élaboration d'un grand mal, Marie coopéra aussi activement à l'élaboration d'un bien beaucoup plus grand<sup>326</sup>.

Les pages suivantes insistent sur le fait que les trois pères anténicéens cités témoignent de la doctrine apostolique puisqu'ils sont de la génération immédiatement postérieure aux Apôtres et qu'en dépit de leur éloignement spatial, leurs enseignements convergent adéquatement. Viennent alors sept citations de pères ultérieurs illustrant la permanence de ce parallèle Ève/Marie dans la pensée de l'Église antique pour conclure : *“voilà ce que les Pères nous ont donné de Marie : elle est la seconde Ève, la Mère des vivants”*<sup>327</sup>.

Pour clore cette présentation du parallèle fondateur Ève/Marie qui est l'enseignement de l'Antiquité, nous ferions volontiers nôtre la synthèse de Perrott :

*“L'importance cruciale de l'image de la seconde Ève est rendue explicite par saint Irénée lorsque Marie et Ève sont mises en rapport selon leur signification pour le salut. La désobéissance d'Ève qui, avec Adam, apporte la mort, est défaite par le fiat de Notre Dame. [...]. La race humaine est 'mise à l'endroit' par Notre Dame, non en vertu d'un mérite intrinsèque qu'elle aurait de droit, mais en vertu de sa coopération avec la grâce sanctifiante, une coopération qui est si parfaite qu'on peut vraiment la déclarer une partie nécessaire au salut de l'homme. Ce qu'on ne peut dire d'aucun autre être humain. Notre coopération à la grâce fait aussi de nous des corédempteurs de nous mêmes mais la nature de notre coopération n'a pas la même importance universelle que celle de Notre Dame. Si, quand on n'est pas familier de la mariologie des Pères, cela peut choquer, il faut toujours le remettre dans le contexte de leur Christologie ; alors la louange que saint Irénée fait de Marie n'est rien comparée à sa sublime théologie de la récapitulation comme expression de sa compréhension de la divinité du Christ. Si Notre Dame est la seconde Ève, son divin Fils est décrit comme le second Adam, mais un Adam qui confère la divinité à ses*

---

<sup>326</sup> LP. p. 53

<sup>327</sup> LP. p. 62



créatures.»<sup>328</sup>

De cette “*doctrine sommaire*” de l’Antiquité découlent deux conséquences manifestes aux yeux de Newman qu’il appelle : la sainteté et la dignité de Marie.

Quant à la sainteté de Marie, Newman ne semble pas conclure plus que ses prémisses ne le permettent. Marie est qualifiée dès l’origine du christianisme de “*sainte*”, Tertullien n’étant qu’une malheureuse exception due à sa conception purement instrumentale de la Vierge comme simple moyen matériel obligé pour opérer l’Incarnation.<sup>329</sup> Bien évidemment Newman n’ignore pas, et c’est à ses yeux la “*seule objection sérieuse qui existe*”<sup>330</sup>, que trois Pères du IV<sup>e</sup> s., les saints Basile, Chrysostome et Cyrille d’Alexandrie ont incliné à penser que Marie avait péché véniellement ou par faiblesse. Il consacre en fin d’ouvrage une note de 25 pages pour conclure que ces péchés ou infirmités de doute ou vaine gloire, sont en eux mêmes très légers, et qu’ils relèvent d’une mentalité marquée par la misogynie assez commune dans l’Antiquité. En outre, Basile dépend d’Origène, esprit souvent aventureux ; il arrive à Chrysostome, malgré son génie, de laisser échapper des anomalies doctrinales ; quant à Cyrille, souvent fort admiratif de la Vierge, il dit seulement qu’elle fut tentée. Au total, ces allégations concernent plus la nature féminine que la personne de Marie et ne sont en tout cas pas incompatibles avec la sainteté de Marie et le culte qui lui est dû. Surtout, elles ne présentent aucun des caractères requis pour constituer une tradition apostolique. Bref, comme le résume Folghera, “*ce sont de simples et personnelles opinions d’exégètes, et, comme on sait, l’exégèse et le dogme sont deux provinces parfaitement distinctes*”<sup>331</sup>.

Au passage Newman révèle la règle simple en son principe, de son interprétation des Pères : sont à privilégier les textes qui représentent une tradition apostolique, textes soutenant positivement un enseignement comme transmis depuis les Apôtres, que ce point d’enseignement soit une affirmation ou une négation. Une simple absence de tradition sur un point de doctrine ne signifie pas que le contraire de cette doctrine appartienne à la tradition.

---

<sup>328</sup> PERROTT, p. 20

<sup>329</sup> NEUBERT, Emile. *Marie dans l’Église anténicéenne*, Paris, Gabalda, 1908, pp. 214-237

<sup>330</sup> LP., p. 67

<sup>331</sup> FOLGHERA J-D. *Newman apologiste*, Paris, Desclée, 1927, p. 201

Or, la doctrine de la nouvelle Ève répond à l'idée de tradition apostolique du fait que Justin, Irénée et Tertullien, juste après l'époque apostolique, l'enseignent positivement alors qu'ils sont indépendants et appartiennent à trois lieux hautement significatifs de la transmission apostolique originaire : Jérusalem, Éphèse et Rome.

Marie étant donc au salut ce que Ève fut à la chute, et celle-ci ayant été créée en état de grâce surnaturelle, Marie le fut au moins autant. Et l'œuvre du salut étant plus grande que celle de la chute, Marie dut recevoir une grâce plus grande encore : voilà ce qui donne tout son sens au « pleine de grâce » que lui adresse l'Ange de l'Annonciation : *“eh bien, c'est là, simplement, littéralement la doctrine de l'Immaculée Conception”* [...] *“impliquée dans la doctrine patristique d'après laquelle Marie est la seconde Ève”* étant admis que *“la grâce, don intérieur surnaturel, fut reçue par Ève dès le premier instant de son existence personnelle.”*<sup>332</sup>

Newman écrit alors qu'entre saint Jean Baptiste et *“la sainte Vierge, il y a seulement cette différence, que la grâce divine fut donnée à la sainte Vierge non pas simplement trois mois avant sa naissance, mais comme cela avait été le cas pour Ève, dès le premier moment de son existence”* et pour faire comprendre qu'il ne s'agit pas là seulement d'une sanctification post-natale avancée dans le temps, fût ce jusqu'au début même de son existence temporelle, mais d'une préservation qui fait qu'elle relève dans sa conception même d'un autre état caractérisé par la pleine possession de la grâce, il ajoute :

*“Supposez un instant qu'Ève eût triomphé de l'épreuve et n'eût pas perdu sa grâce première ; supposez qu'en cet état elle eût eu des enfants [ : ... ils] auraient reçu, dès le premier moment de leur existence, le même privilège qu'elle ; c'est à dire, de même qu'elle était sortie de la côte d'Adam pour ainsi dire revêtue d'un vêtement de grâce, eux aussi à leur tour auraient reçu ce qu'on peut appeler une conception immaculée. Ils auraient été conçus en état de grâce, alors qu'en fait ils sont conçus dans le péché. Y a-t-il quelque difficulté dans cette doctrine, quelque chose de forcé ? Marie peut être appelée pour ainsi dire fille de l'Ève qui n'a pas chuté”*<sup>333</sup>.

---

<sup>332</sup> LP. p. 63

<sup>333</sup> LP. p. 64

On se rappelle que le Concile de Trente n'a pas tranché la question de savoir si Adam et Ève ont reçu à leur création leur nature humaine avec la seule intégralité de ses qualités, ou si elle fut aussi dotée, comme cela est le plus probable ou du moins le plus massivement enseigné par la tradition ecclésiale, de grâces préternaturelles<sup>334</sup>. Il suffit à Newman de noter qu'Adam a eu la grâce avant Ève et que tous deux furent sans péché au premier instant de leur existence pour qu'il voie en Marie le contrepoint d'Ève : comme Adam et Ève à leur création, Marie fut dotée du don surnaturel de la Grâce (et d'aucun don préternaturel : d'ailleurs elle a souffert et elle est morte). Cette finesse d'exposition de Newman est très judicieuse face à une mentalité protestante qui ne voit pas *"qu'il n'y a aucune différence d'espèce entre elle et nous, mais une inconcevable différence de degré"* selon l'expression du *Memorandum*.

Il faut aussi noter que tout comme dans le *Memorandum* à Wilberforce dont la rédaction fut également commandée par la perspective de répondre à des objections anglicanes, si Newman semble à première lecture ne retenir ici qu'une « définition basse » en quelque sorte de l'Immaculée Conception [grâce analogue à celle d'Ève - même si elle fut plus grande- et simple avancement temporel d'une sanctification comme celle de Jean Baptiste], il n'en est en fait rien puisqu'il ne s'agit pas d'une sanctification "simplement trois mois avant sa naissance", ouvrant ainsi la porte à une « définition haute » [grâce absolument unique -consistant en une plénitude de sanctification] telle qu'il l'avait formulée dès le sermon de l'été 1849 sur la convenance des gloires de Marie<sup>335</sup> :

*"Sa conception fut immaculée afin de surpasser tous les saints dans le temps comme dans la plénitude de sa sanctification."*

Ou dans les *Méditations sur les litanies de Lorette*<sup>336</sup> :

*"la différence est grande entre l'état d'une âme telle que celle de la Vierge Marie qui n'a jamais péché, et celui d'une âme si sainte soit elle, sur qui a pesé un jour le péché d'Adam ; car même après le baptême et le repentir, cette âme souffre nécessairement des blessures spirituelles qui sont la conséquence de ce péché"*

---

<sup>334</sup> cette précision est reprise de BOYCE , p. 52

<sup>335</sup> cf. plus haut p. 31

<sup>336</sup> M.D, 7 Mai, Marie, Mater amabilis, traduc.Pératé p. 17. Le mot souligné l'est par Newman.

Peut-être faut-il tenter d'expliciter ce que Newman suggère. Il se situe dans la perspective anglicane. Dans cette perspective, la grâce est conçue différemment de la perspective catholique, à proportion même de la différence qui les sépare quant au péché originel. C'est cette dernière différence qui empêche la perspective anglicane d'imaginer que la sanctification dès le premier moment de l'existence puisse être autre chose que l'ajout d'une qualité à un sujet avant sa naissance ramené le plus avant possible dans le temps. Dans ces conditions, une *"conception sans le péché originel"* <sup>337</sup> ne pourra jamais indiquer chez un être une origine telle qu'il n'aurait jamais été sous le coup de la malédiction originelle :

*"Le « péché originel » tel que nous l'entendons, ne peut être appelé péché dans le sens ordinaire, étroit, du mot « péché ». Il s'agit d'une expression signifiant le péché d'Adam en tant qu'il nous est transmis, ou l'état auquel le péché d'Adam réduit ses enfants. Les protestants en revanche semblent entendre ce terme au sens de péché, ce dernier mot étant pris à peu près au sens de péché actuel. Nous avec les Pères, le considérons comme quelque chose de [négatif, les protestants quelque chose de] positif.<sup>338</sup> Les protestants pensent qu'il est une maladie, un changement radical de la nature, un poison actif corrompant l'âme de l'intérieur, infectant ses éléments essentiels et la désorganisant. Ils s'imaginent que nous attribuons à la sainte Vierge une nature différente de la nôtre, différente de celle de ses parents et de celle d'Adam tombé. Or nous ne prétendons rien de pareil [...] Car par péché originel nous entendons quelque chose de négatif, à savoir seulement ceci : la privation de cette grâce surnaturelle accordée gratuitement à Adam et Ève au moment de leur création -la privation et les conséquences du fait d'être privé. Pas plus qu'eux, Marie ne pouvait mériter la restauration de cette grâce ; celle-ci fut restaurée en elle par la libre bonté de Dieu, dès le premier instant de son existence. Elle ne se trouva donc jamais, en fait, sous le coup de la malédiction originelle, qui consistait dans la perte de cette grâce. Ce privilège lui fut accordé dans un but spécial : pour la disposer à devenir la Mère de son Rédempteur à elle et du nôtre, l'y disposer au point de vue mental et spirituel, afin qu'à l'aide de cette première grâce*

---

<sup>337</sup> LP. p. 65

<sup>338</sup> LP p. 65. Nous avons rétabli entre crochets les mots omis par la traduction publiée aux éditions Ad Solem. Le texte anglais porte : *"We, with the Fathers, think of it as something negative, Protestants as something positive"* cf. BOYCE p. 227.

*elle pût croître tellement en grâce qu'à la venue de l'Ange du Seigneur, elle fût « pleine de grâce », préparée autant qu'une créature peut l'être, à le recevoir en son sein*<sup>339</sup>.

Une troisième fois Newman rappelle que l'Immaculée Conception vient directement du principe *“Marie, seconde Ève”*, mais aussi, indirectement, pour ainsi dire, de la croyance générale instinctive en l'impeccabilité de Marie, car *“lorsqu'il s'agit de péché, un sentiment instinctif a toujours poussé les chrétiens à laisser la Vierge Marie soigneusement de côté”* selon le mot de saint Augustin dans le *De natura et gratia* n° 42.<sup>340</sup> Il reviendra sur ce fait dans l'annexe III à la *Lettre à Pusey* pour réfuter l'objection tirée des citations de Pères semblant s'opposer à ce sentiment<sup>341</sup>, comme nous l'avons mentionné plus haut.

Ce point, récurrent chez Newman, est important, à juste titre, à ses yeux : l'Immaculée Conception lui semble aussi incluse dans le fait que la sainte Vierge n'a pas commis le moindre péché véniel, selon un raisonnement qu'on pourrait ainsi établir avec Mgr Boyce : *“Tous ceux qui se rapprochent de Dieu, le Créateur très saint et source de toute sainteté, doivent aussi être saints. Personne n'a été plus proche de Lui que la Mère du Christ qui fut le vivant tabernacle de son Fils Incarné, le portant en son sein et l'accompagnant de sa naissance jusqu'à sa mort au Calvaire”*<sup>342</sup>. Le *Memorandum* avait formulé lapidairement la question : *“Voyez la relation directe de ceci avec l'Immaculée Conception : il y avait guerre entre la femme et le Serpent, ce qui est le plus catégoriquement accompli si elle n'avait rien à voir avec le péché – car pour autant que l'on pêche on a partie liée avec le Mal.”* On retrouve l'enseignement du Concile de Trente<sup>343</sup> affirmant que Marie a reçu la grâce de ne faire aucun péché, enseignement repris explicitement par Pie IX dans *Ineffabilis Deus*<sup>344</sup>.

On ajoutera que cette première conclusion au sujet de Marie vue comme seconde

---

<sup>339</sup> LP. pp. 65-66.

<sup>340</sup> Déjà cité dans l'*Essai*, p. 191

<sup>341</sup> Les 5 citations habituelles de Origène, Tertullien, Basile, St Jean Chrysostome et St Cyrille d'Alexandrie attribuant des péchés véniels à Marie forment aux yeux de Newman la seule objection digne de ce nom à l'Immaculée Conception. Il répondra en montrant que ce ne sont que des opinions individuelles et non le signe d'une tradition ecclésiale vivante. cf. BOYCE p. 54 note 9. On remarquera que la réfutation diffère de celle du *Memorandum* où il soutient que les Pères, polémiqueant souvent, n'harmonisaient pas la totalité de leurs assertions ou/et n'entendaient pas des vocables dans le même sens.

<sup>342</sup> BOYCE p. 54

<sup>343</sup> Décret sur la justification, canon. 23 DENZINGER 1963, n° 1573

<sup>344</sup> cf. plus haut p. 20. Pie XII enseigne la même chose dans *Mystici Corporis* : Marie “fut libre de toute tache, tant personnelle qu'héréditaire et fut toujours le plus intimement unie à son Fils” (AAS 35, 1943 p. 247)

Ève, contient en elle un autre aspect capital : Marie est le commencement d'une race nouvelle. A l'instar d'Ève, mère de la race humaine déchue, elle est "*la Mère de son Rédempteur à elle et du nôtre*".

La seconde conclusion au sujet de Marie vue comme seconde Ève, est ce que Newman appelle sa "*dignité*". Illustrant ce thème par la mémoire des héros chez leurs peuples après leur mort, il met en quelque sorte la 'dignité' d'un être en relation proportionnelle avec la qualité de réponse de cet être au projet divin émis par le Créateur quand ce dernier lui a donné l'existence. Il en déduit, concernant les saints que "*leurs actions, leurs vocations, leurs relations ici-bas sont le type et l'anticipation de leur mission actuelle là-haut*"<sup>345</sup>. La question se ramène donc à savoir

*"si dans l'économie de la grâce, la sainte Vierge eût une part, et bien réelle ; si, lorsqu'elle était sur terre, elle s'assura par ses actions des titres à notre souvenir [...] si elle acquit une part méritoire dans la réalisation de notre rédemption [...]"*<sup>346</sup>

Newman extrait donc des Pères cette autre doctrine : la dignité de Marie découlant de son rôle personnel dans notre Rédemption.

A propos de ces longues pages de la *Lettre à Pusey*<sup>347</sup>, on relève d'abord avec F. Davis, que parmi les théologiens 'modernes' Newman fait œuvre de pionnier par son exégèse typologique. Déjà, dans le *Memorandum* à Wilberforce, il affirmait abruptement que "*Marie fut une femme typologique comme Ève*". Newman reprend et développe ici ce thème face à Pusey qui lit les Pères dans la stricte ligne protestante qui confère à Marie non seulement une signification purement passive, mais aussi non représentative, purement individuelle. Newman va reprendre cette vue dans une "*démarche qui peut-être vous [Pusey] vous paraîtra extrêmement hardie*" : trouver dans l'Écriture "*la doctrine de l'exaltation actuelle de Notre Dame*"<sup>348</sup>. L'idée est que la dimension typologique de Marie dans l'Écriture peut être le moyen terme autorisant le passage de celle-ci à la doctrine mariale catholique développée par la suite : pour cela, Newman a l'originalité d'établir cette typologie à partir du Protévangile de la

---

<sup>345</sup> LP. p. 69

<sup>346</sup> *ibid.*

<sup>347</sup> Pages 72 à 79 de l'édition française chez Ad Solem

<sup>348</sup> LP. p. 70

Genèse d'une part, ce qui semble aller de soi, et d'autre part, ce qui est nettement plus osé, à partir du chapitre XII de l'Apocalypse. Il opère avec un art consommé, sachant que pareille interprétation ne peut vraiment se recommander des Pères mais aussi que les chrétiens n'ont jamais eu recours à l'Écriture pour prouver leur doctrine si ce n'est sous la pression de la controverse, ce qui n'était pas le cas du temps où la dignité de Marie n'était pas mise en cause. Quant aux reproches d'anachronisme, il entend les débouter par les découvertes archéologiques de J-B de Rossi<sup>349</sup> concernant l'antiquité chrétienne. Enfin, plus fortement, il affirme que saint Jean n'aurait jamais représenté l'Église sous les traits de la Femme de l'Apocalypse s'il n'y avait eu une sainte Vierge Marie, exaltée au ciel et vénérée par tous les fidèles : saint Jean pratique, comme tout auteur scripturaire, la typologie et non l'allégorie.

Newman en effet distingue soigneusement le procédé de la typologie mis en œuvre par la Sainte Écriture de celui de l'allégorie pratiquée par la littérature classique et il démontre à coup de citations que les types choisis sont toujours des personnes, jamais de simples personnifications ou des allégories.

*“Ainsi, c’est Ève, une femme réelle qui est le type de Marie, ce sont Adam et David, des hommes réels, qui sont les types du Sauveur : c’est Marie, une femme réelle, qui est à la fois le type et le modèle de l’Église dont elle est la Mère. « L’Écriture se sert de types plutôt que de personnifications. Israël représente le peuple élu, David le Christ, Jérusalem le Ciel”<sup>350</sup>. ”<sup>351</sup>*

L'Apocalypse étant le “seul livre de l'Écriture écrit après le décès de la Vierge”<sup>352</sup>, et écrit par “celui à qui Notre Seigneur l'avait confiée du haut de la Croix, et avec qui, selon la tradition, elle vécut à Éphèse jusqu'à ce qu'elle fût enlevée”<sup>353</sup>, la crédibilité de la

<sup>349</sup> DE ROSSI Jean Baptiste (Rome 1822-Castel Gandolfo 1894) Juriste passionné d'archéologie, il découvrit en 1850 avec Alexandre Panon de Richmond les catacombes de saint Calixte près de la Via Appia Antica à Rome. Fondateur du Musée Chrétien du Latran (aujourd'hui intégré aux Musées du Vatican) voulu par Pie IX, il collabora avec Mommsen à la compilation du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (1854). En 1861, il lance la publication des *Inscriptiones christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores* et en 1863 il fonde le périodique *Bullettino di archeologia cristiana*. qui dure jusqu'à sa mort et constitue une colossale encyclopédie archéologique. En 1864 paraît le premier volume de son ouvrage *Roma sotterranea cristiana*. Il fut entre autres président de l'Académie Pontificale Romaine d'Archéologie. Il fit entrer l'archéologie chrétienne dans une voie tout à fait nouvelle et scientifique.

<sup>350</sup> LP. p. 77. Nous avons conservé ici la traduction de la citation fournie par Mgr Davis dans son exposé.

<sup>351</sup> DAVIS, Francis. ‘La mariologie de Newman’ in *Maria, Etudes sur la Sainte Vierge, vol. III* sous la direction d'H. du MANOIR, Beauchesne, 1954, p. 545

<sup>352</sup> LP. p. 78

<sup>353</sup> LP. p. 75

lecture typologique fondée sur la personne historique de Marie devient encore plus forte.

Quant au sens littéral du douzième chapitre de l'Apocalypse, Newman conclut :

*“je ne nie pas, naturellement, que l'Église ne soit représentée sous l'image de la Femme ; mais, à mon point de vue, le saint Apôtre n'aurait pas parlé de l'Église sous cette forme spéciale sans l'existence de Marie, de cette Vierge bénie, que Dieu a exaltée jusqu'au Ciel, et qui fait l'objet de la vénération de tous les fidèles. Il est question de « l'enfant, de l'homme » ; c'est, nul n'en doute, une allusion à Notre Seigneur ; pourquoi, dans ce cas, la Femme ne serait-elle pas une allusion à Sa Mère ? C'est sûrement ainsi qu'il faut entendre ces paroles<sup>354</sup>”*

L'idée de 'Seconde Ève' contenue dans la Femme de l'Apocalypse ne désigne donc pas seulement une fonction économique dans le dessein divin mais qualifie la personne même de Marie : Newman exprime ici très distinctement ce nouvel apport dans sa controverse avec Pusey – ce faisant, il fonde aussi la légitimité de la vénération mariale tout en la lestant du poids de sa réalité surnaturelle.

Ce n'est qu'ensuite que Newman traite de la *“Théotokos selon l'Antiquité”*, car il voulait *“montrer sur quelle base étonnamment large sa dignité repose indépendamment de ce titre magnifique<sup>355</sup>”*, méthode qui manifeste combien la mariologie newmanienne diffère des déductions faites habituellement par les mariologues à partir d'un principe premier, que ce soit celui de la maternité divine, que ce soit un autre concept. Cette question du premier principe de la mariologie s'est trouvée engagée dans les œuvres mariales synthétiques à partir du pseudo-Albert puis chez Gerson, Suarez ... mais ce n'est qu'à partir de 1936 qu'elle fait l'objet d'études ex professo. Devenue un vaste débat sinon un labyrinthe oscillant entre une voie *“christotypique”* et une autre *“ecclésiotypique”* pour reprendre les termes de R. Laurentin<sup>356</sup>, la question semble demeurer actuellement en suspension, et souvent mise entre parenthèses. Il est vrai qu'une mariologie purement déduite d'un premier principe présente deux difficultés : le choix de ce principe de synthèse et la manière d'en développer les conséquences.

Cette brève incise de Newman sur la *“base étonnamment large”* de la dignité de

---

<sup>354</sup> LP. p. 76. Nous avons conservé ici la traduction de la citation fournie par Mgr Davis dans son exposé.

<sup>355</sup> LP. p. 79.

<sup>356</sup> LAURENTIN, René. *Court traité sur la Vierge Marie*, Lethielleux, Paris, 5<sup>e</sup> éd. 1968, pp. 104-106



Marie, fait penser qu'il a pressenti ces difficultés possibles, alors même que le débat n'est à l'époque pas commencé, du moins formellement. Elle indique également combien lui semble étrangère la recherche d'un principe ultime supérieur, à la différence de son contemporain Scheeben<sup>357</sup>. Newman, *"parfait Oxfordman, à l'esprit concret, attiré surtout par les études scripturaires et patristiques, ne semble guère se soucier de bâtir un traité complet et systématique."*<sup>358</sup> Enfin cette incise montre qu'en traitant bien plus brièvement et après la Nouvelle Ève, de la Théotokos, Newman ne cède pas à la tentation logique d'absorber la seconde Ève dans la Maternité divine à laquelle elle est orientée et dont elle provient à la fois. A ses yeux la maternité divine est une notion centrale, *"the highest view"*<sup>359</sup> dit-il à Pusey, que l'on puisse avoir en mariologie. Et il ajoute qu'il n'en dira pas davantage car il serait impossible d'en parler dans le cadre d'une lettre. On devine que Newman serait intarissable sur ce sujet. Il a quand même eu le temps de laisser cette formule frappante : la maternité de Marie *"est l'aboutissement de sa sainteté et la source de sa grandeur"*. De manière aussi forte mais plus explicite, il écrivait déjà dans ses notes du sermon du 12 Octobre 1856<sup>360</sup>, jour de la mémoire liturgique de la maternité de Marie :

*"1. Introd. Aucune fête de la sainte Vierge n'est aussi compréhensive que celle-ci. C'est une sorte de fête centrale. Elle rassemble la doctrine mariale toute entière.*

*2. Nombre de fêtes y sont ordonnées – l'Immaculée Conception, la Nativité, la Purification, la Visitation, Noël. Sa Maternité est le terme auxquelles elles aboutissent. Pour cela, toutes ses grâces, etc. parce qu'elle devait être la Mère de Dieu et un temple réservé à Lui seul."*

Et la Lettre à Pusey continue : *"cela nous amène au second groupe de doctrines comprises dans la maternité. Car elle n'est pas que Mère de Dieu, elle est aussi notre Mère"*.

<sup>357</sup> Cf. KERKVOORDE, préface à SCHEEBEN *La Mère Virginale du Sauveur*, DDB 1953, pp. 8-10. On notera cependant que pour Scheeben, "ce qui en Marie constitue le fondement de toutes les grâces et faveurs, c'est son caractère personnel surnaturel, son être tel qu'il a été voulu et créé par Dieu, en d'autres termes son union même à Dieu, plus particulièrement à l'Homme-Dieu ... c'est par Marie que le Christ se donne aux humains, c'est par elle aussi que les humains accèdent au Christ". Formule qui s'applique assez convenablement aussi à la mariologie de Newman.

<sup>358</sup> DU MANOIR H., 'Marie, nouvelle Ève dans l'œuvre de Newman'. *Bulletin de la société française d'études mariales* 14, 1956, p. 83

<sup>359</sup> LP., p. 79. La traduction française porte "enseignement le plus élevé"

<sup>360</sup> NEWMAN *Notes de sermons*, trad. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p.149

Newman se résigne-t-il pour autant à simplement juxtaposer sans les articuler les idées de nouvelle Ève et de Maternité divine ?

Sa formule des *“bases étonnamment plus larges”* semble souhaiter mener cette articulation mais sans la préciser<sup>361</sup>. Il est vrai que le développement ultérieur de cette problématique n’a pas encore débuté ; de plus, Newman n’entend pas échafauder ici une théologie mariale exhaustive, mais considérer Marie en théologien dans le cadre d’une réponse à donner à Pusey à partir des données de l’Écriture lue dans la Tradition de l’Église<sup>362</sup>. Enfin nous verrons que Newman établit bien cette articulation mais sans s’y étendre.<sup>363</sup>

L’importance du titre de Théotokos est qu’il est strictement dogmatique et non dévotionnel. S’il désigne en la Vierge à la fois *“l’aboutissement de sa sainteté et l’aboutissement de sa grandeur”*<sup>364</sup> ou dignité, il est en lui-même absolument indépassable : la Vierge Marie est Mère de son Créateur. Inutile de revenir ici sur le poids de réalité contenu dans ces mots et sur lesquels Newman insiste. Ce n’est pas un titre pieux : *“La sainte Vierge est Théotokos, Deipara ou Mère de Dieu ; et ce terme [...] veut exprimer que Dieu est son Fils aussi vraiment que chacun d’entre nous est le fils de sa mère”*<sup>365</sup> Et *“à mesure que cette idée de la sainteté de Marie et de sa dignité [liées à sa maternité divine] pénètre dans l’esprit de la chrétienté, celle de son pouvoir d’intercession suivit et l’accompagna de près.”*<sup>366</sup>

Sur ce rapprochement établi par Newman entre Gen. 3 et Apoc. 12 afin d’établir la consistance du rôle de Marie dans l’œuvre divine de la Rédemption -thème qui lui est cher-, nous retiendrons en conclusion générale de ce survol de la *Lettre à Pusey*, l’importance accordée par Newman à Marie qui joua

*“un rôle moral, méritoire, dans la Rédemption, et fut beaucoup plus qu’un simple instrument physique. Newman rappelle fréquemment les allusions à l’importance Rédemptrice de la foi de Marie, de sa joie, de son obéissance, et de sa*

---

<sup>361</sup> “il semble bien avoir eu l’intuition du lien mystérieux qui unit la nouvelle Ève à la maternité divine” DU MANOIR H., ‘Marie, nouvelle Ève dans l’œuvre de Newman’. *Bulletin de la société française d’études mariales* 14, 1956, p. 83

<sup>362</sup> “Controversiste, il exploite comme argument, dans sa *Lettre à Pusey*, l’aspect de la doctrine mariale qui convient à sa thèse : Marie, nouvelle Ève” DU MANOIR H., ‘Marie, nouvelle Ève dans l’œuvre de Newman’. *Bulletin de la société française d’études mariales* 14, 1956, p. 84

<sup>363</sup> L.P., pp. 79-80. Cf. ci-après ‘Marie, Seconde ou Nouvelle Ève,’ pp. 163-166.

<sup>364</sup> L.P. p. 80 Nous avons modifié la traduction du P. Stern selon le texte anglais édité par Mgr Boyce.

<sup>365</sup> L.P. pp. 79-80

<sup>366</sup> L.P. p. 91.

virginité. Il cite souvent le mot de saint Augustin selon lequel Marie est bénie plus encore dans sa foi, et dans les grâces reçues que dans sa maternité. Il admet toujours l'opinion des Pères d'après laquelle, sans le consentement de Marie, il n'y aurait eu ni Rédemption, ni maternité. C'est dans ce sens qu'il insiste à maintes reprises sur le fait que Marie mérita sa maternité divine par sa foi et son obéissance aussi bien que par sa joie et sa virginité<sup>367</sup>. Il semble entendre simplement par là que Dieu fit dépendre du libre consentement et de la foi de Marie toute l'économie de l'Incarnation et de la Rédemption. Il n'insinue pas que les mérites du Christ ne furent pas à la base de ce consentement. « Mais quelle sainteté, quelle plénitude de grâce et de mérite dut-elle posséder - une fois que nous admettons la supposition, appuyée sur la doctrine des Pères- que son Créateur considéra ses mérites et en tint véritablement compte, lorsqu'il daigna « ne pas avoir horreur du sein d'une Vierge<sup>368</sup> »<sup>369</sup>»

Enfin, le troisième point de ce chapitre, après la "Théotokos selon l'Antiquité" traite de son "pouvoir d'intercession"<sup>370</sup>. Ce troisième développement fait corps d'une certaine manière avec les deux chapitres suivants : la croyance des catholiques colorée par la dévotion mariale<sup>371</sup> et les méprises des anglicans et exagérations de catholiques dans cette dévotion<sup>372</sup>. Pour rester dans les limites de notre étude sur la phrase de Pie IX, nous n'en traitons pas ici tout en adoptant la conclusion importante qu'on peut en retenir :

*"La dévotion mariale n'est pas nécessaire au salut, mais la foi de l'Église est néanmoins que L'INTERCESSION de Marie fait nécessairement partie de l'économie de la Rédemption, exactement comme Ève a contribué à la chute d'Adam"<sup>373</sup>.*

---

<sup>367</sup> LP. p. 52. [les premiers Pères voient Marie comme une] "cause intelligente et douée de responsabilité, sa foi et son obéissance étant des auxiliaires de l'Incarnation et lui obtenant celle-ci comme récompense. De même qu'Ève, en péchant contre ces vertus, provoqua la chute de notre race en Adam, de même Marie, grâce à elles, eut une part dans sa réhabilitation"

<sup>368</sup> LP. p. 80. Nous avons conservé ici la traduction de la citation fournie par Mgr Davis dans son exposé.

<sup>369</sup> DAVIS, Francis. 'La mariologie de Newman' in *Maria, Etudes sur la Sainte Vierge*, vol. III sous la direction d'H. du MANOIR, Beauchesne, 1954, p. 545

<sup>370</sup> L.P., pp. 85-93.

<sup>371</sup> L.P., pp. 94-104.

<sup>372</sup> L.P., pp. 105-134.

<sup>373</sup> COUPET, Jacques. 'Le rôle de Marie dans le cheminement de Newman', *Nouveaux Cahiers Mariaux*, 17 (1990), p. 11.

## Très bref résumé sur le parcours catholique de Newman

### mariologie

Devenu catholique, Newman prolonge, précise et complète les points fondamentaux de sa mariologie anglicane. Par manière de parallèle avec les acquis de son parcours marial anglican (cf. pp. 68-70), on peut retenir que :

- Non seulement Newman tient, dorénavant explicitement, la doctrine de l'Immaculée Conception mais il fait ressortir que celle-ci ne se comprend que dans le tout dont elle dépend : la doctrine de la grâce et du péché originel qui en est formellement constitué par la privation (sans s'y limiter).

Ensuite, cette doctrine découle de l'analogie de l'état théologal de Marie avec celui d'Ève au matin de leur création : la pleine possession de la grâce et donc la séparation absolue d'avec toute forme que ce soit du péché. Elle se résout en un cas particulier et sublime de cette possession de la grâce.

Enfin, (pour mémoire) la distinction scolastique alors courante entre conception active et passive n'est pas fondamentalement reprise par Newman, il ne l'emploie que dans un unique cas de controverse.

- L'œuvre rédemptrice du Christ ne se limite pas à sa consommation dans sa Mort et sa Résurrection : elle inaugure la nouvelle création et elle s'établit sur l'intimité entre le Sauveur et l'humanité à sauver réalisée par le Mystère de son Incarnation et celui de la Maternité divine de Marie.
- La récapitulation dans le Christ de la fonction économique et de la personne de Marie, parallèle à la récapitulation d'Ève et de sa descendance en Adam, montre que la sainteté de Marie nécessitée par sa Maternité divine constitue à la fois la première collaboration de Marie à la Rédemption des hommes et la première réalisation parfaite du plan divin originel.

Enfin, le parallèle entre Ève et Marie fait découvrir que la Vierge Marie ne fut pas un instrument passif ou un accident dans l'économie divine, mais qu'elle a eu un rôle actif dans l'œuvre de la Rédemption.

## PARTIE 2. LECTURE NEWMANIENNE DE LA QUESTION

Après avoir présenté, dans la partie précédente, les textes marials de Newman selon l'ordre chronologique de leur apparition, il nous faut encore répertorier et analyser le traitement fait par Newman des autres thèmes théologiques capitaux contenus dans la sentence patristique reprise par Pie IX et objet de notre étude : *“il fallait vraiment qu'elle fût conçue première-née de laquelle devait être conçu le Premier-né de toute créature.”*

Ces thèmes qui sont déjà présents en partie dans les textes marials, apparaissent également dans de très nombreux autres écrits de Newman, non explicitement marials, voire non marials du tout. Pour les répertorier, une recherche par moteur informatique dans les œuvres complètes de Newman en ligne<sup>374</sup> (hormis sa correspondance), s'avère l'instrument le plus efficace et (relativement) rapide. L'étendue du corpus newmanien nous a contraint de recourir à cette méthode empirique.

Les textes présentés proviennent donc d'écrits anglicans comme catholiques, ou ayant des visées différentes, ou relevant de genre littéraires disparates.

On se rappelle qu'il y a parfaite continuité entre le Newman anglican et le Newman catholique, mises à part quelques vues négatives. Les principes de mariologie que Newman développe après sa réception dans l'Église catholique sont ceux qu'il avait acquis précédemment. Nous utiliserons donc autant ses écrits

---

374 <http://www.newmanreader.org/sitestuff/Newman%20Reader%20-%20Searches.htm>

anglicans que catholiques.

Quant à l'usage de textes à visée différente, il peut se légitimer par la grande cohérence de Newman envers lui-même quant aux principes ou données de fond ici en jeu, à savoir outre sa mariologie, sa théologie de la justification et de la régénération (après 1835), et plus largement sa théologie de la grâce. Comme la mariologie, ces principes sont acquis pendant sa vie anglicane mais continuent de fonder ses développements ultérieurs. Ainsi on constate que dans les années quarante, "*ce que Newman trouve chez Athanase sur la divinisation de la création est homogène à ce que lui même enseigne depuis plusieurs années*" et que déjà il "*professe une théologie de la grâce de type nettement catholique*"<sup>375</sup> au point que lors de la réédition de 1874 de ses *Conférences sur la justification* Newman n'en changera que les quelques vues inexactes du point de vue catholique.

Enfin, la différence de genre littéraire entre les *Méditations sur les Litanies de la Vierge* et des écrits purement doctrinaux comme ses lettres ou ses sermons n'atteint pas la substance théologique contenue : la simple lecture des textes de dévotion mariale de Newman montre combien cette dévotion est imprégnée de théologie et même de théologie exprimée avec précision. A propos de ces *Méditations*, on a pu remarquer que "*comme chez les Pères, il n'existe aucune séparation véritable chez Newman entre 'théologie' et 'spiritualité'*"<sup>376</sup>.

Les vocables utilisés dans cette recherche ont été ceux-là mêmes de la sentence de Pie IX : "*premier-né(e)*" ("*premier*", "*né*", "*premier-né(e)*"), "*immaculé(e)*" auxquels on a ajouté "*régénération*". Une recherche croisée entre ces vocables a été ensuite menée.

Sur la masse élevée des résultats, après examen de chacun, un petit nombre s'est révélé pertinent. Mais quelques occurrences apparaissent éminemment significatives.

Cette récolte strictement terminologique s'avérant relativement maigre, quoique solide, elle a été complétée au fur et à mesure de son exposition dans le premier chapitre ci-après, par un ensemble de textes immédiatement connexes par le contenu conceptuel ou théologique : "*prémices*", "*naissance*" et "*nouvelle naissance*", "*nouvelle*

---

<sup>375</sup> STERN *La Vierge Marie* p. 55-56 ◇

<sup>376</sup> BEAUMONT, Keith. 'Compte rendu des Méditations'. *Études Newmaniennes* n° 17 nov. 2001, p. 149

*création*”, “*rené*”, “*renaissance*”. Ceci était d’autant plus nécessaire que le thème de la nouvelle création apparaît comme un des horizons constants dans la pensée théologique et spirituelle de Newman, tel un arrière fond jamais éloigné et faisant surface très fréquemment.

Un premier chapitre exposera cette récolte d’une manière différente de ceux de la Partie I : les textes seront regroupés sous quatre chefs apparus explicitement dans l’enquête terminologique.

Parallèlement, sera menée leur exploitation ‘transversale’ selon les positions ou ‘thèses’ théologiques qui s’en dégagent et qui seront numérotées afin, dans un second chapitre, d’y trouver un éclairage suffisant et fondé pour interpréter l’expression de la Bulle de Pie IX.

Il eût été tentant d’annexer ce premier chapitre à la Partie précédente. Cependant, bien loin de former un supplément à la présentation précédente des textes mariaux de Newman, les résultats de cette enquête de vocabulaire nous introduisent déjà dans l’articulation du contenu théologique de la sentence de Pie IX, objet de notre étude, à la lumière de Newman, et fournit même la lumière pour en élucider le contenu.

Formant le cœur de notre recherche, on a donc séparé le premier chapitre des données précédentes.

Le second chapitre vérifiera, précisera et développera la première approche que nous avons proposée de ce dernier ‘attendu’ de la définition du dogme qu’est la formule de Pie IX, objet de notre étude.

Il restera finalement à étayer la validité de cette lecture newmanienne en examinant sa pertinence et sa fécondité.

## Chapitre I : les termes de la question dans les textes de Newman

Dans les œuvres complètes de Newman publiées en dehors de sa correspondance, on relève pour “*immaculate*” cent soixante sept occurrences, pour “*regeneration*” cent trente neuf, pour “*first born*” deux cent quatre vingt dix<sup>377</sup>. Une recherche croisée sur “*immaculate & first born*” donne trente huit résultats dont, après examen de chacun, dix s’avèrent pertinents pour notre sujet. Une autre sur “*regeneration & immaculate*” donne dix huit résultats dont trois pertinents, l’un d’eux faisant déjà partie des dix précédents. Sur ces douze occurrences pertinentes, sept appartiennent aux textes mariaux présentés dans le chapitre précédent, et neuf se révèlent particulièrement significatives. Voici l’ensemble de ces textes regroupé sous quatre chefs :

- Le mystère de la sanctification.
- Le sens de la primauté de Marie.
- Au principe : le Verbe Incarné.
- Au terme : notre régénération. (Première naissance et renaissance.)

Au fur et à mesure, comme annoncé, les ‘thèses’ théologiques apparues pertinentes pour l’étude de la formule de la Bulle de Pie IX, seront numérotées.

---

377 Le moteur informatique intégré au site en ligne des œuvres publiées en anglais de Newman ([www.newmanreader.org](http://www.newmanreader.org)) fait en réalité une recherche indistincte sur 'first', sur 'born' et sur 'first born'



## 1. Le mystère de la Sanctification.

Le sermon du 26 mars 1837<sup>378</sup> qui porte ce titre pose deux principes qui incitent à tirer une conclusion mariologique.

Premièrement : la finalité ultime de l'Incarnation est la divinisation de l'homme ou sa "*nouvelle création*".

Deuxièmement : cette nouvelle création a en propre de n'avoir aucune part avec le monde du péché ; il convient donc que le premier-né de la nouvelle création en lequel le Verbe s'est incarné ait une origine absolument nouvelle<sup>379</sup>.

On peut en inférer, puisque c'est de Marie que le Verbe Incarné tire son origine humaine, que Marie est absolument nouvelle également, ce qui inclut sa conception immaculée. Une telle conclusion apparaît ainsi postulée par les deux prémisses posées dans ce sermon :

① L'Incarnation Rédemptrice n'est pas séparable de sa finalité qu'est la 'nouvelle création'.

*"Tandis que le Fils de Dieu et nous ne formons qu'un, il est devenu le « premier-né de toute la création » ; il a pris notre nature et c'est en elle et par elle qu'il nous sanctifie"*<sup>380</sup>

Le poids à accorder au sens de l'expression "*premier-né de toute la création*" que l'on trouve dans cette phrase du sermon, parmi d'innombrables autres fois dans les écrits de Newman, dépend du poids accordé par Newman à cette unité entre les hommes et le Verbe Incarné, finalisée par notre sanctification. Quel est ce poids ?

D'une part, Newman ne pense pas l'Incarnation, à laquelle est ordonnée l'Immaculée Conception, séparément de sa finalité rédemptrice. D'autre part, cette

---

<sup>378</sup> S.P. V, sermon n° 7 Le Mystère de la Sanctification, pp. 83-92

<sup>379</sup> L'idée est explicitement formulée dans ce sermon : "né dans notre nature d'une Vierge pure" p. 88

<sup>380</sup> S.P. V, sermon n° 7 Le Mystère de la Sanctification. p. 84.

finalité ne consiste pas seulement à sauver l'humanité du mal du péché en l'en séparant, mais à opérer sa divinisation.

Cette double idée revient souvent dans ses sermons. Par exemple, dans celui sur le Fils incarné, victime propitiatoire, la régénération est spontanément associée à l'expiation et au pardon des péchés : *“Tout est consommé. A partir de là, la vertu du Très-Haut s'est répandue avec le sang coulant de ses blessures, pour le pardon et la régénération des hommes ; c'est de là que le baptême tient son pouvoir”*<sup>381</sup>. Dans celui sur la fuite du temps, elle est directement posée comme fin de l'Incarnation rédemptrice : *“Qui peut nous aider sinon Celui qui est venu en ce monde pour notre régénération, qui a été meurtri dans sa chair à cause de nos iniquités, et qui est ressuscité pour nous justifier ?”*<sup>382</sup>

Un autre de ses premiers sermons l'expose magnifiquement :

*“Il monta au ciel pour pouvoir plaider notre cause auprès du Père ; comme il est dit : « Il vit à jamais pour intercéder en notre faveur ». Cependant nous ne devons pas supposer qu'en nous quittant il a clos l'économie de la grâce de son incarnation et retiré le service de son incorruptible humanité de l'œuvre de sa miséricorde d'amour envers nous. « L'unique Saint de Dieu » reçut l'ordre non seulement de mourir pour nous, mais aussi d'être, dans notre race pécheresse, « le commencement » d'une nouvelle « création » qui mène à la sainteté ; l'ordre de renouveler l'âme et le corps à sa propre ressemblance, afin qu'ils puissent être « ressuscités ensemble et siéger ensemble aux lieux célestes, dans le Christ Jésus »”*<sup>383</sup>

Il s'agit là en fait d'une thèse majeure de la théologie de Newman. On la retrouve ainsi au cœur de notre sermon sur le Mystère de la Sanctification<sup>384</sup> où *“Premier né de toute création”* renvoie immédiatement à l'unité entre le Verbe Incarné et nous, les hommes, laquelle unité, précise Newman, est non seulement de commune participation à la nature humaine mais de la sanctification de celle-ci : *“participation à*

---

<sup>381</sup> S.P. VI, sermon n° 6 Le Fils incarné, victime propitiatoire, p. 76.

<sup>382</sup> S.P. VII, sermon n° 2 La Fin des temps, p. 20. Nous avons remplacé ‘salut’ de la traduction française par ‘régénération’ puisque le texte anglais porte : ‘He who was born into this world for our regeneration,’ cf. <http://www.newmanreader.org/works/parochial/volume7/sermon1.html>

<sup>383</sup> S.P. II, sermon n° 13 Le Christ, esprit vivifiant, p. 132 [3 avril 1831]

<sup>384</sup> S.P. V, sermon n° 7 Le Mystère de la Sanctification, pp. 83-62.

*la sainteté*” du Fils Incarné et à “*sa nature divine*”.

Dans son étude magistrale, le P. Sheridan a précisément montré comment la recherche de la sainteté dès sa jeunesse va conduire l'intellectuel Newman à rejeter peu à peu l'évangélicisme de ses premiers maîtres, principalement Scott, à partir de 1822, pour aboutir

*« à la synthèse finale dans les Conférences sur la Justification : sa découverte d'une nouvelle dimension de la grâce, le fait qu'il comprend que la régénération ne signifie pas simplement une amélioration morale, mais une divinisation »*<sup>385</sup>.

En même temps, en 1830-1835, Newman se plonge dans les Pères. Athanase devient l'un de ses grands héros, modèle du champion dont avait besoin l'Église de son temps. Or « *on ne peut lire saint Athanase sans être impressionné par l'importance que donne son système à notre divinisation dans le Christ. Car la divinisation chez Athanase fait tellement corps avec le mystère chrétien que, loin de nécessiter des preuves, la doctrine elle-même sert de base à la discussion pour prouver la divinité du Fils et celle du Saint-Esprit* »<sup>386</sup>. Il est symptomatique que dans la 3<sup>e</sup> Conférence sur la Justification, - la première de la série à tenter de préciser le sens du mot 'justification' - Newman entende à propos des rapports entre justification et sanctification, “*faire voir la connexion réelle qui existe entre ces deux doctrines, ou plutôt leur identité de fait, quoi qu'il en soit des variantes au plan du vocabulaire ou de la manière de classer ces notions*”<sup>387</sup>. Ce point est définitivement acquis puisque lors de la troisième édition, Newman précise dans la préface : “*si je n'adhérais pas encore en 1874 à la substance de ce que je publiais en 1838, je ne ferais pas réimprimer actuellement ce que j'écrivais alors en qualité d'anglican*”<sup>388</sup>. Seules deux mises au point sont alors faites<sup>389</sup> (on ne peut assigner plus d'une cause formelle à l'état de justice, et la présence de Jésus ressuscité dans l'âme est l'une de ces causes.)

---

<sup>385</sup> SHERIDAN, Th. L. *Newman et la justification*, Desclée 1968, p. 327

<sup>386</sup> SHERIDAN, Th. L. *Newman et la justification*, Desclée 1968, p. 367

<sup>387</sup> NEWMAN. *Les Conférences sur la doctrine de la Justification*, traduction française de Edmond Robillard et Maurice Labelle, Montréal, éd. Albert-le-Grand, 1980, p. 68

<sup>388</sup> op. cit., p. 5

<sup>389</sup> op. cit., pp. 5-8 Newman note que sa proposition de 1838 ‘on peut assigner plus d'une cause formelle à la justification’ n'est pas compatible avec la position catholique post tridentine quoique l'Église catholique ne la définit pas, “*ce qui laisse libre de tenir qu'elle n'est pas l'état de l'âme renouvelée mais le don divin qui la renouvelle.*” Et il ajoute que la seconde proposition “*l'une de ces formes est la présence de Notre Seigneur ; soit sa présence eucharistique, soit une présence voisine de celle-là*” n'est pas acceptable en l'état.

L'idée mère de ces *Conférences sur la justification* est que : *"le plus clair et le plus essentiel de l'acte divin de la justification, c'est le don de l'Esprit qui est présent au baptisé pour l'incorporer au Christ mort et ressuscité. Le théologien d'Oxford rejoint ici la grande leçon des Pères grecs selon lequel le Fils de Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu"*<sup>390</sup>.

Cette idée mère inclut le fait que le but précis de l'Incarnation rédemptrice est la nouvelle création de toutes choses dans le Christ comme l'explique la troisième conférence :

*"Une telle transformation des ombres en substances et des actes humains en gratifications divines, loin d'être une anomalie, est de règle dans la Nouvelle Alliance. Elle est le but précis pour lequel le Christ est venu : rassembler en un seul tous les éléments de bien qui étaient dispersés par le monde, pour se les approprier, pour les éclairer de sa lumière, pour les reformer et les refaçonner en lui-même. Il est venu réaliser un nouveau et meilleur commencement de toutes choses que celui qu'Adam a été et se constituer source première d'où désormais allait découler tous les biens [...] le Christ est venu pour dégager, libérer, fusionner, purifier, perfectionner. Et plus que cela, il est venu pour recréer, pour commencer une lignée nouvelle et construire sur la terre un nouveau royaume, afin que ce qui gisait encore sous le premier péché pût redevenir ce qu'il était au début, et même mieux encore. [...] il a assumé notre nature humaine pour qu'en lui, Dieu, elle revive et soit restaurée, pour que renée et rendue parfaite sur la Croix, elle pût communiquer ce qu'elle était devenue elle-même, telle une semence incorruptible, pour la vie de tous ceux qui la reçoivent dans la foi jusqu'à la fin des temps. Voilà la raison pour laquelle le Christ est appelé dans l'Écriture le 'Principe des œuvres de Dieu', le 'Premier-Né d'entre les morts', les 'prémices' de la Résurrection"*<sup>391</sup>.

Cette idée mère déborde ces *Conférences* et va habiter dorénavant sans cesse Newman théologien, non seulement formellement dans certains écrits volontairement

---

<sup>390</sup> HONORE, Jean, cardinal. *Les aphorismes de Newman*, Cerf, 2007, p. 116

<sup>391</sup> NEWMAN, *Les Conférences sur la doctrine de la Justification*, traduction française de Edmond Robillard et Maurice Labelle, Montréal, éd. Albert-le-Grand, 1980, pp. 178-179 ♦ Nous avons laissé la traduction de 'beginning' par 'Principe' car il s'agit en fait d'une allusion au mot grec 'archè'.

explicites, mais comme naturellement, tout au long de sa carrière.

- Formellement : en 1881 Newman publie une troisième édition en deux volumes des *Traité de saint Athanase* : un volume de traduction desdits Traités et un second<sup>392</sup> d'annotations alphabétiquement classées sur les termes théologiques du premier volume, lesquelles annotations révèlent sa propre saisie des sujets<sup>393</sup>.

A l'entrée « Sanctification » on lit :

*“Athanase insiste sérieusement sur l'exercice miséricordieux de Dieu qui ne nous a pas purement et simplement donné par le Christ la justification mais qui a fait que notre sanctification soit incluse dans le don, et la sanctification par la présence personnelle en nous du Fils. Après avoir dit, De Incarnatione §7, qu'accepter le simple repentir des pécheurs n'aurait pas convenu [eulogon], il continue “de plus le repentir ne nous fait pas échapper aux conditions naturelles, il ne fait que mettre fin au péché. S'il n'y avait donc que la faute sans les conséquences de la corruption, le repentir aurait suffi, mais si...”<sup>394</sup> cf. Incarnation et Liberté”*

Et l'entrée « Incarnation » commence ainsi :

*“Il y a alors deux raisons à l'Incarnation à savoir l'expiation pour le péché et le renouveau en sainteté et elles sont ordinairement liées l'une à l'autre chez Athanase [...] Et saint Léon parle du cours entier de la Rédemption c'est à dire de l'Incarnation, de l'expiation, de la régénération, de la justification etc.... comme d'un sacrement, ne traçant pas en lui de lignes distinctes entre les multiples agents, éléments ou étapes mais considérant qu'elle réside dans l'intercommunion de la personne du Christ et des nôtres. [...] Le ton de son enseignement est tout à fait caractéristique de celui des Pères et très semblable à celui de saint Athanase.”<sup>395</sup>*

Indépendamment de savoir dans quelle mesure cette remarque sur le “cours

---

<sup>392</sup> *Select Treatises of St. Athanasius in controversy with the Arians*, vol. II., Longmans, Green, & C<sup>o</sup>., 1903, p. 257.

<sup>393</sup> Cf. BOYCE, p. 254

<sup>394</sup> Nous reproduisons cette citation de la traduction du P. Camelot dans : ATHANASE D'ALEXANDRIE *Contre les païens et sur l'Incarnation du Verbe*, Sources Chrétiennes n°18, 1947, p. 220. La suite de la citation d'Athanase tronquée par Newman exprime en outre ‘notre sanctification’ comme une œuvre du Verbe dont nous avons perdu ‘la conformité de l'image’ qui ‘seul était capable de recréer toutes choses’.

<sup>395</sup> *Select Treatises of Athanasius*, vol. 2, p. 191, Longmans, 1903

*entier de la Rédemption*” chez les Pères est fondée, il est sûr qu’elle correspond intimement à la pensée de Newman !

- Ensuite, naturellement, c’est à dire fréquemment et spontanément, Newman ne considère pas le mystère de l’assomption dans le Verbe de notre nature dans sa dimension métaphysique sans y lire aussitôt son sens, qui est sa finalité globale ou ultime, à savoir la sanctification des hommes ou leur divinisation dont la porte d’entrée est la “*régénération*” ou “*nouvelle création*” dans le Christ.

Deux textes parmi d’autres sont révélateurs de cette vue quasi naturelle chez lui. Le premier se trouve dans *l’Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, dans l’application de la seconde note d’un développement homogène de la doctrine<sup>396</sup>. Considérant “*l’Incarnation comme la vérité centrale de l’Évangile et la source d’où nous avons à tirer les principes [...] annoncée spécialement en saint Jean et en saint Paul*”, Newman en tire neuf principes dont le sixième est : “*C’est l’intention de Notre-Seigneur, dans l’Incarnation, de faire de nous ce qu’il est lui-même ; c’est là le principe de la grâce, qui n’est pas seulement sainte mais sanctifiante*”<sup>397</sup>, idée qui n’apparaît pourtant qu’en filigrane – mais justement, l’œil de Newman l’y voit - dans une seule des quatre citations scripturaires faites immédiatement avant (2 Co. 8, 9) pour justifier ledit principe : “*car vous connaissez la libéralité de Notre Seigneur Jésus Christ, comment de riche il s’est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté*”.

L’autre texte, plus révélateur encore, mentionne de manière tout à fait imprévisible la place de Marie. Il se trouve dans le sermon sur le Fils incarné victime propitiatoire du 1<sup>er</sup> avril 1836, dimanche des Rameaux<sup>398</sup> que nous retrouverons plus en détail dans quelques pages.

Dans une première partie, Newman développe que c’est Dieu tout puissant en son Fils Incarné qui a souffert, c’est-à-dire l’idée précise d’Incarnation rédemptrice, il conclut qu’indépendamment des résultats pour nous de cette mort, celle-ci en tant que celle du Fils Incarné n’en conserverait pas moins une dimension absolument unique.

Puis la seconde partie développe les résultats de cette mort pour nous, à savoir

---

<sup>396</sup> *Essai*, p. 389 sq.

<sup>397</sup> *Essai*, p. 391

<sup>398</sup> *S.P. VI*, sermon n° 6 Le Fils incarné, victime propitiatoire, pp. 70-79

la réconciliation et l'expiation mais Newman l'introduit en annonçant un autre résultat : *“Or ce résultat nous est lui aussi révélé : nous serons réconciliés avec Dieu, nos péchés expiés, nous-mêmes recréés dans la sainteté”*. Le thème de la sanctification/recréation est donc annoncé comme troisième point du développement suivant ; pourtant il n'en sera plus du tout question jusqu'à la fin du sermon, sauf une unique et curieuse fois. Crainte d'être trop long (le sermon est déjà long) ? de paraître déborder le sujet principal « *le Fils victime expiatoire* » ? ou plus simplement cette mention annoncée ne lui aurait-elle pas échappé tant lui est naturel le lien entre la rédemption et la sanctification ou nouvelle création chez ses bénéficiaires ? En fait le thème de la sanctification est sous-jacent et récurrent à tout le sermonnaire de Newman et ce n'est pas par hasard que l'exergue du sermon choisi comme frontispice d'ouverture de l'ensemble de ses huit volumes de sermons, soit tiré de He 12, 4 : « *la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur* »<sup>399</sup>.

Toujours est-il que en un seul endroit de cette partie, Newman aborde ce thème de la sanctification, et il le fait de manière inattendue par rapport à tout ce qui précède dans ce sermon. Il établit en effet la possibilité d'un lien immédiat entre la sainteté requise en la nature de la victime expiatoire qui devait devenir “*prémices*” de la nouvelle création et la sainteté requise en son origine c'est à dire en Marie, selon ce raisonnement : notre humanité assumée par la divinité dans le Fils Incarné, est devenue par son immolation “*levain de sainteté*” pour ceux qui renaîtraient d'elle ; or la qualité requise pour cette humanité qui était “*ce qu'il y a de plus choisi*” dans notre nature, c'est d'être absolument sans souillure. Cette humanité, Dieu l'a tirée de la “*substance de la Vierge*” : on retrouve la position de la question du §3 du célèbre sermon sur l'Annonciation de 1832 qui fit accuser Newman d'enseigner l'Immaculée conception de Marie (“*quelle a dû être la pureté transcendante de celle que l'Esprit créateur a condescendu à couvrir de son ombre... quel était, à votre avis, l'état sanctifié de cette nature humaine dont Dieu forma son Fils sans péché quand on sait que nul ne peut tirer une chose pure d'une chose impure ?*”) mais avec la différence que maintenant cette nature “*transcendante*” ou parfaitement “*sanctifiée*” est qualifiée de “*prémices de l'Homme nouveau*”, la “*renaissance*” jouant le rôle de cause finale :

*“En lui [le Fils] elle [notre nature humaine] a payé toutes les lourdes dettes de*

---

<sup>399</sup> cf. VINCETTE, Pascale. ‘La structure des volumes individuels des sermons paroissiaux’. *Études Newmaniennes* n°25, Novembre 2009, pp. 34-35.

*son passé ; car par la présence en elle de la divinité, elle a acquis de transcendants mérites. Par cette présence, elle a été préservée du péché dès le commencement. Car la main divine avait choisi avec soin dans la Vierge Marie notre nature en sa plus remarquable manifestation ; il l'a préservée de toute souillure et en l'habitant de sa présence lui a conféré sainteté et puissance. Ainsi, une fois immolée sur la Croix et purifiée par la souffrance, elle est devenue prémices de l'Homme Nouveau, comme un divin levain de sainteté destiné à mener tous ceux qui le recevraient à la renaissance et à la vie spirituelle".*<sup>400</sup>



Revenons à notre sermon de mars 1837<sup>401</sup> sur le Mystère de la Sanctification. Voici la seconde prémisse pour établir que Marie est 'absolument nouvelle' :

② la nouvelle création, caractérisée par l'immunité absolue de tout mal, requiert une origine qui n'ait aucune part avec le 'vieil Adam'.

La première qualité intrinsèque de cette 'nouvelle création' ou 'régénération' est de "n'avoir aucune part avec le vieil Adam" :

*"Personne ne naît dans ce monde sans péché, ni ne peut se débarrasser du péché de sa naissance, si ce n'est par une seconde naissance opérée par l'Esprit. Comment donc le Fils de Dieu aurait-il pu venir comme Sauveur, saint, s'il était venu comme les autres hommes [...] ? [...] lui, se présentant à nous comme l'Agneau immaculé de Dieu, et comme le prêtre par excellence, ne pouvait pas venir de la façon qu'imaginaient les saintes femmes. Il vint d'une façon nouvelle et vivante, par laquelle lui seul est venu, et qui était la seule qui lui convînt. [...] Et parce qu'il était « incarné du Saint-Esprit par la Vierge Marie », il était donc « Jésus » c'est à dire un « sauveur du péché » [...] afin de nous rendre participants de sa nature divine [...].*

---

<sup>400</sup> S.P. VI, sermon n° 6, Le Fils incarné, victime propitiatoire, pp. 76-77. "His Hand had carefully selected the choicest specimen of our nature from the Virgin's substance; and, separating from it all defilement, His personal indwelling hallowed it and gave it power. And thus, when it had been offered up upon the Cross, and was made perfect by suffering, it became the first-fruits of a new man; it became a Divine leaven of holiness for the new birth and spiritual life of as many as should receive it."

<sup>401</sup> S.P. V, sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, pp. 83-92



*Lui, l'éclat de la gloire de Dieu, est venu dans un corps de chair qui était pur et saint comme lui-même [...] et il l'a fait pour nous, « afin que nous ayons part à sa sainteté » [...] Il est venu dans cette même nature d'Adam afin de nous communiquer cette nature telle qu'elle est dans sa Personne [...] Lui qui est le Fils, l'égal du Père, est venu pour être le Fils de Dieu dans notre chair, afin de nous élever aussi au rang de fils adoptifs et de devenir le premier de nombreux frères [...] Il est l'initiateur d'une nouvelle et invisible création, n'ayant eu aucune part avec le vieil Adam [...]*<sup>402</sup>

Le Christ, en tant que Sauveur de la création soumise au péché, devait être le "Saint" par excellence, et donc avoir une origine radicalement autre que celle dont l'humanité a héritée depuis la chute d'Adam : mais cette altérité qualitative fondamentale par rapport à la création déchuée depuis Adam est exprimée ici en termes de nouveauté radicale ou scripturairement parlant, de 'nouvelle création'. Toute aussi nouvelle que la nouvelle création qu'il inaugure, son origine devait être absolument immune de toute trace de péché, radicalement sainte : il devait "*venir d'une façon nouvelle*".

Sous la plume de Newman, on pressent ici que la convenance de l'Immaculée conception de la personne humaine de Marie, nécessaire à la sainteté absolument totale de celle de qui le Verbe prendrait sa nature humaine, puisse être requise au titre de la nouvelle création initiée par le Sauveur, et non pas seulement au titre de la dignité requise pour un Dieu qui s'incarne ou pour un Sauveur qui doit être exempté du mal dont il vient libérer ceux qui y sont soumis.

Il suffit d'appliquer analogiquement à la Vierge Marie la remarque faite plus loin par Newman ("*en effet, seule la nature régénérée peut prétendre servir le Très Saint*"<sup>403</sup>) à la lumière du principe énoncé plus tard dans son sermon catholique sur la convenance des gloires de Marie :

*"c'est une loi ordinaire de la manière de Dieu envers nous, que la sainteté personnelle doit être l'accompagnement de la haute dignité spirituelle d'un état ou d'une œuvre"* ;<sup>404</sup>

---

<sup>402</sup> S.P. V, sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, pp. 87-89.

<sup>403</sup> Ibid, p. 89.

<sup>404</sup> Sermon sur la convenance des Gloires de Marie, cf. Annexe, troisième texte, p. 260

pour que la sainteté intégrale de la Vierge Marie, - donc son origine immaculée - apparaisse comme une condition assortie à la 'régénération' ou 'nouvelle création' que devait opérer le Christ tiré de sa substance où Il fut conçu et de laquelle Il naquit, idée également présente dans le même sermon catholique :

*“par sa ressemblance avec elle était manifestée sa parenté avec lui. Sa sainteté à elle vient non seulement de ce qu'elle est sa Mère mais aussi de ce qu'il est son Fils”*

Il faut préciser que Newman, catholique, va adoucir le raisonnement qu'il tenait, anglican, quand il saisira, selon Velocci, *“que l'union hypostatique de soi aurait rendu Jésus immune de tout péché mais il se hâte de dire que la naissance d'une Vierge était ce qui convenait le plus”*<sup>405</sup>. Le raisonnement demeure donc, toutefois le rapport entre la condition de sainteté de la Vierge et celle de l'humanité assumée par le Verbe en Son Incarnation, n'est plus vu comme nécessaire mais comme ce qui convenait le plus.

Concluons : la situation de ce sermon de 1837, et déjà celle du sermon des Rameaux de 1836, est analogue à celle des sermons pour l'Annonciation de 1831 et surtout 1832 où Newman pose les prémisses nécessaires et suffisantes à la doctrine de l'Immaculée Conception de Marie sans aller jusqu'à l'affirmer explicitement : on retrouve ici aussi la simple mise au jour des prémisses nécessaires et suffisantes à l'idée que Marie appartient entièrement à l'ordre de la nouvelle création du fait qu'elle est la Mère de Celui qui en est les prémices.

---

<sup>405</sup> VELOCCI, Giovanni. “Introduzione” in NEWMAN *Opere, Maria*. Milano, Jaca Book, 1994 p. 37, note 85 renvoyant à NEWMAN *Notes de sermons*, trad. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p. 329 (6 nov. 1849)

## 2. Une certaine primauté et une primauté certaine de Marie.

En introduisant son commentaire des Litanies de Lorette qu'il regroupe sous l'intitulé 'Immaculée Conception', Newman commence par établir un lien entre 'Immaculée Conception de Marie' d'une part et 'primauté de Marie sur toutes les créatures' d'autre part. Au "2 Mai" Newman écrit : *"Elle [Marie] est la première des créatures, l'enfant de Dieu qui lui est le plus agréable, le plus cher et le plus proche"*<sup>406</sup>.

En quel sens est elle première ?

Ce n'est pas au sens de la sainteté morale qui la rend plus *"agréable, chère et proche"* de Dieu, puisque ces qualités énumérées par Newman sont ajoutées à celle de *"première"*. Ce n'est évidemment pas davantage au sens chronologique, la première créature étant Adam. Ce n'est pas seulement au sens de première *'des rachetés'* tant historiquement que qualitativement, puisque Newman la dit première *'des créatures'*. Il resterait donc que Marie soit première dans l'ordre de la finalité, selon l'ordre d'intention du plan du Dieu Créateur et Rédempteur.

Le commentaire du "3 Mai" semble bien confirmer ce sens.

Le "3 mai. Marie est la Virgo Purissima" qui expose l'objet du dogme de l'Immaculée conception de Marie, semble être un écho direct du texte d'*Ineffabilis Deus*. Newman pose que Dieu, dans un même et unique décret, en même temps qu'il a résolu de créer l'humanité, a résolu, et le salut de cette humanité par son Incarnation rédemptrice et l'Immaculée Conception comme rédemption spéciale de Marie pour qu'elle soit immune de tout mal et comblée en grâce. Il ajoute que ce mode spécial, qui a préservé et non seulement purifié Marie de tout péché, a fait d'elle une Ève qui n'aurait pas péché.

Il se place ainsi dans une autre perspective que celle de la convenance des moyens de l'Incarnation du Verbe, convenance qu'il n'évoque même pas ici. Cette

---

<sup>406</sup> Annexe, Sixième Texte, '2 Mai', p. 288 (ou trad. Pératé p. 54)

autre perspective est introduite par un thème fortement présent chez Newman mais absent de la Bulle : Marie “*filles de l’Ève qui n’a pas chuté*”<sup>407</sup>. Marie est ici considérée comme la créature humaine correspondant au paradigme voulu par Dieu quand Il créa l’humanité –correspondance qui est fruit de la Rédemption opérée par le Christ. C’est la perspective de l’ordre des fins du Dieu Créateur :

*“De toute éternité, Dieu le Père, Fils et Saint-Esprit, décréta la création de la race humaine et prévoyant la chute d’Adam, décréta de racheter cette race entière par l’Incarnation et la souffrance du Fils sur la Croix. Dans ce même instant éternel et insondable où le Fils naît du Père fut aussi pris le décret de la rédemption de l’homme par Lui. Celui qui est né de toute éternité, est né par un éternel décret pour nous sauver dans le temps et racheter la race entière et la rédemption de Marie fut déterminée de cette manière spéciale que nous appelons l’Immaculée Conception. Il fut décrété non pas qu’elle serait purifiée du péché, mais qu’elle en serait préservée dès le premier instant de son existence de telle sorte que le Mauvais n’eût jamais rien en elle qui lui appartînt. Elle fut donc enfant d’Adam et Ève comme elle l’eût été s’ils n’eussent pas péché.”*<sup>408</sup>

Et au “4 mai. Marie est la Virgo Prædicanda”, Newman précise – c’est nous qui soulignons :

*“Quand tout semblait perdu [...] afin de montrer ce que la nature humaine son œuvre, était capable de devenir, afin de montrer combien Il pouvait [...] renverser toutes les conséquences de la Chute [...] notre Seigneur commença avant même Sa venue, par faire son plus merveilleux acte de rédemption dans la personne de celle qui devait être sa Mère.”*<sup>409</sup>

Objet de ce plus merveilleux acte de rédemption, Marie réalise ce que Adam et Ève, et l’humanité depuis eux, n’ont pas réussi du fait de leur péché.

Ce thème de la ‘réussite’ qu’est Marie apparaîtra de nouveau dans la *Lettre à Pusey*<sup>410</sup> tout comme il était déjà présent dans le sermon de 1849 :

---

<sup>407</sup> L.P., p. 64

<sup>408</sup> Annexe, Sixième Texte, ‘3 Mai’, p. 289 (ou trad. Pératé p. 56)

<sup>409</sup> Annexe, Sixième Texte, ‘4 Mai’, p. 290 (ou trad. Pératé p. 57)

<sup>410</sup> L.P., p. 64

*“Marie est donc un exemple et plus qu’un exemple, dans la pureté de son âme et de son corps, de ce que l’homme était avant sa chute et de ce qu’il aurait été s’il s’était élevé jusqu’à sa pleine perfection”<sup>411</sup>.*

Cette primauté certaine de Marie la situe par rapport aux autres créatures en tant que réalisation parfaite du projet créateur divin. A ce titre elle est absolument unique parmi toute l’humanité puisque, dès Adam et Ève, toute l’humanité sans exception a échoué. *“Rien de la difformité du péché ne lui appartient jamais”* au point que *“Marie ressemble de telle sorte à son divin Fils que, la sainteté de sa divinité Le mettant à part de toutes les créatures, la plénitude de grâce qui est en elle la met à part, elle aussi, de tous les anges et de tous les saints”<sup>412</sup>.*

Cette primauté de réussite est le fruit de la parfaite collaboration de Marie aux grâces dont elle fut l’objet :

*“Est-ce faire violence à la raison que de conclure que celle qui devait coopérer à la rédemption du monde reçut pour le moins autant de puissance d’en haut que celle qui, donnée à son époux comme collaboratrice, coopéra avec lui, en fin de compte, seulement à la ruine du monde ? Si Ève fut élevée au-dessus de la nature humaine par ce don moral intérieur que nous appelons grâce, y a-t-il témérité à dire que Marie jouit d’une grâce encore plus grande ? Cette considération donne tout son sens à la salutation « pleine de grâce » que lui adresse l’Ange. Cette interprétation du terme original est indubitablement la bonne, dès qu’on écarte la thèse communément reçue par les protestants, selon laquelle la grâce est seulement une approbation ou acceptation extérieure, correspondant au mot « faveur »”<sup>413</sup>*

*“Ces trois Pères [anténicéens] déclarent unanimement que, dans l’Incarnation, Marie ne fut pas un simple instrument tel qu’on peut le dire de David ou de Juda. Ils déclarent qu’elle coopéra à notre salut non pas simplement par la descente du Saint-Esprit sur son corps, mais par des actes spécifiquement saints, effets du Saint-Esprit dans son âme ; que, si Ève perdit ses privilèges en péchant, Marie acquit des privilèges par les effets de la grâce ; que si Ève fut désobéissante et incrédule,*

---

<sup>411</sup> Annexe p. 253

<sup>412</sup> M.D, ‘9 Mai’ (traduc. Pératé) p.26.

<sup>413</sup> L.P., p. 63

*Marie fut obéissante et crut ; que si Ève fut une cause de ruine pour tous, Marie fut pour tous une cause de salut ; que si Ève prépara le terrain pour la chute d'Adam, Marie prépara la réhabilitation opérée par Notre Seigneur ; et ainsi, tandis que le don gratuit ne fut pas comme la faute mais beaucoup plus grand, il s'ensuit que si Ève coopéra dans l'élaboration d'un grand mal, Marie coopéra dans l'élaboration d'un bien beaucoup plus grand.*<sup>414</sup>

Le fondement de cette primauté est sa pleine correspondance au projet divin :

*“Comme les autres elle est venue sur terre pour faire une œuvre, elle a eu une mission à accomplir ; sa grâce et sa gloire ne sont pas pour elle même mais pour Celui qui l'a faite ; il lui fut confié la garde de l'Incarnation, tel est son office attribué (« Une Vierge concevra et enfantera un Fils et on lui donnera le Nom d'Emmanuel » [Is. 7, 14]). [...] Elle fut dès le premier instant, revêtue de sainteté, prédestinée à la persévérance, lumineuse et glorieuse aux yeux de Dieu ; jusqu'à son dernier soupir, elle ne cessa jamais de produire des actes méritoires. Elle fut absolument « le chemin du juste qui, telle la lumière du matin dont l'éclat avance et croît jusqu'au plein jour » [Prov. 4, 18]. L'innocence de la pensées, des paroles et des actes, dans les petites choses comme dans les grandes choses, en matière vénielle comme en matière grave n'est assurément que la conséquence naturelle et évidente d'un tel commencement. Si Adam avait pu se garder lui-même du péché dans son premier état, combien plus devons nous attendre de l'immaculée perfection de Marie.*

*Telle est sa prérogative de perfection immaculée, et elle est, comme sa maternité, pour l'Emmanuel ; d'où elle répond au salut de l'Ange, 'Gratia plena', par l'humble reconnaissance, 'Ecce ancilla Domini', « Voici la servante du Seigneur » [Luc 1, 38]*<sup>415</sup>

En résumé, on pourrait exprimer ainsi cette thèse :

③ La primauté de Marie est dite d'elle par rapport à toutes les créatures (hormis l'humanité du Sauveur) envisagées selon la réussite de leur fin voulue par le Créateur

---

<sup>414</sup> L.P., p. 53.

<sup>415</sup> Sermon sur les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils, cf. Annexe, pp. 250-254.

et incluant leur collaboration à sa Grâce.

Cette primauté de la personne de Marie est toutefois relative à la primauté absolue du Christ, c'est à dire du Verbe incarné et rédempteur - comme l'explicitera la prochaine section :

*“le Christ est le premier né par nature ; la sainte Vierge l'est dans un ordre moins sublime, celui de l'adoption”<sup>416</sup>.*

Il faut prolonger ici, mais selon le thème de la 'nouvelle naissance', l'étude ébauchée plus haut à propos de la *Lettre à Pusey*, sur la causalité de Marie dans la Rédemption que saint Irénée mettait en œuvre dans le parallèle avec Ève.

Le rapport entre le “Premier-né” et la “première-née” se fonde sur la primauté du Premier né. Le Premier-né et la première-née n'entretiennent pas le même rapport avec, disons, la “première naissance” puisque le premier y est selon un ordre ‘per se’ et la seconde, un ordre ‘par adoption’ : les notions de “premier-né” mais aussi de “régénération”, “nouvelle naissance” ou “nouvelle création” qui sont équivalentes, ne sont donc pas univoques. Ici Newman nous aide en distinguant un sens causal, de principe générateur, et un sens réceptif, de premier de la série engendrée.

Le sermon sur les œuvres nouvelles de l'Évangile<sup>417</sup>, commence par affirmer que “la création nouvelle ou le second commencement ou la régénération du monde qui nous a été accordée par le Christ” a été fermement et avec insistance établie par saint Paul, cité une dizaine de fois après quelques prophètes. Dans cette liste, Newman glisse une citation inattendue de l'Apocalypse<sup>418</sup>, de la Lettre à l'Église de Laodicée, qu'il tire de son contexte pour l'appliquer au Christ comme premier-né : “« premier-né de toute créature » ou comme il se nomme lui-même dans le livre de l'Apocalypse : le « Principe de la création de Dieu »”. C'est le sens actif, de principe générateur, de “premier-né”. Dans le même sens, le sermon sur le Mystère de la Sanctification déclare le Christ “initiateur d'une nouvelle et invisible création, n'ayant eu aucune part avec le vieil Adam<sup>419</sup>” et en outre cause exemplaire : “le Christ qui est le commencement et le modèle de la nouvelle

---

<sup>416</sup> *Essai*, p.52.

<sup>417</sup> S.P. V, Sermon n° 12, Les œuvres nouvelles de l'Évangile, p. 148. Sermon prêché le 26 janvier 1840.

<sup>418</sup> Apoc. 3, 14.

<sup>419</sup> S.P. V, Sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, p. 89.

création<sup>420</sup>”

Marie n'est évidemment pas “*première-née*” en ce sens de principe, initiateur ou modèle, mais au sens de première bénéficiaire, aussi bien temporellement que qualitativement. Dans le *Memorandum* à Wilberforce, Marie est dite “*de tous les simples fils d'Adam, au sens le plus vrai, le fruit et l'acquisition de Sa Passion [...] aux autres, Il donne la grâce et la régénération à un certain point de leur existence terrestre ; à elle dès le tout début*”<sup>421</sup>.

Pour autant, Marie n'a-t-elle aucun rôle actif vis à vis de la série de ceux qui sont “*renés*” ou même vis à vis de l'humanité du Premier-né qu'elle lui a donnée en devenant sa Mère ? et le Premier-né n'est il pas lui même bénéficiaire de la nouvelle création dans la mesure où il est engendré en tant qu'homme ? L'articulation des différentes connotations de la notion de ‘premier-né’ doit donc être plus précisément examinée, à l'intérieur de la ferme distinction :

④ il faut distinguer “*premier-né*” au sens de “*principe de la nouvelle naissance*” et au sens de “*premier bénéficiaire de la nouvelle naissance*”.

Toutefois on peut retenir dès maintenant que l'Immaculée Conception de la Vierge, étant le fruit parfait de la Rédemption du Christ en elle et faisant appartenir Marie de plein pied à la nouvelle création, est déjà la manifestation de la victoire du Christ et l'inauguration de la nouvelle création.

Déjà le jeune Newman prêchait le 25 mars 1832 qu’ “*en elle [Marie] les destinées du monde allaient être renversées et la tête du serpent brisée*”<sup>422</sup> et il développe la même idée dix huit ans plus tard<sup>423</sup>, devenu catholique :

“*Le cours des âges devait être renversé ; la tradition du mal devait être brisée ; un portail de lumière devait être ouvert au milieu de la ténèbre pour l'arrivée du Juste ; — une Vierge le conçut et enfanta. Il était convenable pour son honneur et sa gloire, que celle qui était l'instrument de sa présence corporelle, dût être la première*

---

<sup>420</sup> op. cit. p. 91.

<sup>421</sup> cf. *Annexe*, p. 269.

<sup>422</sup> *S.P. II*, Sermon n° 12, La Vénération qui lui est due, p. 119.

<sup>423</sup> Sermon sur les gloires de Marie pour l'amour de son Fils, cf. *Annexe*, pp. 253-254.



*un miracle de sa grâce ; il était convenable qu'elle dût triompher là où Ève avait failli et qu'elle dût « écraser la tête du serpent » [Gn 3, 15] par l'immaculée perfection de sa sainteté. Certes, à certains égards, la malédiction ne fut pas renversée ; Marie vint dans un monde déchu et subit elle-même ses lois et tout comme le Fils qu'elle enfanta, fut exposée à la souffrance de l'âme et du corps, et soumise à la mort ; mais jamais elle ne fut sous le pouvoir du péché.”*

### 3. Au principe : le Verbe Incarné.

Le sens de l'expression scripturaire et théologique de “*premier-né*” s'enracine dans l'Ancien Testament<sup>424</sup>. Newman y fait une allusion substantielle en introduisant un sermon pour la fête de la Purification de Marie en 1831<sup>425</sup>. Il n'est pas inutile de la développer.

La notion de “*premier-né*” des hommes ou des animaux renvoie à celle des prémices dont l'offrande religieuse était prescrite et dont elle n'est en fait qu'une application particulière, les prémices étant les premiers produits du sol, considérés comme les meilleurs de toute la récolte dont ils forment le commencement. En Israël comme en Égypte, à Babylone, chez les Grecs et les Latins, ces primeurs étaient offerts à la divinité, mais la loi mosaïque en déterminait l'obligation, les modalités et le sens. Celui-ci est complexe : si l'offrande équivalait à un geste de reconnaissance envers Dieu, maître de la vie, commun à toutes les religiosités, la prescription de Deut 26, 3-10 en fait une réponse à la libéralité divine envers ceux qui en sont les bénéficiaires au cours de l'histoire. Que le don de Dieu appelle le don de l'homme, principe d'une portée universelle, est appliqué ici dans un sens historique particulier.

Le second aspect essentiel de cette consécration des primeurs à Dieu, était la

---

<sup>424</sup> HAURET, Charles. ‘Prémices’ *Vocabulaire de Théologie Biblique*. Paris, Cerf, 1989, cc. 1016-1019.

<sup>425</sup> S.P. II, Sermon n° 10 (pour la Purification), Secrètes et soudaines sont les manifestations de Dieu, p. 102.

sanctification espérée pour toute la récolte, la partie valant pour le tout, idée reprise naturellement par saint Paul en Rm 11, 26. Des biens terrestres et profanes passent dans leur ensemble, par la consécration de leurs prémices, dans le domaine du sacré. Cette idée qu'une partie consacrée exerce sur la masse une action sanctifiante se retrouve dans toute la Bible, Ancien et Nouveau Testament. En particulier,

*“dans l'ordre de la création, comme dans celui de la rédemption, le Christ réalise les deux notions contenues dans la notion de prémices : priorité et influence. L'image évolue en Rm 8, 23 où les prémices de l'Esprit désignent l'anticipation et la garantie du salut final des chrétiens.”*<sup>426</sup>

Enfin, l'Ancien Testament associe fréquemment aux prémices la dîme avec lesquels elle se confondra souvent. Certains textes vétérotestamentaires tardifs vont même atténuer l'aspect sacrificiel de l'offrande des prémices au point d'assimiler celle-ci au paiement de la dîme mais finalement la dîme va s'en dissocier et constituer un impôt séparé. Cependant l'aspect sacrificiel perdurera dans le cas particulier des *“premiers-nés”* qu'il faut racheter, puisque Dieu refuse les sacrifices humains. Plus tard ce rachat sera assuré globalement pour tout le peuple par la tribu de Lévi, la tribu sacerdotale<sup>427</sup>, dont les membres sont voués à tenir la place des premiers nés.

Sous la plume de Newman, c'est évidemment lorsqu'il traduit les discours de saint Athanase contre les ariens que le terme de *“premier-né”* revient le plus fréquemment.

On a déjà noté l'osmose profonde entre la christologie de Newman et celle du Père alexandrin, *“le champion de la vérité”*<sup>428</sup>. Cette osmose saute aux yeux notamment dans le fait que chez lui également *“la considération de la filiation divine du Verbe est première et doit le rester”*<sup>429</sup> au point de ne pas imaginer pouvoir introduire un discours sur le Christ *“autrement que par l'énoncé de la vérité initiale dont découle tout le reste : celle du Fils de Dieu, en tout égal au Père, dont l'incarnation implique l'humiliation indispensable pour notre salut”*<sup>430</sup>.

---

<sup>426</sup> Charles HAURET op. cit. c.1017.

<sup>427</sup> GERARD, André-Marie. 'premiers-nés' in *Dictionnaire de la Bible*, Laffond, Paris, 1989, , p. 777.

<sup>428</sup> *Apologia*, p. 158.

<sup>429</sup> HONORE, Jean, cardinal. *La pensée christologique de Newman*, Desclée, 1996, p. 66.

<sup>430</sup> op. cit., ibid. Pour autant Newman ne sera jamais victime à son insu d'une déviation apollinariste voire docète comme le montre magistralement l'étude des textes faites par le cardinal Honoré, op. cit. pp. 66-79.

On peut légitimement estimer que Newman a fait siennes les distinctions opérées par saint Athanase sur la notion de “*premier-né*” appliquée au Christ dans les discours qu’il traduisit deux fois en anglais et dont il fit deux éditions à trente ans de distance, la deuxième édition ayant été notablement modifiée dans sa présentation. En fait “*Newman a toujours gardé son attention fixée sur saint Athanase*”<sup>431</sup>.

Il faut d’abord distinguer les notions de “*Fils Unique*” et “*(Fils)Premier-né*” :

*“62 [...] un monogène est monogène du fait qu’il n’y a pas d’autres frères, tandis qu’un premier-né est dit premier-né précisément à cause des autres frères. Voilà pourquoi nulle part dans les Écritures il n’est dit « Premier-né de Dieu » ni « créature de Dieu ». Les termes « Monogène », « Fils », « Verbe » et « Sagesse » impliquent une relation et une appartenance en propre à l’égard du Père. [...] En revanche le terme « Premier-né » suppose la descente au sein de la création, car c’est de celle-ci qu’il est dit « Premier-né » [...]*

*[...] Car le même ne peut être à la fois Monogène et Premier-né, à moins que ce ne soit sous des rapports différents : Monogène, d’une part, à cause de la génération qui lui vient du Père, comme il a été dit, et Premier-né, d’autre part, à cause de sa descente au sein de la création et du fait qu’il est devenu le frère d’une multitude. [...]*

*63. Ce n’est donc pas parce qu’il est issu du Père qu’il a été appelé Premier-né, mais parce qu’en lui a été faite la création [...]*<sup>432</sup>

Ensuite, la notion de “*premier-né*” recouvre elle même trois notions différentes selon ce par rapport à quoi ou à qui le Christ est “*premier-né*” : Premier-né des frères, premier-né des morts, premier-né de la création :

*“[...] il a été appelé « Premier-né parmi une multitude de frères » (Rm 8, 9) à cause de la parenté de la chair, « Premier-né d’entre les morts » (Co 1, 18) parce que c’est de lui et après lui que vient la résurrection des morts, et « Premier-né de toute la création » (Col 1, 15) à cause de la philanthropie du Père, à cause de laquelle non*

---

<sup>431</sup> GAUTHIER, Pierre. ‘Newman, éditeur de saint Athanase’ *Études Newmaniennes*, XXI, 2005, pp. 111-128.

<sup>432</sup> *Select Treatise of St Athanasius*, Oxford, Parker & C° & Rivingston, 1877, pp. 371-372 (texte de 1842-1844). La traduction française ci dessus n’a pas été faite sur cette traduction anglaise de Newman mais est celle de Adelin ROUSSEAU dans ATHANASE D’ALEXANDRIE *Les Trois Discours contre les Ariens*, Lessius, 2004, pp. 200-201. La version anglaise de Newman et celle, française, d’A. Rousseau correspondent d’ailleurs parfaitement en ce qui concerne cette citation.

*seulement c'est dans son Verbe que toutes choses subsistent (cf. Co 1, 17), mais c'est en lui que la création elle-même, selon la parole de l'Apôtre, « attendant la révélation des fils de Dieu sera un jour libérée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 19. 21). Quand elle aura ainsi été libérée, le Seigneur sera Premier-né également pour elle tout comme pour tous ceux qui auront été adoptés comme enfants, afin que, tandis qu'il sera dit premier, ce qui viendra après lui demeure à jamais, en tant que dépendant de ce « commencement » que sera le Verbe”*<sup>433</sup>.

La primauté de naissance du Christ apparaît donc triple : quant à l'humanité, quant aux ressuscités et quant à la création toute entière. Sur fond des connotations du sens vétérotestamentaire du terme rappelé plus haut, on peut la résumer ainsi :

- “*premier-né des frères*” renvoie à une priorité de qualité : comme les prémices il est la meilleure partie de tous les hommes par l'humanité qu'il assume en s'y incarnant,

- “*premier-né des morts*” renvoie à une priorité temporelle (c'est après lui que vient la résurrection des morts) mais aussi d'influence (c'est de lui que vient la résurrection des morts)

- “*premier-né de la création*” renvoie à une priorité à la fois d'influence actuelle (c'est dans le Verbe que toute chose subsiste) et d'anticipation (c'est en lui que la création sera un jour libérée de l'esclavage de la corruption) et même de réalisation finale en tant qu'achèvement de cette anticipation (quand la création aura été libérée, celle-ci, devenue nouvelle, et les frères adoptifs du Premier-né auront toujours le Premier-né comme principe car ils seront alors sans cesse en dépendance de ce commencement d'eux même qu'il sera à jamais).

- On peut ajouter aussi cette idée typiquement newmanienne que cette primauté est une fin intrinsèque du mystère de l'Incarnation. Newman écrit ainsi dans le sermon sur le Temple visible, prononcé à la Pentecôte 1840 :

*“Personne ne saurait le nier, une des raisons essentielles de la venue du Christ était de soumettre le monde, d'en revendiquer la domination, d'affirmer ses droits*

---

<sup>433</sup> ATHANASE D'ALEXANDRIE *Les Trois Discours contre les Ariens*, Lessius, 2004, p. 202.

*sur lui, de détruire l'autorité usurpée de l'ennemi, de se montrer à tous les hommes, et de régner. C'est lui, l'arbre issu du grain de moutarde « destiné à étaler sans bruit ses branches pour abriter sous son ombre tous les pays du monde » [...] Le ciel et la terre étaient jusque là séparés. Son intention était par sa grâce de les réunir, en rendant la terre semblable au ciel. Il était dans le monde depuis les origines, et les hommes adoraient d'autres dieux ; il s'est incarné, et le monde « ne l'a pas connu [...] » Mais il est venu pour les amener à le recevoir, à le connaître, à l'honorer. Il est venu pour absorber le monde en lui ; et comme il est lumière, pour que le monde aussi devienne lumière [...] Tout devait être renouvelé par son œuvre, mais il n'a rien utilisé de ce qui existait, de sorte à faire sortir tout de rien. [...] »<sup>434</sup>*

Les trois premières dimensions de cette “primauté de naissance” peuvent s’engendrer l’une l’autre.

Newman, dont on sait qu’il ne sépare pas l’Incarnation de sa finalité rédemptrice, en donne un magnifique exemple dans le sermon sur le Fils Incarné, victime propitiatoire du 1<sup>o</sup> Avril 1836<sup>435</sup> déjà évoqué. La tonalité encore fortement anglicane de ce sermon n’entame pas la force de la vision de Newman qui lit à la fois dans la “*primauté des frères*” la condition de la “*primauté des morts*” -ou plutôt déjà celle de “*l’Homme Nouveau*”, de la “*nouvelle création*” dont elle est les prémices- et dans cette dernière primauté, celle des morts ou de la nouvelle création, ce à quoi est ordonnée la première, “*la primauté des frères*”.

Le présupposé est la primauté absolue du “*Premier-né des frères*” du fait que sa Personne est divine ; le moyen terme est le mystère de la Croix comme mort vivifiante ; la condition de possibilité est la perfection de la nature humaine assumée par l’Incarnation du ‘Premier né des frères’ et, puisqu’il la prend de la Vierge Marie, la perfection de celle-ci en sa Mère :

*“Ainsi donc, nous croyons que lorsque le Christ a souffert sur la croix, notre nature a souffert en lui. La nature humaine, corrompue après la chute, était sous le coup de la colère divine, sans espoir de rentrer en faveurs tant qu’elle n’aurait pas*

<sup>434</sup> S.P. VI, sermon n° 20, Le Temple invisible, pp. 248-249.

<sup>435</sup> S.P. VI, sermon n° 6, Le Fils incarné, victime propitiatoire, pp. 69-70.

*expié son péché dans la souffrance. Pourquoi le fallait-il ? Nous n'en savons rien ; mais on nous dit explicitement que nous sommes les « enfants de la colère », que « personne ne sera justifié devant lui par la pratique de la loi », que « les impies seront précipités dans l'enfer et tous ceux qui oublient Dieu ». Le Fils de Dieu a donc endossé notre nature, de sorte qu'en lui elle accomplisse dans la souffrance ce qui lui était en elle-même impossible. Ce qu'elle ne pouvait faire seule, elle pouvait le faire dans le Christ. Et lui, il a gardé notre nature pendant toute une vie d'expiation. Il l'a gardée jusqu'à l'agonie et à la mort. En lui la nature humaine pécheresse est morte et ressuscitée. Lorsqu'elle est morte en lui sur la Croix, cette mort fut sa nouvelle création<sup>436</sup>. En lui elle a payé toutes les lourdes dettes de son passé ; car par la présence en elle de la divinité elle a acquis de transcendants mérites. Par cette présence, elle a été préservée du péché dès le commencement. Car la main divine avait choisi avec soin dans la Vierge Marie notre nature en sa plus remarquable manifestation ; il l'a préservée de toute souillure et en l'habitant de sa présence lui a conféré sainteté et puissance. Ainsi, une fois immolée sur la croix et purifiée par la souffrance, elle est devenue prémices de l'Homme Nouveau, comme un divin levain de sainteté destiné à mener tous ceux qui le recevraient à la renaissance et à la vie spirituelle. Et comme le dit l'Apôtre, « si un seul est mort pour tous, alors tous sont morts ». Et encore : « Notre vieil homme a été crucifié avec lui, pour que fût détruit ce corps de péché » ; et « avec le Christ, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, Dieu nous a fait revivre ; avec lui il nous a ressuscités et fait asseoir aux cieux, dans le Christ Jésus ». Ainsi, « nous sommes les membres de son corps », de sa chair et de ses os. « Qui mange sa chair et boit son sang a la vie éternelle car de fait sa chair est vraiment une nourriture et son sang une boisson » ; et ceux qui « mangent sa chair et boivent son sang demeurent en lui et lui en eux ».<sup>437</sup>*

Ainsi la “main divine” devait choisir en Marie en vue de l'Incarnation, “la nature humaine en sa plus remarquable manifestation” afin que dans cette assomption, elle devienne “prémices de l'Homme Nouveau”. Et la “plus remarquable manifestation” de la

<sup>436</sup> Nous nous sommes permis de retraduire plus littéralement la phrase de Newman : “When it died in Him on the Cross, that death was its new creation” cf. <http://www.newmanreader.org/works/parochial/volume6> . L'édition du Cerf portait : “Lorsqu'elle est morte avec lui sur la croix, elle a trouvé dans la mort sa nouvelle vie”. p. 76.

<sup>437</sup> S.P. VI, sermon n° 6, Le Fils incarné, victime propitiatoire, pp. 76-77.

nature humaine reçue de Marie par le Christ est d'être "*préservée de toute souillure*" et, habitée de la présence divine, "*emplit de sainteté et de puissance*". Mais alors, comment la nature humaine en Marie, Mère du Christ, n'aurait elle pas été assortie, cohérente avec celle, "*la plus remarquable*", du Christ qui en est issue et qui fut "*choisie avec soin*" ?

Ce développement de Newman suppose en germe le raisonnement qu'il développera dans son sermon catholique de 1849 sur "*les Convenances des gloires de Marie*."

A peine trois semaines après, dans le sermon sur le Christ, Fils de Dieu fait homme, (quoique placé juste avant dans l'édition imprimée) Newman commente dans le même sens et plus en détail l'exergue tirée de l'épître aux Hébreux : "*Le Christ, lui, survenu comme grand prêtre des biens à venir, traversant la tente plus grande et plus parfaite qui n'est pas faite de main d'homme, c'est à dire qui n'est pas de cette création*" (He. 9, 11) :

*"Venons-en maintenant au troisième point, et considérons avec quelle compassion il a pris notre nature humaine, et ce qu'implique cet acte de compassion. Le texte parle d'une « tente plus grande et plus parfaite », c'est-à-dire plus grande que tout objet de cette terre. Cette tente signifie sa chair pure et sans péché, miraculeusement formée de la chair de la bienheureuse Vierge Marie, et c'est pourquoi il est dit qu'elle « n'était pas de cette construction », ou plus littéralement « pas de cette création », car c'est par une création nouvelle qu'il a pris forme, par la descente même du Saint-Esprit. C'est dans cette tente nouvelle et parfaite qu'il est entré. Il y est entré non pour s'y confiner, non pour s'y circonscrire. Le Très-Haut n'habite pas de temples faits de mains d'hommes. Même si ce sont ses propres mains qui ont « fait et façonné » ce temple, il n'a cependant cessé d'être ce qu'il était en se faisant homme, mais il restait le Dieu infini manifesté dans la chair sans être modifié par elle. Il a revêtu notre nature pour en faire l'instrument de ses desseins, non pour qu'elle soit un agent de l'œuvre à accomplir."* <sup>438</sup>

L'idée de fond encore une fois, mais particulièrement nette ici, est que la nature humaine assumée par le Verbe dans son Incarnation devait être une nature recréée

---

<sup>438</sup> S.P. VI, sermon n° 5, Le Christ, Fils de Dieu fait homme, pp. 63-64.

pour servir au dessein divin ; or, c'est de la Vierge Marie qu'il l'a tient.

Ce qui est requis, en amont, c'est que la nature humaine en celle dont serait tiré l'humanité du Verbe Incarné qui devait devenir les prémices de l'Homme Nouveau, devait bien être dans un état théologal homologue, devait relever aussi de la "*nouvelle création*".

Ce qui est requis, en aval, c'est que cette homologation est motivée par le dessein divin qui la commande, lequel dessein ou "*grand Mystère*" est celui de la création nouvelle dans le Christ Incarné comme l'explicite par exemple le sermon sur le Mystère de la sanctification :

*" le grand mystère dont la miséricorde est le commencement, et la sainteté la fin ; [...] il est venu dans cette même nature d'Adam, afin de nous communiquer cette nature telle qu'elle est dans sa Personne [...] afin de nous rendre participants de sa nature divine [...] pour nous élever à cette pureté immaculée et à cette plénitude de grâce qui sont en lui. Lui, qui est le fondement et le type même de toutes choses, est venu pour être le commencement et le type de la race humaine, le premier-né de toute la création. Lui qui est la lumière éternelle est devenu la lumière des hommes [...] Lui qui est le Fils, l'égal du Père, est venu pour être le Fils de Dieu dans notre chair, afin de nous élever aussi au rang de fils adoptifs, et de devenir le premier de nombreux frères. Et c'est pourquoi la collecte que nous disons pour ce temps, après avoir parlé de notre Seigneur comme du Fils unique, né dans notre nature d'une vierge pure, se met à parler de notre nouvelle naissance, de notre statut de fils adoptifs, et du renouvellement opéré par la grâce du Saint-Esprit."*<sup>439</sup>

La mention "*né dans notre nature d'une vierge pure*" où il faut donner à "*pure*" sa valeur maximale de "*immaculée*" (l'idée étant acquise par Newman dès 1831-1832) est remarquable puisque cette incise n'est appelée ni par le contexte ni par le raisonnement portant sur notre sainteté comme fin de l'Incarnation. Si Newman l'ajoute, c'est que dans son esprit la pureté radicale de celle qui devait fournir la nature promise à devenir les prémices de la nouvelle création est liée à cette finalité de l'Incarnation.

Cependant, même sans cette mention, ce passage confirme notre analyse du

---

<sup>439</sup> S.P., V, sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, pp. 87-88.



sermon sur le Christ, Fils de Dieu fait homme selon laquelle Newman voit dans la nouvelle création de notre nature non pas une simple sanctification, au sens d'amélioration purement morale de la nature pécheresse issue d'Adam, mais une communication de la nature humaine telle qu'elle subsiste dans le Christ selon la formule du sermon sur le Mystère de la Sanctification de mars 1837<sup>440</sup> – indépendamment de notre participation à la nature divine dans le Christ.

Le Christ, principe ou Premier-né de la nouvelle création, ne pouvait naître dans un état pécheur issu de parents pécheurs : il devait être radicalement saint dès son origine aussi humaine. L'Immaculée Conception de sa Mère, désignant l'absolue séparation en elle de la nature humaine d'avec le péché et le monde du péché jusque dans sa racine, apparaît alors comme une condition requise pour que le Verbe Incarné devienne le premier né de la nouvelle création. D'où, en résumé, une nouvelle thèse :

⑤ L'Incarnation Rédemptrice du Christ inaugurant la "nouvelle création" : c'est aussi à ce titre qu'est requise l'Immaculée Conception de Sa Mère.

On peut maintenant apporter quelques précisions au rapport entre le Christ Premier né et Marie Première-née, laissé en suspens dans la section précédente.

• LA NOUVELLE OU SECONDE ÈVE.

En présentant la *Lettre à Pusey*, nous avons relevé que la causalité de Marie dans l'œuvre du salut à l'instar de la causalité d'Ève dans la chute est une idée chère à Newman. Cette idée est tirée du parallèle établi par les Pères entre Adam et Ève et le nouvel Adam et la nouvelle Ève : *"Lors de leur condamnation, un événement fut annoncé pour un lointain avenir : les mêmes trois parties devraient alors se rencontrer de nouveau, le serpent, la femme et l'homme. Mais l'homme devait être un nouvel Adam et la femme une nouvelle Ève, et la nouvelle Ève devait être la mère du nouvel Adam"* <sup>441</sup>

La nouvelle Ève appartenant à la nouvelle création comme première-née par la grâce de Son Fils et le nouvel Adam comme Premier-né dans son principe, poser que *"la nouvelle Ève devait être la mère du nouvel Adam"*, c'est poser que le Premier-né hérite de la première-née sa naissance temporelle et sa nature humaine en état de

---

<sup>440</sup> S.P. V, *ibid.*

<sup>441</sup> L.P., p. 49.

nouvelle création. C'est dire de façon équivalente que grâce à Marie, origine humaine de son humanité de Premier-né, le Christ a pu être bénéficiaire dans cette humanité tirée de sa Mère, de la nouvelle création dont il est le Principe ou le Premier-né.

C'est d'ailleurs ce que fait explicitement Newman dans une de ses méditations et prières pour le Vendredi Saint :

*“ Jésus, les Prémices de la Nouvelle création.*

*Il est dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ que par son pouvoir tout-puissant, il a commencé une nouvelle création et qu'il en est Lui-même la première œuvre et le premier fruit. L'humanité était perdue par le péché ; elle était par là même dépouillée de l'héritage du ciel et devenue l'esclave du Mauvais. C'est pourquoi celui qui avait créé le premier Adam, résolu dans sa miséricorde de faire un Adam nouveau, et, par une condescendance plus ineffable encore, il voulut être Lui-même ce nouvel Adam. Avant de venir en ce monde, il fit annoncer par son prophète Isaïe : « Voici que je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre » (Is. 45, 17). D'autre part, saint Paul l'appelle « l'Image du Dieu invisible, le premier-né entre toutes créatures » (Col. 1, 15). Et saint Jean l'appelle « l'Amen, le témoin fidèle et véritable, qui est le commencement de la création de Dieu » (Apoc. 3, 14)”.<sup>442</sup>*

On peut retenir trois conclusions :

- C'est par ce que le Christ, par ailleurs Principe de la nouvelle création, en est aussi le bénéficiaire, que sa Mère, en tant qu'origine de l'humanité de son Fils, devait aussi en être elle-même bénéficiaire.
- Mais s'il en est bénéficiaire en la recevant de sa Mère qui lui donne son humanité, c'est lui-même qui en demeure le Principe et non pas elle.

La part active de sa Mère envers l'état de nouvelle création de l'humanité qu'elle donne au Verbe incarné en lui donnant son humanité, est en effet elle-même subordonnée au fait que c'est lui qui est le principe de l'état de nouvelle création de sa Mère puisqu' *“il a revêtu notre nature pour en faire l'instrument de ses desseins, non*

---

<sup>442</sup> M.D., 'Méditations et prières pour le Vendredi Saint'. (traduc. Pératé) p. 124.

*pour qu'elle soit un agent de l'œuvre à accomplir."*

- Mais toutes les modalités de l'Incarnation rédemptrice étant commandées par l'avènement de la Nouvelle création, on peut ajouter que si le Verbe Incarné a voulu être bénéficiaire de l'état de nouvelle création de l'humanité qu'il assume en la prenant de sa Mère, c'est pour que les frères dont Il a voulu être le Premier-né puissent eux même à leur tour en être bénéficiaires.

La part active de Marie envers l'état de nouvelle création de l'humanité qu'elle donne au Premier-né joue donc aussi envers l'état de nouvelle création de ceux pour lesquels Il a voulu devenir le Premier-né des frères.

*"Elle est la seconde Ève"* pose Newman en résumé de l'enseignement de l'Église des Pères dans la *Lettre à Pusey* et rappelle-t-il dans le *Mémoire à Wilberforce*<sup>443</sup>, citant saint Irénée et soulignant lui-même certains mots : *"de même qu'Ève en désobéissant devint cause de mort pour elle-même et toute l'humanité, de même Marie enfantant l'Homme prédestiné et cependant Vierge, devint CAUSE DU SALUT et pour elle-même et pour toute l'humanité"*. Cette citation se retrouve dans la *Lettre à Pusey*<sup>444</sup> mais sans l'incise : *"enfantant l'Homme prédestiné"*, pourtant importante car elle indique la maternité de Marie vis à vis du Nouvel Adam ou du Premier-né comme moyen terme pour que toute l'humanité puisse à son tour renaître de Marie comme et avec le Premier-né à l'état de nouvelle création.

Sur trente pages de la *Lettre à Pusey*, le thème de *"Marie, Nouvelle Ève"* est développé par Newman comme un résumé de *"l'enseignement de l'Antiquité sur Marie"*. Puis il consacre six pages à la *"Théotokos selon l'Antiquité"*. Il serait erroné d'en conclure que la doctrine de la Théotokos serait à ses yeux seulement un point particulier de la théologie mariale des Pères, ou de portée mineure.

Dans sa *Lettre à Pusey*, Newman précise que l'importance de Marie, Nouvelle Ève vise seulement à *"montrer sur quelle base étonnamment large la dignité de Marie repose indépendamment de ce titre magnifique"*<sup>445</sup> de Théotokos. Le titre de Théotokos, élément intégral de la foi fixée par l'autorité des conciles œcuméniques à laquelle Pusey comme Newman adhèrent, ne saurait constituer un objet de polémique,

---

<sup>443</sup> cf. *Annexe*, p. 272.

<sup>444</sup> L.P., p. 51.

<sup>445</sup> L.P., p. 79.

contrairement à la largeur des bases de la doctrine mariale antique qui lui tient à cœur : d'où la différence de traitement dans la réponse de Newman à Pusey. Mais la dimension fondamentale de Marie est bien d'être la Théotokos : *"Néanmoins, autant vaudrait ne pas vous écrire du tout, que de passer ce point complètement sous silence [...] Sous un rapport, toutefois, elle dépasse tout être, même ceux qui pourraient éventuellement être créés : elle est la Mère de son Créateur. C'est ce titre solennel qui à la fois illustre et unit les deux prérogatives de Marie sur lesquelles je me suis étendu tout à l'heure : sa sainteté et sa grandeur. Il est l'aboutissement de sa sainteté, il est la source de sa grandeur"*<sup>446</sup>. Newman résume ensuite l'histoire de l'établissement du dogme, toujours dans le souci de répondre à la critique de Pusey sur l'exagération du langage dévotionnel marial : *"qu'est ce qui pourra être dit de trop, tant que les attributs du Créateur ne s'en trouvent pas compromis ?"*

#### • LA THÉOTOKOS.

Le parallèle entre Ève et la seconde Ève n'est pas pour autant une simple symétrie typologique. Sa portée est réelle. On le voit quand on rattache ces figures féminines à la réalité de l'enfantement des générations qui en sont issues. D'Ève est issue une création déchue : elle enfante une lignée de pécheurs. De Marie est issue la nouvelle création, elle enfante l'Homme Nouveau, commencement d'une lignée nouvelle.

Lorsque Newman écrit dans la *Lettre à Pusey* *"j'ai tiré la doctrine de l'Immaculée Conception comme une conclusion immédiate de cette doctrine primitive que Marie est la seconde Ève"*<sup>447</sup>, il ne s'agit pas pour lui d'oublier que le fondement réel de ce parallèle est la maternité divine de Marie, nous y avons déjà insisté. Dans cette phrase, l'important est que cette 'conclusion immédiate' se rapporte à 'doctrine primitive', face à un Pusey anglican qui soupçonnait cette conclusion d'être un ajout catholique à l'enseignement des Pères. D'ailleurs un peu plus haut<sup>448</sup> (comme souvent d'ailleurs) Newman insiste explicitement sur l'asymétrie des deux maternités d'Ève et de la seconde Ève, celle-ci *"coopérant à un bien beaucoup plus grand"*. Il en donne la raison dans la partie suivante consacrée à *"Marie, Théotokos"* : la maternité de Marie a pour

<sup>446</sup> L.P., pp. 79-80. Nous avons modifié la traduction de la dernière phrase selon le texte anglais.

<sup>447</sup> L.P., p. 66.

<sup>448</sup> L.P., p. 53.

premier terme une Personne divine, le Fils Éternel, elle est donc divine (alors que celle d'Ève n'ayant pour terme que des personnes humaines est donc humaine seulement). On peut ajouter que c'est parce que cette Personne est divine que l'humanité qu'elle assume en la prenant de la Vierge Marie qui l'enfante, devient capable d'être au sens radical 'Premier-né de la nouvelle race', Dieu seul pouvant recréer comme Il a créé.

A la lumière du développement sur "*Marie Théotokos*", il faut donc comprendre ainsi la phrase de Newman : "*J'ai tiré la doctrine de l'Immaculée Conception comme une conclusion immédiate de cette doctrine primitive que Marie est la seconde Ève –parce qu'elle est la Mère de Dieu fait homme*".

Que la seconde Ève dût être absolument immaculée passe par le fait que sa maternité devait être divine, a toujours été tenu par Newman puisqu'il a toujours affirmé avec le Concile d'Éphèse que la sainte Vierge est Théotokos, "*élément intégral de la foi fixée par l'autorité des conciles œcuméniques, élément de cette foi à laquelle vous adhérez aussi bien que moi*" rappelle-t-il à Pusey<sup>449</sup>.

Dès son premier sermon publiquement consacré à Notre Dame (1832), Newman pose les prémisses de la doctrine de l'Immaculée Conception et comprend que la maternité de Marie est essentielle à la définition du mystère du Verbe incarné. Il saisit également que la non corruption absolue de Marie comme Nouvelle Ève et Épouse du Christ est incompréhensible sans cette maternité divine et inversement. C'était là le fruit de sa première lecture des Pères, qu'il vient d'achever, et où il a trouvé la figure de Marie comme Seconde Ève :

*"en elle, les destinées du monde allaient être renversées et la tête du serpent brisée [...] la malédiction prononcée contre Ève fut changée en bénédiction [...] Dieu eut le dessein de nous sauver et de nous changer, nous. [...] Ainsi, au lieu d'envoyer son Fils du ciel, Il l'a envoyé comme fils de Marie pour montrer que toute notre peine et toute notre corruption peuvent être bénies et changées par lui. Le châtiment même de la chute, la souillure même du péché lié à la naissance peut recevoir une guérison par la venue du Christ. [...] Quelle a dû être la pureté transcendante de celle dont l'Esprit Créateur a condescendu à couvrir de sa puissance miraculeuse comme d'une ombre ! Quel était l'état sanctifié de cette nature humaine dont Dieu forma*

---

<sup>449</sup> L.P., p. 79.

*son Fils sans péché [... puisque] « ce qui est né de la chair est chair » et que « nul ne peut tirer une chose pure d'une chose impure » ? [...] et de ceux là qui suivent sans souillure l'Agneau, Marie est le chef”*<sup>450</sup>

Ainsi, dès le début de sa pensée mariale, Newman lie ensemble la maternité divine de Marie et la récapitulation de l'humanité dans le Nouvel Adam moyennant la Nouvelle Ève dont la sainteté parfaite n'est pas un privilège arbitraire, mais est exigée par le cœur même de l'économie du salut qu'est l'Incarnation du Rédempteur. Devenu catholique, il écrit que *“Marie ne fut pas un accident dans l'économie divine. Le Verbe de Dieu n'est pas simplement entré en elle puis en serait sorti”*.<sup>451</sup>

La maternité ne consiste pas à transmettre par voie d'enfantement une nature de la mère à l'enfant qui en naît, mais à mettre au monde une personne issue de la personne de la mère, laquelle lui transmet en même temps en partage sa nature humaine.

Ici, cette maternité est authentiquement divine puisque c'est la Personne du Fils éternel que Marie met au monde ; sa maternité n'est pas dite divine par appropriation. Newman aurait souscrit volontiers à la formule de l'abbé Laurentin : *“Marie est Mère de Dieu plutôt que décorée d'une maternité qui serait divine”*<sup>452</sup>. Affirmation très fortement et plusieurs fois posée par Newman. Par exemple dans le sermon du nouveau catholique qu'il est en 1849 :

*“Il a été tenu dès le début et défini dès le premier âge que Marie est la Mère de Dieu. Elle n'est pas simplement la Mère de l'humanité de Notre Seigneur ou la Mère du corps de Notre Seigneur, mais elle doit être considérée comme la Mère du Verbe lui-même, le Verbe incarné. Dieu dans la personne du Verbe, la Deuxième Personne de la très sainte Trinité s'est humilié lui-même en devenant son Fils.”*<sup>453</sup>

ou encore :

*“Dieu est homme [...] pourriez vous l'exprimer avec davantage de force et sans équivoque qu'en déclarant qu'il est né homme ou qu'il a eu une Mère ? le monde*

---

<sup>450</sup> S.P. II, sermon n° 12 La vénération qui lui est due, pp. 119-125.

<sup>451</sup> Sermon sur la convenance des Gloires de Marie, cf. Annexe, pp. 258-268.

<sup>452</sup> LAURENTIN *Court traité sur la Vierge Marie*, Paris, Lethielleux, 1967, p. 122.

<sup>453</sup> Sermon sur la convenance des Gloires de Marie, cf. Annexe, pp. 258-268.

*accorde que Dieu est homme ; l'admettre lui coûte peu car Dieu est partout et, si on peut dire, est toute chose, mais il se dérobe devant la confession que Dieu est le Fils de Marie. Il le craint car ce serait alors se confronter directement à un fait radical qui viole et ébranle sa propre vue incrédule des choses : la doctrine révélée prend alors sa vraie forme et reçoit une réalité historique [...] la vérité divine n'est plus une expression poétique ou une pieuse exagération ni une économie mystique ou une représentation mythique.”<sup>454</sup>*

Cette maternité divine n'en a pas moins une réelle épaisseur humaine :

*“Mais pourquoi est-elle [Marie] appelée Maison ou Palais ? et de qui est-elle le Palais ? Elle est la Maison ou le Palais du grand Roi, de Dieu lui-même : Notre-Seigneur naquit réellement dans cette sainte maison. Il y prit sa chair et son sang, de la chair et des veines de Marie. Il était donc juste qu'elle fût faite d'or pur, puisqu'elle devait donner de cet or pour former le corps du Fils de Dieu. Elle fut d'or dans sa conception, d'or dans sa naissance.”<sup>455</sup>*

et elle est même la maternité humaine la plus parfaitement réussie prêchait déjà le jeune pasteur anglican :

*“Considérez toutes ces nations orientales qui ne l'ont jamais, à aucun moment, respectée, [la femme] mais ont impitoyablement fait d'elle l'esclave de tous les desseins mauvais et cruels. [...]La pratique même de la polygamie et du divorce, qui fut tolérée pendant la juridiction patriarcale et juive, en est la preuve.*

*Mais quand le Christ vint comme descendance de la femme, il fit valoir les droits et l'honneur de sa mère. [...] saint Paul, [...] : « Adam fut formé en premier, et Ève ensuite ; et Adam ne fut pas séduit, mais c'est la femme qui, séduite, tomba dans la transgression. » « Néanmoins, elle sera sauvée en devenant mère », c'est-à-dire par le Christ né de Marie, et cette naissance fut une bénédiction pour l'humanité tout entière, mais aussi, de manière particulière, pour la femme.”<sup>456</sup>*

La maternité divine de Marie ne déréalise pas la réalité humaine de sa

---

<sup>454</sup> Sermon sur les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils, cf. Annexe, pp. 245-257.

<sup>455</sup> M.D, 6 Mai, Marie, Domus Aurea (traduc. Pératé) p. 14. Ou Annexe., p. 293.

<sup>456</sup> S.P. II, Sermon n° 12, La vénération qui lui est due, pp. 120-121.

maternité :

*“Marie, à la fois modèle de la virginité et de la maternité, a exalté l’état et la nature féminins, et fait comprendre à la vierge chrétienne et à la mère chrétienne la sacralité de leurs devoirs en vue de Dieu.”*<sup>457</sup>

Toute vraie maternité ne se réduit pas à un fait ponctuel mais crée une relation durable d’enfant à mère, et de mère à enfant ; il en va ainsi de la maternité de Marie :

*“Il prit d’elle la substance de sa chair humaine et revêtu de celle-ci, il reposa en elle et après sa naissance il l’arbora avec lui comme une sorte de signe et de témoignage que lui, quoi que Dieu, était issu d’elle. Il fut nourri et soigné par elle, il fut allaité par elle et bercé dans ses bras. Quand le temps fut venu, il la servit et lui obéit. Il a vécu avec elle pendant trente ans à la maison dans un rapport ininterrompu et avec la seule sainteté de saint Joseph en partage.”*<sup>458</sup>

Newman écrit encore sur ce sujet :

*“Les mères sont les êtres qui souffrent le plus de la guerre [...] Il en fut ainsi pour Marie. Pendant trente ans, elle fut bienheureuse par la présence continue de son Fils. Elle l’eut même sous sa tutelle. Mais le temps vint où l’appela cette guerre pour laquelle il était descendu du ciel. Il était venu, non pas simplement pour être le Fils de Marie, mais pour être le Sauveur des hommes, et, pour cela, il dut se séparer d’elle. Elle connut alors les angoisses spéciales à la mère d’un guerrier. Jésus avait quitté ses côtés. Elle ne le voyait plus, elle s’efforçait en vain d’approcher de lui. Il avait vécu dans ses bras petit enfant, puis dans sa demeure, mais maintenant, selon ses propres paroles « le Fils de l’homme n’avait pas où reposer sa tête ». Et quand les années de la séparation se furent écoulées, elle apprit son arrestation, son procès dérisoire, sa Passion [...] Elle dut encore demeurer bien des années sur la terre, confiée, il est vrai au plus cher des Apôtres de Jésus, saint Jean ; mais qu’était même le plus saint des hommes comparé à son propre Fils, le Fils de Dieu ?”*<sup>459</sup>

---

<sup>457</sup> NEWMAN *Meditations and devotions of the late cardinal Newman*, ‘A short service for Rosary Sunday’, London, Longmans, Green & C<sup>o</sup>, 1907, p. 261.

(<http://www.newmanreader.org/works/meditations8.html#rosary>)

<sup>458</sup> Sermon sur la convenance des Gloires de Marie, cf. *Annexe*, p. 259.

<sup>459</sup> M.D., 16 Mai, (traduc Pératé) p. 43.



Cette réalité de la relation maternelle de Marie à son Fils est si authentique que Newman voit naturellement Marie comme prenant part à l'œuvre de son Fils :

*“En ce qui concerne la bienheureuse Vierge, ce fut la volonté de Dieu qu’elle acceptât volontairement et avec pleine connaissance d’être mère de Notre Seigneur, et non pas qu’elle fût un simple instrument passif dont la maternité n’aurait eu ni mérite, ni récompense. Plus les dons reçus sont élevés, plus lourdes sont les charges. Ce n’était pas une charge légère que celle d’être si intimement unie au Rédempteur des hommes. Sa Mère en fit l’expérience en souffrant avec lui.”* <sup>460</sup>

*“Il en est qui pensent que l’œuvre de Marie a été finie lorsqu’elle l’eut mis au monde, et qu’après cela, elle n’avait plus qu’à disparaître dans l’oubli. Mais pour nous, Seigneur, nous, vos enfants de l’Église catholique, tel n’est pas notre sentiment au sujet de votre Mère. Nous nous souvenons qu’elle présenta le tendre enfant dans le Temple, qu’elle le tint dans ses bras quand les Mages vinrent l’adorer ; qu’elle s’enfuit avec lui en Égypte, qu’elle l’emmena à Jérusalem quand il eut douze ans ; qu’il vécut avec elle à Nazareth pendant trente années, qu’elle était avec lui aux noces de Cana ; que, même lorsqu’il l’eut quitté pour commencer sa prédication, elle le suivait autant qu’il était possible.”* <sup>461</sup>

et même :

*“[Marie] est vraiment à l’image d’un livre où l’on pourrait lire d’un coup d’œil le mystère de l’Incarnation et la grâce de la Rédemption.”* <sup>462</sup>

On peut conclure cette présentation des liens entre la maternité de Marie et sa place de Nouvelle Ève par la synthèse suivante :

⑥ L’Immaculée Conception de la Mère du Premier-né, la constituant elle-même comme Première-née c’est-à-dire participante à la nouvelle création, rend possible à Marie d’être associée à son Fils dans l’avènement de cette nouvelle création.



<sup>460</sup> M.D., 13 Mai, (traduc Pératé) p. 35.

<sup>461</sup> M.D., ‘Sur le chemin de la Croix’, IV<sup>o</sup> station, p. 96.

<sup>462</sup> NEWMAN *Meditations and devotions of the late cardinal Newman*, ‘A short service for Rosary Sunday’, London, Longmans, Green & C<sup>o</sup>, 1907, p. 261.  
(<http://www.newmanreader.org/works/meditations/meditations8.html#rosary>)

Quelques précisions s'imposent concernant la maternité de Marie.

• MATERNITÉ DIVINE DE MARIE.

La première précision a trait au caractère divin de la maternité de Marie, par son terme et par son mode. Ce caractère n'est pas une appropriation pieuse puisque *"Dieu est son Fils aussi véritablement que chacun d'entre nous est le fils de sa propre mère"*<sup>463</sup>. Comme toute maternité, cette relation est réelle, permanente et spéciale puisque la maternité ne se réduit pas à la génération : après celle-ci, les mères continuent d'être mères<sup>464</sup>. Après avoir engendré le Fils de Dieu, Marie ne cesse pas d'être sa Mère. Le fondement inamissible de cette relation est en Marie en tant que mère et non dans la présence de la grâce sanctifiante qui, de soi, est amissible. Mais en Marie, de fait, les deux sont corrélatives et Newman y insistera toujours plus.

Aussi, ses commentaires sur Luc 11, 28 : *"Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent"* ne peuvent s'interpréter correctement dans le cadre du faux problème classique en mariologie : la maternité divine est-elle plus que la grâce ?

La première raison vient du contexte de l'Évangile. Dans sa réponse, Jésus met la foi et la grâce sanctifiante au dessus de la maternité matériellement prise, afin de détromper son interlocutrice de sa conception charnelle des grandeurs de la maternité divine : *"Bienheureux le sein qui vous a porté !"* Cette réponse du Christ veut la faire passer de l'ordre de la chair à l'ordre théologal et non répondre à la question des manuels de mariologie. On pourrait donc avancer avec l'abbé Laurentin<sup>465</sup> comme raison à cela, que grâce sanctifiante et maternité divine sont des termes trop divers pour supporter une juste comparaison, surtout que ce sont en fait des termes corrélatifs. Et Newman insiste souvent sur cette corrélation.

La seconde raison vient de la pensée même de Newman : dans les trois principaux passages où il prend le temps de commenter la scène rapportée par saint

---

<sup>463</sup> L.P., pp. 79-80.

<sup>464</sup> Cf. pour tout ce paragraphe cf. LAURENTIN, René. *Court traité sur la Vierge Marie*, Paris, Lethielleux, 1967, p. 130

<sup>465</sup> op.cit. ibid.

Luc (sermons 'Notre Dame dans l'Évangile'<sup>466</sup>, 'Les gloires de Marie pour l'amour de son Fils'<sup>467</sup> et *Méditations*<sup>468</sup>), c'est moins la maternité de Marie admirée d'une manière trop humaine que sa maternité divine au sens authentique, qu'il situe par rapport à la sainteté parfaite du disciple qu'elle fut. Mais au fur et à mesure de ses commentaires, Newman va passer à une articulation qui fonde la grâce de la "*plus grande sainteté*" de Marie dans celle de sa maternité divine.

Dès 1848, Newman note que si Marie à l'Annonciation s'est donnée l'occasion de préférer la bénédiction d'être fidèle, par sa virginité, à garder la Parole de Dieu, séparer la bénédiction d'être sa Mère de celle de garder ses commandements est impossible. Marie a été choisie pour être et Mère de Dieu et pleine de grâce. Dans ce premier sermon, tout se passe comme si Newman luttait contre la tendance chez ses auditeurs à absorber Marie dans sa maternité divine au point d'en oublier sa sainteté absolument unique.

En 1849, Newman part du principe, posé par Jésus en saint Luc, qu'il est davantage béni d'observer ses commandements que d'être sa Mère, laquelle d'ailleurs fut parfaite à cet égard. L'obéissance à Dieu (bénédiction qui la qualifie pour être Sa Mère) se situe dans "*une ligne plus haute de privilège*" que d'être sa Mère ; la bénédiction de Marie dans son "*office*" maternel se distingue de la bénédiction reçue pour la qualifier à tenir cet office, c'est à dire à la "*bénédiction de la sainteté*" et c'est cette seconde bénédiction qui est "*la plus grande*". On peut comprendre que l'office ou la vocation particulière d'une personne ne désigne, si grands soient-ils, qu'un aspect particulier du mystère de la personne humaine, alors que l'observance des commandements ou la sainteté d'une personne concerne l'intégrité de cette personne, la 'réussite' totale de cette personne selon le projet de Dieu qui la crée. La nécessité de la sanctification apparaîtrait alors comme un principe général par rapport à l'accomplissement des différents "*offices*". En ce sens, on peut voir dans la sainteté personnelle une dimension de soi plus fondamentale ("*une ligne plus haute de privilège*") que celle de la vocation particulière, quoique les deux soient inséparables puisqu'également voulues par Dieu. Enfin, progrès notable sur le sermon précédent, les deux bénédictiones ne sont plus seulement "*inséparables*" mais articulées : "*elle a*

---

<sup>466</sup> cf. *Annexe*, pp. 237-241.

<sup>467</sup> cf. *Annexe*, pp. 251-253.

<sup>468</sup> cf. *Annexe*, pp. 287-296.

*été faite sainte pour pouvoir devenir Sa Mère*” et non plus seulement choisie pour être sainte et pour être Sa Mère.

Plus tard, dans les *Méditations* sur les Litanies, au 4 Mai, Newman fait un nouveau pas. Lorsqu’il commence par affirmer que la plus grande prérogative de Marie est d’avoir été sans péché, ce n’est plus pour différencier cette prérogative de celle de sa maternité mais pour situer immédiatement *“ce don encore plus grand que sa maternité”*<sup>469</sup> dans sa relation même à cette maternité qui en est la raison d’être : c’est parce que le Fils voulait devenir son Fils qu’il l’a parfaitement sanctifiée. Newman fait entendre que la grandeur, en soi supérieure, d’être immaculée n’est aussi grande que parce que le Fils voulait Marie pour Mère. La perspective a changé : Newman ne part plus du rapport entre les grâces de l’office et celle de la vocation particulière. Ici, il part du Fils, qui choisit sa Mère pour s’incarner. Or dans ces mêmes *Méditations*, au 14 Mai, apparaît une réflexion absente des deux sermons cités précédemment, sur la portée indicible du fait pour Marie d’être *“Mère du Créateur”*, c’est à dire d’entretenir un rapport d’intimité absolument unique et dépassant toute imagination, avec la Transcendance divine :

*“Voici le titre qu’entre tous les autres nous eussions cru impossible que pût posséder un être créé. A première vue, nous pourrions être tentés de dire que cette proposition met en désarroi nos notions premières sur le Créateur et la créature, l’éternel et le temporel, le subsistant en soi et le contingent ; et pourtant une considération plus mûrie nous fera reconnaître que nous ne pouvons refuser ce titre à Marie sans nier la divine Incarnation[...]”*<sup>470</sup>.

C’est enfin dans la *Lettre à Pusey* que Newman donnera la formule équilibrée : le titre de ‘Marie, Mère du Créateur’, est *“l’aboutissement de sa sainteté et la source de sa grandeur”*<sup>471</sup>.

#### • LA MATERNITÉ DIVINE ET VIRGINALE DE MARIE.

Une seconde précision concerne le caractère virginal de la maternité de Marie.

---

<sup>469</sup> M.D., 4 Mai, Marie Virgo Prædicanda, (traduc Pératé) p. 10.

<sup>470</sup> M.D., 14 Mai, Marie Mater Creatoris, (traduc Pératé) p. 36.

<sup>471</sup> L.P., p.80. Nous avons modifié la traduction d’après le texte anglais : *“It is the issue of her sanctity; it is the origin of her greatness selon”*. Cf. BOYCE, p. 248 ou <http://www.newmanreader.org/works/anglicans/volume2/pusey/section3.html#mother>.

Chez les Pères, la virginité de Marie est le signe et l'attestation de la transcendance de Dieu, manifestant spécifiquement la divinité du Christ d'une part et réalisant le type de la nouvelle naissance des chrétiens d'autre part.<sup>472</sup> Nous avons déjà vu combien cette idée sous tendait la pensée de saint Irénée. Pourtant, que la virginité de Marie soit signe de la divinité de son Fils comme celle de sa maternité, n'est jamais indiqué de manière explicite ni même seulement prochaine par Newman lorsqu'il traite de la virginité de Marie ex professo ou en passant, ou plutôt, il lui faut faire un grand détour par le moyen terme qu'est la virginité comme figure réalisatrice par excellence d'une sainteté divine accordée au mystère de l'Incarnation du Verbe :

*"Il lui avait été inspiré cette manière plus parfaite de servir Dieu qui n'avait pas été révélée aux Juifs : l'état de virginité [...] elle ne devint donc pas Mère du Christ de la manière que les femmes pieuses avaient envisagée pendant tant de siècles ; mais en déclinant la grâce d'une telle maternité, Elle l'obtint par le moyen d'une grâce plus élevée encore."*<sup>473</sup>

Dans l'index théologique du volume II des *Traités choisis d'Athanase*<sup>474</sup>, à la rubrique 'Marie toujours Vierge', après une citation rappelant que les négateurs de l'unicité de la substance divine du Père et du Fils nient aussi que ce dernier ait prit chair de Marie toujours vierge, Newman cite Pearson, évêque de Chester qui insiste sur la virginité *ante, in et post partum* de Marie, qui est la Mère du Christ. Suit une brève discussion exégétique et patrologique sur le bien fondé de cette affirmation, mais sans aucune allusion à son rôle de signe de la divinité de cette maternité.

Pourtant, avec la tradition ecclésiale établie, Newman tient la virginité de Marie *ante, in et post partum*. En fait il voit moins dans la maternité virginale de Marie le signe suffisant et immédiat que son Fils est Dieu (après tout l'islam reconnaît la virginité de Marie *in partum* comme une action miraculeuse de Dieu tout en niant la divinité de Jésus) qu'une prémisse nécessaire, dont la conjonction avec la prémisse de la sainteté unique de Marie issue de son Immaculée Conception peut alors devenir signe de la divinité de son Fils.

En effet, la signification de la virginité de Marie n'est pas seulement celle d'un

---

<sup>472</sup> LAURENTIN, René. *Court traité sur la Vierge Marie*, Paris, Lethielleux, 1967, p. 138.

<sup>473</sup> M.D., '15 mai' Marie, Mater Christi, (traduc Pératé) p. 40.

<sup>474</sup> *Select Treatises of St. Athanasius in controversy with the Arians*, vol. II., Longmans, Green, & C<sup>o</sup>., 1903, p. 204

état de fait nécessaire pour manifester la divinité de sa maternité du Christ, ni seulement celle d'une haute valeur morale et religieuse révélée par ce choix d'un état de vie qui implique le renoncement à la maternité, c'est d'abord l'expression du don volontaire de soi exclusivement fait à Dieu. Newman oppose souvent la mentalité des femmes israélites exaltant le mariage et la maternité humaine dans l'espoir d'être mère du Messie - cette maternité ayant le plus de valeur à leurs yeux - à la volonté de la Vierge Marie de n'appartenir qu'à Dieu - au point de renoncer à la maternité humaine quitte à ne pas être la mère du Messie <sup>475</sup>.

Le "*fiat*" de l'annonciation nous apprend que Marie a librement consenti à sa maternité, il nous révèle également que ce consentement est le fruit de sa volonté de garder sa virginité, c'est à dire l'intégrité de son amour pour Dieu. Ce consentement est l'expression de la foi et de l'obéissance de la "*seconde et meilleure Ève [... qui] a fait pour le salut de l'humanité le premier pas qu'Ève avait fait pour sa ruine*" :

*"La sainte Vierge est appelée la Porte du Ciel parce que ce fut par Elle que Notre-Seigneur passa du ciel à la terre. Le prophète Ézéchiël, prophétisant sur Marie, disait : 'la porte sera fermée, elle ne sera pas ouverte, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est entré par elle, et elle sera fermée à cause du prince, le prince lui-même y siégera.'*

*Cette prédiction s'est accomplie non seulement en ce que Notre-Seigneur a pris chair en Marie et qu'il est devenu son Fils, mais encore en ce qu'Elle a eu une place dans l'Économie de la rédemption : elle s'est accomplie dans l'esprit et dans la volonté de Marie, aussi bien que dans son corps [...] ce fut la volonté de Dieu qu'elle acceptât volontairement et avec pleine connaissance d'être Mère de Notre-Seigneur et non pas qu'elle fut un simple instrument passif dont la maternité n'aurait eu ni mérite ni récompense [...] L'Ange lui ayant donné l'assurance contraire, Marie dit alors avec le consentement d'un plein cœur, d'un cœur plein de l'amour de Dieu pour elle et de sa propre humilité : 'Voici la servante du Seigneur [...]' "*<sup>476</sup>

Le lien intrinsèque établi par la parfaite collaboration de Marie à la grâce, entre

---

<sup>475</sup> cf. sermons anglican *S.P. V*, sermon n° 7, le Mystère de la sanctification, p. 87, sermons catholiques sur Notre Dame dans l'Évangile, et sur les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils, et *Méditations sur les litanies de Lorette* '15 Mai' (traduc Pératé) p. 41.

<sup>476</sup> M.D., '13 mai' Marie Janua Cœli (traduc Pératé) pp. 33-35.

sa virginité et sa maternité, est une vue remarquable de Newman. En fait, à ses yeux, virginité et maternité de Marie, loin d'être des réalités externes et opposées que seule une action miraculeuse résoudrait dans une fin supérieure, sont comme un unique fruit de l'action de l'Esprit-Saint en elle : *"nous louons Dieu le Saint-Esprit par la vertu duquel elle fut Vierge et Mère tout ensemble"* <sup>477</sup>. (C'est Newman qui souligne)

La virginité puis la maternité virginale de Marie témoignent du caractère unique de sa relation à Dieu issue de son Immaculée Conception, relation qui peut se caractériser comme une entière, parfaite et totale disponibilité à l'Esprit-Saint :

Non seulement *"elle n'a jamais commis même un péché véniel"* <sup>478</sup> mais

*"jusqu'à ses fiançailles avec saint Joseph, elle vécut seule, continuellement visitée par la rosée de la grâce de Dieu[...] jusqu'à ce qu'elle fut devenue la demeure parfaite, digne de recevoir le Saint des saints. Ce fut là le résultat de l'Immaculée Conception [...] et quand l'Ange Gabriel vint à elle, il la trouva 'pleine de grâce', de cette grâce qui, par le saint usage qu'elle en avait fait, s'était accumulée et accrue en elle dès le premier moment de son existence."* <sup>479</sup>

• LE TRIPLE CONSENTEMENT DE MARIE À SA VIRGINITÉ, À L'INCARNATION ET À SA FIN RÉDEMPTRICE/RÉGÉNÉRATRICE

Enfin, dans 'les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils', Newman précise que Marie est *"la première parmi les femmes à consacrer sa virginité à Dieu"*, et il donne plus loin comme raison que *"Marie est un exemple de ce que l'homme était avant sa chute"*. La virginité voulue par la sainte Vierge n'est donc pas seulement un 'hapax' de la grâce en Marie par rapport à la mentalité des femmes juives attendant le Messie, elle donne à Marie un caractère 'premier'. Ce qui pointe ici est le lien entre virginité mariale et nouvelle création puisqu'elle est *"fille de l'Ève qui n'a pas chuté"* <sup>480</sup> :

*"Quoique toutes les femmes juives dans la succession des âges aient espéré devenir la Mère du Christ et qu'ainsi le mariage était tenu en honneur parmi elles et*

---

<sup>477</sup> M.D., '15 mai' Marie, Mater Christi, (traduc Pératé) p. 41.

<sup>478</sup> M.D., '7 mai' Marie, Mater Amabilis p. 277.

<sup>479</sup> M.D., '7 mai duplicata' Marie, Rosa Mystica, (traduc Pératé) pp. 20-21.

<sup>480</sup> L.P. 64.

*la stérilité pour une réprobation, elle seule s'écarta du désir et de la pensée d'une telle dignité. Elle, qui devait enfanter le Christ, ne fit aucun accueil joyeux à la grande annonce qu'elle devait L'enfanter : et pourquoi donc ? parce qu'elle avait été inspirée, la première parmi les femmes, de consacrer sa virginité à Dieu et elle ne voulait pas accueillir joyeusement un privilège qui semblait comporter une violation de son vœu. [...] Marie est donc un exemple, et plus qu'un exemple, dans la pureté de son âme et de son corps, de ce que l'homme était avant sa chute et de ce qu'il aurait été s'il s'était élevé jusqu'à sa pleine perfection. Cela aurait été dur, c'aurait été une victoire pour le diable si toute la race humaine avait trépassé sans qu'aucun de ses membres ne montre ce que le Créateur avait voulu qu'elle fût dans son état primitif.”<sup>481</sup>*

Mais Newman indique également un lien entre la volonté de Marie de garder sa virginité absolument pour Dieu et sa collaboration à l'œuvre divine rédemptrice, lorsqu'il interprète cette volonté comme une préférence accordée par Marie à devenir Épouse virginale, c'est-à-dire associée, plutôt que mère charnelle :

*“C'est pourquoi, si Marie eût été semblable aux autres femmes, elle eût aspiré au mariage et l'eût désiré comme devant lui ouvrir la perspective de mettre au monde le grand Roi. Mais elle était trop humble et trop pure pour avoir de telles pensées. Il lui avait été inspiré de choisir cette manière plus parfaite de servir Dieu qui n'avait pas été révélée aux Juifs : l'état de virginité. Elle préférait être l'Épouse de Dieu plutôt que sa Mère. C'est pourquoi, lorsque l'Ange Gabriel lui annonça sa haute destinée, elle ne l'accepta qu'avec l'assurance qu'elle n'aurait point à renoncer à la virginité qu'elle avait vouée.”<sup>482</sup>*

Et par ce consentement, son projet de virginité n'a plus une portée seulement personnelle : elle accepte de devenir *“la Mère de son Rédempteur et du nôtre.”*<sup>483</sup>

Résumons ces précisions sur la maternité divine et virginale de Marie. D'une part, la virginité et la volonté de virginité de Marie, à la fois fruit et corollaire de sa foi et de son obéissance à la volonté divine, sont une manifestation directe de la

---

<sup>481</sup> Sermon sur les gloires de Marie pour l'amour de son Fils, *Annexe*, pp. 245-257.

<sup>482</sup> M.D., '15 mai' Marie, Mater Christi, (traduc Pératé) p. 40.

<sup>483</sup> L.P., p. 66.



puissance de la grâce de son Immaculée Conception qu'elle accueille en plénitude. D'autre part, sa maternité est également fruit de sa collaboration plénière à la volonté divine, rendue possible par son Immaculée Conception. En Marie, virginité et maternité divine, sont un unique fruit de l'accueil de l'Esprit-Saint.<sup>484</sup>

La virginité de Marie se présente à Newman comme le signe sinon le plus élevé du moins le plus manifeste de la sainteté et de la parfaite adéquation de la volonté mariale au plan divin ; Newman voit ce signe comme le premier aspect du Mystère de Marie perçu par la conscience chrétienne qui, au long de sa dévotion et par un approfondissement régressif, remontera jusqu'à sa source qui est l'Immaculée Conception :

*"Elle a d'abord été prêchée comme Vierge des vierges — puis comme Mère de Dieu, — puis, comme glorieuse dans son Assomption, — comme l'Avocate des pécheurs, — enfin, comme Immaculée dans sa Conception. Et, cette dernière prédication a été spéciale à notre siècle, de telle sorte que ce qui fut premier dans sa propre histoire, fut dernier dans la confession que l'Église fait de ses grandeurs."*<sup>485</sup>

A l'instar des Pères, Newman sait bien qu'un signe de la divinité du Fils de Marie, est la virginité de sa Mère. Mais la force de ce signe vient de certains aspects qui montrent qu'il ne s'agit pas d'une simple anomalie miraculeuse qualifiant extrinsèquement la Personne qui naît de la Vierge et Newman insiste fortement sur ces aspects : choix volontaire au point même de refuser la maternité annoncée par l'ange pour y rester fidèle, choix unique et incompréhensible au milieu juif d'alors, choix parfaitement cohérent avec la perfection de sa collaboration à la grâce depuis son immaculée conception, choix révélant qu'avec Marie on est déjà passé dans le monde de la nouvelle création.

Si la reconnaissance de la réalité de la maternité divine de Marie à travers ce signe de la maternité virginale garantit l'objet central de la foi en l'Incarnation, cette réalité de la maternité divine de Marie vis à vis de son Fils dans lequel seul nous pouvons être fils c'est-à-dire "*renés*", garantit du même coup aussi la promesse de notre propre possibilité de renaître au salut.

---

<sup>484</sup> M.D. 15 Mai, Maria, Mater Christi, (traduc Pératé) p. 41.

<sup>485</sup> M.D. '4 mai' Marie, Virgo prædicanda, pp. 272-274 (traduc. Pératé) p. 11.

En effet, la maternité divine de Marie permet aux hommes de renaître dans le Nouvel Adam ; cette maternité contient notre renaissance comme une ‘promesse’ :

*“Que peut il y avoir de plus consolant et de plus joyeux que les admirables promesses qui résultent de cette vérité que Marie est la Mère de Dieu ? c’est-à-dire de cette grande merveille que nous devenons les frères de notre Dieu ; que si nous vivons saintement, et que nous mourions dans la grâce de Dieu, notre Dieu Incarné nous prendra avec Lui là-haut dans la patrie des Anges [...] que nous serons réellement unis à Dieu ; que nous serons participants de la nature divine [...] ”*<sup>486</sup>

Dans le sermon sur la convenance des gloires de Marie, et déjà dans celui sur le Fils de Dieu fait homme,<sup>487</sup> Newman insiste sur le fait que Marie est mère de Dieu signifie qu’elle est la Mère du Verbe, de la deuxième Personne de la très Sainte Trinité. Comme pour toute mère, la maternité de Marie a son terme dans la personne qui naît d’elle et non pas seulement dans la nature que cette personne reçoit d’elle, en l’occurrence, la Personne du Verbe. La maternité de Marie est donc divine par cette Personne issue d’elle et par la manière cohérente dont cette Personne doit naître d’elle : d’où la nécessité de dons élevant Marie à ce rôle, dont l’Immaculée Conception et la sainteté subséquente. Mais Newman tient à inclure en plus dans ces nécessités, le consentement plénier de Marie. Or ce consentement ne doit pas être seulement vu comme ordonné au pur et simple accueil de la volonté divine de devenir Mère du Christ, mais il doit aussi être vu comme ordonné à une association à l’œuvre divine inaugurée par l’Incarnation. Par son *“fiat”* au message de l’Ange, c’est à une véritable maternité que Marie s’engage : une maternité qui ne s’arrête pas à la naissance de l’enfant, mais crée des liens durables de mère à fils, lesquels en l’occurrence furent d’avoir durant toute sa vie sur terre une *“part réelle à l’économie de grâce”* puis, après l’Assomption, *“à intercéder sans cesse pour les fidèles de l’Église militante”* comme l’expose la troisième partie de la *Lettre à Pusey*.<sup>488</sup>

Les rapports entre Marie et le Verbe Incarné supposent toujours à leur base la relation de collaboration de la Nouvelle Ève avec le Nouvel Adam dans l’Incarnation

---

<sup>486</sup> M.D. ‘14 Mai’ Marie Mater Creatoris, (traduc. Pératé) p. 37.

<sup>487</sup> S.P. VI, sermon n° 5, Le Christ, Fils de Dieu fait homme, pp. 57-58 (26 avril 1836)

<sup>488</sup> L.P., p. 69 et p. 90.

rédemptrice. Aux yeux de Newman *“le mystère de l’Incarnation sert à envelopper le mystère de la nouvelle naissance et il en est pour nous le gage”* <sup>489</sup> ; l’Incarnation est la naissance du Second ou Nouvel Adam inaugurant une nouvelle création ou un mariage mystique entre le ciel et la terre <sup>490</sup>.

*“[Le Nouvel Adam] sera l’habitant de quelque paradis, comme Adam ou Elie, ou bien il demeurera dans le jardin mystique des Cantiques où la nature dispense ce qu’elle a de meilleur et de plus pur à son Créateur.”* <sup>491</sup>

Cette nouvelle création inaugurée en Marie est symboliquement exprimée par Newman à travers l’image scripturaire du ‘jardin’ appliquée à Marie, “Rosa Mystica” :

*“L’Écriture fait usage de la figure d’un jardin quand elle veut parler du ciel et de ses bienheureux habitants [...] au sens spirituel, il faut entendre par jardin la demeure d’esprits bienheureux et de saintes âmes habitant ensemble, d’âmes portant à la fois fleurs et fruits de grâce [...] Tel fut le jardin dans lequel la rose mystique, l’immaculée Marie, fut abritée et nourrie pour devenir la Mère du Dieu de toute sainteté [...]”.* <sup>492</sup>

Dans le cadre de ces *Méditations sur les Litanies*, Newman ne peut développer ici l’harmonieuse collaboration de Marie et de Dieu dans le jardin de la nouvelle création, mais il a indiqué souvent qu’elle va au delà et même dure éternellement depuis son Assomption : c’est même le fondement de son *“pouvoir d’intercession”*, troisième prérogative mariale développée dans la *Lettre à Pusey*<sup>493</sup> après la *“nouvelle Ève”* et la *“Théotokos”*, déjà annoncée dans le sermon sur les gloires de Marie pour l’amour de son Fils et à la fin des *Méditations sur les Litanies de Lorette* :

*“Par la prière, tout ce qui est naturellement impossible peut être fait [...] La Bienheureuse Vierge Marie est appelée puissante, quelquefois même toute-puissante, parce qu’elle possède plus que toute autre créature, plus que tous les anges et tous les saints, ce don si victorieux et si grand de la prière. Nul comme sa*

---

<sup>489</sup> S.P. III, sermon n° 18, Le don de l’Esprit, p. 230.

<sup>490</sup> GREGORIS, p. 299.

<sup>491</sup> *Discourses addressed to mixed Congregations*, Longmans, Green & C°, 1906, Le Mystère de la condescendance divine, pp. 300-301.

<sup>492</sup> M.D., ‘7 mai’, Marie, Rosa Mystica, (traduc. Pératé) pp. 19-21.

<sup>493</sup> L.P., pp. 85-93.

*Mère n'a accès auprès du Tout-Puissant ; nul n'a un mérite tel que le sien.”*<sup>494</sup>

• LA PERFECTION DE MARIE COMME DISCIPLE ASSOCIÉE À L'ŒUVRE DE SON FILS.

On a déjà vu que pour Newman la place de Marie dans l'économie divine et sa maternité n'ont pas été achevées *“lorsqu'elle l'eut mis au monde, et qu'après cela, elle n'avait plus qu'à disparaître dans l'oubli [...] [mais] lorsqu'il l'eut quitté pour commencer sa prédication, elle le suivait autant qu'il était possible.”*<sup>495</sup>

Ce rôle de participation à l'œuvre rédemptrice du Christ, Marie l'exerce comme Mère du Christ par la perfection de sa vie de disciple de son divin Fils, et comme Mère des membres du Christ dont il est la tête.

Newman écrit quant au premier point :

*“Saint Paul est un grand exemple de l'intense dévotion envers Notre-Seigneur. Il s'oublie lui-même pour l'amour de Lui quand il dit : '[...] Je vis, ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi' [...] Mais tout intense qu'était la dévotion de saint Paul envers Notre-Seigneur, celle de la Bienheureuse Vierge Marie était beaucoup plus intense encore, et cela parce qu'elle était sa Mère, parce qu'elle l'avait, lui et toutes ses souffrances, actuellement devant les yeux, parce qu'elle avait eu avec lui cette longue intimité de trente années, et que, par sa sainteté spéciale, elle était ineffablement proche de lui en esprit.”*<sup>496</sup>

Et quant au second point :

*“il nous a été permis d'appeler Marie notre Mère, depuis le moment où Notre-Seigneur, du haut de sa Croix, établit entre elle et saint Jean les relations de mère et de fils.”*<sup>497</sup>

Ce n'est donc pas directement que Marie exerce son rôle de mère de ceux qui sont renés dans le Christ ; ce rôle bien réel dans la renaissance des âmes est comme associé à celui, premier, de son Fils, tout en étant voulu par le Christ lui-même :

*“Nous dépendons uniquement de lui [Dieu Incarné]. Lui seul est notre vie*

---

<sup>494</sup> M.D., '28 mai' Marie, Virgo potens, (traduc. Pératé) p. 64.

<sup>495</sup> NEWMAN op. cit., p. 96 'Sur le chemin de la Croix', IV<sup>e</sup> station.

<sup>496</sup> M.D., '18 mai' Marie, vas insigne devotionis, (traduc. Pératé) pp. 46-47.

<sup>497</sup> M.D., '21 mai' Marie, consolatrix afflictorum, (traduc. Pératé) p. 51.

*intérieure. Non seulement il nous régénère, mais (s'il est permis d'employer des mots appropriés à un autre mystère), semper gignit. Sans cesse il renouvelle notre nouvelle naissance et notre filiation céleste. En ce sens-là il peut être appelé, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, notre véritable Père. Marie est notre Mère seulement en vertu d'une charge divine, conférée pour notre bien du haut de la Croix [...] son pouvoir est indirect".* <sup>498</sup>

Il peut sembler étrange que Newman, qui connaît bien saint Augustin et avec la mariologie duquel il entretient une réelle parenté <sup>499</sup>, et qu'il cite des centaines de fois<sup>500</sup>, ne semble pas avoir cité le *De sanct. Virg.*, 6 où l'évêque d'Hippone pose que Marie, Mère du Sauveur "*est certainement la mère de Ses membres.*" <sup>501</sup> Mais si la formule manque, les prémisses fondamentales y menant sont les mêmes : Newman s'appuie sur la même théologie du péché, de la grâce et de la rédemption qu'Augustin, l'œuvre rédemptrice du Christ est inaugurée dès la venue à l'existence de Marie, l'insurpassable sainteté de la Vierge Mère est l'apogée de la collaboration de l'homme avec Dieu dans l'économie du salut. <sup>502</sup>

De ce regard sur l'association entre Marie et le Christ dans l'œuvre de la recreation, on peut retenir que :

⑦ C'est la maternité divine et virginale de la Mère du Premier-né qui la constitue comme Nouvelle Ève, c'est-à-dire l'associée du Nouvel Adam dans l'enfantement de la nouvelle création.

Enfin l'idée de maternité virginale et divine de Marie chez Newman ne peut omettre deux traits, par la présentation desquels finit cette section ci après.

---

<sup>498</sup> L.P., pp. 100-101.

<sup>499</sup> cf. GREGORIS, pp. 241-257.

<sup>500</sup> 275 fois selon le moteur de recherche information de [www.newmanreader.org](http://www.newmanreader.org) (mais nous n'avons pas décompté les doublets).

<sup>501</sup> Nous citons saint Augustin d'après le §5 de l'encyclique de SS. Paul VI du 15 septembre 1966 *Christi Matri* : "Vogliamo che Le siano rivolte assiduamente intense preghiere, a Lei, diciamo, che durante la celebrazione del Concilio Ecumenico Vaticano II, tra il plauso dei Padri e dell'orbe cattolico, abbiamo proclamata Madre della Chiesa, confermando solennemente una verità dell'antica tradizione. Infatti la Madre del Salvatore è « certamente madre delle di Lui membra », (6) come insegnano sant'Agostino, e con lui, omettendo gli altri, sant'Anselmo, con queste parole: « Quale più alta dignità si può pensare, che tu sia madre di coloro, dei quali Cristo si degnò di essere padre e fratello? »" la note (6) renvoyant à : 'S. AGOSTINO, *De sanct. Virg.*, 6 : PL 40, 399' • Cette citation de saint Augustin est également la seule et unique citation explicite d'un Père de l'Église dans le corps même du texte de Lumen Gentium VIII, n°53 qui est le document marial de Vatican II.

<sup>502</sup> cf. GREGORIS, p. 256.

• MATERNITÉ SPIRITUELLE DE MARIE, MATERNITÉ DANS L'ESPRIT-SAINT.

Premier trait : chez Newman la maternité de Marie non seulement est bien davantage spirituelle que humainement charnelle, mais elle est évidemment le fruit de l'Esprit-Saint avec lequel Marie collabore sans réserve dans cette œuvre de maternité du Premier-né et des autres renés, comme elle le fit toujours depuis son Immaculée Conception, comme nous l'avons déjà relevé. Ce point est chez lui sans équivoque dès sa jeunesse anglicane <sup>503</sup>, même s'il ne l'a jamais explicitement développé. Il est toutefois nécessaire de le mentionner puisqu'il "*n'y a pas deux maternités, une de l'Église à l'égard des fidèles et une autre de Marie à l'égard de l'Église, comme si –et cela a été dit- la Vierge Marie était notre grand-mère !*" <sup>504</sup>, le rôle marial étant indirect alors que celui du Christ dans l'Église et les sacrements est direct. En effet, c'est dans l'Esprit-Saint que Marie comme l'Église trouvent la même source divine de leur maternité, la différence étant, comme l'expliquera Paul VI, que Marie l'exerce personnellement "*envers tout le peuple de Dieu, aussi bien fidèles que pasteurs*" <sup>505</sup> – alors que l'Église ne l'exerce qu'à l'égard des membres pris individuellement. Si la maternité de Marie n'avait été qu'une œuvre miraculeuse ou seulement humaine fût-elle surélevée par la grâce, et non le fruit d'une intervention personnelle de l'Esprit-Saint, elle n'aurait pu exercer de maternité réelle sur les autres membres de la nouvelle création dont elle est l'inauguration dans son Immaculée Conception, étant donné que c'est l'Esprit-Saint qui "*est le lien de tout au ciel et sur terre*" selon la magnifique finale du sermon sur la Foi et l'Amour : "*C'est la charité qui a fait descendre le Christ, la charité n'est qu'un autre nom de l'Esprit de réconfort. C'est l'éternelle charité qui est le lien de tout au ciel et sur terre. C'est la charité en qui le Père, le Fils sont Un dans l'unité de l'Esprit. C'est elle qui fait l'unité des anges au ciel, c'est elle qui fait l'unité de tous les saints avec Dieu, c'est elle qui fait l'unité de l'Église sur la terre*". <sup>506</sup>

Certes, lorsqu'il aborde le rôle du Saint-Esprit dans l'Incarnation dans le sein de

---

<sup>503</sup> cf. par exemple S.P., II, sermon n° 3, sur l'Incarnation : "*Il n'eut point de père terrestre. Il abhorrait d'en avoir un [...] il fut, comme le disent les articles du Credo « conçu de l'Esprit-Saint, né de la Vierge Marie »*" p. 39.

<sup>504</sup> MANTEAU-BONAMY *La Vierge Marie et le Saint-Esprit, commentaire de Lumen Gentium*, Lethielleux, 1971, p. 69.

<sup>505</sup> Discours de clôture de la 2<sup>e</sup> session du Second Concile du Vatican, 21 novembre 1964.

<sup>506</sup> S.P. IV, Sermon n° 21, La foi et l'amour, p. 278.

Marie, Newman ne fait pratiquement que rendre compte du Credo<sup>507</sup>, mais son leitmotiv de la radicale nouveauté nécessaire et proprement divine requise pour la naissance du Nouvel Adam de la Nouvelle Ève, peut très bien tenir lieu de commentaire sur ce point.<sup>508</sup> A propos du rapport entre l'Église et la Vierge, il faut ajouter que, vrai pionnier en l'occurrence pour l'époque, Newman a vu en Marie le type de l'Église, notamment dans son commentaire de l'Apocalypse dans la *Lettre à Pusey*.<sup>509</sup>

• LA RENAISSANCE COMME HÉRITAGE DU NOUVEL ADAM ET DE LA NOUVELLE ÈVE.

Second trait : de manière suggestive, Newman parle au moins une fois de la naissance à la nouvelle création comme d'un héritage d'une parenté ou d'une introduction dans des rapports de famille, d'un père et d'une mère. Cela correspond en fait à une vue personnelle forte chez lui, selon laquelle “[Dieu] a fait de nos relations naturelles la trame de nos relations spirituelles”<sup>510</sup>. On peut trouver là un horizon de compréhension non seulement spirituel mais théologique des rapports entre la condition de “rené” et celle de Marie.

Selon cette image, naître, naturellement parlant, pour quelqu'un, c'est pour une part hériter ce qu'il est de ceux qui l'engendrent. Or ce qu'il est, comprend aussi sa génération – un être qui naît n'est pas qu'un résultat brut détaché de ses origines -, la manière même dont il passe du néant à l'être appartient à ses qualités propres. Et pour une autre part, naître, c'est entrer dans une certaine participation au rapport qui lie entre eux ceux dont on est issu.

Dans son tout premier sermon marial, Newman applique analogiquement cette vue à la renaissance dans le Christ :

“Si quelqu'un est dans le Christ, il est une nouvelle créature, il est mis dans un

<sup>507</sup> Par ex dans *Le Christ Esprit vivifiant*, S.P., II, sermon n° 13 : “quand le Verbe de vie fut manifesté dans notre chair, l'Esprit-Saint déploya cette main créatrice, par laquelle, au commencement, Ève fut formée ; et le saint Enfant, ainsi conçu par la puissance du Très Haut, était immortel ...”. p. 129.

<sup>508</sup> S.P. VI, sermon n° 5, Le Fils de Dieu fait homme. p. 63.

<sup>509</sup> L.P. p. 76.

<sup>510</sup> BOYCE, p. 108.

*nouvel état, doué de nouvelles parentés et héritage.”*<sup>511</sup>

Sept ans plus tard, Newman précise que être “*rené*” n’est pas seulement être dans un état nouveau relativement à un état antérieur et inférieur comme peut l’être “*l’état de salut*” par rapport à la déchéance d’Adam sans être pourtant encore l’état de perfection du Ciel. Être “*rené*”, c’est participer à un rapport d’origine qui est Dieu :

*“Tel est l’état de vrai chrétien ; non seulement il est né à nouveau, mais il est né de Dieu.”*<sup>512</sup>

Quant à la place de Marie dans notre renaissance salvifique, Newman la voit en parallèle avec celle d’Ève dans notre chute mortifère :

*“ces trois Pères [Justin, Tertullien, Irénée] déclarent unanimement que dans l’Incarnation, Marie ne fut pas un simple instrument tel qu’on peut le dire de David ou de Juda. Ils déclarent qu’elle coopéra à notre salut non pas seulement par la descente du Saint-Esprit sur son corps, mais par des actes spécifiquement saints, effets du Saint-Esprit dans son âme”*<sup>513</sup>

et Marie est “*notre Mère, depuis le moment où Notre-Seigneur, du haut de sa Croix, établit entre Elle et saint Jean les relations de mère et de fils.*”<sup>514</sup>

Ainsi, ‘Re-naître’ serait hériter d’une nouvelle génération directement divine et indirectement mariale et être introduit dans les rapports d’alliance de ceux d’où est issue cette nouvelle génération, le Nouvel Adam et la Nouvelle Ève : “*le Christ et Marie constituent la communion du Dieu sauveur et de l’humanité sauvée, de sorte que ceux qui par la suite seront incorporés à cette communion, mystiquement identifiés au Christ par le baptême, deviendront des fils pour Marie*”<sup>515</sup> écrit ainsi un traité récent de mariologie, qui, s’il prolonge avec un autre vocabulaire une intuition à peine ébauchée chez Newman, ne serait sûrement pas désavoué par ce dernier.

En effet, lorsqu’il commente pour Robert Wilberforce le parallèle des pères anténicéens entre Ève et Marie, Newman ne s’arrête pas seulement à leurs propres

---

<sup>511</sup> BOYCE , p. 107.

<sup>512</sup> S.P. V, Sermon n° 13, L’état de salut, p. 167 (avril 1838).

<sup>513</sup> L.P., p. 53.

<sup>514</sup> M.D., ‘21 mai’ Marie, consolatrix afflictorum, (traduc Pératé) p. 51.

<sup>515</sup> DE LA SOUJEOLE. ‘la maternité ecclésiale de Marie’, *Initiation à la Théologie mariale*, Parole et Silence, 2007, p. 204.



personnes mais il inclut les effets des choix d'Ève et de Marie sur les générations qui en sont issues, notant que *"Marie fut une femme typologique"* <sup>516</sup> quasiment au sens de 'prototypique'.

D'autre part, dans son premier sermon marial catholique, Newman tient que la *"renaissance"*, tout comme la maternité, ne s'arrête pas au fait ponctuel de l'engendrement mais s'étend aux liens dorénavant créés pour la durée qui en découle, c'est à dire la durée d'une vie de conversion. Lorsqu'il ajoute :

*"La manière d'entrer dans les souffrances du Fils c'est d'entrer dans les souffrances de la Mère"* <sup>517</sup>

c'est donc une réalité authentique et non figurée qu'il accorde à la maternité de Marie envers les *"renés"* par la grâce salvatrice de son Fils, moyennant leur collaboration à l'œuvre de leur rédemption.

On peut résumer ainsi, quant à ceux qui sont renés, les effets des rapports entre Marie Première née et Nouvelle Ève et le Christ Sauveur et Nouvel Adam :

⑧ La régénération confère à ceux qui sont 'renés' l'héritage d'une nouvelle génération par l'action divine directe du Premier-né et l'action transitive mariale de la Première-née associée comme telle par le Christ à son œuvre.

#### 4. Au terme : notre régénération (première naissance et renaissance)

Pour Newman, la nécessité de la renaissance ou de la recréation est une question de fait, l'objet d'un constat posé dès ses débuts de prédicateur :

*"l'âme d'Adam n'était plus que chaos, elle avait besoin d'une nouvelle création."* <sup>518</sup>

---

<sup>516</sup> cf. Annexe, p. 272.

<sup>517</sup> Sermon sur notre Dame dans l'Évangile, voir Annexe, pp. 237-244.

<sup>518</sup> S.P. VII, Sermon n° 4, *La gloire qui vient des hommes*, p. 45, daté du 15 mars 1829, donc très tôt dans la carrière du prédicateur. Nous avons rétabli la littéralité du texte anglais 'she needed a new création' que la traduction française rendait par 'il fallait la recréer'.

Dès qu'il s'est résolu à lutter contre la pratique du retard du baptême des petits enfants, Newman prédicateur fit de ce sujet l'objet de sermons vigoureux. Ainsi, celui du 15 juin 1828 :

*"Nous avons besoin de renaître parce que notre première naissance est vouée au péché. Qui ne voit que cette raison a autant de force pour le baptême des tout-petits que le baptême tout court ? Le baptême d'eau et d'Esprit est nécessaire au salut (dit-il) parce que la nature humaine est corrompue, les tout-petits doivent donc avoir eux aussi besoin de cette régénération."*<sup>519</sup>

La radicale infirmité de notre nature humaine, dans laquelle nous naissons de nos parents naturels, n'a pour seul remède possible qu'une reprise créatrice, littéralement une renaissance : *"Tout enseignement portant sur le devoir et l'obéissance, sur le ciel et sur l'œuvre du Christ envers nous, est creux et sans consistance s'il n'est pas bâti sur la doctrine de notre corruption et de notre incapacité originelles et par conséquent de la faute et du péché originels."*<sup>520</sup>

Cette infirmité de naissance est si radicale qu'elle postule pour son Sauveur, qui devait y échapper sous peine d'impuissance à sauver, une naissance tout aussi radicalement autre :

*"Il avait été décrété, en effet, que le Verbe éternel viendrait en ce monde par le ministère d'une femme ; mais quant à être conçu de façon charnelle, cela ne se pouvait. L'humanité est une race déchue, depuis la chute 'il y a un défaut et une corruption de la nature de tout qui naturellement est engendré de la descendance d'Adam' [...] personne ne naît en ce monde sans péché, ni ne peut se débarrasser du péché de sa naissance, si ce n'est pas une seconde naissance opérée par l'Esprit. Comment donc le Fils de Dieu aurait-il pu venir comme notre Sauveur, saint, s'il était venu comme les autres hommes [...] ?"*<sup>521</sup>

La participation à la création déchue est héritée par la naissance qui participe elle-même à cette déchéance, alors que le projet du Créateur était que l'homme participe à la création en état de grâce en héritant d'elle par une naissance qui

---

<sup>519</sup> S.P. VII, Sermon n° 16, Le baptême des tout-petits, p. 180.

<sup>520</sup> S.P. V, Sermon n° 10, La justice ne vient pas de nous, p. 125.

<sup>521</sup> S.P., V, Sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, p. 86.

participe elle même à l'état de grâce :

*“Supposez un instant qu'Ève eût triomphé de l'épreuve et n'eût pas perdu sa grâce première ; supposez qu'en cet état elle eût des enfants. Par l'effet de la bonté divine, ces enfants auraient reçu, dès le premier moment de leur existence, le même privilège qu'elle ; c'est-à-dire, de même qu'elle était sortie de la côte d'Adam pour ainsi dire revêtue d'un vêtement de grâce, eux aussi à leur tour auraient reçu ce qu'on peut appeler une conception immaculée. Ils auraient été conçus en état de grâce, alors qu'en fait ils sont conçus dans le péché.”*<sup>522</sup>

La participation de l'homme à un état théologal de la création (de déchéance ou de grâce) qui découle de sa venue à l'existence dans cette création se faisant par héritage de cet état, du fait d'une naissance qui en partage le statut –telle est la loi de la génération de la nature humaine-, on peut conclure que la participation à la 'nouvelle création' est également héritée par une renaissance participant elle-même à cette 'nouveauté'.

Marie sera d'autant plus la Première-née des 'puînés', qu'elle même participera à la nouvelle création par une renaissance exemplaire de cette nouvelle création : l'Immaculée Conception est sa naissance à la nouvelle création. Cette idée est communément présente chez Newman. Pour illustration en voici une formule particulièrement bien frappée :

*“[Marie] est le type personnel et l'image représentative de la vie spirituelle et de la rénovation dans la grâce 'sans laquelle personne ne verra Dieu'.”*<sup>523</sup>

Mais elle sera aussi d'autant plus première née, qu'elle-même ensuite sera pleinement collaboratrice de l'Esprit-Saint dans toute sa vie, en cohérence totale avec sa naissance.

C'est ce que révèle la mise en parallèle de textes de Newman décrivant d'une part l'action de l'Esprit-Saint dans les âmes renées à la nouvelle création, et d'autre part son action vis à vis de la sainte Vierge.

Les textes étant nombreux, on retiendra que les qualités propres à la première

---

<sup>522</sup> L.P., p. 64.

<sup>523</sup> Sermon sur la convenance des Gloires de Marie, cf. Annexe, pp. 258-268.

création en général, selon Newman, se retrouvent aussi en Marie comme en leur prototype. En particulier on retiendra ces qualités : la séparation absolue du péché, l'inhabitation du Christ en l'âme, la foi vivante et collaborant sans réserve aux motions de l'Esprit-Saint et produisant une sainteté cachée dans la vie ordinaire. Voici quelques illustrations en forme de florilège.

- La toute première qualité de l'état de nouvelle création est d'être entièrement séparée du péché :

*“Celui qui est né de Dieu ne pèche pas, mais l’engendré de Dieu se garde lui-même, et le Mauvais n’a pas de prise sur lui’. Tel est l’état de vrai chrétien ; non seulement il est né à nouveau, mais il est né de Dieu. [...] Mais celui en qui la divine naissance est vécue ‘ne pèche plus, mais se garde lui-même’. Et quelle en est la conséquence ? ‘Le Mauvais n’a pas de prise sur lui.’ Pourquoi ? Parce qu’il est dans le royaume de Dieu. Satan n’a de prise sur aucun de ceux qui restent à l’intérieur de ce royaume. Dieu nous a ‘arrachés à l’emprise des ténèbres et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé.’ C’est en nous attirant dehors par séduction que Satan nous détruit, mais tant que nous demeurons à l’intérieur de la bergerie, le loup ne peut pas nous faire de mal. [...] Le serpent ne peut que nous tenter, il ne peut pas nous faire de mal tant que nous sommes dans le paradis de Dieu. Cela, je le répète, est l’état de salut dont parle le catéchisme, et saint Jean nous assure que seuls sont préservés de la mainmise du Mauvais ceux qui sont nés de Dieu de manière à ne pas pécher.”*<sup>524</sup>

On voit que Marie ne fut jamais dans cet état “intermédiaire” de “salut” ou la nouvelle création lutte avec le mal et précédemment décrit par Newman (cf. p. 185) , mais dès son origine dans l'état souverain de “nouvelle création” :

*“Pourquoi Marie est-elle si spécialement ‘amabilis’ ? C’est parce qu’Elle est sans péché. Le péché est, de sa propre nature, quelque chose d’odieux, et la grâce, au contraire, quelque chose de beau, de radieux et d’attrayant.”*<sup>525</sup>

---

<sup>524</sup> S.P. V, Sermon n° 13, L'État de Salut, p. 167.

<sup>525</sup> M.D., ‘7 mai’, Marie, Mater admirabilis, p. 256.

Elle est même tellement dans cet état de “nouvelle création”, où la liberté des enfants de Dieu est plénière, que son Immaculée Conception apparaît comme naturellement incluse dans cet état. À un protestant lui objectant que l’Écriture ne dit jamais que Marie fut préservée du péché originel, Newman répond ainsi :

*“Il y a de fréquentes allusions à sa liberté vis à vis du péché et à sa grâce, d’une façon générale et large, et la question est de savoir si la liberté vis à vis du péché originel n’était pas tout autant considérée comme devant être incluse dans la liberté générale, et cette plénitude de grâce, en tant que liberté vis à vis de [tout] autre péché [...]”*<sup>526</sup>

Cette inclusion est si forte que Newman écrit :

*“Par son Immaculée Conception, il faut entendre que non seulement elle ne commit jamais aucun péché d’aucune sorte, même véniel, en pensée, parole ou action ; mais plus encore que la faute d’Adam, ou ce qui est appelé le péché originel ne fut jamais sa faute[...]”*<sup>527</sup>

• Une deuxième qualité de la nouvelle naissance est la correspondance effective à la grâce de la part de ceux qui sont renés. Concluant une description de la manière dont la grâce a œuvré en Saint Paul, Newman écrit :

*“Prions Dieu de la [la grâce] faire grandir dans nos cœurs, afin que nous puissions porter beaucoup de fruits. Nous voyons comment la grâce a œuvré en Saint Paul : elle l’a fait travailler, souffrir et accomplir la justice presque au dessus des facultés humaines [...] Son triomphe en lui, c’est qu’elle faisait de lui un homme tout à fait différent de ce qu’il était auparavant. [...] Aspirons à ne rien faire d’une manière morte ; prenons garde aux œuvres mortes, aux formes mortes, à la profession de foi morte. Prions pour être remplis de l’Esprit d’amour. [...] œuvrons avec entrain, souffrons avec reconnaissance ; mettons notre cœur dans toutes nos pensées, nos paroles et nos actes ; et puisse-t-il être un cœur spirituel ! C’est cela être*

---

<sup>526</sup> cf. ‘Seconde lettre à Arthur Osborn Alleyne’, *Annexe*, p. 285.

<sup>527</sup> M.D., ‘25 mai’, Marie Mater intemerata, (traduc. Pératé) p. 58.

*une créature nouvelle dans le Christ [...]"*<sup>528</sup>

Cette correspondance à la grâce, Marie l'a réalisée de la manière la plus parfaite et exemplaire qu'il soit : *"elle nous présente, comme en un modèle, ce que l'homme est par vocation, la parfaite soumission de ses puissances à la grâce"*<sup>529</sup> et

*"Il faut se souvenir qu'elle n'est pas seulement le grand modèle de la vie contemplative, mais aussi celui de la vie active, et que la vie active est la fois une vie de pénitence et de prudence, si l'on veut s'en acquitter fidèlement. Marie fut aussi chargée d'œuvres extérieures et de rude service que n'importe quelle Sœur de Charité de nos jours. Ses devoirs varièrent naturellement selon les saisons de sa vie, comme jeune vierge, comme épouse, comme mère et comme veuve [...] Elle fut pleine de mérites. Tous ses actes étaient parfaits, tous étaient les meilleurs qui puissent être accomplis. Être toujours en en éveil, toujours sur ses gardes, toujours fervente, de manière à pouvoir agir non seulement sans péché, mais de la manière la plus parfaite possible, dans les circonstances variées de chaque jour [...] nous pouvons invoquer Marie sous le titre de Virgo prudentissima."*<sup>530</sup>

C'est par cette collaboration parfaitement harmonieuse avec l'action de l'Esprit-Saint, que Marie, Première-née, accomplit sa vocation propre de participer à notre régénération :

*"Elle coopéra à notre salut non pas simplement par la descente du Saint-Esprit sur son corps, mais par des actes spécifiquement saints, effets du Saint-Esprit dans son âme [...] si Ève coopéra dans l'élaboration d'un grand mal, Marie coopéra dans l'élaboration d'un bien beaucoup plus grand."*<sup>531</sup>

- Une troisième qualité essentielle est l'inhabitation du Christ dans l'âme :

*"Ne perdons jamais de vue cette idée, si merveilleuse et pourtant si simple, que toute l'Écriture nous enseigne. Ce qui a été réellement accompli par le Christ dans la chair il y a quelque mille huit cents ans est, de façon identique, réellement mis en*

---

<sup>528</sup> S.P. V, Sermon n° 12, Les œuvres nouvelles de l'Évangile, p. 157.

<sup>529</sup> NEWMAN. *Notes de sermons*, trad. Folghera, Paris, Gabalda, 1913, p. 32.

<sup>530</sup> M.D., '22 mai' Marie Virgo prudentissima, (traduc. Pératé) pp. 52-23.

<sup>531</sup> L.P. p. 53.

*œuvre en chacun de nous, et cela jusqu'à la fin des temps. [...] Ou bien, pour exprimer la même merveilleuse vérité en d'autres termes, le Christ condescend à répéter en chacun de nous, en images et dans son mystère, tout ce que lui, le premier, a accompli et souffert dans la chair. Il est formé en nous, né en nous, il souffre en nous, ressuscite en nous, vit en nous [...] Toute son économie, dans tous ses aspects, est constamment en nous, totalement ; et cette divine présence constitue le titre de chacun de nous pour le ciel, c'est cela qu'il reconnaîtra et acceptera au dernier jour. Il se reconnaîtra lui-même comme son image en nous, comme si nous le reflétions, et lui, en regardant autour de lui, discerne tout de suite ceux qui lui appartiennent ; ceux, en fait, qui lui renvoient sa propre image.”*<sup>532</sup>

Quant à Marie, elle est le “Miroir de Justice” par excellence :

*“le sens de ce mot justice est à peu près équivalent au sens du mot sainteté. C'est pourquoi Notre-Dame étant appelée Miroir de justice, il faut comprendre par là qu'elle est le Miroir de sainteté, de perfection et de bonté surnaturelle. [...] Que réfléchissait Marie ? Elle réfléchissait Notre-Seigneur, et il est la Sainteté infinie. Donc, autant qu'il est possible à une créature, elle réfléchissait sa divine sainteté, et c'est pourquoi elle est appelée Miroir de sainteté [...] Demanderons-nous comment elle parvint à réfléchir la sainteté de Jésus ? – Ce fut en vivant avec lui. Nous voyons chaque jour comment deviennent semblables ceux qui s'aiment et vivent ensemble [...] il en est aussi ainsi sans doute dans l'état invisible des âmes [...] ne voyons-nous pas que si elle était pleine de grâce avant de l'avoir conçu dans son sein, elle dut avoir atteint une sainteté incompréhensiblement plus grande après avoir vécu si intimement avec lui pendant ces trente années ? – une sainteté d'un ordre angélique, réfléchissant les attributs de Dieu avec une plénitude de perfection dont aucun saint sur la terre [...] ne peut nous donner l'idée.”*<sup>533</sup>

- Avoir sa vie cachée avec le Christ en Dieu est aussi un trait de vie nouvelle :

*“C'est donc le devoir et le privilège de tous les disciples de notre Sauveur*

---

<sup>532</sup> S.P. V, Sermon n° 10, La justice ne vient pas de nous, p. 128.

<sup>533</sup> M.D. '11 mai', Marie, Speculum Justitiæ, (traduc. Pératé) pp. 29-31.

*glorifié d'être exaltés et transfigurés avec lui, de vivre au ciel en nos pensées, nos motifs, nos aspirations, nos désirs, nos affections, nos prières, nos louanges, nos intercessions: et cela, même dans notre condition charnelle actuelle; d'avoir le même extérieur que les autres, les mêmes occupations que les autres; de nous fondre dans la foule ou même d'être raillés ou opprimés, comme cela peut arriver aux autres; mais durant ce temps, d'avoir une voie secrète de communication avec le Très-Haut, un don dont le monde n'a pas l'idée; d'avoir notre vie cachée avec le Christ en Dieu.”*<sup>534</sup>

La Vierge Marie a menée une telle vie jusque dans sa mort :

*“Bien qu'elle mourut comme les autres, elle ne mourut pas comme les autres meurent; car par les mérites de son Fils par qui elle fut ce qu'elle fut, par la grâce du Christ qui a anticipé en elle le péché, qui l'a remplie de lumière, qui a purifié sa chair de toute souillure, elle fut préservée de toute souffrance et maladie et de tout ce qui affaiblit et fait dépérir l'organisme humain. Le péché originel ne s'est pas trouvé en elle ni par l'usage des sens ni par la défection du corps ni par la décrépitude de l'âge, qui amènent la mort. Elle est morte mais sa mort fut un simple fait et non pas un effet; quand elle fut passée, ce fut fini. Elle est morte pour pouvoir vivre, elle est morte comme la matière d'une forme ou si j'ose dire, par observance, [...] mais pour finir sa course et recevoir sa couronne.*

*C'est pourquoi elle décéda en privé. A Celui qui mourait pour le monde, il convenait de mourir à la vue du monde, il convenait que le Grand Sacrifice fût mis en lumière, une lumière qui ne pût être cachée. Mais à elle, le lys d'Éden qui a toujours été hors de la vue de l'homme, il convenait qu'elle meure à l'ombre du jardin parmi les fleurs suaves où elle vivait.”*<sup>535</sup>

• Enfin, la nouvelle naissance est inséparable de la foi vivante. A propos du “*lien entre la nouvelle naissance et la foi*”, Newman note que Saint Paul écrit que :

*“ la seule chose qui vaille est la foi opérant par la charité, mais, peu après, il*

---

<sup>534</sup> S.P. VI, Sermon n° 15, Ressusciter avec le Christ, p. 188.

<sup>535</sup> Sermon sur la convenance des gloires de Marie, Annexe, pp. 240-250.



*donne le nom de nouvelle créature à la valeur ainsi définie : de telle sorte que la nouvelle naissance et la foi vivante sont inséparables.”*<sup>536</sup>

Quant à Marie,

*“C’est une vérité, toujours chérie au fond du cœur de l’Église et témoignée avec sollicitude par ses enfants, qu’aucune limite, sauf celles propres à la créature, ne peut être assignée à la sainteté de Marie. Abraham a cru qu’un fils lui naîtrait de sa femme âgée ? la foi de Marie est bien plus grande quand elle accepte le message de l’ange Gabriel. [...] Ses gloires ne sont pas seulement pour l’amour de son Fils mais pour l’amour de nous. Imitons sa foi qui reçut le message de Dieu par l’ange sans douter [...]”*<sup>537</sup>

D’où la dernière thèse :

⑨ Parmi toutes les pures créatures, le modèle exemplaire et aussi prototypique de la renaissance est Marie en tant que parfaitement renée par, soumise à, et collaboratrice de l’action de l’Esprit-Saint.

## 5. Agneau immaculé et Vierge Pure.

Il arrive quelquefois que l’immaculée pureté de la Vierge soit mise en rapport direct avec la pureté de l’offrande que le Christ fit de Lui-même au Père, mais nous ne le mentionnons que pour mémoire –le développement correct de ce rapport nécessitant de trop nous éloigner de notre sujet. Ainsi dans le sermon sur La compassion chrétienne, Newman écrit : “*Il était né d’une Vierge pure, l’Agneau immaculé de Dieu*”<sup>538</sup> et cette idée se retrouve furtivement mais clairement dans le sermon sur Le Fils Incarné victime propitiatoire.<sup>539</sup>

---

<sup>536</sup> S.P. VII, Sermon n° 15, La prière mentale, pp. 169-170.

<sup>537</sup> Sermon sur la convenance des gloires de Marie, Annexe, pp. 240-250.

<sup>538</sup> S.P. V, sermon n° 9, La compassion chrétienne (7 février 1839) p. 113.

<sup>539</sup> S.P. VI, sermon n° 6, Le Fils Incarné, victime propitiatoire (1° avril 1836) p. 77.

## Chapitre II : bilan et perspectives.

### 1. Éclaircissement de la signification de la phrase de Pie IX à la lumière des données recueillies auprès de Newman.

Nous pouvons maintenant relire la phrase de Pie IX, objet de notre étude, selon les acquis de notre enquête dans les textes de Newman soit mariaux, soit ayant trait aux termes ou concepts précis de cette phrase :

*“Nous devons encore rappeler les remarquables passages des saints Docteurs, où, parlant de la Conception de la Vierge, ils affirment que la nature a cédé à la grâce et s’est arrêtée tremblante sans pouvoir aller plus avant ; car il devait arriver que la Vierge Mère de Dieu ne fût pas conçue d’Anne avant que la grâce ne portât son fruit, puisqu’il fallait vraiment qu’elle fût conçue première née de laquelle devait être conçu le premier né de toute créature.”*

Par commodité, rappelons les données de la Bulle où cette phrase s’insère.

1. La Conception de la Vierge a un caractère unique dans le plan divin, que Dieu a voulu pour la restauration de l’œuvre primitive de sa bonté.

2. La perfection de la sainteté convenant à la Mère du Verbe Incarné ne relève pas d’une simple requête axiologique mais aussi d’une convenance ontologique.

3. Il y a union intime et inséparable de Marie et du Christ collaborant à l’œuvre rédemptrice.

4. L’immunité absolue de Marie de tout péché constitue son triomphe avec et dans le Christ.

5. La plénitude d’innocence et de grâce en Marie l’ont rendue digne de la Maternité divine.

6. le sens et la portée de l'Immaculée Conception s'éclairent en parallèle avec le rôle d'Ève.

7. *"Il fallait que fût conçue la femme première née qui devait concevoir le premier né de toute créature."*

En commençant ce travail, nous avons compris ainsi cette dernière proposition :

*"Le texte pontifical avance deux propositions : une première qui résume une pensée des 'saints Docteurs', une seconde qui la fonde. Cette seconde proposition affirme que la raison pour laquelle l'Immaculée Conception ('la Vierge Mère ne fût pas conçue avant', ce qui correspond à la première proposition : 'la nature a cédé à la grâce et s'est arrêtée tremblante sans pouvoir aller plus avant') était requise par l'Incarnation ou, vue du côté de Marie, par la Maternité divine (la grâce ne porta son fruit), est que celle de qui le 'premier né de toute créature' devait être conçu, devait elle-même être conçue 'première née'. Comme l'écrivait l'abbé Laurentin : "Au sein même du monde vieilli, il [l'Amour Divin] reprend la création à la source."'"*

Autrement dit, la convenance de l'Immaculée Conception a un fondement dans le rapport que Marie en tant que Première née entretient avec le Premier né de toute créature. A la suite de notre parcours newmanien, on peut ajouter que ce fondement est directement issu de la finalité de l'Incarnation qu'est la régénération dans le Christ.

- Cette première approche se trouve confirmée comme lecture valide possible, par la mise en évidence d'une des positions mariales de Newman :

⑤ L'Incarnation Rédemptrice du Christ inaugurant la "nouvelle création" : c'est aussi à ce titre qu'est requise l'Immaculée Conception de Sa Mère.

Cette position suppose l'économie divine comme condition de possibilité, selon ce que nous avons appelé la 'thèse ①' : *"l'Incarnation Rédemptrice n'est pas séparable de sa finalité qu'est la nouvelle création"*.

En effet, si l'Incarnation Rédemptrice n'inaugurait pas en même temps qu'elle la nouvelle création qui en est sa fin ultime, l'Immaculée Conception de Marie en vue d'être la Mère du Verbe incarné Rédempteur, pourrait être pleinement compréhensible abstraction faite de cette finalité qu'est la nouvelle création inaugurée

en son Fils.

Que l'Immaculée Conception de Marie en vue d'être la Mère du Verbe incarné et Rédempteur, constitue Marie comme "Première-née" dans l'ordre de la "nouvelle création", signifie que cette "nouvelle création" est inaugurée en même temps que l'Incarnation par la conception en Marie du Verbe Rédempteur. Sinon, on ne voit pas pourquoi Marie devrait être elle-même conçue "Première-née" pour que naisse d'elle le Verbe Rédempteur.

Or, la Bulle considère la qualité de "Première-née" chez Marie comme une condition pour qu'elle soit la Mère du "Premier-né", tout en voyant cette qualité de "Première-née" comme constituée et manifestée par son Immaculée Conception.

En effet, la Bulle affirme que l'Immaculée Conception de Marie exprime l'immunité absolue de tout mal à la racine même de son être (et donc corrélativement la perfection de sa collaboration avec la grâce) ce qui est le trait proprement caractéristique de la nouvelle création comme l'a fait ressortir Newman (cf. ② *'la nouvelle création, caractérisée par l'immunité absolue de tout mal, requiert une origine qui n'ait aucune part avec le vieil Adam'*).

Selon le *Memorandum* de Newman à Wilberforce, que des théologiens et des saints de l'envergure d'un Bernard de Clairvaux ou d'un Thomas d'Aquin n'aient pas admis l'Immaculée Conception de Marie, vient de ce qu'ils l'entendaient en un sens particulier qui n'est pas celui finalement défini par l'Église. Ils ne voyaient pas comment concevoir l'universalité absolue du salut mérité par le Christ seul avec ce qui leur semblait une exception en Marie. De fait, la Bulle de Pie IX présente Marie moins comme une exception à la loi du rachat (même si en un endroit le terme 'exception' lui est appliqué) que "ayant été rachetée d'une manière plus admirable"; mais elle la présente également comme "*Première-née*". Ainsi la Bulle répond précisément à l'objection traditionnelle dans l'école dominicaine et médiévale, mais elle fait bien plus. Elle met cette objection légitime à sa vraie place, qui est seconde par rapport au Mystère. Ce qui est plus profondément affirmé et qui est l'horizon de compréhension de la définition de l'Immaculée Conception, est la conscience que l'Église a de la condition et du rôle de Marie dans le plan divin, ce qui déborde largement la question précise de son inclusion dans la loi universelle du rachat, tout en y répondant.

Si l'expression "Première-née" n'apparaît explicitement que dans le dernier

‘attendu’ avant la définition proprement dite, l’idée représentée par cette expression de “première-née” semble pourtant avoir été présente, du moins comme un postulat, à la rédaction finale du texte définitif de Pie IX. La comparaison de ce texte avec le brouillon qui était soumis à Pie IX, et qui figure en note marginale dans l’édition de Mgr Sardi, oriente nettement en ce sens.

Le texte définitif porte “*declaramus, pronunciamus et definimus, doctrinam, quæ tenet, beatissimam Virginem Mariam in primo instanti suæ Conceptionis fuisse [...] ab omnis originalis culpæ labe præservata immunem, esse a Deo revelatam [...]*”<sup>540</sup>

Après ‘tenet’, Mgr Sardi met en note que le texte définitif a omis ‘animam’, prévu initialement. Le Pape fait donc tomber la définition sur la personne de Marie et non sur son âme seule, comme nous l’avons relevé en présentant la Bulle en première partie de ce travail.

Une seconde note après ‘Mariam’ complète dans le même sens cette première note : le Pape a omis ‘cui primum fuit creata et in suum corpus infusa’. En même temps donc qu’est refusée finalement la distinction entre l’âme et le corps quant au sujet de l’Immaculée Conception, la perspective d’une compréhension temporelle de celle-ci disparaît avec elle, et du coup celle aussi d’une simple sanctification avancée dans le temps avant la naissance, comme d’ailleurs la Bulle l’avait en toutes lettres rejetée auparavant.<sup>541</sup>

Il semble qu’on pourrait trouver un confirmatur de cette différence de perspective de compréhension dans un autre détail rédactionnel.

Il n’est pas rare de trouver des traductions<sup>542</sup> qui rendent “in primo instanti” par “dès le tout début”, ce qui fait pencher la compréhension vers l’idée d’une réalité –en l’occurrence l’Immaculée Conception- envisagée principalement d’une manière temporelle, alors qu’il s’agit littéralement de ‘en son premier instant’, ce qui maintient le lien avec une compréhension métaphysique ou avec l’idée de ‘l’origine’. La préposition latine ‘in’ ne vise pas d’abord la dimension temporelle d’une réalité à compter depuis son origine, mais cette réalité même au moment de son origine ;

---

<sup>540</sup> SARDI, vol. 2, pp. 312-313.

<sup>541</sup> Bulle Pie IX, p. 753.

<sup>542</sup> Ainsi, par exemple, les éditions de l’Homme Nouveau ont fait une réimpression en 2004 offset d’une telle traduction, vraisemblablement du XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> d’après la typographie, mais sans donner, hélas, les références de l’original.

quand on vise un sens temporel, c'est la préposition latine 'a' qui est employée<sup>543</sup> ; or le texte porte ici 'in' et non 'a'. La traduction publiée sous la direction d'H. Du Manoir l'a d'ailleurs ainsi compris : "dans le premier instant de sa conception" <sup>544</sup>, comme celle du Denzinger qui porte : "au premier instant de sa conception" <sup>545</sup>.

Ce parcours effectué en compagnie de Newman dessine la figure de Marie présentée par la Bulle *Ineffabilis* comme celle de la parfaite réussite du projet divin éternel et initial du Dieu Créateur et Sauveur. Son Immaculée Conception se révèle non seulement comme un moyen ou une nécessité de convenance de ce projet réalisé par l'Incarnation du Fils, mais comme la première et exemplaire réalisation de la fin de l'Incarnation qu'est la régénération promise à la création rachetée. Pour étayer la pertinence de cette lecture, il convient d'évaluer la validité de l'apport newmanien.

- Deux sermons mariaux de sa période catholique donnent à Newman l'occasion d'exposer des vues méthodologiques sur l'acceptabilité théologique des doctrines mariales. Le sermon sur la convenance des gloires de Marie, s'ouvre sur la nécessité de comprendre l'Écriture "*« selon l'analogie ou règle de la foi » c'est à dire en sorte que la doctrine prêchée corresponde ou s'ajuste à ce qui a déjà été reçu.*"

*"c'est une grande indication de vérité, dans le cas d'un enseignement révélé, qu'il soit si cohérent, qu'il soit tellement lié, qu'un élément jaillisse d'un autre, que chaque partie requière et soit requise par le reste.*

*Ce grand principe dont la structure et l'histoire de la doctrine catholique montrent des exemples si variés et qui reçoit d'autant plus d'illustrations qu'on en examine avec soin et minutie le sujet, se présente à nous tout spécialement en ce moment où nous célébrons l'Assomption de Notre Dame, la Mère de Dieu, au Ciel. Nous la recevons sur la foi des âges mais vue à la lumière de la raison, c'est la convenance de cette finale de sa course terrestre qui la recommande avec tant de*

---

<sup>543</sup> La version électronique du dictionnaire Lebaigue de 1881 [[http://www2c.ac-lille.fr/verlaine/College/Projets/Latin/dictionnaire\\_fr\\_latin/Dicolat-P.html#primo](http://www2c.ac-lille.fr/verlaine/College/Projets/Latin/dictionnaire_fr_latin/Dicolat-P.html#primo)] donne : « primus, a, um : - 1 - premier (par rapport au temps ou à l'action); qui commence, qui est à son début. - 2 - le premier (par rapport au lieu), placé en avant; placé à l'extrémité, qui est au bout de. - 3 - le premier (par rapport au rang, à l'importance), le plus distingué, le plus puissant, le principal. • - prima luce : au commencement du jour. - a primo : dès le commencement. - in primo : au commencement, en première ligne » [le Gaffiot de 1934 donne exactement les mêmes traductions pour 'a primo' et 'in primo'] et « instans, antis : part. présent de insto. - 1 - qui presse, qui poursuit. - 2 - présent, actuel. - 3 - imminent, prochain, voisin. - 4 - menaçant, pressant. »

<sup>544</sup> Bulle Pie IX p. 762.

<sup>545</sup> DENZINGER éd. 1997 n° 2803.

*persuasion à nos esprits ; nous sentons que « cela doit être ainsi », que cela « convient » à son Seigneur et Fils d'en disposer ainsi pour celle qui fut tant en elle-même que par rapport à lui, si extraordinaire et singulière. Nous trouvons que c'est simplement en harmonie avec la substance et les lignes de fond de la doctrine de l'Incarnation et que sans cela la doctrine catholique aurait un caractère d'incomplétude et décevrait nos pieuses attentes.»*<sup>546</sup>

Et dans le sermon sur la convenance des gloires de Marie, se trouve la même affirmation que

*“les grandes vérités de la Révélation sont liées ensemble et forment un tout. Chacun peut le voir en un clin d’œil, mais comprendre la pleine consistance et l’harmonie de l’enseignement catholique requiert étude et méditation [...] Je vais appliquer cette remarque aux prérogatives dont l’Église pare la bienheureuse Mère de Dieu. Elles sont surprenantes et difficiles pour ceux dont l’imagination n’y est pas habituée et dont la raison n’y a pas réfléchi, mais plus on les considère avec attention et religieusement, plus, j’en suis sûr, on les trouvera essentielles à la foi catholique et constitutives du culte envers le Christ. Tel est le point sur lequel je veux insister – discutable pour ceux qui sont étrangers à l’Église, mais tout à fait clair pour ses fils-, que les gloires de Marie sont pour l’amour de Jésus et que lorsque nous la louons et bénissons comme la première des créatures, c’est lui que nous confessons dûment comme notre unique Créateur”.*<sup>547</sup>

Selon cette vue, la validité de notre première approche repose sur la cohésion entre ses éléments internes d’une part, et d’autre part sur sa cohérence harmonieuse avec les autres parties du tout du Mystère dont elle est un élément.

Cette cohérence ‘externe’ ne se tire pas seulement de son harmonie avec les autres données connexes de la foi, mais aussi de son inscription dans la tradition ecclésiale du sens scripturaire et de son intégration dans le développement doctrinal de l’Église. Ces deux derniers points feront l’objet de deux sections séparées.

---

<sup>546</sup> Cf. Annexe, pp. 258-259.

<sup>547</sup> Cf. Annexe, pp. 245-246.

• LA COHÉRENCE INTERNE.

Les résultats acquis au long du parcours que nous avons effectué dans les écrits de Newman permettent de cerner les termes :

- “Première-née” rapporté à Marie
- “Premier-né” rapporté au Christ
- et leur rapport ;

le seul préliminaire étant de garder constamment la distinction capitale entre premier-né au sens de principe de la nouvelle naissance et au sens de premier bénéficiaire de la nouvelle naissance (cf. thèse ④ p. 138)

En présentant les termes “Première-née” et “Premier-né”, leur rapport apparaîtra comme un fondement de la convenance de l’Immaculée Conception.

• Quant à la nature de la ‘primauté’ de la Première-née : cette primauté est dite de Marie par rapport à toutes les simples créatures (hormis donc l’humanité du Sauveur qui a le caractère unique d’être unie à la divinité dans l’union hypostatique) sous l’angle de la réussite de leur fin voulue par le Créateur, ce qui inclut leur collaboration à sa Grâce. (cf. thèse ③ p. 152).

Cette primauté n’est pas un simple fruit de la dignité de l’être humain le plus élevé en sainteté et dans l’échelle des êtres, et que Dieu a jugé convenable de devenir sa Mère ; le rapport établi par Newman entre la “*bénédiction de la sainteté*” personnelle et celle de “*l’office*” de la maternité divine de la Vierge Marie nous a permis de comprendre que cette primauté désigne de soi celle qui revient à l’être qui, aux yeux du Créateur, a le mieux réussi sa vocation. La primauté correspond ici à la réussite de la réalisation voulue par Dieu assignant à un être sa vocation.

Du coup cette primauté ne désigne pas seulement un rang dans l’échelle des êtres, mais également la perfection de la réponse exercée de la part de l’être dans sa collaboration à la grâce qui s’est adressée à lui : on comprend l’insistance de Newman sur la plénitude du consentement de la Vierge à la demande de l’Ange en vue de devenir Mère de Dieu tout comme aux différents appels de la grâce du Christ sa vie



durant et même au delà, comme le manifeste son pouvoir d'intercession depuis l'Assomption.

- Quant à la primauté du Premier-né, c'est en tout premier lieu celle du Principe même de la nouvelle naissance qu'il est en lui-même.

Il est le Principe parce qu'il est le Fils Unique au sein de la Trinité qui devient par sa venue dans la création, Fils Premier-né au sein d'elle, comme l'explique saint Athanase.

Mais sa primauté de Premier-né est aussi celle de parfait bénéficiaire de l'état de nouvelle création qu'il vient inaugurer et dont il est le Principe : c'est celle de son humanité qu'il a prise de la Vierge Marie.

Cette dimension est indispensable pour que les hommes dont il vient partager l'humanité puissent avoir accès à leur tour à la nouvelle création et être régénérés par la réception de cette humanité première qui subsiste dans le Verbe Incarné. C'est la pensée de He 1, 5 : ce ne sont pas des anges mais des hommes que le Christ vient sauver.

- Pour le Premier-né, cette nécessité d'avoir été conçu de la Première-née afin de pouvoir régénérer ceux dont il vient partager l'humanité, entraîne immédiatement des traits uniques dans son rapport avec la Première-née.

D'abord, par sa maternité divine et virginale, la Première-née est constituée Nouvelle Ève, c'est-à-dire l'associée du Nouvel Adam dans l'enfantement de la nouvelle création. (cf. thèse ⑦ p. 183)

Ensuite, pour que cette maternité soit possible, il faut que la Mère du Premier-né de la nouvelle création soit également participante de la nouvelle création, ce qui a lieu dans son Immaculée Conception. (cf. thèse ⑥ p. 171 <sup>548</sup>)

Mais un second ordre de conséquences découle de cette nécessité ; il concerne les autres membres de l'humanité qui renaissent à la nouvelle création. Pour eux,

---

<sup>548</sup> Page 171 ⑥ L'Immaculée Conception de la Mère du premier né, la constituant elle-même comme Première née c'est-à-dire participante à la nouvelle création, lui rend possible d'être associée à son Fils dans l'avènement de cette nouvelle création.

entrer dans la nouvelle création, c'est hériter de celle-ci comme d'une nouvelle génération par l'action divine du Premier-né et l'action transitive (en tant qu'associée à l'œuvre du Christ) mariale de la Première-née. (cf. thèse ⑧ p. 187)

On peut ajouter à titre de corollaire que le modèle exemplaire de la renaissance, parmi toutes les pures créatures, est Marie parfaitement renée par de l'action de l'Esprit-Saint, soumise à lui, et sa collaboratrice. (cf. thèse ⑨ p. 195)

#### • LA COHÉRENCE EXTERNE

L'introduction du thème de la nouvelle naissance ou de la nouvelle création dans la compréhension du rapport entre l'Immaculée Conception et la Maternité du Verbe Incarné permet d'éviter une vue limitée de cette maternité à sa simple factualité temporelle ou métaphysique. Elle permet aussi d'éviter de réduire l'Immaculée Conception à une simple convenance morale ou à une pure nécessité métaphysique.

La tentation d'une telle lecture réductrice pourrait engendrer à propos du dogme énoncé dans Ineffabilis Deus une suspicion d'excroissance extrinsèque par rapport aux données fondamentales de la foi concernant l'œuvre divine du salut.

Inversement, lire le dogme de l'Immaculée Conception en vue de l'Incarnation selon le thème de la nouvelle naissance, place directement le mystère de l'Incarnation dans sa finalité ultime, puisqu'il est la première réalisation de celle-ci depuis la déviation du projet divin qu'est le péché d'Adam. La renaissance est la sanctification, au sens fort du terme, la régénération divine dans le Christ. Par lui-même, ce thème rappelle que l'Incarnation n'est pas séparable de sa finalité qu'est la nouvelle création. Du coup, l'horizon de compréhension du mystère de l'Immaculée Conception bénéficie à son tour de cette lumière de la finalité ultime du plan divin, et au lieu de s'épuiser dans le seul rapport strict entre la personne de Marie et la Personne du Verbe Incarné, il s'élargit jusqu'aux autres membres de la race humaine appelés à devenir les 'puînés' de cette régénération.

Ainsi, ce n'est pas une simple convenance de dignité morale ou de logique métaphysique que l'Église a proclamée dans le dogme de l'Immaculée Conception de Marie ; c'est l'œuvre et le plan même de Dieu Créateur et Sauveur sur sa Création dont

l'Immaculée Conception est une manifestation privilégiée, qu'elle a entendu défendre et annoncer.

## 2. L'inscription dans la tradition du sens scripturaire.

### • GN 3, 15

Les rapports entre l'Écriture, les Pères, le Magistère et la théologie chez Newman ne peuvent être évoqués correctement qu'au prix d'études amples et approfondies. Il est néanmoins nécessaire, à propos principaux des textes mariaux de l'Écriture invoqués par Newman, de donner ici quelques indications pour situer la manière dont il utilise l'Écriture. Ne pas le faire serait dommageable à une juste appréciation de la mariologie de Newman, surtout après le développement de l'exégèse et de la théologie biblique qui a eu lieu depuis son époque. Un rappel sur le regard d'emblée théologique avec lequel Newman lit les textes de l'Écriture, en particulier ceux qui fondent sa mariologie (le Protévangile, le récit de l'Annonciation, la vision de l'Apocalypse) sera suffisant à étayer ce propos.

Au cœur de *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, dans l'application de la seconde note ('la continuité des principes'), Newman écrit : *"Un autre principe inclus dans la doctrine de l'Incarnation, si on la considère en tant qu'enseignée, en tant que dogme, est que l'on doit nécessairement donner au langage, v.g. au texte de l'Écriture, un second sens ou sens mystique. On exige des mots qu'ils expriment de nouvelles idées ; ils sont investis d'un office sacramentel"*.<sup>549</sup>

Cela ne signifie pas qu'à ses yeux il faille négliger le sens littéral : *"Il est fermement convaincu du sensus plenior des textes sacrés ; il est aussi conscient des dangers d'une approche qui ne prenne pas en compte tous les sens de l'Écriture [...] la préférence de Newman pour la méthode 'mystique', 'allégorique', 'sacramentelle', 'figurative' ou 'spirituelle' d'interprétation biblique plutôt que critique et littérale comme il est évident dans les Ariens du IV<sup>e</sup> siècle, n'a pas étouffé dans ses écrits ultérieurs, notamment ses sermons, son développement d'une plus grande interprétation critico-*

---

<sup>549</sup> *Essai*. p. 392.

*littéraire de l'Écriture*" <sup>550</sup> ; le sens littéral est fondamental pour éviter les divagations, mais l'Écriture n'a de sens que si elle ne se confine pas en ce sens littéral.

Newman, qui se mit à apprendre de grands passages de la Bible par cœur à partir de 1823<sup>551</sup>, n'a jamais voulu être un théologien bibliste ni un exégète au sens actuel des termes. Une fois sorti de sa toute première période 'evangelical', quand il lit l'Écriture, c'est toujours dans la lumière de la Tradition Ecclésiale<sup>552</sup>. Pour lui, il "*ne s'agissait pas de lire la Bible parallèlement à la Tradition, mais plutôt de vivre la Bible à l'intérieur de celle-ci. C'est exactement ce que le Concile Vatican II devait préconiser*" remarque Louis Bouyer<sup>553</sup>. Dès qu'il entre dans le ministère paroissial, Newman réalise l'insuffisance du recours à la "*Bible seule*"<sup>554</sup>. C'est en reliant solidement sa lecture de l'Écriture aux premières sources patristiques, qu'il y aura affinement de sa lecture de la Bible en tant qu'évangélique, puis prédicateur anglican, puis catholique<sup>555</sup>. Comme le dit celui que d'aucuns ont pu qualifier comme son disciple français en la matière, H de Lubac<sup>556</sup>, le sens spirituel, c'est le sens "*donné par l'Esprit*", l'exégèse est une "*exégèse dans la foi*"<sup>557</sup>.

Chez Newman, l'importance du sens spirituel de l'Écriture se fonde sur le principe du développement qui lui est apparu peu à peu comme une évidence : "*La Bible entière et non pas seulement ses parties prophétiques, est écrite conformément au principe du développement*"<sup>558</sup>. Or, c'est le "*second sens*" ou "*sens mystique*" de l'Écriture, qui garantit la continuité du principe de la foi dans son développement. "*On peut presque poser comme une vérité historique, que l'interprétation mystique et l'orthodoxie ont partie liée, tiendront ou tomberont ensemble*"<sup>559</sup> écrit-il pour conclure sa démonstration que "*l'école d'Antioche, qui adoptait l'interprétation littérale, fut la métropole même de l'hérésie*" à propos de la divinité du Christ – mais il faut comprendre, comme il le précise lui-même, que ce qui répugne aux docteurs de

---

<sup>550</sup> GREGORIS, pp. 73-74.

<sup>551</sup> COUPET, Jacques. 'Le rôle de Marie dans le cheminement de Newman' *Nouveaux Cahiers Mariaux*, 17, 1990. p. 8 : "*elle a fait les délices de Newman dès son enfance, et à partir de 1823 il l'apprend par cœur*".

<sup>552</sup> cf. STERN, Jean. *Bible et Tradition chez Newman*, Paris, Aubier, 1967, pp. 224-233. Coll. Théologie n°72

<sup>553</sup> BOUYER, Louis. *Newman, le mystère de la foi*, Ad Solem, 2006, p. 17.

<sup>554</sup> STERN, Jean. *Bible et Tradition chez Newman*, Paris, Aubier, 1967, p. 58 et 199. Coll. Théologie n°72.

<sup>555</sup> cf. GREGORIS, p. 80.

<sup>556</sup> RENCKI, Jean. 'Sens spirituel de l'Écriture et typologie dans le sermonnaire newmanien'. *Études newmaniennes* n°25, nov. 2009. p. 108.

<sup>557</sup> DE LUBAC, Henri. *L'Écriture dans la Tradition*, Paris, Aubier, 1966, p. 189. Cité par Rencki, voir note 12 ci dessus.

<sup>558</sup> *Essai*. p. 95.

<sup>559</sup> *Essai*. p. 413.

l'Église, c'est de se "*confiner dans l'interprétation purement littérale*" de l'Écriture.

Il faut prendre garde que si Newman a eu des paroles sévères pour l'interprétation littérale, c'est qu'il entendait par là une interprétation qu'à la suite de Blondel on pourrait qualifier d' 'historiciste'. L'autre interprétation, 'allégorique', qu'il regarde comme signe d'orthodoxie, n'est pas "*le refus d'admettre un sens direct et premier, mais le principe que l'Écriture est un livre profond, dont l'auteur traite, sous le voile du texte littéral, de choses qui dépassent ce qui est dans la lettre*"<sup>560</sup>. La question se pose alors : parmi les divers sens allégoriques, lesquels sont les bons ? Dès 1844 Newman a conclu que "*les libertés que les Pères se permettaient en exégèse supposent que, tout en voulant « prouver » au moyen des Écritures, ils s'appuyaient en réalité sur l'autorité de l'Église.*" <sup>561</sup>

Plus de dix ans après, devenu catholique, son *Memorandum* à Wilberforce montre qu'il n'a pas changé. C'est justement à propos de l'interprétation du Protévangile, interprétation que Newman reprend aux Pères anténicéens pour comprendre Marie comme nouvelle Ève, que cette continuité se montre.

Newman tranche le débat entre : "il te blessera à la tête" et "elle te blessera à la tête" en Gn 3, 15 non par un argument exégétique mais selon l'autorité que l'on accorde à la lecture ecclésiale que les Pères en ont faite : "*Notre lecture est « elle te blessera à la tête » Et ce seul fait de notre lecture « elle te blessera à la tête » a un certain poids car pourquoi après tout notre lecture ne serait-elle pas la bonne ?*"

Avec les Pères et les médiévaux, Newman perçoit que le sens de l'Écriture est non seulement celui, littéral, du document qu'elle constitue, mais aussi une doctrine, qui en découle et ne se peut mettre au jour qu'avec et par la Tradition qui la porte, laquelle à son tour doit se régler sur lui<sup>562</sup>. Il n'est donc pas étrange de constater qu'immédiatement après avoir justifié "notre lecture" du Protévangile, dans le *Memorandum* à Wilberforce, Newman justifie celle ci en recourant à un autre passage de l'Écriture, en l'occurrence Apoc. 12.

#### • LUC 1, 26-36

Le deuxième texte scripturaire clef de la mariologie de Newman, le récit de

---

<sup>560</sup> STERN, Jean. *Bible et Tradition chez Newman*, Paris, Aubier, 1967, pp. 166-167. Coll. Théologie n°72.

<sup>561</sup> STERN, op. cit., p. 168.

<sup>562</sup> STERN, op. cit., pp. 226-231.

Luc 1, 26-36, est également lu par Newman d'une manière tout aussi remarquable pour nous aujourd'hui et une exégèse moderne du sens littéral de "pleine de grâce" (checharitomene) donné par l'Ange à la Vierge, confirme la valeur de la lecture théologico-patristique de Newman.

I. de la Potterie relève au cours de son étude exégétique<sup>563</sup> de Luc 1, 26-38 :

*"En partant de la doctrine postérieure de l'Église, nous pouvons maintenant poser la question : peut-on voir dans le titre « comblée-de-grâce » utilisé par l'ange s'adressant à la Vierge, quelque rapport avec l'Immaculée Conception de Marie ? Dans la bulle de 1854 Ineffabilis Deus, dans laquelle Pie IX, proclamait le dogme de l'Immaculée Conception, il est dit que Luc 1,28 "Ave gratia plena", lu dans la tradition, est le texte biblique qui fournit le fondement le plus solide (non pas la preuve) en faveur de l'Immaculée Conception de Marie. C'est une façon de voir que certains commentateurs récents récusent. L'exégèse n'a pas comme tâche de démontrer le dogme. Mais si nous tenons compte des explications fournies, le sens du titre "Comblée-de-grâce" qui au cours des temps fut davantage approfondi par l'Église - semble effectivement constituer le meilleur fondement du dogme. Dans le texte de Luc il ne se trouve évidemment pas que Marie est la "comblée-de-grâce" dès le premier moment de son existence. Mais que dit en fait la proclamation du dogme au sujet de l'Immaculée Conception ? Que la grâce a préservé Marie de tout péché et de toute séquelle du péché (la concupiscence). C'est là encore, selon la Bible, la façon de comprendre le concept "grâce". La grâce enlève le péché (cf. Ep 1, 6-7). S'il est vrai que Marie fut tout entière transformée par la grâce de Dieu, alors cela inclut que Dieu l'a préservée du péché, l'a "purifiée" et sanctifiée."*<sup>564</sup>

Newman n'aurait pratiquement eu rien à redire à ces lignes, lorsqu'il écrit à Pusey :

*"Il existe encore un autre principe d'interprétation de l'Écriture, qu'il nous faut tenir aussi bien que vous : quand nous disons qu'une doctrine est contenue dans l'Écriture, nous n'entendons pas nécessairement qu'elle y est contenue en termes*

---

<sup>563</sup> DE LA POTTERIE, Ignace. *Marie dans le Mystère de la Nouvelle Alliance*, Paris, Desclée, 1995, pp. 39-69. Coll 'Jésus et Jésus-Christ n°34'

<sup>564</sup> I. DE LA POTTERIE, op. cit. p. 54.

*directs et catégoriques. Nous entendons plutôt par là qu'il n'y a pas moyen d'expliquer de manière satisfaisante le langage et les expressions utilisées par les écrivains sacrés sur le sujet envisagé, sinon en supposant qu'ils professaient à son propos la même opinion que nous, et s'ils ne l'avaient tenue effectivement, ils ne se seraient pas exprimés comme ils l'ont fait.”*<sup>565</sup>

De même, dans son premier sermon marial catholique, il commente ainsi le “*gratia plena*” de l’Annonciation : “*Avant que la Vierge Marie soit Mère de Dieu et afin d’être sa Mère, elle fut mise à part, sanctifiée, remplie de grâce et faite apte à la présence de l’Éternel.*”<sup>566</sup> Ce que retrouve l’exégèse de de La Potterie :

*Du point de vue exégétique et théologique, il est également important que cette transformation de Marie par la grâce soit un préambule et une préparation à sa maternité divine et virginale. Cela n’a peut-être pas été assez accentué dans la proclamation du dogme de l’Immaculée Conception. Ici l’exégèse moderne peut rendre service, en nous aidant à mieux percevoir la structure du dogme. Ce qui rend si riche la péricope de Luc sur l’Annonciation - nous le disions déjà dans l’introduction -, c’est le fait que dans un texte de quelques lignes sont réunis dans leurs relations mutuelles quatre aspects fondamentaux du mystère de Marie : Fille de Sion, Immaculée, Vierge, Mère de Dieu [...]. Il est manifeste que Marie fut “comblée-de-grâce” par Dieu en prévision de cette maternité, et même qu’elle fut préparée, par la grâce de la virginité, à sa mission propre, celle d’être virginalement la mère du Sauveur.”*<sup>567</sup>

#### • APOC. 12, 1-6

Quant au troisième passage scripturaire essentiel à la mariologie de Newman, la vision de la Femme fuyant au désert d’Apocalypse 12, il est hautement significatif de constater, après cent cinquante ans d’approfondissement et de développement puissants tant de la mariologie que des sciences bibliques encore embryonnaires du temps de Newman, combien ses vues se trouvent en fait confortées. Ignace de la Potterie note à propos de la Femme de l’Apocalypse :

---

<sup>565</sup> L.P., p. 74.

<sup>566</sup> cf. Annexe, pp. 239-240.

<sup>567</sup> DE LA POTTERIE, op. cit, pp. 54-55.

*“Après tout ce que nous avons dit de la signification ecclésiologique de la Femme en Apoc. 12, est-il encore possible de proposer une interprétation mariale de cette figure symbolique ? Cette interprétation n’est certainement pas exclue par la tradition ecclésiale, bien au contraire. Marie, la mère de Jésus, n’est-elle pas, surtout dans la tradition johannique, la réalisation concrète et personnelle de l’Église, n’est-elle pas la « Kirche im Ursprung », l’« Église naissante », comme nous l’avons déjà vu auparavant ?*

*S’il est vrai que l’exégèse contemporaine manifeste une tendance très nette à mettre tout l’accent sur l’interprétation ecclésiologique, il y a cependant plusieurs exégètes qui - à notre avis, de bon droit - font valoir avec insistance que l’interprétation mariale ne peut pas être exclue, bien plus qu’elle est même nécessaire pour une explication complète et équilibrée d’Apoc. 12. Mais comment allier en synthèse les deux aspects ? En poursuivant notre exposé, nous tenterons de donner une réponse à cette question.*

*À supposer que nous n’ayons que ces quelques versets de l’Apocalypse concernant la Femme et son enfant menacés par le Dragon, il serait très difficile au regard de certains auteurs d’y reconnaître un symbole marial. [...] A lui seul, le texte d’Apoc. 12 est donc insuffisant pour justifier une interprétation mariale. Mais les choses se présentent d’une manière différente quand on les situe dans le cadre plus large de tout le Nouveau Testament et qu’on les interprète dans cette perspective plus vaste.*

*Certains auteurs ont fait remarquer avec raison qu’il est impensable que l’Église apostolique, confrontée avec la description de la Femme d’Apoc. 12 n’ait jamais pensé à Marie. Le fait était là : Marie était une femme concrète, occupant une place spéciale dans le mystère du salut annoncé à la jeune Église par les prédicateurs de l’Évangile. De plus, deux faits doivent être tenus présents à l’esprit : en premier lieu, que l’arrière-fond du thème fondamental que nous étudions, le mystère de Marie dans le Nouveau Testament, est une figure féminine de l’Ancien Testament, la « Fille de Sion » ; en second lieu que, très spécialement chez Jean mais implicitement chez Luc, c’est précisément le mot « Femme » qui est employé pour désigner Marie,*



*la mère de Jésus.*

*Quand on considère cet ensemble, notamment cette figure féminine de l'Ancien Testament qui a été l'arrière-fond à partir duquel plusieurs textes évangéliques ont parlé de Marie, il paraît impossible que la première génération chrétienne et toute la tradition ecclésiale subséquente n'aient pas donné elles aussi, dans ce cadre plus vaste, une interprétation mariale de la Femme victorieuse d'Apoc. 12.”<sup>568</sup>*

La parenté et la convergence de ce raisonnement et de cette analyse sur l'emboîtement des sens ecclésiologique et marial, avec le passage de la Lettre à Pusey sur le même point, sont patentes. Certes Newman ne s'appuie pas sur la prégnance de la figure de la “Fille de Sion” dans l'Ancien Testament, ni sur les différences inamissibles entre la maternité de la Femme de l'Apocalypse et celle de Marie en saint Luc, mais, comme de la Potterie, il fonde le sens principal, l'Église, sur la réalité de la figure féminine qu'est la personne de Marie choisie pour représenter ce sens dont elle est le type, faute de quoi le sens principal ne serait qu'allégorique –avec la possibilité de récupération par la gnose, peut on ajouter. De même, il analyse le procédé figuratif de l'Apocalypse à la lumière des procédés bibliques eux-mêmes, même si ce n'est pas avec Jn 19, 25-27, mais avec la Genèse qu'il établit le parallèle :

*“Bien entendu, sous l'image de la Femme, c'est l'Église qui est représentée, je ne songe pas à le nier. Il est cependant un point que je voudrais défendre : s'il n'avait pas existé une certaine Vierge Marie, élevée très haut et objet de vénération pour tous les fidèles, le saint apôtre n'aurait pas représenté l'Église sous cette image particulière.*

*Personne ne met en doute que l'« Enfant mâle » ne soit une allusion à Notre-Seigneur ; pourquoi donc la « Femme » ne serait-elle pas une allusion à sa Mère ? c'est bien là le sens obvie des mots. Évidemment, il y a encore un autre sens, en vue duquel l'image est proposée. Sans aucun doute l'Enfant représente-t-il les enfants de l'Église et sans aucun doute, la Femme représente-t-elle l'Église ; c'est là, j'en conviens, le sens véritable ou direct. Mais quel est le sens du symbole au moyen*

---

<sup>568</sup> DE LA POTTERIE, op. cit, pp. 277-278.

*duquel ce véritable sens est rendu ? Qui sont donc la Femme et l'Enfant ? je réponds que ce ne sont pas là des personnifications, mais des personnes. Cela est vrai de l'Enfant, et c'est donc vrai de la Femme.*

*Continuons. Non seulement la Mère et l'Enfant, mais un serpent est introduit dans la vision lui aussi. Une telle rencontre entre homme, femme et serpent ne s'était pas reproduite dans l'Écriture depuis ses premières pages, et voici qu'on la retrouve à sa fin [...] Et si la première femme n'est pas une allégorie, pourquoi la seconde le serait-elle ? Si la première femme est Ève, pourquoi la seconde ne serait-elle pas Marie ?*

*Mais ce n'est pas tout. A en juger par l'usage général de l'Écriture, l'image de la femme est trop hardie pour une simple personnification. L'Écriture n'aime guère les allégories. Fréquemment, il est vrai, on y trouve des figures. Les écrivains sacrés parlent ainsi du bras ou du glaive du Seigneur, ou ils parlent de Jérusalem ou de Samarie au féminin, ou de l'Église en tant qu'épouse ou vigne. Mais ils ne sont guère portés à revêtir d'attributs personnels des idées abstraites ou des généralisations [...] L'Écriture aime les types plutôt que les personnifications. Israël représente le peuple élu, David le Christ, Jérusalem le Ciel." <sup>569</sup>*

### 3. L'intégration dans le développement doctrinal de l'Église.

Un des événements les plus importants du second Concile du Vatican fut la décision que prirent les Pères du Concile, le 29 octobre 1963, d'intégrer dans la Constitution dogmatique sur l'Église Lumen Gentium, le schéma consacré à la Vierge Marie. Le mystère de Marie ne s'évanouissait pas pour autant dans l'anonymat d'un membre parmi d'autres de l'Église, il ne restait pas non plus un objet détaché du plan divin, mais il prenait son relief propre grâce au titre, résumant le contenu, sous lequel était opéré ce rattachement : *'la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu dans le mystère du Christ et de l'Église'*. Objet du dernier chapitre de cette Constitution, ce Mystère se présentait même comme le couronnement de celui de l'Église. Telle fut la

---

<sup>569</sup> L.P., pp. 76-77.

solution pour réconcilier les partisans du silence sur le Mystère marial et ceux de son exaltation. Avec le recul du temps qui apaise les passions, cette solution perçue comme 'politique' sur le moment, s'est finalement révélée comme une affirmation concentrant de manière très équilibrée la substance de la foi catholique mariale dans son ensemble. Puis, lors du discours mémorable de clôture de la deuxième session du Concile, le 21 novembre 1964, Paul VI achève ce mouvement en proclamant Marie 'Mère de l'Église'. L'importance de l'intégration du schéma a été ensuite relevée par H-U. Von Balthasar et J. Ratzinger dans leur livre écrit en commun sur Marie, première Église<sup>570</sup>. Quarante-deux ans plus tard, J. Ratzinger devenu Benoît XVI, se souvient :

*“Dans ma mémoire demeure inscrit de manière indélébile le moment où, en entendant ses paroles : « Mariam Sanctissimam declaramus Matrem Ecclesiae » - « Nous déclarons la Très Sainte Vierge Marie Mère de l'Église », les Pères se levèrent spontanément de leurs chaises et applaudirent debout, rendant hommage à la Mère de Dieu, à notre Mère, à la Mère de l'Église. De fait, à travers ce titre, le Pape résumait la doctrine mariale du Concile et donnait la clef pour sa compréhension. Marie n'a pas seulement un rapport singulier avec le Christ, le Fils de Dieu qui, comme homme, a voulu devenir son fils. Étant totalement unie au Christ, elle nous appartient également totalement. Oui, nous pouvons dire que Marie est proche de nous comme aucun autre être humain, car le Christ est homme pour les hommes et tout son être est une « présence pour nous ». [...]*

*Le Concile entendait nous dire cela : Marie est tellement liée au grand mystère de l'Église qu'elle et l'Église sont inséparables, tout comme sont inséparables le Christ et elle. [...] En Marie, l'Immaculée, nous rencontrons l'essence de l'Église d'une manière qui n'est pas déformée. Nous devons apprendre d'elle à devenir nous-mêmes des « âmes ecclésiales », comme s'exprimaient les Pères, pour pouvoir nous aussi, selon la parole de saint Paul, nous présenter « immaculés » devant le Seigneur, tels qu'Il nous a voulu dès le commencement (Col 1, 3-21; Ep. 1, 4).”*<sup>571</sup>

Cette synthèse d'un expert de premier plan parmi ceux qui furent les artisans du Concile, se ramène à trois affirmations, intéressant directement notre sujet.

<sup>570</sup> RATZINGER, Joseph & URS VON BALTHASAR, Hans. *Marie, Première Église*. (3<sup>e</sup> éd.) Paris, Médiapaul, 1998, pp. 17-20 (Original *Maria, Kirche im Ursprung*, Herder, 1980).

<sup>571</sup> Extrait de l'Homélie pour le 40<sup>e</sup> anniversaire de la clôture du Concile Vatican II, jeudi 8 décembre 2005.

• PARENTÉ DES MARIOLOGIES DE NEWMAN ET DE LUMEN GENTIUM, VIII.

La première affirmation est que Marie n'a pas seulement un rapport singulier avec le Christ, *"le Fils de Dieu qui, comme homme, a voulu devenir son fils, mais nous est proche comme aucun autre être humain car le Christ est homme pour les hommes."* Marie ne peut être seulement envisagée comme la Mère historique de Jésus : elle est la Mère du Christ Sauveur, elle est toujours la Mère du Christ Sauveur unie à lui et entretient donc avec chaque homme dont il est le Sauveur un rapport intime particulier.

La seconde affirmation est que le Mystère de Marie n'est pas seulement celui de sa maternité divine et ecclésiale mais aussi le mystère de *"l'Immaculée"*, qui réalise *"l'essence de l'Église d'une manière qui n'est pas déformée."* Autrement dit, elle est la réussite du projet du Créateur quand Il décida de créer l'homme.

Enfin *"nous devons apprendre d'elle à nous présenter immaculés devant le Seigneur"*. C'est ici le rôle de maternité sur ceux qui sont rachetés par le Christ qui est indiqué.

Ces trois affirmations recouvrent les points clefs de la mariologie de Newman : la place de Marie intrinsèquement liée à la finalité ultime de l'Incarnation qui est notre sanctification ou divinisation ; la réalisation réussie qu'est Marie en elle même, et dans toute sa vie, du projet divin ; sa coopération intime à la régénération des âmes par son "pouvoir d'intercession" notamment (thème capital chez Newman mais que nous n'avons pas abordé dans le cadre de cette thèse pour ne pas quitter la perspective de la phrase de Pie IX à commenter).

Le vocabulaire et l'approche de Benoît XVI sont certes différents de ceux de Newman, mais il est frappant de constater que l'essentiel de la pensée mariale que le Pape attribue au Concile correspond à celui de Newman. Est-ce une indication qu'on puisse appliquer au cœur de la mariologie de Newman<sup>572</sup> ce que lui même établissait comme l'un des critères d'un vrai développement doctrinal dans *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* : "5° note : anticipation de l'avenir" ?

*"Quand une idée est vivante, c'est-à-dire influente et efficace, il est sûr qu'elle*

---

<sup>572</sup> À savoir que la vocation propre de Marie Mère du Verbe Incarné est d'être Immaculée ou Première-née pour être, unie à lui et grâce à lui, la nouvelle Ève.

*se développe selon sa propre nature, d'autre part, les tendances qui l'animent tout au long de sa route peuvent, lorsque les circonstances s'y prêtent, se faire jour aussi bien à l'origine que plus tard, et la logique est la même dans tous les siècles. Il s'ensuit qu'on peut voir apparaître dès le début, sous des formes sans doute vagues et isolées, des indices du développement futur, encore qu'un certain laps de temps soit nécessaire pour les porter à leur perfection.*

*D'autre part, les développements n'étant, dans une large mesure, que des aspects de l'idée d'où ils procèdent, et en découlant tous comme des conséquences naturelles, l'ordre selon lequel ils font leur chemin dans les esprits individuels sera souvent fortuit. Il ne faudra donc pas trouver étrange qu'ici ou là se rencontrent de très bonne heure des expressions définies d'une pensée déjà mûrie, qui ne se retrouveront que beaucoup plus tard dans le cours normal de l'histoire. Le fait de ces manifestations, précoces ou répétées, de tendances qui se réaliseront pleinement dans la suite, est donc une sorte de preuve que l'accomplissement tardif, plus systématique, reste en harmonie avec l'idée première.”*<sup>573</sup>

Dans sa thèse magistrale sur la mariologie du Cardinal Newman, L. Govært a montré que la reconstitution de la mariologie catholique qu'est la mariologie de Newman, était un cas exemplaire de développement doctrinal selon les propres critères de *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*<sup>574</sup>. La comparaison des textes depuis sa jeunesse anglicane jusqu'à sa période oratorienne, jointe à l'histoire de sa dévotion mariale personnelle liée aux événements et études jalonnant sa vie, révèle que *“la continuité de la mariologie de Newman est celle de la doctrine des Pères”* et que le principe de cette continuité *“est moins le développement de la doctrine que la fidélité de Newman aux Pères”*<sup>575</sup>. Le lecteur de Newman constate qu'il n'y a après sa conversion aucun retournement brusque dans ses positions mariales, ce qui ne vaut pas pour toutes ses doctrines comme par exemple la transsubstantiation<sup>576</sup> : *“La pénétration croissante de Newman dans la doctrine et la vénération mariale forment en définitive un parallèle avec le développement de la mariologie dans l'histoire*

---

<sup>573</sup> *Essai*, pp. 245-246.

<sup>574</sup> GOVÆRT, pp. 127-167.

<sup>575</sup> GOVÆRT, p. 131.

<sup>576</sup> *Apologia*, p. 422.

de l'Église qui fut si déterminante pour son histoire personnelle"<sup>577</sup>. Mais ce parallèle, cent vingt ans après Newman, vaut-il encore ?

• LA MARIOLOGIE DE NEWMAN : UNE "ANTICIPATION DE L'AVENIR" ?

Cette question revient à évaluer la capacité de la mariologie de Newman à supporter "la cinquième note" de l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, cet avenir étant l'état de la doctrine dans sa dernière manifestation catholique magistérielle d'importance qu'est le chapitre VIII de *Lumen Gentium*.

Répondre à cette question nécessiterait le travail d'une thèse complète à lui seul. Velocci avait noté dès 1967 que "*l'originalité et l'actualité de la mariologie de Newman apparaissent à la lumière du Concile Vatican II. En effet, si on la prend en considération et aussi le chapitre VIII de la Constitution Lumen Gentium, on découvre des ressemblances surprenantes. D'après un des mariologues actuels les plus avisés [Laurentin] les caractéristiques du document conciliaire sont les suivantes : l'influence biblique, le courant patristique, la perspective de l'histoire du salut, l'instance œcuménique.*"<sup>578</sup> On se contentera ici de relever les points de jonction qui apparaissent au seul fil de la lecture du texte conciliaire, entre celui-ci et les traits marquants de la mariologie de Newman.

De manière classique, le chapitre VIII de *Lumen Gentium* part de la volonté de Dieu d'opérer la rédemption du monde par l'incarnation de son Fils en vue de notre adoption, Marie étant choisie pour être la Mère de ce Fils incarné (n°52). Ensuite cette Maternité de Marie établit un rapport particulier entre elle et chacune des Personnes de la Trinité d'une part, et d'autre part avec les autres hommes : Mère du Christ, elle devient de ce fait "*Mère des membres du Christ [...] ayant coopéré à la naissance des fidèles*" c'est-à-dire à leur régénération. (n°53) Nous avons vu que le premier rapport est déjà présent dans le Newman anglican et que le second, quoique sans la citation de saint Augustin ni une formulation aussi explicite, se trouve aussi substantiellement dans la pensée de Newman.

Du n° 55 au n° 59, le Concile traite du rôle de Marie dans l'économie du salut. Il situe d'abord Marie comme la réalisation de la figure de la Mère du Rédempteur,

---

<sup>577</sup> GOVÆRT., p. 130 déjà cité.

<sup>578</sup> VELOCCI, Giovanni. "La mariologia del Newman". *Divinitas*. n°11, 1967, p. 1043.

annoncée progressivement dans l'Ancien Testament, et il attribue explicitement à Gn 3, 15 une portée directement mariale, comme Newman le fit. Ensuite, le n° 56 met en regard les consentements de Marie à la Vie et d'Ève à la mort, reprenant le parallèle des Pères anténicéens si cher à Newman, en insistant tout comme Newman sur la liberté de la foi et de l'obéissance de Marie, et faisant de la coopération de Marie au salut des hommes un instrument non-passif, autre idée récurrente chez Newman. En ce sens, Marie est "*cause du salut*" selon les Pères, autre citation clef chez Newman. C'est en vue de cette "*coopération à une si grande tâche*" que Marie fut dotée de dons proportionnés, notamment "*d'être indemne de toute tache de péché, ayant été pétrie de l'Esprit-Saint et formée comme une nouvelle créature*". Ici sont indiquées à la fois la théologie de l'Immaculée Conception, telle que Newman l'a développée, et la caractérisation de Marie comme "Première-née" comme la Bulle *Ineffabilis* le fit et comme l'idée est prégnante dans la mariologie de Newman. Les nn° 57-58 décrivent alors "*l'union de Marie avec son Fils dans l'œuvre du salut, dès l'heure de la conception virginale du Christ jusqu'à sa mort*". Le n° 59 conclut enfin sur la prière de Marie et son élévation corps et âme à la gloire du Ciel.

La troisième section (nn° 60-65), "La Vierge Marie et l'Église", met en forme pour la première fois de manière explicite dans un acte de Magistère conciliaire, une donnée de la foi mariale catholique devenue de plus en plus mûre au long des temps dans la piété des fidèles. Le n° 60 rappelle que le "*rôle maternel de Marie à l'égard des hommes n'offusque ni ne diminue en rien cette unique médiation du Christ ; il en manifeste au contraire la vertu*" issue de "*la surabondance des mérites du Christ*". Le n° 61 pose que "*Marie a été pour nous dans l'ordre de la grâce, notre Mère*" : en tant que Mère du divin Rédempteur, elle fut "*associée à son œuvre à un titre absolument unique*" ; et par son union de toute sa vie à l'œuvre du Sauveur, "*elle apporta par sa foi, son espérance et sa charité, une coopération sans pareille pour que soit rendue aux âmes la vie surnaturelle*". On ne saurait mieux résumer les vues de Newman sur ces deux points. Le n° 62 ajoute que cette "*maternité de Marie dans l'économie de la grâce se continue sans interruption jusqu'à la consommation définitive des élus*", et précise que "*l'unique médiation du Rédempteur n'exclut pas mais suscite au contraire une coopération variée de la part des créatures en dépendance de l'unique source*". On pourrait voir une anticipation de ce paragraphe dans ce que Newman appelle le "*pouvoir d'intercession*" de Marie tel qu'il le présente en réponse aux objections de

Pusey sur ce point précis : le pouvoir d'intercession des saints est en fait relatif à leur proximité, en l'occurrence tout à fait unique pour Marie, avec Dieu ou les Personnes Divines. L'idée de "maternité" divine ayant des connotations plus larges que celle "d'intercession", on pourra hésiter à mettre en parallèle ce paragraphe et l'idée newmanienne - encore que pour le fond, le "comment" de cette intercession maternelle puisse se ramener à un cas particulier de *"médiation en dépendance de l'unique Source"* comme l'est également le pouvoir d'intercession de Marie. Enfin, le n° 63 déclare Marie en *"union intime avec l'Église"* dont elle est *"le modèle dans l'ordre de la foi, de la charité et de l'union au Christ"*. Dans le mystère de l'Église Vierge et Mère à la fois dont Marie est membre, *"Marie offre à un titre éminent et singulier le modèle de la Vierge et de la Mère"*. Cette vue n'a pas été anticipée par Newman, mais la suite l'est tout à fait, puisque le Concile ajoute :

*"par sa foi et son obéissance elle a engendré sur la terre le Fils du Père, sans perdre sa virginité, enveloppée par l'Esprit-Saint, comme une nouvelle Ève qui donne, non à l'antique serpent mais au Messager de Dieu, une foi que nul doute n'altère. Elle engendra son Fils dont Dieu a fait le Premier-né parmi beaucoup de frères (Rom. 8, 20), c'est-à-dire parmi les croyants à la naissance et à l'éducation de son amour maternel."*

Les nn° 64-65 enchaînent sur les fruits de sainteté pour l'Église et les fidèles, de leur contemplation et recours à Marie, icône eschatologique de l'Église. Les très brèves quatrième et cinquième sections concluent sur le culte marial, puis sur le signe d'espérance et de consolation que la sainte Vierge représente pour le peuple de Dieu en pèlerinage sur la terre.

Le texte conciliaire, relu quarante ans après sa promulgation, peut sembler ne contenir que des évidences, tant sa substance est celle de la foi catholique mariale telle qu'elle s'est communément diffusée dans la vulgarisation théologique depuis quelques décennies. Mais si on se place à l'époque de Newman, cent ans avant sa rédaction, il apparaît alors comme une gageure impossible, étant donné le paysage que présentaient, mis à part Newman et Scheeben, les théologiens de l'époque en matière de mariologie. La pensée de Newman apparaît encore plus remarquable si l'on tient compte de l'amont historique de l'état de la mariologie au moment où il commence à écrire. Face au protestantisme, *"le XVI<sup>e</sup> siècle s'était limité à la tâche de défendre*



*l'héritage. Le XVII<sup>e</sup> est guidé par le souci, parfois excessif, de promouvoir des gloires méconnues de la Vierge et de susciter des formes de dévotions inédites. [...] Si l'on veut ramener toutes ces activités à leur objet théologique central, il n'y a guère à hésiter. C'est l'Immaculée Conception. Cette croyance [...] est alors suspecte à l'Inquisition romaine*" écrit Laurentin<sup>579</sup>. La mariologie des siècles classiques s'est épuisée en débats passionnels à peine imaginables aujourd'hui, entre maculistes et immaculistes. Il y eut bien d'heureuses exceptions comme le mouvement bérullien ou les considérations de saint Jean Eudes mais leurs vues proprement théologiques forment un corps à part, liées qu'elles sont avec la visée spirituelle qui les commande. Certains sermons de Bossuet sont également dignes des Pères mais ne sauraient constituer une mariologie construite et intégrée à une synthèse théologique. Mais *"après le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle toutefois le mouvement [marial] retombe dans le silence pour plus d'un demi-siècle (1780-1830)"*. Toutefois, malgré cette polémique immaculiste sous laquelle restera plombée pendant un bon siècle la mariologie dans son ensemble, le Magistère parviendra à tracer une ligne ferme et cohérente qui aboutira au dogme de 1854.

L'état de la mariologie à l'époque de Newman était peu brillant. Un exemple célèbre l'illustre jusqu'à la caricature : il arrive à Mgr Malou, titulaire de la chaire de dogmatique à Louvain et mariologue en vogue vers 1835-1860, d'appeler Marie *"une personne divine"* ou la *"quatrième personne de la Sainte Trinité"* et cela *"selon les Pères"*<sup>580</sup> ! On mesure là, combien le point de vue purement théologique sur Marie des écrits de Newman (quoique portés par une profonde dévotion personnelle mais qui n'interfère pas comme telle dans sa conceptualisation), combien leur fondement sur l'Écriture lue dans la Tradition et selon la norme des Pères, combien leur insertion cohérente dans une pensée théologique complète, combien l'exhaustivité qui résulte de ses vues sur la personne et la mission de Marie aux antipodes d'une addition de spécialisations sur la Maternité, ou l'immaculisme, ou la médiation ... sont dues à son génie propre et confèrent à sa pensée mariale un caractère remarquable.

Il l'est d'autant plus que Newman est à la fois original vis à vis du développement mariologique postérieur dont le Concile Vatican II intégrera les meilleurs fruits, et, par delà ce développement, en profonde cohérence avec le résumé de la mariologie catholique que constitue justement ce chapitre VIII de *Lumen Gentium*.

---

<sup>579</sup> pour tout ce paragraphe, voir LAURENTIN, pp. 82-94.

<sup>580</sup> LAURENTIN o. c., p. 87.

De 1900 à 1958, le mouvement marial des esprits se résorbe dans le mouvement assomptionniste, puis il passe au second plan derrière les mouvements biblique, patristique, ecclésiologique, sotériologique et œcuménique. Voici quelques unes des principales inquiétudes qui naquirent de cette situation, selon Laurentin<sup>581</sup> : n'allait-on pas remettre en honneur les versets "anti-mariologiques" comme *"Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu ?"* ... n'allait on pas régresser en remettant en selle les doutes de certains Pères sur l'immaculisme de Marie, ou la virginité de Marie ? Marie intégrée dans le Mystère de l'Église ne serait-elle plus qu'une sainte parmi d'autres, une simple fidèle du rang ? En situant la Vierge Marie relativement au salut, Marie ne passait-elle pas au second rang ? et en la situant dans l'histoire, ses privilèges ne perdraient-ils pas leur portée au profit d'une signification d'ensemble ? Le lecteur sait que Newman a répondu à l'avance à ces questions ou, du moins, pouvait fournir les principes d'une réponse en profonde consonance avec les données fondamentales de la foi et de la théologie.

En relisant dans le contexte de leur époque les textes newmaniens étudiés dans la Première Partie de ce travail, Newman apparaît bien en avance sur le mouvement biblique dans sa remise en lumière des traits essentiels de la physionomie spirituelle de la Vierge : sa foi, sa charité, son humilité. Bien en avance aussi sur le mouvement patristique, lorsqu'il place au premier plan l'importance de l'Annonciation et son sens - la foi obéissante de la Vierge qui a conçu en son cœur avant de concevoir en son corps - et lorsqu'il remet à l'honneur le sens historique, ecclésial et anthropologique de la nouvelle Ève. Bien en avance, enfin, tout simplement sur la théologie mariale fondamentale lorsqu'il voit en la *"seconde Ève"* un principe de base, devenant ainsi le *"précurseur de Terrien –qui en convient-, de Scheeben, Deneffe, Billot, Semmelroth<sup>582</sup>"* et des autres jalons du développement qui se conclura lors du Concile. Surtout Newman a un regard et une compréhension si profondément unifiés sur l'immense complexité des données de la théologie mariale, qu'on peut voir un point culminant de celle-ci dans sa mariologie de tournure si intimement patristique, c'était l'avis de Schmaus.<sup>583</sup>

La seule prise en compte du contexte théologique et mariologique de son époque

<sup>581</sup> LAURENTIN o. c., pp. 91-93.

<sup>582</sup> DAVIS, Francis. "La mariologie de Newman" in *Maria, Études sur la Sainte Vierge*, vol. III sous la direction de H. du MANOIR, Paris, Beauchesne, 1954, p. 539.

<sup>583</sup> SCHMAUS, Michaël. *Mariology*, *Encyclopedia of Theology* ; the Concise Sacramentum Mundi, ed. K. Rahner, New-York, 1985, p. 897.

milite donc pour faire ressortir chez Newman une discrète quoique réelle “*anticipation de l’avenir*”, à savoir la synthèse doctrinale que *Lumen Gentium* ch. VIII réalisera. Ce sujet mériterait un travail bien plus approfondi que cette simple comparaison de textes *aperto libro*, mais celle-ci suffit déjà pour reconnaître à la mariologie de Newman la permanence toujours actuelle de sa pertinence.

#### 4. Perspective complémentaire : le rôle de Marie dans l’économie de la grâce.

Pour être complète, une perspective sur “*l’anticipation de l’avenir*” de la mariologie de Newman se doit d’évoquer la question, devenue focale au long des dernières décennies, de la “corédemption” mariale.

##### • Y AURAIT-IL UNE LECTURE NEWMANIENNE DE LA ‘CORÉDEMPTION MARIALE’ ?

Si Newman est évidemment en retrait face au dernier état du débat qui s’est figé de nos jours dans un face à face plutôt polémique, peut on trouver chez lui des principes pour penser la question<sup>584</sup> ?

En fait, cette question telle qu’elle s’est finalement posée, est en dehors de sa pensée. Il n’a jamais évoqué, positivement comme négativement, la justification possible ou l’opportunité de discerner un tel titre à Marie.

Quant à l’opportunité, on connaît le souhait de Newman que le procédé de dogmatisation tel que l’époque moderne le connaît (Immaculée Conception, Assomption) se conformât à la tradition : par nécessité face à l’hérésie et sans causer de trouble aux âmes<sup>585</sup>. Mais l’opportunité étant par définition relative à des circonstances historiques uniques, Newman, qui ne confond jamais le plan des principes et celui de l’historicité de leur application, en jugerait-il peut être aujourd’hui différemment mais il serait hasardeux, et présomptueux, de le faire parler à notre place. On retiendra toutefois qu’il pensait que les décisions dogmatiques d’un Pape en dehors d’un Concile n’étant qu’extraordinaires, une définition comme celle de l’Immaculée Conception aurait dû être formellement réitérée par un Concile. C’est ce

---

<sup>584</sup> cf. GREGORIS, pp. 416-421 ; pp. 440-441 ; p. 443-448.

<sup>585</sup> cf. STRANGE, Roderick. *John Henry Newman una biografia spirituale*. Lindau, Torino, 2010, p. 89.

qu'il espérait du premier Concile du Vatican. Au lieu de cela, l'infailibilité pontificale fut définie, ce que Newman craignit un temps à cause des excès 'ultramontains' mais, la promulgation faite, il accepta pleinement la définition en y voyant la volonté divine<sup>586</sup>, comme il l'avait d'ailleurs déclaré par avance. En fait l'opportunité ou la définibilité dépend à ses yeux du mûrissement de la conscience ecclésiale. L'intérêt d'un titre marial, dogmatique ou non, ne peut être qu'*a posteriori*, comme témoignage de la conscience que l'Église a, dans sa foi, de ce que recouvre ce titre ; cet intérêt même est au cœur de l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne et de la Lettre à Pusey. Mais la démarche inverse lui serait tout à fait étrangère : promulguer un titre pour motiver cette conscience lui semblerait même un artefact assez déplacé.

L'autre aspect de la question est celui du fond doctrinal. A cet égard on constate que Newman ne s'est jamais posé la question du terme de 'corédemptrice', même lorsqu'une fois, dans la *Lettre à Pusey*, il aurait pu avoir l'occasion de le faire.<sup>587</sup>

En revanche, la mariologie de Newman qui ne souffre pas de l'ambiguïté du préfixe "co" de "corédemptrice", - ce qui pourrait suggérer une parité entre Marie et le Christ dans l'unique œuvre méritoire de la Rédemption universelle - exprime bien l'idée que "*Marie a eu une part, et une part bien réelle dans l'économie de la grâce*<sup>588</sup>" et plus précisément qu'elle "*a eu une part méritoire dans la réalisation de notre rédemption*"<sup>589</sup>, part dont le fondement premier repose sur le lien entre son Immaculée conception et sa Maternité divine.

#### • LA MATERNITÉ DE MARIE DANS L'ÉCONOMIE DE LA GRÂCE.

En fait, les données de la question que l'on constate explicitement chez Newman sont synthétisées d'une manière homogène avec elles, dans les n° 60 et 61 du chapitre VIII de *Lumen Gentium*.

On peut approfondir ce rapport d'homogénéité en l'examinant dans la question parallèle quoique plus large de ce que *Lumen Gentium* (n°62) appelle ensuite "*la*

<sup>586</sup> ce paragraphe suit COUPET, Jacques. "Le rôle de Marie dans le cheminement de Newman". *Nouveaux Cahiers Mariaux*. 17 (1990). pp. 11-12 • Les mêmes éléments sont aussi fournis par Gregoris.

<sup>587</sup> L.P., p. 95 : "*Une fois constaté qu'avec les Pères vous [Pusey] l'appellez Mère de Dieu, seconde Ève, Mères des vivants, Mère de la vie, Etoile du matin, Nouveaux cieux mystiques, Sceptre de l'orthodoxie, Mère très pure de la sainteté [les gens ordinaires] auraient estimé que ce langage n'est que faiblement compensé par les protestations que vous élevez contre les titres de Corédemptrice ou Prêtresse.*"

<sup>588</sup> L.P., p. 69.

<sup>589</sup> *ibid.*

*Maternité de Marie dans l'économie de la grâce".*

Bien sûr, cette expression ne saurait se trouver sous la plume de Newman, même si on a pu montrer qu'elle formule l'aboutissement de vues qu'il partage avec l'ensemble des fidèles dévots à Marie. Dans la chapitre intitulé 'Mary's Compassio as an instance of Her cooperation in the Œconomia Salutis in Newman' de sa thèse<sup>590</sup>, Gregoris a analysé la théologie et la spiritualité de Newman de la compassion chrétienne, et il en a dégagé la figure exemplaire de Marie comme Mère du Rédempteur et des rachetés. Le texte scripturaire clef des passages newmaniens consacrés à ce thème est Jn 19, 25-27.

Il faut cependant ajouter une précision qui a directement trait au rapport entre la "Première-née" et les autres "renés". Lorsque Newman écrit

*"il nous a été permis d'appeler Marie notre Mère, depuis le moment où Notre-Seigneur, du haut de sa Croix, établit entre Elle et saint Jean les relations de mère et de fils"*<sup>591</sup>

il ne dit pas que Marie est devenue la Mère des fidèles ou des hommes à ce moment là, comme si cette maternité n'avait aucun fondement dans sa Maternité divine et son Immaculée Conception ; il dit que c'est seulement depuis ce moment que nous avons le droit de l'appeler notre Mère. Il serait en effet incohérent que Marie ne le soit devenue qu'à ce moment en vertu de la seule volonté de son Fils, comme si ce n'était pas parce que c'était sa Mère à qui il s'adressait pour en faire la Mère des rachetés, en d'autres termes comme s'il l'avait dit à n'importe quelle autre femme. Que la volonté expresse du Christ sur la Croix donne le droit de voir en Marie notre Mère, ne peut faire oublier que le fondement de cette maternité est la maternité divine de Marie envers le Verbe Incarné.

Quel est le moyen terme qui permet de passer de l'une à l'autre ? *Lumen Gentium* n° 62 le formule ainsi : *"à partir du consentement qu'elle apporta par sa foi au jour de l'Annonciation et qu'elle maintint sous la Croix dans sa fermeté, cette maternité de Marie dans l'économie de la grâce se continue sans interruption jusqu'à la consommation définitive des élus"*.

---

<sup>590</sup> cf. GREGORIS, pp. 334-355.

<sup>591</sup> M.D., '21 mai' Marie, consolatrix afflictorum, (traduc. Pératé) p. 51.

Ce moyen terme se retrouve formulé ainsi par Newman dans les *Méditations sur les Litanies de Lorette* où dans ‘*Marie, porte du Ciel*’ il embrasse dans un unique regard Marie à l’Annonciation et Marie souffrant près de la Croix<sup>592</sup> :

*“Quand et comment Marie prit-elle part et part initiale, à la restauration du monde ? ce fut quand l’Ange Gabriel vint lui annoncer la grande dignité qui devait être la sienne [...] ce fut la volonté de Dieu qu’elle acceptât volontairement et avec pleine connaissance d’être Mère de Notre Seigneur, et non pas qu’elle fut un simple instrument passif dont la maternité n’aurait eu ni mérite ni récompense [...] Ce n’était pas une charge légère que d’être si intimement unie au Rédempteur des hommes. Sa Mère en fit l’expérience en souffrant avec lui. C’est pourquoi, pesant bien les paroles de l’Ange avant de leur donner une réponse, elle demanda d’abord si un aussi grand office n’impliquerait pas la perte de cette virginité qu’Elle avait vouée à Dieu.”*<sup>593</sup>

Le consentement de Marie lors de l’Annonciation ne se termine donc pas à la maternité factuelle du Christ mais il englobe tout le contenu de la mission divine de Celui dont elle accepte la maternité. Le fondement de la maternité de Marie dans l’ordre de la grâce, maternité constituée par la parole du Christ en Croix, est la maternité divine de Marie envers le Verbe à la fois en tant qu’Incarné et en tant que Rédempteur – ce fondement comprend donc en lui même les conditions de possibilité de cette maternité divine que sont le consentement de Marie et son Immaculée Conception.

Ce fondement dans sa maternité divine, de la maternité de Marie dans l’ordre de la grâce, est important pour saisir que, chez Newman, la maternité de Marie envers les fidèles et l’Église n’est pas une fonction en quelque sorte surajoutée ou extrinsèque à sa vocation et sa personne, elle n’est pas seulement putative et ayant comme seule raison d’être la déclaration du Christ sur la Croix, comme cela est souvent cru chez les fidèles qui ne voient dans cette maternité spirituelle qu’une métaphore de l’amour de Marie pour nous<sup>594</sup>. Le Christ la constitue au Calvaire, mais sur le fondement de Marie

---

<sup>592</sup> Ce que précise finalement Gregoris dans sa conclusion générale, p. 446 n°5).

<sup>593</sup> M.D., ‘13 mai’ Marie, janua cœli, (traduc. Pératé) pp. 35-36.

<sup>594</sup> cf. M. Chaminade, 1761-1850, docteur en théologie de Paris en 1785, fondateur des marianistes en 1818, rare exception au désolant portrait dressé par l’abbé Laurentin de la mariologie des années 1800-1850. Cf. E. NEUBERT (un des fondateurs de la Société française d’études mariales, réputé pour sa thèse sur *Marie*

qualifiée de “*Femme*”, la femme par excellence qu’est la Nouvelle Ève.

Certes, Newman n’a jamais formulé en toutes lettres cette question précise du rapport entre la maternité de Marie dans l’ordre de la grâce et sa maternité divine envers le Christ. Toutefois, la manière dont il envisage le consentement de Marie à l’Annonciation, jointe à sa vision de Marie comme nouvelle Ève qui n’a rien d’allégorique, permet de ne pas réduire ses vues sur la maternité de Marie envers les rachetés à ses seuls commentaires de Jn 19 : il faut relier ces commentaires à ses autres textes sur l’Annonciation et sur la nouvelle Ève, gardant toujours à l’esprit le principe qu’il a lui-même énoncé :

*“Aussitôt que nous saisissons par la foi cette grande vérité fondamentale que Marie est la mère de Dieu, d’autres vérités merveilleuses se déroulent à sa suite.”*<sup>595</sup>

En fait, il semble qu’il en aille pour la mariologie de Newman comme pour celle des premiers Pères dans la quelle elle est si profondément ancrée :

*“Pour la patristique primitive, dès Irénée, la naissance de la Parole du sein de la Vierge se continue donc dans la naissance des chrétiens du sein de l’Église [...] Pour Irénée, ce qu’opère l’action divine du salut est une ‘nouvelle naissance’ (anagenesis), qui, de façon merveilleuse et incompréhensible, nous a été donnée par Dieu, comme expression du salut, de la Vierge par la foi [...] Par elle nous devenons ‘porteurs du Christ’ (christophoroi) comme le dit déjà Ignace le martyr, et Irénée pense aussi que, par cette naissance, nous portons Dieu.”*<sup>596</sup>

Il semble bien que ce soit aussi la position spontanée de Newman. Dans une note de sermon, déjà citée, à l’occasion de la mémoire liturgique de la Maternité de Marie

---

dans le dogme de l’Église anténicéenne) *La doctrine mariale de M. Chaminade*, Paris, Spes, 1937. Dans une note de retraite (*Esprit de notre fondation*, s.d. vol. I, p. 142 *Note de retraite de 1827*) il réagit ainsi : “la très sainte Vierge n’est pas seulement notre Mère, comme on le croit communément par ignorance, parce qu’elle nous a adoptés pour ses enfants ; mais elle est, à la force du terme, notre Mère parce qu’elle nous a enfantés spirituellement, comme elle a véritablement enfanté Jésus-Christ” Et dans le *Petit traité de la connaissance de Marie*, Téqui, Paris, 1927, p. 53 : “Si nous n’étions les enfants de Marie que depuis le Calvaire, les paroles de Jésus à sa Mère : « Femme, voilà votre fils », ne constitueraient qu’une adoption plus ou moins étroite. Or, où serait, dans cette hypothèse, la vérité du mot de saint Luc, « son Fils premier né » ? Pourquoi dire premier né, s’il est le seul né ? Et il serait le seul né si nous n’étions que les enfants adoptifs de Marie : car l’adoption ne fait pas naître de la personne qui adopte. Dès lors, la sainte Vierge ne remplirait pas rigoureusement à notre égard les fonctions de nouvelle Ève.”

<sup>595</sup> M.D., ‘13 mai’ Marie, Sancta dei genitrix, (traduc. Pératé) p. 56.

<sup>596</sup> DELAHAYE *Ecclesia Mater chez les Pères des Trois Premiers Siècles*, Paris, Cerf, 1964, p. 142.

du 12 Octobre 1856<sup>597</sup>, après avoir rappelé qu'aucune fête mariale n'est aussi "compréhensive" que celle-ci, qu'elle est centrale et rassemble la doctrine mariale toute entière et que nombre de fêtes y sont ordonnées, il ajoute :

*"cela nous amène au second groupe de doctrines comprises dans la maternité. Car elle n'est pas que Mère de Dieu, elle est aussi notre Mère."*

Néanmoins, pour revenir au sens que Newman voit dans la déclaration de la maternité de Marie sur les rachetés faite en Jn 19, on doit également tenir compte de sa position fréquemment répétée sur le sens de l'absence de Marie durant toute la vie publique de Notre Seigneur :

*"« Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et Moi ? » Ces paroles mystérieuses, et les autres réprimandes - ou qui nous semblent telles - que Notre Seigneur adressa à Marie au début de son ministère, sont interprétées par Newman comme une indication donnée à sa Mère : jusqu'à la fin de sa vie publique, jusqu'à sa mort et sa résurrection, il ne lui serait plus possible de participer directement à son œuvre. Elle ne pourrait que souffrir, et prier, et offrir ces souffrances et ces prières pour Ses membres, pour qu'ils ne refusent pas les grâces gagnées par lui et qu'ils écoutent son enseignement. C'est après la résurrection de son Fils que commencerait son rôle public et officiel dans l'Église." <sup>598</sup>*

Il ne s'agit pas ici d'une négation de la part que Marie a prise, quoique de manière cachée, à l'œuvre de son Fils rédempteur. Au contraire, il s'agit de la réalité de cette part qu'elle a prise, mais qui devait rester cachée pendant la vie publique du seul Saveur. Une remarque de l'*Apologia* en éclaire la raison profonde :

*"je veux seulement dire que je ne savais pas alors, ce que je sais parfaitement à présent : c'est que l'Église catholique ne permet à aucune image d'aucune sorte - matérielle ou immatérielle - à aucun symbole dogmatique, à aucun rite, à aucun sacrement, à aucun saint, pas même à la bienheureuse Vierge elle-même, de s'interposer entre l'âme et son Créateur. C'est face à face, solus cum solo, que se passent toutes choses, entre l'homme et son Dieu. Dieu seul a créé ; lui seul a*

---

<sup>597</sup> NEWMAN *Notes de sermons*, trad. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p.149.

<sup>598</sup> DAVIS, Francis. "La mariologie de Newman" in *Maria, Études sur la Sainte Vierge*, vol. III sous la direction de H. du MANOIR, Paris, Beauchesne, 1954, p. 546.



*racheté.*”<sup>599</sup>

Gregoris remarque que Newman pose ici des distinctions essentielles<sup>600</sup>. L'œuvre de notre création, rédemption, sanctification et jugement, ne peut être attribuée au sens propre qu'à Dieu seul ; la médiation de l'Église, de ses sacrements, sa foi dans la communion des saints et leur vénération, dont celle de Marie, sont seulement des moyens par lesquels une créature peut accéder à sa fin et à Dieu, mais ne sauraient remplacer la nécessité pour cette créature d'avoir une relation personnelle directe avec Dieu lui-même, dans ce monde ou dans l'autre. Newman catholique n'entend évidemment pas minimiser le rôle médiateur de l'Église ou des saints, mais il permet de le situer à sa vraie place de médiation : truchement ou medium de l'action divine mais sans se substituer à la primauté divine ni l'obscurcir.

On retrouve cette pensée dans la *Lettre à Pusey* :

*“comment peut-on encore prouver la divinité de Notre Seigneur à partir de l'Écriture, si ces passages fondamentaux qui lui attribuent des prérogatives divines, après tout ne lui attribuent rien qui dépasse ce que sa Mère partage avec lui ? Et puis, comment y a-t-il dans sa mort et dans sa Passion un élément de grandeur incommunicable, si Lui qui fut seul au jardin de Gethsémani, seul sur la Croix, seul à la résurrection - après tout n'est pas seul, mais partagea son œuvre solitaire avec sa Mère bénie - avec elle à qui, en commençant son ministère, il dit pour notre instruction et sans lui refuser la gloire qui lui appartient : « Femme, qu'ai-je à faire avec toi ? »”*<sup>601</sup>

Nous avons précédemment constaté que si Newman n'a pas accordé d'importance particulière au titre de corédemptrice qui existait alors, que ce soit pour le refuser ou pour l'employer ou simplement même le commenter, c'est qu'à l'époque le terme ne faisait pas l'objet d'un débat vif comme il l'est depuis quelques décennies ; c'est aussi que la seule fois où il cite le terme, c'est dans un sens adventice<sup>602</sup> où il semble l'accepter face à Pusey, mais en fait sans le reprendre à son compte ; c'est surtout que sa vision de la Théotokos comme Nouvelle Ève associée au Nouvel Adam

---

<sup>599</sup> *Apologia*, p. 370.

<sup>600</sup> cf. GREGORIS, pp. 415-416.

<sup>601</sup> L.P., p. 119.

<sup>602</sup> L.P., p. 95.

présente –sans y penser- tout le contenu acceptable, sans ambiguïté, que recouvre ce mot pour décrire le rôle unique de Marie dans l'économie de notre rédemption.<sup>603</sup>

Fort de l'accord substantiel entre l'idée de *“maternité de Marie dans l'économie de la grâce”* selon *Lumen Gentium* n° 62 et les principes de la mariologie de Newman, on pourrait analyser cette coopération mariale comme un cas particulier et éminent du *“pouvoir d'intercession”* de Marie, trait caractéristique de l'enseignement de Newman : Marie mérite vraiment le titre d' *'Auxilium christianorum'*. Cet aspect de la dévotion de Newman peut théologiquement se justifier en s'appuyant sur trois principes énoncés ainsi par Boyce :

*“l'intercession de Marie et des autres saints s'explique théologiquement par la participation des créatures, via la grâce, à la médiation du Christ, le Médiateur universel ; elle est justifiée par la vérité doctrinale de la communion des saints dans le Corps mystique du Christ ; l'efficacité de son pouvoir naît de l'intensité de l'amour pour Dieu et de l'intime union à la volonté divine chez les élus du ciel.”*<sup>604</sup>

Nous finirons cet aperçu sur l'intercession de Marie avec l'une des conclusions de la thèse de Gregoris :

*“Pour Newman, Marie ne peut être la source de la grâce qui nous sauve et rachète mais puisqu'elle est la plus haute de toutes les créatures et la plus intimement associée au Christ et à ses Mystères de salut/rédemption, elle est un médium ou voie privilégiée de la grâce rédemptrice et salvifique. Newman accepte la vérité de St Alphonse de Liguori : « Dieu donne toutes grâces par Marie » tout comme la possibilité que Dieu veuille sauver tous par l'intercession de Marie même si cela n'implique pas nécessairement que nous l'invoquions directement [...] La coopération de Marie à l'œconomia salutis l'associe au mystère de la Rédemption d'une manière si insurpassable qu'après le rôle de son Fils, on peut dire que son rôle est le plus crucial.”*<sup>605</sup>

---

<sup>603</sup> cf. GREGORIS, p. 437.

<sup>604</sup> BOYCE, pp. 78-79.

<sup>605</sup> GREGORIS, p. 445 & 450.





## CONCLUSION

Nous voici au terme du parcours effectué en compagnie de Newman, que nous avons choisi pour nous aider à découvrir la pertinence du sens de la proposition avancée par Pie IX dans la Bulle *Ineffabilis Deus* pour justifier l'Immaculée conception de la Vierge Marie : “il fallait que fût conçue Première née de qui devait être conçu le Premier né de toute créature”.

Dans la première partie, nous avons situé cette phrase dans le cadre de l'ensemble de la Bulle. Elle s'y est révélée peu anodine. Bien plus qu'un attendu parmi d'autres pour asseoir le dogme dont la définition solennelle suit aussitôt, elle est l'introduction de celui-ci dans la perspective qui le commande : celle de l'économie divine. Ensuite, le panorama des textes principaux de Newman mariologue, tant anglican que catholique, a permis d'établir la profonde continuité substantielle de sa pensée mariale. Son axe générateur est acquis dès ses premières prédications, c'est le dogme d'Éphèse où l'office attitré de Marie est d'être celle à qui fut confiée la garde de l'Incarnation<sup>606</sup>. “C'est de sa foi en l'Incarnation qu'il fut conduit à la foi en Marie”<sup>607</sup>.

L'enquête textuelle de la seconde partie nous a permis de saisir que l'état théologal de “nouvelle création” est inauguré dans l'Incarnation rédemptrice, dont elle est la fin. Cet état, que Dieu avait décrété comme fin de sa création en la créant, devait donc être non seulement celui de l'humanité assumée par Celui qui en est le Principe

---

<sup>606</sup> cf. sermon sur les gloires de Marie pour l'amour de son Fils, *Annexe*, pp. 245-257.

<sup>607</sup> GOVÆRT., p. 38.

incarné, mais aussi l'état de celle dont il a reçu son humanité, pour que cette dernière, justement, soit intégralement en cet état. C'est cet état de nouvelle création dans lequel Marie est constituée, qui se manifeste dans son Immaculée conception. Ainsi prend sens la formule de saint Jean Damascène cité par Pie IX : *"il fallait que fût conçue Première-née celle de qui devait être conçu le Premier-né de toute créature"*. En même temps que cette première conclusion, Marie nous est apparue comme une nouvelle Ève : sa maternité divine et virginale l'associe à l'œuvre à la fois rédemptrice et régénératrice de son Fils, le Fils du Père et l'unique Médiateur. Mieux : par sa fidélité et son constant progrès dans cet état, et dans la perfection de son union à son Fils durant sa vie terrestre, elle apparaît aussi comme une nouvelle Ève qui n'a pas failli.

Cette seconde partie nous a ainsi emmenés à une autre conclusion. La régénération baptismale des fidèles, qui est leur naissance à cet état de "nouvelle création" propre à l'humanité du Christ et dans laquelle la Vierge Marie a été créée, établit un lien entre ces "puînés", et Ceux dont est issu l'état de "nouvelle création" dans lequel ils sont réengendrés. Lorsque les fidèles sont introduits dans la "nouvelle création", c'est comme héritiers : héritiers du Christ mais aussi, indirectement quoique réellement, héritiers de celle qu'il a choisie de s'associer dans l'inauguration de la *"nouvelle création"* réalisée dans son Incarnation et qu'il a également choisie de continuer à faire coopérer à l'économie du salut en Jn 19, 26-27. Ainsi cette seconde partie éclaire le titre de cette thèse : *"de l'immaculée conception de la Vierge Marie à la régénération dans le Christ."*

Outre ces deux conclusions immédiates, Newman nous en offre une troisième, de portée plus large. R. Strange, dans sa récente biographie intellectuelle et spirituelle de Newman, note que *"Newman a défendu les dogmes, les mystères au centre de la foi catholique, la chose est bien connue. Mais il a également défendu le rôle de la théologie, qui, par son observation, cherche à maintenir purs les dogmes. Une telle interaction entre dogme et théologie se manifeste dans son interprétation de l'autorité infaillible dans l'Église et dans la manière dont il expose la doctrine de la sainte Vierge."*<sup>608</sup>

En particulier, Newman nous fait percevoir que la signification du dogme de l'Immaculée Conception déborde la simple question de compatibilité entre doctrine du péché originel et conviction que Marie est la Toute Sainte. Cette aporie d'un vieux

---

<sup>608</sup> STRANGE, Roderick. *John Henry Newman una biografia spirituale*, Lindau, Torino 2010, p. 15.

débat avait déjà été résolue par Alexandre VII : la conception immaculée de Marie est une application anticipée de la grâce du Christ qui a racheté de manière préventive Marie de la nécessité d'être conçue dans le péché. Mais en reprenant ce principe dans la définition de 1854, Pie IX n'enferme pas pour autant toute la portée théologique de la vérité proclamée, dans cette solution et dans les seuls termes de la définition.

Lorsque, dans une lettre<sup>609</sup>, Newman présente l'infailibilité dogmatique de l'Église comme un don "négatif" de protection de l'erreur par rapport à un don "positif" d'inspiration de connaissance divine, on comprend que les termes d'une définition dogmatique n'épuisent pas le contenu de la vérité théologique qu'ils définissent.

Superbement, Newman nous a aidé à le vérifier au long de ce parcours centré sur l'Immaculée Conception de Marie. De son propre aveu<sup>610</sup>, la découverte chez les Pères de "l'Économie" divine a marqué Newman. Ce thème est omniprésent dans toutes ses grandes œuvres<sup>611</sup> et son regard sur Marie ne se comprend que dans cette perspective théologique de l'économie divine de la création et du salut : sans elle, la personne et la vocation de Marie sont incompréhensibles.

Au fur et à mesure de la mise en rapport des textes mariaux de Newman avec ceux où s'expriment sa conception du thème de la sanctification/régénération qui habite son horizon de pensée, la nouvelle création comme fin de l'Incarnation Rédemptrice nous est apparue comme l'horizon de compréhension non seulement du dogme de l'Immaculée conception, mais de tout le mystère de Marie. L'Immaculée Conception de Marie n'est pas un simple privilège personnel, encore moins un titre seulement honorifique ou une pure nécessité de convenance morale envers la dignité de l'Incarnation : elle est l'anticipation de l'état final de "nouvelle création" promis par Dieu à sa création moyennant la pleine collaboration de celle-ci à sa grâce.

Si on pose la question : pourquoi l'Immaculée Conception de Marie, qui appartient à l'ordre des moyens divinement voulus pour l'Incarnation, en était-elle le moyen convenable ? on peut maintenant répondre qu'elle relevait en même temps

---

<sup>609</sup> *Letters and Diaries of John Henry Newman, I-XXXII*, Nelson & Clarendon Press, 1961-2008, *XXV*. p. 309, cité dans : STRANGE, Roderick. *John Henry Newman una biografia spirituale*, Lindau, Torino 2010, p. 94

<sup>610</sup> *Apologia*, p. 158.

<sup>611</sup> HONORE, Jean, cardinal. *John Henry Newman, le combat de la vérité*, 2010, p. 80.

d'un autre ordre que celui des moyens : celui de la fin. Elle est aussi la première fin réalisée du dessein divin originel.

C'est la finalité sanctificatrice/régénératrice de l'Incarnation, qui permet d'appréhender que cette convenance de moyen repose sur l'appartenance même de l'Immaculée Conception à l'ordre des fins de la réalisation du projet divin : Marie, Mère de Dieu, est l'Ève qui n'a pas chuté.

Cette appartenance apparaît lorsqu'on rapproche entre elles deux vues de Newman : une première qui fonde l'Immaculée Conception dans la figure de Marie nouvelle Ève chez les Pères anténicéens, et une seconde qui voit la vocation de Marie comme entièrement relative à l'Incarnation du Fils et à sa finalité régénératrice qui en est inséparable. C'est ainsi que Newman nous offre comme première clef de compréhension théologique du dogme de l'Immaculée Conception, l'ordination intrinsèque de cette Conception à l'économie tout entière du salut. Cet apport n'a rien d'étonnant de la part de Newman qui non seulement a prêché sur la fin de l'économie divine, mais qui a aussi cherché intimement à y avancer dans l'obéissance intérieure : *"Toutes les providences de Dieu, tous ses procédés par rapport à nous [...] tendent en définitive à nous procurer la paix et le repos [...] après l'enfantement douloureux de notre âme [...] après nos résurrections quotidiennes à la sainteté, arrive enfin ce repos qui demeure parmi le peuple de Dieu"*<sup>612</sup>.

Finalement, le choix de Newman comme guide pour répondre à la question suscitée par la citation de Pie IX, s'est révélé non seulement pleinement pertinent mais aussi éminemment profitable.

Profitable, car ses écrits marials se sont montrés, selon la remarque de Mgr Boyce, hors des prises du temps *"puisque fondés sur la vérité révélée contenue dans la Sainte Écriture, transmise par une vivante tradition dans l'Église, doctrinalement exposée par les Pères de l'Église ancienne et proclamée avec autorité par le Magistère."*<sup>613</sup>

Pertinent, car ses écrits marials se sont montrés féconds pour parvenir à un terme cohérent, sans pour autant prétendre vider la question ; d'autres guides

---

<sup>612</sup> S.P. VI, sermon n° 25 La Foi, source de Paix (24 mai 1839. Pour la sainte Trinité) p. 319. Nous avons repris la traduction de G. Joulié dans DESSAIN *Pour connaître Newman*, Ad Solem, 2002, p. 109.

<sup>613</sup> BOYCE, p. 96.



auraient pu aboutir à d'autres résultats dans l'éclaircissement de la phrase de Pie IX. C'est là une limite évidente du choix méthodologique que nous avons adopté, tout comme, une fois le guide newmanien adopté, le choix de ne pas exploiter l'immense correspondance de Newman éminemment riche de vues théologiques, mais un tel travail était bien trop hors de portée de nos moyens temporels. Néanmoins, l'usage des seuls textes publiés de Newman s'est montré suffisant pour honorer notre sujet.

En achevant cette étude peu après la béatification de Newman, nous ne pouvons nous retenir de sourire de la réponse qu'il fit un jour à une admiratrice un peu trop enthousiaste : *"les saints ne sont pas des intellectuels"*<sup>614</sup>. L'humour de Dieu se jouant de l'humour des hommes, même de celui de Newman, ce dernier est maintenant en passe d'être détrompé !

Surtout, notre gratitude monte vers lui, qui s'est toujours exprimé avec une très grande justesse humaine et théologique, y compris dans sa dévotion, sur la Vierge Marie que son Fils nous a léguée pour mère spirituelle : *"C'est la prérogative de Marie d'être l'Etoile du matin qui annonce le soleil. Elle ne brille pas pour elle-même ni d'elle-même, mais elle est le reflet de son Rédempteur et du nôtre et elle le glorifie. Quand elle apparaît dans les ténèbres, nous savons qu'il est proche. Il est l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Commencement et la Fin ! voici qu'il vient promptement avec sa récompense pour rendre à chacun selon ses œuvres. 'Je viens promptement' –Amen. Venez, Seigneur Jésus"*<sup>615</sup>.

---

<sup>614</sup> K. BEAUMONT, Keith. *Petite vie de John Henry Newman*, Desclée de Brouwer, 2005, p. 172

<sup>615</sup> M.D., 31 Mai, 'Marie, Stella matutina' (traduc. Pératé) p. 70.



## ANNEXE

*Les références éditoriales des textes de Newman ci-dessous traduits figurent au fur et à mesure de leur apparition dans le corps de la thèse. — Les notes de lecture en bas de page des cinq premiers textes de Newman, sauf signalement exprès, sont dues à Mgr Ph. BOYCE.*

### Premier Texte : Notre Dame dans l'Évangile<sup>616</sup>

Il y a un passage dans l'Évangile de ce jour qui peut avoir frappé nombre d'entre nous et requiert quelque illustration. Tandis que Notre Seigneur prêche, une femme dans la foule s'écrie : « *Béni soit le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées* » [Luc 11, 27<sup>617</sup>] Notre Seigneur acquiesce mais au lieu d'en rester aux bonnes paroles de cette femme, il ajoute quelque chose. Il parle d'une bénédiction plus grande. « *Oui, dit-Il, mais bénis soient ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent* » [Luc 11, 28]. Ces paroles ont besoin d'explication ne serait-ce que parce que bien des gens aujourd'hui pensent qu'elles déprécient la gloire et la bénédiction de la Très Sainte Vierge Marie, comme si le Seigneur avait dit : « *Ma Mère est bénie, mais mes véritables serviteurs sont plus bénis qu'elle* » Je vais dire quelques mots sur ce passage

---

<sup>616</sup> Ce sermon fut prêché dans la Cathédrale Saint Chad de Birmingham, le troisième dimanche de Carême 26 mars 1848. Il appartient au premier groupe de sermons que Newman prêcha quelques mois après son retour en décembre 1847 de Rome où il fut ordonné prêtre de l'Église catholique le 30 Mai 1847. Texte original : Catholic Sermons of Cardinal Newman, London, Burn & Oates, 1957, pp. 92-104 reproduit dans Mary, the Virgin Mary in the life and writings of John Henry Newman ed. by Philip Boyce, Gracewing 2001, pp. 167-178

<sup>617</sup> Anglican, Newman rédigeait ses sermons avec les références exactes à l'Écriture. Ensuite, il les lisait, selon l'usage de l'Église anglicane. Après sa conversion, il s'efforça de se conformer à l'usage catholique de prêcher plus librement sans lire de texte. Aussi pour la plupart de ses sermons catholiques, il jetait simplement par écrit une ligne générale ou quelques notes schématiques et quand il écrivait son texte il ne donnait pas de références scripturaires, ou incomplètes. (Les références entre crochets sont de Mgr Boyce)

et avec une attention particulière puisque nous venons de passer le 'Jour de Notre Dame', la grande fête où nous commémorons l'Annonciation c'est à dire la visite que lui fit l'Ange Gabriel et la conception miraculeuse de Notre Seigneur et Sauveur en son sein.

Quelques mots suffiront à montrer que les paroles de Notre Seigneur ne dépareillent pas la dignité et la gloire de sa Mère, première des créatures et Reine de tous les saints. Lorsqu'il dit qu'il est davantage béni de garder sa Parole que d'être sa Mère, croyez vous que la Très Sainte Mère de Dieu n'a pas gardé les commandements de Dieu ? Personne évidemment, même protestant, ne le niera. Si c'est ainsi, ce que dit Notre Seigneur c'est que la sainte Vierge a été plus bénie d'avoir gardé ses commandements que d'avoir été sa Mère. Quel catholique le niera ? Au contraire, nous le confessons tous. Tous les catholiques le confessent. Les saints Pères de l'Église disent et répètent que Notre Dame a été davantage bénie en faisant la volonté de Dieu qu'en étant sa Mère. Elle a été bénie de deux manières. Elle a été bénie en étant sa Mère ; elle a été bénie en étant remplie de l'esprit de foi et d'obéissance. Et cette dernière bénédiction est la plus grande. J'ai dit que les Pères le disent explicitement. Saint Augustin dit<sup>618</sup> : « *Marie fut davantage bénie en recevant la foi au Christ qu'en recevant la chair du Christ* » De même sainte Élisabeth lui dit à la Visitation : « *Beata es quæ credidisti - Bénie sois tu d'avoir cru* » [Luc 1, 45] Et saint Jean Chrysostome va jusqu'à dire qu'elle n'aurait pas été bénie même si elle avait enfanté le Christ selon le corps sans avoir écouté la Parole de Dieu et l'avoir gardée.

« Chrysostome va jusqu'à dire » ai-je dit, mais ce n'est pas une vérité évidente. La simple vérité, je le dis, est que la sainte Vierge n'aurait pas été bénie quoiqu'étant la Mère de Dieu, si elle n'avait pas fait Sa volonté, mais c'est extrêmement difficile à formuler car c'est supposer une chose impossible ; ce serait supposer qu'elle aurait pu être si hautement favorisée sans être habitée et possédée par la grâce de Dieu, alors que l'Ange, quand il vient, la salue expressément comme pleine de grâce, « *Ave gratia plena* » [Luc 1, 28]. Les deux bénédictions ne peuvent être séparées. Cependant, il est remarquable qu'elle se donna l'occasion de les distinguer et séparer et qu'elle préféra garder les commandements de Dieu plutôt que d'être Sa Mère, si elle ne pouvait obtenir les deux). Elle qui fut choisie pour être la Mère de Dieu fut aussi choisie pour

---

<sup>618</sup> In Johannis Ev. 10, 3 cf. de Sacra Virginitate 3,3

être « *gratia plena* », pleine de grâce. C'est, voyez vous, l'explication de ces hautes doctrines reçues parmi les catholiques au sujet de la pureté et de l'état immaculé de la sainte Vierge. Saint Augustin<sup>619</sup> ne veut absolument pas entendre parler de l'idée qu'elle ait fait le moindre péché et le Saint Concile de Trente<sup>620</sup> déclare que par un privilège spécial, elle évita durant toute sa vie, tout péché, même véniel. Et aujourd'hui c'est la foi reçue parmi les catholiques qu'elle ne fut pas conçue dans le péché originel et que sa conception fut immaculée<sup>621</sup>.

D'où viennent ces doctrines ? elles viennent du grand principe contenu dans les paroles de Notre Seigneur que je commente. Il dit : « *heureux plutôt de faire la volonté de Dieu que d'être Sa Mère* ». Ne dites pas que les catholiques ne sentent pas cela avec profondeur : ils le sentent si profondément qu'ils l'ont sans cesse élargi à sa virginité, sa pureté, son immaculisme, sa foi, son humilité, son obéissance. Aussi personne ne dit que les catholiques ont oublié ce passage de l'Écriture. Quand ils célèbrent l'Immaculée Conception ou la pureté de la Vierge<sup>622</sup> ... rappelez vous que c'est parce qu'ils font grand cas de la bénédiction de la sainteté. La femme dans la foule s'écria : « *Heureux les entrailles et les seins de Marie* ». Elle parlait dans la foi et n'entendait pas exclure sa plus haute bénédiction mais ses paroles n'allaient que dans un certain sens. Aussi Notre seigneur les a-t-il complétées. Et son Église après lui, s'étendant sur le grand et sacré mystère de son Incarnation a toujours senti que celle dont le ministère lui a été si immédiatement proche, doit avoir été la plus sainte. Aussi, c'est pour l'honneur du Fils qu'elle a toujours exalté la gloire de la Mère. Autant nous donnons, à lui, le meilleur de nous même et lui attribuons ce qu'il y a de mieux, autant nous faisons sur la terre nos églises riches et belles ; autant en Le descendant de la Croix Ses pieuses servantes l'entourèrent de linge fin et le mirent dans un caveau qui n'avait jamais servi, autant sa place dans le ciel est pure et sans mélange ; autant devait-il l'être, autant le fut-il, ce tabernacle d'où il prit chair et où il reposa : saint, immaculé et divin. De même qu'un corps fut préparé pour lui, de même un lieu fut préparé pour ce corps. Avant que la Vierge Marie soit Mère de Dieu et afin d'être sa Mère, elle fut mise

---

<sup>619</sup> Les érudits discutent de savoir si St Augustin inclut dans cette immunité aussi celle du péché originel que celle de tout péché personnel. Il y a toute probabilité qu'il l'inclut au moins indirectement puisqu'il donne un fondement christologique qui les embrasse tous, à savoir la relation de Marie à son Fils : *propter honorem Dei. De natura et gratia*, 36, 42.

<sup>620</sup> Décret sur la Justification, can. 23 Denz. n° 1573.

<sup>621</sup> Newman s'exprime ici six ans avant la proclamation solennelle du dogme par Pie IX en 1854.

<sup>622</sup> Cette fête était alors célébrée en certains endroits, dont l'Angleterre, le troisième dimanche d'Octobre.

à part, sanctifiée, remplie de grâce et faite apte à la présence de l'Éternel.

Et les saints Pères ont toujours tiré l'exacte obéissance et l'absence de péché du récit même de l'Annonciation, quand elle devint Mère de Dieu. Lorsque l'Ange lui apparut et lui déclara la volonté de Dieu, ils disent qu'elle mit en œuvre particulièrement quatre grâces : l'humilité, la foi, l'obéissance et la pureté. Mais ces grâces étaient pour ainsi dire des conditions préparatoires à ce qu'elle devienne ministre d'un si haut décret. Si bien que, si elle n'avait pas eu et l'humilité et la foi et l'obéissance et la pureté, elle n'aurait pas mérité d'être la Mère de Dieu. Ainsi est-il habituel de dire qu'elle a conçu le Christ en esprit avant de le concevoir dans son corps<sup>623</sup> c'est à dire que la bénédiction de la foi et de l'obéissance a précédé la bénédiction d'être une Vierge Mère. Ils disent même que Dieu a attendu qu'elle consente avant de venir en elle et de prendre chair d'elle. Tout comme il ne fit aucun miracle à un endroit où les gens n'avaient pas la foi, de même ce grand miracle par lequel il devint le Fils d'une créature fut suspendu jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée et trouvée convenable pour cela – jusqu'à ce qu'elle obéisse.

Il faut ajouter quelque chose. Je viens de dire que les deux bénédictions ne pouvaient se séparer, qu'elles marchaient ensemble. *“Béni soit le ventre... etc” “Oui, mais bénis soient ceux qui ... etc”* C'est vrai, mais il faut faire attention à ceci : les saints Pères enseignent toujours qu'à l'Annonciation, quand l'Ange apparut à Notre Dame, elle montra qu'elle préférait ce que Notre Seigneur appela la plus grande des deux bénédictions. Quand l'Ange lui annonça en effet qu'elle était destinée à recevoir la bénédiction que toutes les femmes juives attendaient d'âge en âge, être la Mère du Christ attendu, elle ne prit pas cette nouvelle comme une autre l'aurait fait : elle attendit. Elle attendit qu'on lui dise comment cela était cohérent avec son état de Vierge. Elle ne voulait pas accepter cet honneur le plus admirable, elle ne le voulut pas jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite sur ce point. *« Comment cela sera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? »* Ils considèrent qu'elle avait fait vœu de virginité et ils considéraient que ce saint état était plus grand que d'enfanter le Christ. Tel est l'enseignement de l'Église, montrant clairement combien elle se conforme de près à la doctrine des mots de l'Écriture que je suis en train de commenter, avec quelle profondeur elle considère que la sainte Vierge les a perçus c'est à dire que, bien que

---

<sup>623</sup> Cf. Saint AUGUSTIN *Sermon 215*, 4 ; Saint LÉON LE GRAND *Sermon 21*, 1.

soient bénies les entrailles qui portèrent le Christ et la poitrine qui l'allaita, bien plus bénie fut cependant l'âme qui posséda ces entrailles et cette poitrine, bien plus bénie fut l'âme pleine de grâce, laquelle, parce qu'elle était si "gracieuse" fut récompensée du privilège extraordinaire de devenir la Mère de Dieu.

Maintenant une nouvelle question se pose, qu'il pourrait être intéressant de considérer. On pourrait demander : pourquoi Notre Seigneur semble-t-il vider de leur contenu l'honneur et le privilège de sa Mère ? Quand la femme s'écrie : « *Bénies soient les entrailles ...* », il répond en fait : « *Oui* », mais il continue : « *Oui, mais plus encore soient bénis ...* ». Et à une autre occasion, à moins que ce ne fût celle-ci, il dit à quelqu'un qui lui disait que sa Mère et ses frères étaient dehors : « *Qui est ma Mère ?* » [Matt 12, 43 ; Marc 3, 33]. Et auparavant, lorsqu'il commença ses miracles et que sa Mère lui dit que les invités de la noce manquaient de vin, il dit : « *Femme, qu'ai-je à faire avec vous ? mon heure n'est pas encore venue* ». Ces passages paraissent des mots glaciaux envers la sainte Vierge même si on peut en expliquer le sens de manière satisfaisante. Alors, qu'est ce qu'ils signifient ? Pourquoi parle-t-Il ainsi ?

Je vous donne maintenant deux explications :

1. La première, qui découle immédiatement de ce que j'ai dit : pendant des siècles, les femmes juives ont cherché à savoir laquelle serait la Mère du Christ tant attendu, sans y associer apparemment une quelconque haute sainteté. C'est pourquoi elles désiraient tant le mariage et que le mariage était tenu par elles en si grand honneur. Maintenant, le mariage est une ordonnance de Dieu et le Christ en a fait un sacrement – pourtant il y a un état plus élevé, et les juifs ne le comprenaient pas. Toute leur idée était d'associer la religion avec les plaisirs de ce monde. Ils ne savaient pas, communément parlant, ce que c'était que d'abandonner de ce monde, pour l'autre. Ils ne comprenaient pas que la pauvreté valait mieux que la richesse ; un nom obscur qu'un nom fameux ; le jeûne et l'abstinence que la bonne chère et la virginité que le mariage. C'est pourquoi, lorsque la femme dans la foule proclame la bénédiction des entrailles qui l'ont porté et de la poitrine qui l'a nourri, il lui enseigne comme à ceux qui l'entendent, que l'âme est plus grande que le corps et que d'être uni à lui en esprit est davantage que d'être uni à lui par le corps.

2. Voilà pour la première raison ; l'autre nous intéresse davantage. Vous savez que Notre Sauveur pendant les trente premières années de sa vie terrestre a vécu sous

le même toit que Sa Mère. Quand il revint de Jérusalem à l'âge de douze ans avec elle et saint Joseph, il est expressément dit qu'il leur était soumis. C'est une expression très forte, mais cette soumission, cette vie familiale familière ne devait pas durer jusqu'à la fin. Même en cette occasion où l'Évangéliste dit qu'il leur était soumis, il a dit et fait ce qu'il leur a communiqué fermement : qu'il avait d'autres devoirs. Car il les a laissés et est resté dans le Temple parmi les docteurs et devant leur surprise, il répond : « *Ne saviez vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ?* » je dis que c'était là une anticipation de l'époque de Son ministère, quand il devra quitter sa maison. Il resta là trente ans et autant il fut observant de ses devoirs tant que c'étaient ses devoirs, autant il fut zélé pour l'œuvre de son Père lorsque ce fut le temps de le faire. Lorsqu'arriva le temps de sa mission, il quitta la maison et sa Mère et, si chère lui fût-elle, il la quitta.

Dans l'Ancien Testament, les Lévites sont loués parce qu'ils ne connaissaient ni père ni mère lorsque le devoir de Dieu les appelait. « *Qui a dit à son père et à sa mère : je ne vous connais pas, et à ses frères : je vous ignore.* » « *Ils ne connaissaient pas leurs enfants* » [Deut. 33, 9] Si telle était la conduite dans la tribu sacerdotale, sous la Loi, combien alors convient-elle au grand et unique Prêtre de la Nouvelle Alliance, pour donner un modèle de cette vertu qui fut trouvée et récompensée chez Lévi. Lui-même déclara : « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi* », et il nous dit que « *celui qui aura quitté une maison, des frères, des sœurs, un père, une mère, une épouse, des enfants ou un pays pour l'amour de lui, recevra et possédera cent fois plus dans la vie éternelle.* » [Matt. 19, 29] Aussi lui convenait-il, lui qui donna le précepte, de montrer l'exemple et, quand Il demandait à ses disciples de quitter tout ce qu'ils avaient pour l'amour du Royaume, de faire dans sa propre Personne tout ce qu'il pouvait, de quitter tout ce qu'il avait, de quitter sa maison et sa mère quand il dut prêcher l'Évangile.

C'est pourquoi dès le début de son ministère, il renonça à Sa Mère. Au moment de son premier miracle, il le proclama. Il fit ce miracle à sa demande mais il signifia ou plutôt déclara que c'était alors le début de la séparation : « *Qu'y a-t-il entre moi et toi ?* » et « *Mon heure n'est pas encore venue* » c'est à dire « *l'heure vient où je vous connaîtrai à nouveau, ô ma Mère. L'heure vient où vous intercéderez directement et puissamment avec moi. L'heure vient où à votre demande, je ferai des miracles : elle vient* »



*mais elle n'est pas encore venue. En attendant, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Je ne vous connais pas ; pour le moment je vous ai oublié ».*

A partir de ce moment, nous n'avons aucune trace d'une rencontre entre lui et sa Mère jusqu'à ce qu'il la vît sous la Croix. Il se sépara d'elle. Une fois elle essaya de le voir. Un événement rapporte qu'il était près de chez lui ; ses amis vinrent pour le prendre. Apparemment la sainte Vierge ne voulut pas être en reste. Elle y alla aussi. On lui fit savoir qu'ils le cherchaient mais ne pouvaient l'atteindre à cause de la foule. Alors il dit ces mots graves : « *Qui est Ma Mère ?* », signifiant semble-t-il qu'il avait tout laissé pour le service de Dieu et que, comme il était né pour nous de la Vierge, il quittait pour nous sa Vierge Mère afin de glorifier son Père céleste et faire Son œuvre.

Telle fut sa séparation de la sainte Vierge, mais lorsqu'il dit sur la Croix « *c'est accompli* », ce temps de la séparation toucha à sa fin. Et c'est pourquoi, juste avant, sa bienheureuse Mère le rejoint et lui, la voyant, la reconnut de nouveau. Son heure était venue et il lui dit, parlant de saint Jean « *Femme, voici ton fils* » et à saint Jean : « *voici ta Mère* ».

Maintenant, mes frères, en conclusion, juste un mot. Je ne souhaite pas que vos paroles dépassent vos sentiments réels, je ne souhaite pas que vous preniez des livres de prières à la Bienheureuse Marie toujours Vierge et les employez et les suiviez sans réflexion ni intelligence. Mais soyez sûrs que si vous ne pouvez pas entrer dans la chaleur des livres étrangers de dévotion, c'est une déficience pour vous<sup>624</sup>. Parler fortement n'améliorera pas la question ; c'est un défaut auquel on peut ne succomber que graduellement mais c'est une déficience, pour cette raison ou pour une autre. Comptez sur ceci : la manière d'entrer dans les souffrances du Fils, c'est d'entrer dans les souffrances de la Mère. Placez vous au pied de la Croix, voyez Marie debout, là, levant son regard et transpercée par le glaive. Pensez à ses sentiments et faites les vôtres. Prenez la pour votre grand modèle. Sentez ce qu'elle sent et vous vous affligerez valablement de la mort et de la Passion de son Sauveur et du vôtre. Ayez sa foi simple et vous croirez. Priez d'être rempli de la grâce qui lui fut donnée. Hélas, vous devez avoir maint sentiment qu'elle n'eut pas : le sentiment du péché personnel, le sentiment de la douleur personnelle, de la contrition, de la haine de soi, mais cela,

---

<sup>624</sup> C'est ici l'une des très rares occasions où Newman recommande la chaleur de la dévotion exprimée alors dans les livres des pays latins. Tandis que Faber n'avait aucune difficulté avec eux, Newman défendait une plus grande modération, selon le caractère Anglais.

naturellement chez un pécheur, accompagne la foi, l'humilité, la simplicité qui étaient ses grands ornements. Pleurez avec elle, croyez avec elle et vous finirez par faire l'expérience de sa bénédiction dont parlent les textes. Certes, nul ne peut avoir sa prérogative spéciale et être Mère du Très Haut mais vous aurez part à cette bénédiction qui est la sienne et qui est la plus grande : la bénédiction de faire la volonté de Dieu et de garder ses commandements.

## Deuxième Texte : Les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils.<sup>625</sup>

Vous savez, mes frères, que dans le monde naturel, rien n'est superflu, rien n'est incomplet, rien n'est indépendant ; mais un élément répond à un autre et tous les détails se combinent pour former un tout solide. L'ordre et l'harmonie sont parmi les premières perfections que nous discernons dans cette création visible ; et plus nous la scrutons, plus largement et précisément on les trouve en elle. « *Toutes les choses sont doubles, dit le Sage, l'une face à l'autre et il n'a rien fait de défectueux* » [Sir. 42, 24] Les véritables caractère et définition « *du ciel et de la terre* » [Gn 1, 1 ; 2, 1] par contraste avec le vide et le chaos qui les précédaient, sont que chaque chose est désormais soumise à des lois fixes et tout mouvement, toute influence et tout effet peut être expliqué et, si notre connaissance était suffisante, être anticipé. En outre, il est clair que c'est seulement en proportion de notre observation et de notre recherche que cette vérité devient évidente ; bien qu'un certain nombre de choses, même à première vue, semblent procéder selon un ordre établi et beau, dans d'autres cas, cependant, la loi à laquelle ils se conforment se découvre avec difficulté ; et les mots « *chance* », « *hasard* » et « *fortune* » ont été mis en usage pour exprimer notre ignorance. Aussi, on peut bien imaginer que des esprits irréflechis et irrégieux engagés jour après jour dans les affaires de ce monde, regardant soudain le ciel ou la terre, critiquent le grand Architecte et soutiennent qu'il y a des créatures qui existent et sont grossières ou défectueuses dans leur constitution et qui posent des questions, lesquelles montrent seulement qu'il leur manque une éducation scientifique.

Il en va de même pour le monde surnaturel. Les grandes vérités de la Révélation sont liées ensemble et forment un tout. Chacun peut le voir dans une certaine mesure en un clin d'œil, mais comprendre la pleine consistance et l'harmonie de

---

<sup>625</sup> Ce sermon appartient aux *Discourses Addressed to Mixed Congregations*. Il se trouve dans le premier volume des sermons de Newman devenu catholique, prêchés et publiés en 1849. Il s'agit de discours ou sermons donnés dans l'église de l'Oratoire de Birmingham, alors situé rue Alcester. Ils appartiennent aux premiers sermons catholiques de Newman, prononcés durant le printemps ou l'été 1849, trois ans et demi après sa conversion à l'Église catholique romaine et deux ans après son ordination sacerdotale catholique. Ils n'eurent pas lieu au cours de l'Eucharistie ni d'une célébration liturgique. L'assemblée était 'mixte' en ce sens qu'elle comprenait un nombre considérable d'anglicans.

l'enseignement catholique requiert étude et méditation. C'est pourquoi, de même que les philosophes de ce monde s'enterrent dans les musées et les laboratoires, descendent dans les mines ou se promènent dans les bois ou sur les rivages, de même celui qui cherche les vérités célestes garde la cellule et l'oratoire, épanchant son cœur dans la prière, rassemblant ses réflexions dans la méditation, demeurant dans la pensée de Jésus, ou de Marie ou de la grâce ou de l'éternité, et pesant les mots des saintes personnes qui l'ont précédé, jusqu'à ce que se lève dans la vision de son esprit, la sagesse cachée de ce qui est parfait « *que Dieu a prédestiné dès avant les siècles pour notre gloire* » [1 Co 2, 7] et qu'« *Il leur révèle par son Esprit* » [1 Co. 2, 10]. Et de même que des gens ignares peuvent discuter de la beauté et de l'harmonie de la création visible, de même ceux qui six jours par semaine sont absorbés par le labeur terrestre ou qui vivent pour le bien-être, ou le renom, ou leurs plaisirs personnels ou la connaissance profane et ne donnent à la pensée de la religion que leurs moments de loisir, n'élevant jamais leur âme vers Dieu, ne lui demandant jamais sa grâce de lumière, ne tempérant jamais leur cœur ni leur corps, ne contemplant jamais avec constance les objets de la foi mais jugeant hâtivement et péremptoirement selon leurs vues privées ou l'humeur du moment ; de même, dis-je, de telles personnes peuvent facilement, ou seront certainement, surprises et scandalisées de [certaines] parties de la vérité révélée, comme si elle était étrange ou dure ou extrême ou incohérente, et ils la rejeteront en tout ou partie.

Je vais appliquer cette remarque au sujet des prérogatives dont l'Église pare la Bienheureuse Mère de Dieu. Elles sont surprenantes, ces prérogatives, et difficiles, pour ceux dont l'imagination n'y est pas habituée et dont la raison n'y a pas réfléchi, mais plus on les considère avec attention et religieusement, plus, j'en suis sûr, on les trouvera essentielles à la foi catholique et constitutives du culte envers le Christ. Tel est le point sur lequel je veux insister -discutable pour ceux qui sont étrangers à l'Église, mais on ne peut plus clair pour ses fils-, que les gloires de Marie sont pour l'amour de Jésus et que lorsque nous la louons et bénissons comme la première des créatures, c'est Lui que nous confessons dûment comme notre unique Créateur.<sup>626</sup>

---

<sup>626</sup> Parlant à une assemblée d'anglicans et de catholiques, Newman use d'un ton œcuménique. A ceux qui sont hors de l'Église de Rome, il s'efforce de donner une explication claire des points de la doctrine et de la foi catholiques. Une des grandes difficultés des anglicans vis-à-vis de la dévotion mariale était leur crainte qu'elle n'enlève quelque chose de l'honneur dû au Christ et ne devienne finalement une forme d'idolâtrie accordant à une créature un degré d'honneur qui est du droit exclusif du Créateur lui-même.

Quand le Verbe éternel décréta de venir sur terre, il n'a pas projeté ni fait les choses à moitié ; mais il est venu pour être un homme comme l'un de nous, pour prendre une âme et un corps humains et les faire siens. Il n'est pas venu comme une simple apparence ou une forme accidentelle comme les anges qui apparaissent aux hommes ; il n'a pas seulement couvert de son ombre un homme existant -comme il couvre ses saints- en l'appelant du nom de Dieu ; mais il « *s'est fait chair* » [Jn 1, 14]. Il a lié à lui-même une humanité et devint aussi réellement et vraiment homme qu'il était Dieu et donc il fut à la fois Dieu et homme ou, en d'autres mots, il fut Une Personne en deux natures, divine et humaine. C'est un mystère si merveilleux, si difficile, que la foi seule peut le recevoir fermement ; l'homme naturel peut le recevoir un instant, peut penser le recevoir mais ne le reçoit pas réellement ; il commence, à peine l'a-t-il reçu, à se rebeller secrètement contre lui, à l'esquiver ou à se révolter. Et cela s'est passé dès le commencement ; du vivant même du disciple bien-aimé, des hommes se levèrent qui dirent que Notre Seigneur n'avait pas du tout de corps, ou un corps venu des Cieux, ou qu'il n'avait pas souffert ou qu'un autre avait souffert à sa place, ou qu'il ne posséda qu'un certain temps la forme humaine où il naquit et souffrit, venant en elle au baptême et la quittant avant sa crucifixion, ou encore qu'il était un simple humain<sup>627</sup>. Que « *au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu et le Verbe s'est fait chair et a demeuré parmi nous* » [Jn 1] était une chose trop forte pour la raison non régénérée.

La question est la même aujourd'hui ; les simples protestants ont rarement une perception réelle de la doctrine de Dieu et de l'homme en une Personne. Ils parlent de la divinité du Christ à la manière d'un rêve ou d'une ombre mais si vous criblez leurs pensées, vous les trouverez très lents à parvenir par eux-mêmes à un jugement suffisant à exprimer le dogme catholique. On vous dira aussitôt que le sujet ne doit pas être pressé car il est impossible de le presser sans entrer dans la technique et la subtilité. Puis, en commentant l'Évangile, ils parleront du Christ non point comme étant Dieu, de manière simple et conséquente, mais comme composé de Dieu et d'homme, en partie l'un en partie l'autre, ou entre les deux ou comme un homme

---

<sup>627</sup> Newman fait allusion aux théories variées qui circulèrent sur le mystère du Christ avant le Concile de Nicée (325), variations du Gnosticisme qui considérait Jésus comme 'un simple homme'. Elles distinguaient entre le Christ et Jésus : Christ, le Fils de Dieu, serait descendu en Jésus lors du baptême dans le Jourdain. Cette union aurait cessé peu avant la Passion : le Christ aurait abandonné Jésus. Une telle vue nie la réalité de l'Incarnation du Fils de Dieu et ses souffrances rédemptrices.

habité par une présence Divine spéciale<sup>628</sup>. Quelquefois ils vont même jusqu'à nier qu'il était au Ciel le Fils de Dieu, disant qu'il devint le Fils quand il fut conçu du Saint-Esprit et ils sont choqués et pensent que c'est à la fois une marque de révérence et de bon sens que d'être choqués d'entendre parler de l'homme comme étant simplement et pleinement Dieu. Ils ne peuvent supporter d'entendre dire, sauf comme une image ou par manière de parler, que Dieu a un corps humain ou que Dieu a souffert ; ils pensent que « *l'expiation* » et la « *sanctification à travers l'Esprit* » comme ils disent, est la somme et la substance de l'Évangile, et ils ont peur de toute expression dogmatique qui va au-delà. Tel est, je crois, le caractère ordinaire des opinions protestantes parmi nous au sujet de la divinité du Christ, tant chez les membres de la communion anglicane que chez ses dissidents<sup>629</sup>, sauf une toute petite minorité.

Maintenant, si vous voulez témoigner contre de telles opinions non chrétiennes, si vous voulez proposer distinctement et au-delà de toute méprise et esquivance la simple idée de l'Église catholique que Dieu est homme, pourriez vous le faire mieux qu'en exposant les paroles de saint Jean « *Dieu s'est fait homme* » [Jn 1, 14] ? et encore, pourriez vous l'exprimer avec davantage de force et sans équivoque qu'en déclarant qu'il est né homme ou qu'il a eu une Mère<sup>630</sup> ? Le monde accorde que Dieu est homme ; l'admettre lui coûte peu car Dieu est partout et, si on peut dire, est toute

---

<sup>628</sup> Newman fait ici allusion à d'antiques hérésies toujours récurrentes, exposant de manière erronée le mystère du Christ et non sans conséquences pour une compréhension correcte de la Vierge Marie. La première vient d'Arius, prêtre d'Alexandrie (IV<sup>e</sup>s.) pour qui seul le Père dans la Trinité était vraiment le Dieu incréé : le Verbe n'existerait pas au Ciel dans l'éternité avec le Père mais fut créé '*des choses qui n'étaient pas*' par la puissance du Père. Aussi, comme Newman le dit, les ariens '*niaient que le Christ était au ciel le Fils de Dieu*.' Le premier Concile œcuménique (Nicée 325) fit une déclaration solennelle sur la vraie divinité du Christ, réfutant l'arianisme.

Il y eut ensuite le nestorianisme (V<sup>e</sup>s.). Nestorius, évêque de Constantinople, exposait l'Incarnation en détruisant l'unité du Christ : le Christ était un homme parfait, comme l'un de nous, avec sa personnalité humaine propre et le Fils de Dieu habitait dans cette humanité comme dans un temple. Le Christ était donc vu comme une personne humaine jointe à la personne divine du Fils de Dieu, il n'y avait donc pas une personne (divine) dans le Christ mais deux : une humaine et une divine. Donc la Vierge Marie était Mère non de Dieu mais de la personne humaine de Jésus, elle n'était pas la Théotokos. Cette théorie fut condamnée au Concile d'Éphèse en 431.

Enfin le Monophysisme (dont la forme extrême est l'Eutychianisme) aussi du V<sup>e</sup>s. Opposé au nestorianisme, il erra dans l'autre sens. Défendant tellement l'unité du Christ il ne reconnaissait pas seulement en Lui une Personne divine mais aussi –c'est là son erreur- une seule nature, divine. C'est le Concile de Chalcédoine qui donnera l'explication finale des deux natures intègres et distinctes (divine et humaine) dans Une Personne (divine) qu'est le Christ.

<sup>629</sup> Les 'Dissidents' étaient ceux qui s'étaient séparés de l'Église Établie en Angleterre par refus de certaines croyances ou usages autorisés par l'Église anglicane. Par la suite, on les appela 'Non-Conformistes' ou 'Hommes de l'Église Libre'

<sup>630</sup> Les pages qui suivent trahissent la foi profonde du prédicateur dans la réalité de l'Incarnation et de toutes ses conséquences : la similarité avec la méditation théologique de saint Jean dans son Évangile est notable.

chose mais il se dérobe devant la confession que Dieu est le Fils de Marie. Il le craint car ce serait alors se confronter directement à un fait radical qui viole et ébranle sa propre vue incrédule des choses : la doctrine révélée prend immédiatement sa vraie forme et reçoit une réalité historique, le Tout-Puissant s'introduit dans Son monde à une époque précise et d'une manière définie. Les rêves sont brisés et les ombres évanouies : la vérité Divine n'est plus une expression poétique ou une pieuse exagération ni une économie mystique ou une représentation mythique. « *Sacrifice et offrande -les ombres de la Loi- tu n'en voulus pas mais tu m'as formé un corps* » [He 10, 5]. « *Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché* », « *Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons* » [1 Jn 1, 1-3] telle est la déposition de l'Apôtre en opposition à ces « esprits » qui nient que « *Jésus-Christ est venu dans la chair* » [1 Jn 4, 2] et qui le "dissolvent" en niant soit sa nature humaine soit sa nature divine. Et la confession que Marie est *Deipara*<sup>631</sup>, c'est à dire Mère de Dieu, constitue la sauvegarde avec laquelle sceller et mettre en sécurité la doctrine de l'Apôtre hors de toute esquivé, ainsi que le crible pour déceler tous les prétextes de ces mauvais esprits de l'Antéchrist qui « *est maintenant déjà dans le monde* » [1 Jn 4, 3]. Elle déclare qu'il est Dieu ; elle implique qu'il est homme ; elle nous suggère qu'il est encore Dieu quoi qu'il soit devenu homme et qu'il est un homme vrai quoi qu'il soit Dieu<sup>632</sup>. En témoignant du processus de l'union, elle assure la réalité des deux sujets de l'union, de la divinité et de l'humanité. Si Marie est la Mère de Dieu, le Christ doit littéralement être l'Emmanuel, Dieu avec nous. [cf. Is 7, 14 ; Mat 1, 23] C'est pourquoi, lorsque les temps furent venus et que les mauvais esprits et les faux prophètes grandirent en force et en audace et s'infiltrèrent dans le corps catholique

<sup>631</sup> Le terme 'Mère de Dieu' (Théotokos en grec, Deipara en latin) était l'un de ceux dont Newman comme anglican avait l'usage en aversion. Maintenant, catholique romain, il se sent libre et sûr dans son témoignage de foi. Ces dix huit *Discourses to Mixed Congregation* respirent un zèle typique des nouveaux convertis. Richard H. Hutton décrit ainsi le génie particulier de ces sermons : '*En eux plus qu'en toute autre publication de Newman, il y avait l'enthousiasme du converti et ils formaient tous les spécimens les plus éloquentes et travaillés de son éloquence de prédicateur et de son intelligence, si je puis l'appeler ainsi, des avantages religieux de sa position comme héraut de la grande Église de Rome. Ils représentent mieux Newman tel qu'il fut lorsqu'il commença à se sentir 'non-muselé'... que tout autre de ses écrits et quoi qu'ils n'aient pas pour moi tout à fait le charme délicat de la réserve et, dirais-je surtout, la timide passion de ses sermons d'Oxford, ils représentent les fleurs épanouies de son génie, tandis que les anciens le montraient en boutons*' (Cardinal Newman, London, Methen & Co, 1891, p. 197)

<sup>632</sup> Newman déploie maintenant toute son éloquence dans un style plus orné et élaboré que celui de ses sermons anglicans. Charles Stephen Dessain relève que ces *Discourses to Mixed Congregation* ne passaient pas '*au-dessus de la tête de son audience composite*' même s'ils contenaient '*maint passage d'éloquente beauté*' (cf. John Henry Newman, London, Nelson, 1966, p. 94)

lui-même, l'Église, guidée par Dieu, ne trouva pas de manière plus efficace et sûre de les repousser que d'employer contre eux ce terme de Deipara ; et par ailleurs, lorsqu'ils revinrent de l'abîme des ténèbres et fomentèrent le renversement complet de la foi chrétienne au XVI<sup>e</sup> s., ils ne purent alors trouver d'expédient plus assuré pour leur projet haineux que de rabaisser et de blasphémer les prérogatives de Marie, car ils savaient très bien que s'ils pouvaient pousser le monde à déshonorer la Mère, le déshonneur du Fils suivrait bientôt. L'Église et Satan sont d'accord en ceci : que le Fils et la Mère vont ensemble et l'expérience de trois siècles a confirmé leur témoignage, car les catholiques qui ont honoré la Mère honorent encore le Fils tandis que les protestants qui ont maintenant cessé de confesser le Fils ont commencé par bafouer la Mère.<sup>633</sup>

Vous voyez donc, mes frères, en ce cas particulier, la cohérence harmonieuse du système révélé et le poids d'une doctrine sur l'autre ; Marie est exaltée pour l'amour de Jésus. Il était convenable qu'en tant que créature, quoique la première de toutes les créatures, elle eût un devoir de service. Comme les autres, elle vint au monde pour faire une œuvre et accomplir une mission ; sa grâce et sa gloire ne sont pas pour elle-même mais pour celui qui l'a faite ; il lui fut confié la garde de l'Incarnation, tel est son office attribué (« *Une Vierge concevra et enfantera un Fils et on lui donnera le Nom d'Emmanuel* » [Is. 7, 14]). Comme elle fut jadis sur la terre le gardien personnel de l'Enfant Divin, le porta dans ses entrailles, l'entoura de ses bras, le nourrit de son sein, ainsi aujourd'hui et jusqu'à la dernière heure de l'Église, ses gloires et la dévotion envers elle proclament et définissent la foi droite envers lui comme Dieu et homme. Toute église qui lui est dédiée, tout autel qui est placé sous son invocation, toute image qui la représente, toute litanie en son honneur, tout "Je vous salue Marie" à sa mémoire continuelle, ne fait que nous rappeler qu'il est celui qui, quoique bienheureux de toute éternité, cependant par amour des pécheurs « *n'a pas eu horreur du sein de la Vierge* »<sup>634</sup>. Ainsi est-elle la "Turris Davidica" comme l'appelle l'Église, la

---

<sup>633</sup> La dévotion personnelle de Newman envers Marie éclate dans ces pages. Il parle avec une conviction profonde et un amour filial. Conscient de l'auditoire auquel il s'adresse, il explique les vérités catholiques sur Notre Dame sans offenser ses auditeurs tout en employant à la fois un langage vigoureux. Son argumentation théologique se fonde sur l'Écriture et suit l'enseignement de l'Église. Mieux : il l'habille d'une élégante prose anglaise – chose pas si fréquente en Angleterre pendant des siècles. Il n'est pas étonnant qu'un illustre anglican ait dit de ces sermons : '*Le Romanisme n'a jamais été autant glorifié auparavant*' (Benjamin Jowett, connu pour ses idées théologiques 'libérales') De fait, ce ne sont pas seulement quelques anglicans qui furent reçus dans l'Église catholique à la suite de ces sermons.

<sup>634</sup> Citation du *Te Deum*, hymne récité ou chanté la plupart des Dimanches et Fêtes à la fin de l'Office des



“tour de David” ; la défense élevée et forte du Roi du véritable Israël ; et c’est pourquoi l’Église s’adresse à elle dans une antienne comme « *ayant détruit toutes les hérésies dans le monde entier* »<sup>635</sup>.

Et ici, mes frères, surgit une pensée naturellement impliquée dans ce qu’on vient de dire : si la Deipara doit témoigner de l’Emmanuel, elle doit nécessairement être plus que la Deipara. Réfléchissons : une défense doit être forte pour être une défense ; une tour doit être comme la Tour de David « *bâtie avec des remparts* », « *mille rondaches y sont suspendues, tous les boucliers des preux* » [Cantq 4, 4]. Il n’aurait pas suffi pour exprimer et graver en nous l’idée que Dieu est homme, que sa Mère eût été une personne ordinaire. Une mère sans place bien à elle dans l’Église, sans dignité, sans dons, n’aurait pas, autant qu’il aurait été possible pour défendre l’Incarnation, du tout été une mère. Elle ne serait pas restée dans la mémoire ou l’imaginaire des hommes. Si elle doit témoigner et rappeler au monde que Dieu s’est fait homme, elle doit occuper une place éminente pour ce faire. Il fallait qu’elle soit faite pour remplir l’esprit afin de suggérer la leçon. Lorsqu’elle attire notre attention, et seulement alors, elle commence à prêcher Jésus. « *Pourquoi devrait-elle avoir ces prérogatives, demandons nous, s’il n’est pas Dieu ? et que doit-il être par nature si elle est si élevée par la grâce ?* » C’est pourquoi elle a d’autres prérogatives en plus, à savoir le don de la pureté personnelles et du pouvoir d’intercession, distincts de sa maternité ; elle est personnellement dotée afin de pouvoir accomplir bien son office ; elle est exaltée en elle-même afin de pouvoir servir le Christ.

Voilà la raison pour laquelle elle a été faite plus glorieuse dans sa personne que dans son office ; sa pureté est un don plus élevé que ne l’est sa relation à Dieu. C’est ce qui est impliqué dans la réponse du Christ à la femme dans la foule qui s’écrie lorsqu’il prêche : « *Bénies soient les entrailles qui t’ont porté et la poitrine qui t’a allaité* » [Luc 11, 27]. Il répond en montrant à ses disciples une bénédiction plus élevée : « *Bénis soient plutôt, dit-il, ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent* » [Luc 11, 28]. Vous savez, mes frères, que les protestants prennent ces mots pour

---

Lectures dans la Liturgie des Heures.

<sup>635</sup> Antienne employée dans le *Breviarum Romanum* de l’époque ; Cf. Commun des fêtes de la Bienheureuse Vierge Marie, Matines, 3<sup>e</sup> Nocturne, Antienne 7 ; et aussi dans le *Missale Romanum* ; Commun de Notre Dame, Tractus de la Messe ‘*Salve Sancta Parens*’ entre Septuagésime et Pâques et la Seconde Messe de Notre Dame le Samedi ‘*Vultum tuum*’. Newman considère que le mystère de Marie est une sauvegarde de l’enseignement catholique orthodoxe.

dénigrer la grandeur de Notre Dame mais en réalité ils nous disent tout autre chose. Examinons-les ; il pose un principe, qu'il est davantage béni d'observer ses commandements que d'être sa Mère, mais qui, même chez les protestants, dira qu'elle n'a pas observé ses commandements ? Elle les a observé sûrement et Notre Seigneur ne fait que dire qu'une telle obéissance était dans une ligne plus haute de privilège que d'être sa Mère ; elle a été davantage bénie dans son détachement des créatures, dans sa dévotion envers Dieu, dans sa pureté virginale, dans sa plénitude de grâce que dans sa maternité. C'est l'enseignement constant des saints Pères : « *Plus bénie était Marie, dit saint Augustin, en accueillant la foi au Christ qu'en concevant la chair du Christ* »<sup>636</sup> ; et saint Jean Chrysostome déclare qu'elle n'aurait pas été bénie, même si elle lui avait donné son corps, si elle n'avait écouté et observé la parole de Dieu. Ceci est bien évidemment impossible, car elle a été faite sainte pour pouvoir devenir sa Mère, et les deux bénédictions ne se peuvent séparer. Elle qui fut choisie pour donner chair et sang au Verbe éternel, fut d'abord emplie de grâce dans son âme et son corps ; elle a une double bénédiction : celle de son office et celle qui la qualifie pour cela et cette dernière est la plus grande. C'est pour cette raison que l'ange l'appelle bénie ; « *pleine de grâce* » [Luc 1, 28], dit-il, et « *bénie parmi toutes les femmes* » et sainte Élisabeth également lorsqu'elle s'écrie : « *Bénie es Tu, Toi qui a cru* » [Luc 1, 45] Et Marie elle même fournit un témoignage semblable lorsque l'ange lui annonça la grande faveur qui lui advenait. Quoique toutes les femmes juives dans la succession des âges aient espéré devenir la Mère du Christ et qu'ainsi le mariage était tenu en honneur parmi elles et la stérilité pour une réprobation, elle seule s'écarta du désir et de la pensée d'une telle dignité. Elle, qui devait enfanter le Christ, ne fit aucun accueil joyeux à la grande annonce qu'elle devait l'enfanter : et pourquoi donc ? parce qu'elle avait été inspirée, la première parmi les femmes, de consacrer sa virginité à Dieu et elle ne voulait pas accueillir joyeusement un privilège qui semblait comporter une violation de son vœu. Comment cela sera-t-il, demanda-t-elle, puisque je ne connais pas d'homme ? [Luc 1, 34] Et jusqu'à ce que l'Ange lui dise que la conception serait miraculeuse et de l'Esprit-Saint, elle ne put enlever le "trouble" de son esprit ni le reconnaître assurément comme envoyé de Dieu et incliner sa tête par effroi et

---

<sup>636</sup> Ce rabaissement apparent de Marie fut un thème commenté par maint Père de l'Église. Newman donne une explication profonde, à la fois claire et concise, dans la ligne d'une longue tradition patristique. Dans sa prédication, il revient sur ces deux passages en de nombreuses occasions. Références des citations : Saint AUGUSTIN *De Virginitate* 3, 3 et Saint JEAN CHRYSOSTOME *In Matthei Evang.*, 12, 48

gratitude pour la condescendance divine.

Marie est donc un exemple, et plus qu'un exemple, dans la pureté de son âme et de son corps, de ce que l'homme était avant sa chute et de ce qu'il aurait été s'il s'était élevé jusqu'à sa pleine perfection. Cela aurait été dur, cela aurait été une victoire pour le diable si toute la race humaine avait trépassé sans qu'aucun de ses membres ne montre ce que le Créateur avait voulu qu'elle fût dans son état primitif. Adam, vous le savez, fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ; sa nature fragile et imparfaite, marquée d'un sceau divin, était soutenue et élevée par une inhabitation de la grâce Divine. La force de la passion n'existait pas en lui, sauf comme élément latent et mal possible ; l'ignorance était dissipée par la claire lumière de l'Esprit ; et la raison, souveraine sur tout mouvement de son âme, était simplement soumise à la volonté de Dieu. Même son corps était préservé de tout appétit et affection désordonnés, et l'immortalité au lieu de la dissolution lui était promise. Ainsi, il était dans un état surnaturel ; et s'il n'avait péché, année après année il aurait grandi en mérite et en grâce et en faveur auprès de Dieu jusqu'à ce qu'il passe du Paradis au Ciel. Mais il chuta et ses descendants naquirent à sa ressemblance, et le monde devint pire et non meilleur, et, jugement après jugement, furent en vain retranchées les générations de pécheurs ; l'amélioration était sans espoir parce que « *l'homme était chair* » [Gn 6, 3] et que « *les pensées de son cœur étaient tout le temps tournées vers le mal* » [Gn 6, 5].

Cependant un remède avait été défini dans le Ciel ; un Rédempteur était prêt ; Dieu allait faire une grande œuvre et se promettait de la faire convenablement : « *là où le péché abondait, la grâce devait surabonder* » [Ro 5, 20]. Les rois de la terre, lorsqu'ils ont des fils, accordent aussitôt de grandes libéralités ou font élever quelque grand mémorial ; ils honorent le jour, ou l'endroit, ou les hérauts de l'heureux événement, par quelque marque de faveur correspondante, et la venue de l'Emmanuel ne change pas la coutume établie de par le monde. Ce fut une saison de grâce et de prodiges, qui devaient se manifester d'une manière spéciale dans la personne de sa Mère. Le cours des âges devait être renversé ; la tradition du mal devait être brisée ; un portail de lumière devait être ouvert au milieu de la ténèbre pour l'arrivée du Juste ; — une Vierge le conçut et l'enfanta. Il était convenable pour son honneur et sa gloire, que celle qui était l'instrument de sa présence corporelle, dût être la première un miracle de sa grâce ; il était convenable qu'elle dût triompher là où Ève avait failli et qu'elle dût

« *écraser la tête du serpent* » [Gn 3, 15] par l'immaculée perfection de sa sainteté. Certes, à certains égards, la malédiction ne fut pas renversée ; Marie vint dans un monde déchu et subit elle-même ses lois et tout comme le Fils qu'elle enfanta, fut exposée à la souffrance de l'âme et du corps, et soumise à la mort ; mais jamais elle ne fut sous le pouvoir du péché. Comme la grâce fut infusée à Adam dès le premier instant de sa création de sorte qu'il n'aurait pas expérimenté sa pauvreté naturelle tant que le péché ne l'y eût pas réduit, ainsi la grâce fut donnée dès le départ dans une mesure encore plus large à Marie et de fait, elle n'encourut jamais la privation d'Adam. Soit au point de vue de la science, soit au point de vue de l'amour, elle commença là où les autres finissent. Elle fut dès le premier instant, revêtue de sainteté, prédestinée à la persévérance, lumineuse et glorieuse aux yeux de Dieu ; jusqu'à son dernier soupir, elle ne cessa jamais de produire des actes méritoires. Elle fut absolument « *le chemin du juste qui, telle la lumière du matin dont l'éclat avance et croît jusqu'au plein jour* » [Prov. 4, 18]. L'innocence de la pensée, des paroles et des actes, dans les petites choses comme dans les grandes choses, en matière vénielle comme en matière grave n'est assurément que la conséquence naturelle et évidente d'un tel commencement. Si Adam avait pu se garder lui-même du péché dans son premier état, combien plus devons nous attendre de l'immaculée perfection de Marie<sup>637</sup>.

Telle est sa prérogative de perfection immaculée, et elle est, comme sa maternité, pour l'Emmanuel ; d'où elle répond au salut de l'Ange, 'Gratia plena', par l'humble reconnaissance, 'Ecce ancilla Domini' « *Voici la servante du Seigneur* » [Luc 1, 38]. Pareillement pour sa troisième prérogative qui s'ensuit à la fois de sa maternité et de sa pureté, et que je veux mentionner pour compléter l'énumération de ses gloires. Je veux parler de son pouvoir d'intercession. Si « *Dieu n'écoute pas les pécheurs mais si quelqu'un Le craint et fait Sa volonté, Il l'écoute* » [Jn 9, 31], si « *la prière continuelle du juste obtient beaucoup* » [Jc 5, 16] ; si le fidèle Abraham fut requis de prier pour Abimelek « *car il était prophète* » [Gn 20, 7] ; si le patient Job devait prier pour ses amis parce qu'il parlait droitement devant Dieu [Job 42, 8] ; si le doux Moïse

---

<sup>637</sup> Newman magnifie la pureté et la sainteté de Notre Dame. Il la regarde comme un prérequis à sa maternité divine. Néanmoins il souligne que Notre Dame n'était pas un instrument passif entre les mains de Dieu. Elle a coopéré activement à chaque grâce et à chaque demande divine et ceci l'élève jusqu'à des hauteurs inconcevables de sainteté. En Novembre précédent, Newman avait remarqué dans une lettre à une dame anglicane que dans l'apparent rabaissement de Marie dans les paroles du Christ en Matth. 12, 48, les catholiques « *trouvaient la doctrine que le fait d'être la Mère de Dieu n'est pas seulement un titre en son honneur, mais qu'elle a été faite telle en raison de sa sainteté personnelle, qui mène à la doctrine de l'Immaculée Conception* » (The Letters and Diaries, XII, 334)

en levant les mains changea l'issue de la bataille contre Amalek en faveur d'Israël [Gn 20, 7], pourquoi faudrait-il s'étonner que Marie, le seul enfant immaculé de la semence d'Adam, ait une influence transcendante auprès du Dieu de grâce ? Et si les Gentils à Jérusalem cherchaient Philippe parce qu'il était un Apôtre, quand ils désiraient accéder à Jésus, et que Philippe parla à André comme étant dans une confiance plus étroite encore avec Notre Seigneur et que tous deux vinrent à lui [Jn 12, 20-22], serait-il étrange que la Mère ait un pouvoir sur son Fils distinct en nature de celui de l'ange le plus pur et du saint le plus triomphant ? Si nous avons foi pour admettre l'Incarnation, nous devons l'admettre dans sa plénitude ; alors pourquoi devrions-nous être surpris des dispositions gracieuses qui en découlent ou qui lui sont nécessaires ou qui y sont incluses ? Si le Créateur vient sur terre en forme d'esclave ou de créature [Phil. 2, 7], pourquoi par ailleurs Sa Mère ne pourrait-elle être élevée Reine du Ciel et être vêtue du soleil et avoir la lune sous ses pieds [Apoc. 12, 1] ?

Je ne suis pas en train de vous prouver ces doctrines, mes frères ; leur évidence repose dans les déclarations de l'Église. L'Église est l'oracle de la vérité religieuse et elle dispense ce que les Apôtres lui ont transmis, chaque fois en son temps et en son lieu. Nous devons donc accueillir sa parole sans [en chercher de] preuve par ce qu'elle nous est envoyée de Dieu pour nous enseigner comment Lui plaire ; et que nous le fassions est le test que nous sommes réellement catholiques ou non. Je ne suis pas en train de vous prouver ce que vous tenez déjà, mais de vous montrer la beauté et l'harmonie, en l'un de ses nombreux exemples, de l'enseignement de l'Église ; et elles sont si bien ajustées, puisqu'elles sont divinement pensées, qu'elles recommandent cet enseignement au chercheur et le font aimer à ses enfants. Encore un mot et j'ai fini ; je vous ai montré combien sont pleines de signification les vérités même que l'Église enseigne au sujet de la Très Sainte Vierge, et maintenant je considère combien pleine de signification également a été leur dispensation par l'Église.

Vous trouverez qu'à cet égard comme pour les prérogatives même de Marie, il y a la même référence soigneuse à la gloire de Celui qui les lui a données. Vous savez que, quand il se mit à prêcher, elle se tint à distance de lui ; elle n'interféra pas avec son œuvre ; et même lorsqu'il monta au Ciel [Ac 1, 9], elle, cependant, une femme, ne se mit pas à prêcher ni enseigner ; elle ne s'assit pas dans la chaire Apostolique, elle ne

participa pas à l'office sacerdotal ; mais elle chercha humblement son Fils dans la Messe quotidienne de ceux qui, bien que ses ministres dans le ciel, étaient ses supérieurs dans l'Église de la terre. Et lorsqu'elle et eux eurent quitté ce monde d'ici-bas et qu'elle fut Reine assise à la droite de son Fils, pas même alors ne lui demanda-t-elle de publier son nom jusqu'aux confins de la terre ou de la montrer aux yeux du monde, mais elle resta dans l'attente du moment où sa gloire à elle serait nécessaire à Lui.

Dès le tout début, il avait été proclamé par la sainte Église et intronisé dans son temple, car il était Dieu ; il ne convenait pas du tout que l'oracle vivant de la Vérité dissimulât aux fidèles l'objet propre de leur adoration ; mais pour Marie, c'était différent. Il lui convenait comme créature, comme mère et comme femme d'être à part et de préparer la voie au Créateur, de servir son Fils et de gagner l'hommage du monde par une douce et gracieuse persuasion. Ainsi, quand son nom [à lui] fut déshonoré, c'est alors qu'elle lui rendit service ; quand l'Emmanuel fut nié, alors la Mère de Dieu (et elle l'était) s'avança ; quand les hérétiques dirent que Dieu ne s'était pas incarné, alors vint pour elle le temps de ses propres honneurs et tout ce qu'elle fit alors, elle le fit avec ardeur : elle ne combattait pas pour elle. Ni controverses acharnées, ni confesseurs persécutés, ni hérésiarques, ni anathèmes ne furent nécessaires pour sa manifestation graduelle ; comme elle avait grandi jour après jour en grâce et en mérite à Nazareth tandis que le monde ne savait rien d'elle, ainsi s'éleva-t-elle silencieusement et devint-elle assez grande pour [tenir] sa place dans l'Église par une influence tranquille et un progrès naturel. Elle fut comme un bel arbre, étendant loin ses branches chargées de fruits et ses feuilles embaumées [cf. Ps 1, 3], ombrageant le territoire des saints. L'antienne nous parle d'elle ainsi : « *Mets ta tente en Jacob et qu'Israël soit ton lot et plante tes racines dans Mon élu* » [Si 24, 13 Vulg.]<sup>638</sup>. Et aussi :

« *Ainsi en Sion, ai je été établie et dans la cité sainte, j'ai reposé et dans Jérusalem est le siège de mon empire. J'ai poussé mes racines dans un peuple glorifié, et dans la glorieuse compagnie des saints, je me suis arrêtée. Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban, et comme le cyprès sur le Mont Sion, j'ai étendu mes branches comme le térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux de gloire et de grâce.* »

---

<sup>638</sup> La Vulgate ajoute au verset n° 13 de ce chapitre 24 de l'Ecclésiastique : 'étends tes racines dans mes élus'. Ce verset porte dans les bibles actuelles le n° 6. Newman lit cet ajout au singulier. [Note de C. Lotte]

[Si. 24, 10-13. 16]<sup>639</sup>

Ainsi, ce n'est pas de ses propres mains qu'elle s'est élevée et a gagné une modeste victoire et exerce une suave influence qui ne fait pas de bruit. Quand des disputes naquirent à son sujet parmi ses enfants, elle les fit taire ; quand des objections lui furent opposées, elle n'insista pas sur ses droits et elle patienta ; jusqu'à ce que, maintenant, aujourd'hui même, si Dieu le voulait, elle gagnât sa plus brillante couronne et, sans élever la voix, au milieu de la jubilation de l'Église entière, soit saluée comme immaculée dans sa conception.<sup>640</sup>

Telle êtes vous, Mère sainte, dans la foi et le culte de l'Église, la défense de nombreuses vérités, la grâce et le sourire de toute dévotion. En vous, ô Marie, s'accomplit, pour autant que nous puissions le saisir, le projet initial du Très-Haut. Il avait pensé venir sur terre avec sa gloire céleste, mais nous avons péché et il ne pouvait plus venir nous visiter que dans une splendeur voilée et une majesté cachée, puisqu'il était Dieu. Ainsi est-il venu dans la faiblesse et non dans la puissance et Il vous envoya, créature, à Sa place, avec la beauté d'une créature et l'éclat convenable à notre état. Et maintenant votre visage et votre aspect, Mère chérie, nous parlent de l'Éternel ; non pas comme une beauté terrestre, dangereuse aux regards, mais comme l'étoile du matin, votre emblème, lumineux et musical, respirant la pureté, révélant le ciel, inspirant la paix. Aurore du jour ! Espérance du pèlerin ! Guidez-nous encore comme vous nous avez déjà guidés, dans la nuit noire et à travers le morne désert, guidez-nous vers Jésus notre Seigneur, emmenez-nous à la maison.

Maria, mater gratiæ  
Dulcis parens clementiæ.  
Tu nos ab hoste protege  
Et mortis hora suscipe.<sup>641</sup>

---

<sup>639</sup> Cette citation des écrits sapientiaux de l'Ancien Testament a été appliquée à Notre Dame par la liturgie de l'Église. Dans la liturgie tridentine du temps de Newman, par ex : *Officium parvum Beatæ Mariæ Virginis, Ad Matutinum, In Nocturno*, et dans le Missel Romain, Messe pour le Commun des Fêtes de Notre Dame.

<sup>640</sup> Belle description du lent mais ferme développement de la doctrine Mariale au cours de l'histoire du salut et dans la vie de l'Église. L'Immaculée Conception sera solennellement proclamée comme un dogme par Pie IX en 1854, quatre ans après ce sermon de Newman. Ce paragraphe a aussi des implications pour la place des femmes dans l'Église et dans l'œuvre de la rédemption.

<sup>641</sup> Deuxième strophe de l'hymne *Memento rerum Conditor* de None de l'*Officium parvum Beatæ Mariæ Virginis* (Petit Office de la Sainte Vierge) :

Marie, Mère de grâce / Douce Mère de clémence  
Protégez nous contre l'ennemi / Et recevez nous à l'heure de la mort.

### Troisième texte : La Convenance des gloires de Marie.<sup>642</sup>

Vous vous rappelez, mes chers frères, les paroles de Notre Seigneur le jour de sa Résurrection lorsqu'il rejoint les deux disciples sur la route d'Emmaüs et les trouva tristes et perplexes suite à sa mort. Il leur dit : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses pour entrer ainsi dans sa gloire ?* » Il en appelle à la convenance et à la congruence qui existe entre cet événement autrement surprenant et les autres vérités révélées touchant le projet de Dieu de sauver le monde. Pareillement, saint Paul parlant du même merveilleux projet de Dieu, écrit : « *Il Lui convenait, dit-il, Lui pour qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses, Lui qui devait mener tant de fils à la gloire, de rendre parfait l'auteur de leur salut par la souffrance* » [He 2, 10] Ailleurs, parlant de la prophétie ou exposition de ce qui est latent dans la vérité divine, il recommande à ses frères d'exercer ce don « *selon l'analogie ou règle de la foi* »<sup>643</sup> c'est à dire en sorte que la doctrine prêchée corresponde ou s'ajuste à ce qui a déjà été reçu. Voyez vous, c'est une grande indication de vérité, dans le cas d'un enseignement révélé, qu'il soit si cohérent, qu'il soit tellement lié, qu'un élément jaillisse d'un autre, que chaque partie requière et soit requise par le reste.

Ce grand principe dont la structure et l'histoire de la doctrine catholique montrent des exemples si variés et qui reçoit d'autant plus d'illustrations qu'on en examine avec soin et minutie le sujet, se présente à nous tout spécialement en ce moment où nous célébrons l'Assomption de Notre Dame, la Mère de Dieu, au Ciel. Nous la recevons sur la foi des âges mais vue à la lumière de la raison, c'est la convenance<sup>644</sup> de cette finale de sa course terrestre qui la recommande avec tant de

---

<sup>642</sup> Selon Mgr Boyce le sermon fut prêché et publié en 1849. Mais les Notes de sermons, (Paris, Lecoffre, 1913) contenant les résumés-plans que Newman catholique faisait après avoir prêché donnent au 19 août 1849 (pp. 14-16) un résumé-plan détaillé qui coïncide avec le texte de ce sermon. [Note de l'abbé Lotte]

<sup>643</sup> L'analogia fidei, l'analogie de la règle de foi est l'une des méthodes en théologie pour déterminer si une doctrine fait vraiment partie de la révélation divine. Cela veut dire qu'une telle doctrine '*tombe bien*' et qu'elle semble cohérente avec les autres vérités connues de la Révélation.

<sup>644</sup> Une autre méthode d'argumentation théologique pour examiner la révélation divine et juger des intuitions nouvelles est l'argument dit de convenance c'est à dire d'emboîtement adéquat et de justesse d'adaptation. On l'emploie surtout pour juger de la vérité des propositions que contiennent les mystères de la vie divine qui dépassent toute compréhension [purement] humaine ou pour les vérités qui ne sont qu'implicitement révélées dans la Sainte Écriture. L'exemple type est son emploi dans la doctrine de l'Assomption



persuasion à nos esprits ; nous sentons que « *ce doit être ainsi* », que cela « *convient* » à son Seigneur et Fils d'en disposer ainsi pour celle qui fut, tant en elle-même que dans ses relations avec lui, si extraordinaire et singulière. Nous trouvons que c'est simplement en harmonie avec la substance et avec les lignes de fond de la doctrine de l'Incarnation et que, sans cela, la doctrine catholique aurait un caractère d'incomplétude et décevrait nos pieuses attentes.

Mes bien chers frères, dirigeons nos pensées vers ce sujet du jour et pour vous y aider je veux premièrement poser ce que l'Église a enseigné et défini dès les premiers âges à propos de la sainte Vierge, et ensuite vous verrez combien naturellement s'ensuivent la dévotion que ses enfants lui témoignent et les louanges dont ils l'honorent.

Comme vous le savez, il a été tenu dès le début et défini dès le premier âge, que Marie est la Mère de Dieu. Elle n'est pas simplement la Mère de l'humanité de Notre Seigneur ou la Mère du corps de Notre Seigneur, mais elle doit être considérée comme la Mère du Verbe lui-même, le Verbe Incarné. Dieu, dans la Personne du Verbe, la Deuxième Personne de la Très Sainte Trinité, s'est humilié lui-même en devenant son Fils. « *Non horruisti Virginis uterum* » chante l'Église, « *Vous n'avez pas dédaigné le sein de la Vierge* ». Il prit d'elle la substance de sa chair humaine et revêtu de celle-ci, il reposa en Elle et après sa naissance il l'arbora avec lui comme une sorte de signe et de témoignage que Lui, quoi que Dieu, était issu d'elle. Il fut nourri et soigné par elle, il fut allaité par elle et bercé dans ses bras. Alors que le temps passait, il la servait et lui obéissait. Il a vécu avec elle pendant trente ans dans la même maison dans un rapport ininterrompu et avec la seule sainteté de saint Joseph en partage. Elle fut le témoin de sa croissance, de ses joies, de ses peines, de ses prières ; elle fut bienheureuse de son sourire, du toucher de sa main, de son témoignage d'affection, de l'expression de ses pensées et de ses sentiments durant tout ce temps. Alors, mes frères, que devrait-elle être, que convient-il qu'elle soit, elle qui fut si favorisée ?

Une telle question fut un jour posée par un roi païen lorsqu'il voulut conférer à l'un de ses sujets une dignité convenant à ce que ce dernier avait fait pour lui. Ce sujet avait sauvé la vie du roi [Esther 6, 1-12] ; que devait il lui faire en retour ? Le roi

---

corporelle de Marie dans le Ciel. Il est clair aux yeux de la foi de voir combien cette doctrine est convenable. Naturellement un tel argument théologique requiert un traitement particulier et en tous cas l'acceptation finale de l'autorité et l'approbation de l'Église.

demanda : « *que convient il de faire à celui que le roi désire honorer ?* » On lui répondit : « *pour celui que le roi désire honorer, on l'habillera d'un vêtement royal et lui donnera un cheval que monte le roi et il recevra sur son front un diadème royal et son cheval sera tenu le premier parmi les princes et nobles du roi et on le promènera à cheval à travers les rues de la ville en criant : 'voilà ce qu'on fait pour celui qu'il plaît au roi d'honorer'* » Tel est le cas de Marie : elle a donné naissance au Créateur, quelle récompense doit on lui faire ? que doit-il lui être fait, à elle qui a cette relation avec le Très-Haut ? qu'est ce qui sera l'accompagnement convenable pour celle dont la majesté [divine] a daigné faire non sa servante, non son amie, non son intime mais sa supérieure, la source de sa seconde existence, la nourrice de son enfance fragile, la maîtresse de ses premières années ? Je réponds comme on répondit au roi : rien n'est trop élevé pour celle dont Dieu tient sa vie humaine ; aucune exubérance de grâce, aucun excès de gloire mais ce qui convient et ce qu'il faut attendre là où Dieu a résidé Lui-même et d'où Dieu est issu. Qu'elle soit « *habillée du vêtement royal* », c'est à dire que la plénitude de la divinité afflue tellement en elle qu'elle puisse être une figure de l'incommunicable sainteté, de la beauté, de la gloire de Dieu Lui-même ; qu'elle puisse être le Miroir de la Justice, la Rose Mystique, la Tour d'Ivoire, la Maison d'Or, l'Etoile du Matin. Qu'elle reçoive « *le diadème royal sur son front* » comme Reine du ciel, Mère de tous les vivants, Santé des malades, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés<sup>645</sup>. Et qu'elle soit « *la première parmi les princes du roi à marcher devant eux* », qu'anges et prophètes, qu'apôtres et martyrs et tous les saints baisent le bord de son vêtement et se réjouissent à l'ombre de son trône. C'est ainsi que le roi Salomon s'est levé pour rencontrer sa mère et s'est incliné lui-même devant elle, fit apporter un siège pour la mère du roi et elle est assise à sa droite.

Nous devrions être préparés à croire que la Mère de Dieu est pleine de grâce à partir de la grande convenance d'une telle dispensation, même si on ne nous l'avait pas enseignée, et cette convenance apparaît encore plus claire et certaine lorsque nous étudions le sujet plus à fond. Pensons que c'est une loi ordinaire de la manière de Dieu envers nous, que la sainteté personnelle doit être l'accompagnement de la haute dignité spirituelle d'un état ou d'une œuvre. Les anges qui sont les messagers de Dieu comme l'indique leur nom, sont également parfaits en sainteté. « *Sans sainteté nul ne*

---

<sup>645</sup> Titres décernés à Notre Dame par les litanies de Lorette.

*peut voir Dieu* » [He 12, 14] Rien de souillé ne peut entrer au ciel ; et plus ses habitants sont avancés dans le service de son trône, plus il sont saints et plus ils sont absorbés dans la contemplation de la sainteté de Celui qu'ils servent. Les Séraphins, qui entourent immédiatement la gloire divine, crient jour et nuit : « *Saint, saint, saint le Seigneur Dieu des armées* ». Il en va de même sur terre ; ordinairement les prophètes n'ont pas seulement des dons mais aussi des grâces ; ils ne sont pas seulement inspirés pour connaître et enseigner la volonté de Dieu mais sont profondément disposés à lui obéir. Il est sûr que ne peuvent prêcher la vérité comme il faut que ceux qui l'éprouvent personnellement, et ne peuvent la transmettre pleinement de Dieu à l'homme que ceux qui, dans la transmission, l'ont faite leur.<sup>646</sup>

Je ne dis pas qu'il n'y ait pas d'exceptions à cette règle, mais elles reçoivent une explication facile ; je ne dis pas qu'il ne plaît jamais à la divine majesté de nous fournir une intimation de sa volonté par l'intermédiaire d'hommes mauvais bien évidemment, puisque toute chose peut être apte à le servir. En tous, même chez les méchants, Il accomplit ses projets, et, par les méchants, il est glorifié. La mort de Notre Seigneur fut causée par ses ennemis, qui firent sa volonté tandis qu'ils croyaient satisfaire la leur. Caïphe qui l'organisa et l'exécuta, servit aussi à la prédire [Jn 18, 14]. A une époque précédente, Balaam prophétisa le bien du peuple de Dieu par une motion Divine, alors qu'il souhaitait prophétiser le mal [Nb 24, 1-9]. C'est vrai, mais, dans de tels cas, la miséricorde divine repousse pleinement le mal et manifeste sa puissance sans accorder de reconnaissance ni sanctionner l'instrument. Encore une fois il est vrai, comme il nous le dit lui-même, qu'au dernier jour, « *beaucoup diront : 'Seigneur, Seigneur n'avons nous pas prophétisé en votre nom et chassé les démons en votre nom, et fait beaucoup de miracles' et il leur répondra : 'Je ne vous connais pas'* » [Mt 7, 22-23] Ceci, je le dis, est indéniable : il est indéniable en premier lieu que ceux qui ont prophétisé au Nom de Dieu puissent ensuite déchoir et perdre leur âme. Aussi saint que puisse être un homme aujourd'hui, il peut tomber par la suite, et comme la grâce présente n'est pas la garantie de la persévérance, d'autant moins le seront les dons

---

<sup>646</sup> Indication importante non seulement pour la prédication mais pour la vie en général. Ce n'est pas tant ce que nous disons qui a de l'influence que ce que nous sommes, aussi grand soit l'apparaître il ne peut remplacer la grandeur de l'être. L'influence des sermons de Newman lui-même n'a pas pour moindre cause sa conviction personnelle et sa sainteté. La profonde spiritualité à la fois de l'homme et de son enseignement ont conféré à ses sermons leur pouvoir de persuasion. Il apparaissait en chaire comme un homme vivant dans un monde inconnu [des autres], avec une vision et une 'urgence' à partager aux autres. L'évidente sincérité de son enseignement, soutenue par l'expérience de sa vie personnelle, donnait à sa parole déjà douée de talent une ascendance sur les cœurs des assemblées larges et variées de ses auditeurs.

présents ; alors, comment ne voit-on pas que les dons et la grâce ne vont habituellement pas ensemble ? Encore une fois, il est indéniable que ceux qui ont reçu des dons miraculeux puissent néanmoins ne jamais avoir été en faveur auprès de Dieu, pas même lorsqu'ils les employaient comme je vais l'expliquer. Mais maintenant je parle non d'avoir des dons mais d'être prophète. Être prophète est quelque chose de bien plus personnel que d'avoir des dons. C'est un office sacré, il implique une mission et c'est la plus haute distinction non des ennemis de Dieu, mais de ses amis. Telle est la règle de l'Écriture. Qui fut le premier prophète et prédicateur de la justice ? Énoch, qui marchait « *par la foi* » et « *plut à Dieu* » [Gn 54, 22 ; He 11, 5] et fut retiré d'un monde en rébellion. Qui fut le second ? Noé qui « *condamna le monde et fut fait héritier de la justice qui est selon la foi* » [He 11, 7] Qui fut le grand prophète suivant ? Moïse, le législateur du peuple élu qui était « *le plus affable des hommes que la terre ait porté* » [Nb 12, 3]. Samuel vient ensuite, qui servit le Seigneur depuis son enfance au Temple [1 Sam 2, 18] et ensuite David qui, s'il tomba dans le péché, se repentit et fut « *un homme selon le cœur de Dieu* » [Ac 13, 22] ; et de pareillement Job, Elie, Isaïe, Jérémie, Daniel et au dessus d'eux tous saint Jean Baptiste et ensuite encore saint Pierre, saint Paul, saint Jean et les autres, tous sont des exemples insignes de vertu héroïque et des modèles pour leurs frères. Judas est l'exception, mais, ce fut par une disposition particulière, pour accroître l'humiliation et la souffrance de Notre Seigneur.

La nature elle-même témoigne de cette connexion entre sainteté et vérité. Elle dispose que la source dont coule la pure doctrine doit elle-même être pure, que le siège de l'enseignement divin et l'oracle de la foi doivent être la demeure des anges, que le foyer consacré dans lequel le Verbe de Dieu s'élabore et d'où il est issu pour le salut de beaucoup, doit être saint comme le Verbe lui-même est saint. Vous voyez ici la différence entre l'office d'un prophète et un simple don, comme celui de faire des miracles. Les miracles sont l'œuvre simple et directe de Dieu ; leur artisan n'est qu'un instrument ou un moyen. Par conséquent il n'a pas besoin d'être saint parce qu'à strictement parler il n'a point de part à l'œuvre. Et encore : le pouvoir d'administrer les sacrements, qui est aussi surnaturel et miraculeux, n'implique pas de sainteté personnelle et il n'y a rien d'étonnant à ce que Dieu octroie ce don à un homme mauvais ou le don des miracles, pas plus que lorsqu'il lui fait présent d'un talent ou don naturel, de force ou d'agilité, d'éloquence ou de compétence médicale. Il en va autrement avec l'office de la prédication et de la prophétie comme je l'ai rapporté ; car

la vérité entre d'abord dans l'esprit de ceux qui parlent, qui la saisissent et la façonnent puis, en un sens, elle sort d'eux comme de sa source ou d'un parent. La parole Divine est engendrée en eux et le surgen en a les traits et les accents. Ils ne sont pas comme l'« *animal muet parlant avec une voix d'homme* » monté par Balaam [2 P 2, 16 ; Nb 22, 28-30] mais ils ont « *reçu l'Onction qui vient du Saint et ils savent toutes choses* » [1 Jn 2, 20] et « *là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* » [2 Co 3, 17] et tandis qu'ils distribuent ce qu'ils reçoivent, ils appliquent ce qu'ils sentent et ce qu'ils savent. « *Nous avons su et cru, dit saint Jean, la charité que Dieu a pour nous* » [1 Jn 4, 16]

Il en a été ainsi durant toute l'histoire de l'Église ; Moïse n'a pas écrit comme David ; ni Isaïe comme Jérémie ; ni saint Jean comme saint Paul. De même chez les grands docteurs de l'Église, saint Athanase, saint Augustin, saint Ambroise, saint Léon, saint Thomas, chacun a sa manière propre, chacun parle son langage et tandis qu'il parle, ce sont les mots de Dieu. Ils parlent d'eux-mêmes, ils parlent en leur propre nom, ils parlent d'abondance de leur cœur, de leur propre expérience, de leurs propres déductions, avec leur propre manière de s'exprimer. Pourriez-vous, mes frères, imaginer que de tels cœurs, de tels sentiments ne soient pas saints ? comment cela pourrait-il se faire sans corrompre et donc sans annuler la parole de Dieu ? Si une goutte de corruption rend sale l'eau la plus pure, comme la plus légère amertume gâte les mets les plus délicats, comment pourrait-il se faire que la parole de vérité et de sainteté puisse sortir avec profit de lèvres impures et de cœurs terrestres ? Non, tel est l'arbre, tel est le fruit ; « *prenez garde aux faux prophètes* » dit Notre Seigneur, qui ajoute « *vous les reconnaîtrez à leur fruit. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des épines ?* » [Mt 7, 15-16] n'est ce pas ainsi mes frères ? qui d'entre vous prendrait conseil d'un autre dont il penserait que, quoiqu'instruit, quoique doué, quoiqu'âgé, c'est un impie ? Vous savez bien que pour autant qu'une absolution soit valide, un mauvais prêtre peut tout autant la donner qu'un saint prêtre mais pour un conseil, un réconfort, une instruction vous n'iriez pas voir celui pour lequel vous n'avez aucun respect : « *c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche* » « *un homme bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur et l'homme mauvais tire du mauvais trésor de mauvaises choses* » [Mt 12, 34-35]

Ainsi en va-t-il pour les choses de l'âme ; quant à la sainte Vierge, cela suggère

d'autres pensées. Elle ne fut pas un accident dans l'économie divine. Le Verbe de Dieu n'est pas simplement entré en elle puis en serait sorti. Il ne l'a pas traversée comme il nous visite dans la sainte communion. Ce n'était pas un corps céleste que le Fils éternel aurait assumé, façonné par les anges, puis descendu en ce bas monde.<sup>647</sup> Non, il a imbibé, absorbé dans sa Personne divine son sang et la substance de sa chair [de Marie]. D'elle, devenant homme, il a reçu les traits comme les caractères appropriés sous lesquels il devait se manifester à l'humanité. L'enfant ressemble aux parents ; nous devons supposer que par sa ressemblance avec elle était manifestée sa parenté avec Lui. Sa sainteté à elle vient non seulement de ce qu'elle est sa Mère mais aussi de ce qu'il est son Fils. « *Si le premier fruit est saint, dit saint Paul [Ro 11, 16] la masse aussi est sainte ; si la masse est sainte, les branches aussi* » De là les titres que nous sommes habitués à lui donner. Il est la Sagesse de Dieu, elle est le siège de la Sagesse ; sa présence est le Ciel, elle est la porte du Ciel ; il est la Miséricorde infinie, elle est la Mère de la Miséricorde ; elle est la « *Mère du pur amour, de la crainte, de la connaissance et de la digne espérance* » [Si 24, 18 LXX] ; n'est-il pas merveilleux qu'elle ait laissé derrière elle dans l'Église ici bas « *une odeur de cinnamome et de baume, une douceur telle celle d'une myrrhe de choix* » [Si 24, 15] ?

C'est une vérité, toujours chérie au fond du cœur de l'Église et témoignée avec sollicitude par ses enfants, qu'aucune limite, sauf celles propres à la créature, ne peut être assignée à la sainteté de Marie.<sup>648</sup> Abraham a cru qu'un fils lui naîtrait de sa femme âgée ? la foi de Marie est bien plus grande quand elle accepte le message de l'ange Gabriel. Judith, à la surprise de son peuple, a consacré son veuvage à Dieu ? Marie a fait bien plus dès sa première jeunesse, en lui consacrant sa virginité. Samuel, encore enfant, habite au Temple, séparé du monde ? Marie aussi fut logée par ses parents dans le même enclos saint, à l'âge où les enfants commencent à choisir entre le bien et le mal. Salomon fut appelé à sa naissance « *aimé du Seigneur* » [2 Sam 12, 24] et celle qui était destinée à être Mère de Dieu ne lui aurait pas été chère dès sa naissance ? Mieux encore : saint Jean Baptiste fut sanctifié par l'Esprit-Saint avant sa naissance et Marie ne devrait pas l'égaliser ? ne serait-il pas convenable que son privilège à elle dépasse le sien à lui ? est-il extraordinaire que la grâce qui a anticipé de

---

<sup>647</sup> La réalité de l'humanité du Christ est certifiée par sa naissance de manière naturelle de la Vierge Marie. C'est une vérité développée chez les Pères. Par ex. St Athanase, *Lettre à Épictète*, 5 (PG, XXVI, 1058)

<sup>648</sup> Newman essaye d'ôter toute crainte d'idolâtrie mariale chez les anglicans présents dans son auditoire.

trois mois sa naissance à lui, dût agir dans son cas à elle, dès le tout premier moment de son existence, l'extirpant de l'imputation du péché et la soustrayant de l'usurpation de Satan ? Marie doit surpasser tous les saints ; le seul fait que certains privilèges sont connus pour leur avoir été accordés nous persuade, presque nécessairement dans ce cas, qu'elle reçut les mêmes, et de manière plus élevée. Sa conception fut immaculée, afin de surpasser tous les saints aussi bien dans le temps que dans la plénitude de sa sanctification.

En cette période de fête, mes chers frères, je ne vais pas vous accabler d'arguments alors que nous devrions offrir tout spécialement à la Bienheureuse Vierge l'hommage de notre amour et de notre loyauté ; toutefois permettez moi de finir comme j'ai commencé ; je serai bref mais veuillez bien supporter que je considère sa glorieuse Assomption comme j'ai considéré sa pureté immaculée : plus comme un point de doctrine qu'un sujet de dévotion.

Il était donc sûrement juste et convenable qu'elle ait été élevée au ciel et ne gît pas dans un tombeau jusqu'au second avènement du Christ, lui qui a mené une vie de sainteté et de miracles tout comme elle. Toutes les œuvres de Dieu sont d'une harmonieuse beauté et elles viennent à leur fin comme elles ont commencé. Telle est la difficulté chez les gens du monde à croire aux miracles. Ils pensent qu'ils rompent l'ordre et la cohérence du monde visible de Dieu, ne sachant pas qu'ils servent un ordre plus élevé des choses et introduisent une perfection surnaturelle. Seulement, mes frères, quand un miracle est réalisé, il faut s'attendre à en trouver d'autres après lui pour l'achèvement de ce qui est commencé. Les miracles doivent se réaliser pour une grande fin et si le cours des choses retourne à son ordre naturel avant son terme, comment ne pas en ressentir une déception ? et si on nous dit que c'est certainement ainsi, comment ne pourrait-on pas juger l'information improbable et difficile à croire ? Appliquons cela à l'histoire de Notre Dame. Je dis que ce serait un miracle bien plus grand, sa vie étant ce qu'elle est, si sa mort était comme celle des autres hommes, plutôt que si elle était telle qu'elle corresponde à sa vie. Qui pourrait penser, mes frères, que pour éteindre la dette qu'il a daigné contracter envers sa Mère en prenant d'elle les éléments de son corps humain, Dieu permît que la chair et le sang dont ils ont été tirés se corrompissent dans la tombe ? Est-ce ainsi que se comportent les fils des hommes avec leurs mères ? ne les nourrissent-ils pas, ne les soutiennent-ils pas

dans leur faiblesse, ne les tiennent-ils pas le plus qu'ils peuvent en vie ? Qui pourrait concevoir que ce corps virginal, qui n'a jamais péché, doive se soumettre à la mort d'un pécheur ? Pourquoi devrait-elle partager le sort d'Adam, elle qui n'a pas partagé sa chute ? « *Tu es poussière et tu retourneras en poussière* » [Gn 3, 19] est la sentence du péché. Elle donc, de manière convenable, ne connut pas la corruption, n'étant pas pécheresse. Elle mourut, nous le tenons, parce que même Notre Seigneur et Sauveur est mort ; elle est morte, comme elle a souffert, parce qu'elle était en ce monde, parce qu'elle était dans un état de choses où la souffrance et la mort sont de règle. Elle a vécu sous leur domination extérieure et tout comme elle obéit à César pour le recensement à Bethléem, elle mourut quand Dieu le voulut, cédant à la tyrannie de la mort, et fut divisée âme et corps, comme les autres. Mais bien qu'elle mourut comme les autres, elle ne mourut pas comme les autres meurent ; car par les mérites de son Fils par qui elle fut ce qu'elle fut, par la grâce du Christ qui a anticipé en elle le péché, qui l'a remplie de lumière, qui a purifié sa chair de toute souillure, elle fut préservée de toute souffrance et maladie et de tout ce qui affaiblit et fait dépérir l'organisme humain. Le péché originel ne s'est pas trouvé en elle ni par l'usage des sens, ni par la défection du corps, ni par la décrépitude de l'âge, qui amènent la mort. Elle est morte mais sa mort fut un simple fait et non pas un effet ; quand elle fut passée, ce fut fini. Elle est morte pour pouvoir vivre, elle est morte comme la matière d'une forme ou si j'ose dire, par observance, pour accomplir ce qu'on appelle la dette de la nature – non fondamentalement pour elle-même ou à cause du péché, mais pour se soumettre à sa condition, pour glorifier Dieu ; pour faire ce qu'a fait son Fils mais sans souffrance pour une fin spéciale à la différence de son Fils et Sauveur, ni comme un martyr car son martyre fut sa vie durant ; ni comme une expiation car aucun homme n'en est capable et Un seul l'a fait et l'a fait pour tous ; mais pour finir sa course et recevoir sa couronne.

C'est pourquoi elle décéda en privé. A celui qui mourait pour le monde, il convenait de mourir à la vue du monde, il convenait que le Grand Sacrifice fût mis en lumière, une lumière qui ne pût être cachée. Mais à elle, le lys d'Éden qui a toujours été hors de la vue de l'homme, il convenait qu'elle meure à l'ombre du jardin parmi les fleurs suaves où elle avait vécu. Son départ ne fit aucun bruit dans le monde. L'Église était à ses devoirs normaux : prêcher, convertir, souffrir, il y avait des persécutions, il y avait des fuites de lieu en lieu, il y avait des martyrs, il y avait des triomphes. La



rumeur se diffusa lentement que la Mère de Dieu n'était plus sur cette terre. Les pèlerins allaient de ci de là, cherchant ses reliques et ne les trouvant pas. Était-elle morte à Éphèse ? à Jérusalem ? les bruits divergeaient mais on ne pouvait trouver sa tombe, et si on la trouvait, on l'ouvrait, et au lieu d'un corps pur et embaumant, c'était une profusion de lys jaillissant de la terre qu'elle avait foulé. Les chercheurs pieux s'en retournaient chez eux, pleins de stupeur et attendant de nouvelles lumières. Puis on apprit comment, alors que la mort arrivait et que son âme allait passer triomphante au tribunal de son Fils, les Apôtres se retrouvèrent soudain ensemble au lieu de la cité sainte pour prendre part à la cérémonie joyeuse, comment ils l'enterrèrent selon les rites convenables et comment le troisième jour alors qu'ils revenaient au tombeau, ils le trouvèrent vide et qu'on entendit jour et nuit des chœurs des anges chantant de leurs voix ravies les gloires de leur Reine montée [à eux]. Quoi que nous pensions des détails de cette histoire (dans laquelle rien ne se trouve de malvenu ou de difficile pour la piété), on ne peut pour autant douter, du fait du consentement de tout le monde catholique et des révélations faites aux âmes saintes, que, ainsi que cela convient, elle est corps et âme dans le ciel avec son Fils et Dieu, et que nous sommes autorisés à célébrer non seulement sa mort mais aussi son Assomption.

Et maintenant, mes bien chers frères, que nous convient-il de faire si tout ce que nous avons dit convient à Marie ?<sup>649</sup> Si la mère de l'Emmanuel devait être la première des créatures en sainteté et beauté ; s'il lui convenait d'être libre de tout péché dès le tout début et dès le moment où elle reçut sa première grâce pour commencer à mériter davantage ; si tel fut son commencement, telle fut sa fin, sa conception immaculée et sa mort et son assomption ; si elle mourut mais revit et est exaltée [maintenant au ciel], que conviendra-t-il de faire aux enfants d'une telle mère si ce n'est de l'imiter à leur mesure dans son dévouement, sa docilité, sa simplicité, sa modestie et sa douceur ? Ses gloires ne sont pas seulement pour l'amour de son Fils mais pour l'amour de nous. Imitons sa foi qui reçut le message de Dieu par l'ange sans douter ; sa patience qui soutint l'étonnement de saint Joseph sans un mot ; son obéissance qui partit à Bethléem en hiver et enfanta notre Seigneur dans une étable ;

---

<sup>649</sup> L'imitation des vertus de Marie est le cœur de la vraie dévotion. Cela a été posé en toute autorité par le Second Concile du Vatican : *'Que les fidèles se souviennent qu'une véritable dévotion ne consiste nullement dans un mouvement stérile et éphémère de la sensibilité, pas plus que dans une vaine crédulité ; la vraie dévotion procède de la vraie foi, qui nous conduit à reconnaître la dignité éminente de la Mère de Dieu, et nous pousse à aimer cette Mère d'un amour filial, et à poursuivre l'imitation de ses vertus.'* Lumen Gentium, 67.

son esprit de méditation qui réfléchissait en son cœur ce qu'elle voyait et entendait de Lui ; son courage dont le cœur fut percé par l'épée ; son abnégation, elle qui se renonça pour Lui pendant Son ministère et consentit à Sa mort.

Par dessus tout, imitons sa pureté, elle qui plutôt que de perdre sa virginité eût préféré ne point l'avoir pour fils. Mes chers enfants, jeunes gens et jeunes filles, comme vous avez besoin de l'intercession de la Vierge-Mère, de son aide, de son exemple. Comment avancerez-vous sur le chemin, si vous devez vivre en ce monde sans la pensée ni le patronage de Marie ? Qui gardera vos sens, qui apaisera vos cœurs quand la vue et les bruits du danger rôderont, si ce n'est Marie ? Qui vous donnera la patience et l'endurance quand vous serez las de la lutte avec le mal, dans l'incessante nécessité de faire attention, l'ingratitude de son observance, l'ennui de sa répétition, dans la tension de l'esprit et le sentiment d'une condition morne et déprimante, si ce n'est une communion aimante avec elle ! Elle vous consolera dans vos découragements, vous réconfortera dans vos fatigues, vous relèvera après vos chutes, vous récompensera de vos succès. Elle vous montrera son Fils, votre Dieu et votre tout. Lorsque l'esprit en vous sera agité ou négligent ou déprimé, quand il perdra l'équilibre ou sera inquiet et capricieux, quand il sera dégoûté de ce qu'il a et envieux de ce qu'il n'a pas, quand votre œil sera sollicité au mal et que votre corps mortel tremblera à l'ombre du tentateur, qu'est-ce qui vous rendra à vous-mêmes, à la paix et à la santé, si ce n'est le souffle frais de l'Immaculée et le parfum de la rose de Sharon ? C'est l'orgueil de la religion catholique d'avoir le don de rendre chaste le cœur jeune ; et pourquoi cela, si ce n'est du fait qu'elle nous donne Jésus-Christ en nourriture et Marie pour Mère aimante ? Emplissez vous de cet orgueil, prouvez au monde que vous ne suivez pas de faux enseignements, vengez la gloire de votre Mère Marie que le monde blasphème, oui, à la face du monde, par la simplicité de votre comportement et la sainteté de vos paroles et de vos gestes. Allez à elle pour [recevoir] un cœur royal d'innocence. De Dieu, elle est le beau don qui surpasse les fascinations d'un monde mauvais et dont nul n'ait été déçu qui l'ait cherché avec sincérité. Elle est le type personnel et l'image représentative de la vie spirituelle et de la rénovation dans la grâce « *sans laquelle personne ne verra Dieu* » [He 12, 14] « *son esprit est plus doux que le miel et son héritage plus encore que le rayon de miel. Ceux qui la mangeront auront encore faim et ceux qui en boiront auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu et ceux qui font mes œuvres ne pécheront pas* » [Si 24, 19-22]

## Quatrième Texte : le Mémoire à Wilberforce sur l'Immaculée Conception.<sup>650</sup>

### I

1. Il m'est tellement difficile d'entrer dans les sentiments d'une personne qui comprend la doctrine de l'Immaculée Conception et en même temps la récuse, que je me méfie d'essayer d'en parler. On m'a accusé de la soutenir dans l'un des premiers livres que j'ai écrit, il y a vingt ans.<sup>651</sup> D'un autre côté, ce simple fait peut être un argument contre un objectant – car, pourquoi [cette doctrine] n'aurait-elle pas été difficile pour moi à l'époque, s'il y avait une réelle difficulté à la recevoir ?

2. L'objectant ne considère-t-il pas que Ève fut créée, ou née, sans le péché originel ? Pourquoi cela ne le choque-t-il pas ? Aurait-il été incliné à la dévotion envers Ève quand elle était dans son premier état ? Et donc envers Marie ?

3. Ne croit-il pas que saint Jean Baptiste a eu la grâce de Dieu – i.e., fut régénéré, avant même sa naissance ? Que croyons nous de Marie si ce n'est que la grâce lui fut donnée à une époque encore plus précoce ? Tout ce que nous disons, c'est que la grâce lui fut donnée dès le premier moment de son existence.

4. Nous ne disons pas qu'elle ne devait pas son salut à la mort de son Fils. Tout au contraire, nous disons qu'elle est, de tous les simples fils d'Adam, au sens le plus vrai, le fruit et l'acquisition de sa Passion. Il a fait pour elle plus que pour n'importe qui d'autre. Aux autres, il donne la grâce et la régénération à un certain point de leur existence terrestre ; à elle, dès le tout début.

5. Nous ne faisons pas de sa nature une chose différente de celle des autres<sup>652</sup>.

---

<sup>650</sup> Ce mémoire fut écrit par Newman pour l'un de ses amis du Mouvement d'Oxford, Robert Wilberforce, ancien Archidiacre, qui l'un des théologiens dirigeant des Tractariens. Il devint catholique en 1854. Ces pages ont été conçues pour l'aider face aux objections émises par des amis protestants vis à vis de la doctrine de l'Immaculée Conception. Les passages en italiques le sont dans le texte du Cardinal. Texte original Meditations and Devotions of the late Cardinal Newman, London, 1911, pp. 79-86, reproduit dans Mary, the Virgin Mary in the life and writings of John Henry Newman ed; by. Philipp Boyce, Gracewing 2001, pp. 303-311. ♦ Les notes ci-dessous de Mgr Philipp Boyce ont été mise à jour dans leur bibliographie par l'abbé Lotte.

<sup>651</sup> Sermon sur la révérence due à la Vierge Marie du 25 mars 1832.

<sup>652</sup> Newman, avant tout, fait mention de certaines incompréhensions chez les anglicans du sens véritable de

Pourtant, comme le dit saint Augustin, nous n'aimons pas la nommer dès qu'il est question de péché et cependant, elle aurait certainement été un être faible comme Ève sans la grâce de Dieu. Un don plus abondant de la grâce l'a faite ce qu'elle fut dès le début. Ce n'est pas sa nature qui a garanti sa persévérance mais l'excès de grâce a retenu la nature d'agir comme le fait toujours la nature. Il n'y a aucune différence d'espèce entre elle et nous, mais une inconcevable différence de degré. Tous, elle et nous, sommes simplement sauvés par la grâce du Christ.

Aussi, sincèrement, je ne vois pas du tout quelle est la difficulté, et j'aimerais bien la mettre à plat avec des mots précis. J'ajoute que le jugement ci-dessus n'est pas un jugement propre à moi. Je n'ai jamais entendu un catholique avoir une autre vue. Je n'ai jamais entendu une autre [vue] proposée par quelqu'autre [catholique].

## II.

Ensuite, quelle est la doctrine primitive ? Personne ne peut ajouter à la révélation. Elle a été donnée une fois pour toutes ; mais à mesure que le temps passe, ce qui a été donné une fois pour toutes est compris de plus en plus clairement. Les plus grands des Pères et des saints ont été dans l'erreur en ce sens que, puisque la matière dont ils parlaient n'avait pas été [alors] passée au crible et que l'Église n'avait pas parlé, ils ne rendaient pas justice dans leurs expressions à leur véritable signification propre.

Par ex. 1, Le Credo d'Athanase dit que le Fils est 'immensus' (dans la version Protestante, 'incompréhensible'). L'évêque Bull, quoique défendant les Pères anténicéens, dit que c'est un prodige que « presque tous parmi eux donnent l'apparence d'être ignorants de l'invisibilité et de l'immensité du Fils de Dieu ». Vais-je penser un seul instant qu'ils étaient ignorants ? Non, mais ils ont parlé de manière incohérente parce qu'ils étaient en train de s'opposer à d'autres erreurs et qu'ils ne mettaient pas sous surveillance ce qu'ils disaient. Quand se leva l'hérésiarque Arius et qu'ils virent

---

l'Immaculée Conception. Certains pensaient que cela voulait dire que Marie n'avait pas besoin d'être rachetée par le Christ ; d'autres, que le privilège se rapportait à la mère de Notre Dame, sainte Anne ; d'autres encore raisonnant à partir d'une fausse conception du péché originel, concluaient que sa nature était différente de la nôtre.

l'usage qu'il faisait de leurs acceptions, les Pères les rétractèrent.

2. Les grands Pères du IV<sup>e</sup>s. semblent, pour la plupart, considérer Notre Seigneur dans sa nature humaine comme ignorant et ayant grandi en connaissance comme saint Luc<sup>653</sup> semble le dire. Cette doctrine fut anathématisée par l'Église au siècle suivant quand les Monophysites apparurent.

3. De même, il y a des Pères qui semblent nier le péché originel, le châtement éternel, etc. ....

4. Plus encore : le fameux symbole 'consubstantiel' appliqué au Fils, qui est dans le Credo de Nicée, fut condamné par un grand Concile à Antioche, et des saints y participaient, soixante dix ans plus tôt. Pourquoi ? Parce que ce Concile comprenait quelque chose d'autre par ce mot.

Maintenant, quant à la doctrine de l'Immaculée Conception, elle était impliquée dans les premiers temps, et jamais niée. Au Moyen-Âge, elle fut niée par saint Thomas et saint Bernard,<sup>654</sup> mais ils prenaient l'expression dans un sens différent de celui que l'Église tient aujourd'hui. Ils la comprenaient en la rapportant à la mère de Notre Dame et ils la croyaient contradictoire avec le texte « dans le péché ma mère m'a conçu » - alors que nous, nous ne parlons pas d'Immaculée Conception, sauf relativement à Marie ; et l'autre doctrine (que saint Thomas et saint Bernard opposaient) est réellement hérétique.

---

<sup>653</sup> Luc 2, 52

<sup>654</sup> La difficulté de saint Bernard (†1157) provient de la croyance augustinienne que le péché originel était transmis par la concupiscence dans l'acte de génération. En outre, on pensait alors communément que l'âme 'raisonnable' était infuse après l'âme végétative et sensitive, donc un temps après la conception. Par conséquent il était difficile pour saint Bernard de voir comment Notre Dame pouvait être sanctifiée avant d'avoir existé comme créature humaine (avec une 'âme raisonnable') mais il déclare lui-même préférer accepter une position différente si elle était déclarée par le Saint Siège. Cf. *Epistula* (174) *ad Canonicos Lugdunenses* PL 182, 332-6 et Antonio Maria CALERO *La Vergine Maria nel mistero di Cristo e della Chiesa*. Leumann (Torino) 1995 p. 177. Un siècle après, cette difficulté fut surmontée par saint Thomas d'Aquin. Toutefois, il ne vit pas comment Notre Dame pouvait avoir le privilège de l'Immaculée Conception étant donnée la doctrine de la portée universelle de l'œuvre rédemptrice du Christ. Il lui semblait que si elle avait été préservée du péché originel, le besoin absolu et universel de rédemption n'aurait plus été valide. (Cf. *In IV Sent.*, d.43, a.4, s.1 et 3; *Summa Theologiæ*, III, q.27, a.2)

### III

Quant à une notion première au sujet de la Bienheureuse Vierge, à vrai dire, le contraste fréquent entre Marie et Ève semble vraiment très fort. On le trouve dans saint Justin, saint Irénée et Tertullien, trois des premiers Pères et de trois continents distincts -Gaule, Afrique et Syrie. Par exemple, « *le nœud formé par la désobéissance d'Ève fut dénoué par l'obéissance de Marie ; car ce que la vierge Ève avait lié par son incrédulité, la Vierge Marie l'a délié par sa foi* » [Saint Irénée Adv. Hær. III, 22, 4]. Et « *la Vierge Marie devint l'Avocate (paraclèt) de la Vierge Ève ; et, de même que l'humanité avait été assujettie à la mort par une vierge, par une Vierge elle en fut sauvée, l'équilibre étant préservé de la désobéissance d'une Vierge par l'obéissance d'une Vierge* » [Saint Irénée Adv. Hær. V, 19, 1] Et encore : « *de même qu'Ève en désobéissant devint cause de mort pour elle-même et toute l'humanité, de même Marie enfantant l'Homme prédestiné et cependant Vierge, devint CAUSE DU SALUT et pour elle-même et pour toute l'humanité* » [Saint Irénée Adv. Hær. III, 22, 4] et « *Ève, Vierge et incorrompue, enfanta la désobéissance et la mort, mais la Vierge Marie, accueillant foi et joie quant l'Ange Gabriel l'évangélisa, répondit 'Qu'il me soit fait' etc.* » et « *ce que Ève n'a pas réussi dans sa foi, Marie l'a sauvé par sa foi* »

1. Maintenant, peut-on refuser de voir que, selon ces Pères qui sont les premiers des premiers, Marie fut une femme typologique comme Ève, que toutes deux furent dotées de dons spéciaux de grâce et que Marie réussit là où Ève échoua ?

2. En outre, quelle lumière ne jettent-ils pas sur la doctrine dont on parle quelquefois, de saint Alphonse, [dite] 'des deux échelles'. Selon ces plus anciens Pères, vous voyez Marie défaire ce que Ève a fait ; l'humanité est sauvée à travers une Vierge, l'obéissance de Marie obtient la cause du salut de toute l'humanité. En outre, la manière distincte dont Marie le fait, est signalée lorsqu'elle est appelée Avocate par les premiers Pères. Ce mot est employé pour Notre Seigneur et le Saint-Esprit – pour Notre Seigneur comme intercédant pour nous dans Sa propre Personne ; pour le Saint-Esprit comme intercédant dans les saints. C'est la voie blanche comme la voie propre à Notre Seigneur est la voie rouge c'est à dire le Sacrifice expiatoire.

3. Plus encore, quelle lumière ces passages ne jettent-ils pas sur deux textes de l'Écriture. Notre lecture est « Elle te blessera à la tête »<sup>655</sup>. Et ce seul fait de notre lecture « *elle* te blessera à la tête » a un certain poids, car pourquoi après tout notre lecture ne serait-elle pas la bonne ? Faites une comparaison de l'Écriture avec l'Écriture, et voyez comme le tout tient ensemble tel que nous l'interprétons.<sup>656</sup> La Genèse parle de guerre entre une femme et le serpent. Qui est le serpent ? L'Écriture ne le dit nulle part avant le chapitre douze de l'Apocalypse. Là enfin, pour la première fois, le serpent est interprété au sens d'Esprit du Mal. Et maintenant, comment est-il introduit ? Pourquoi, par la vision à nouveau d'une Femme, son ennemie – et tout comme dans la première vision de la Genèse, la Femme a une descendance, ici [elle a] un 'Enfant' ?<sup>657</sup> Pouvons-nous nous empêcher de dire alors que dans le troisième chapitre de la Genèse, la Femme est Marie ? Et si alors notre lecture est la bonne, la première prophétie jamais donnée met en contraste la Seconde Femme avec la Première – Marie avec Ève, tout comme saint Justin, saint Irénée et Tertullien le font.

4. Mieux encore : voyez la relation directe de ceci avec l'Immaculée Conception. Il y avait guerre entre la femme et le Serpent, ce qui est le plus catégoriquement accompli, si elle n'avait rien à voir avec le péché – car pour autant que l'on pèche, on a partie liée avec le Mal.

#### IV.

J'aimerais qu'on examine pourquoi j'invoque ainsi les Pères et l'Écriture. Non pour prouver la doctrine, mais pour la débarrasser de cette impossibilité monstrueuse qu'aurait une personne scrupuleuse à l'accepter lorsque l'Église la proclame. Un protestant est capable de dire : « *Oh, je n'accepterai jamais, jamais, une telle doctrine*

---

<sup>655</sup> Gn 3, 15

<sup>656</sup> « Il te blessera à la tête » : cette traduction suit le grec et décrit la victoire d'un des fils de la femme. Ce qui fut interprété par de nombreux Pères comme concernant le Christ. La Vulgate latine porte « Elle te blessera à la tête » d'où naquit une interprétation mariale qui devint traditionnelle dans l'Église catholique et fut à ce titre employée par Pie IX dans *Ineffabilis Deus* en 1854 (définissant le dogme de l'Immaculée Conception) et par Pie XII dans *Munificentissimus Deus* en 1950 (définissant l'Assomption). C'est seulement dans Lumen Gentium que le Magistère prend à son propre compte cette lecture, et non seulement au titre de tradition des Pères ♦ Voir aussi Newman *Lettre à Pusey* tr. fr. Stern éd. Ad Solem pp. 75-79

<sup>657</sup> Apoc 12, 1-17

*des mains de l'Église et je préférerais mille et mille fois trancher que l'Église a parlé faussement, plutôt qu'une doctrine si affreuse soit vraie* ». Eh, bien, mon brave, POURQUOI ? Cessez cette remarquable agitation comme un cheval qui se cabre devant ce qu'il ne connaît pas. Considérez ce que j'ai dit. Après tout, est-ce assurément irrationnel ? est-ce assurément contre l'Écriture ? est-ce assurément contre les premiers Pères ? est-ce assurément idolâtrique ? je ne peux m'empêcher de sourire en posant ces questions. Ou plutôt rien ne peut-il être dit qui ne procède de la raison, de la piété, de l'antiquité, du texte inspiré ? Il se peut que vous n'ayez aucune raison de vous fier à la foi de l'Église ; que vous ne soyez pas encore parvenu à la foi en elle – mais, cette doctrine, au nom de quoi ébranlerait-elle votre foi en elle, si vous avez la foi, ou ferait-elle que vous retourniez en arrière si vous commencez à penser qu'elle [l'Église] peut être de Dieu ? Cela dépasse mon entendement. Beaucoup, beaucoup de doctrines sont bien plus difficiles que celle de l'Immaculée Conception. La doctrine du Péché originel est infiniment plus difficile. Simplement Marie n'a pas cette difficulté. Il n'y a pas de difficulté à croire qu'une âme soit unie à la chair sans le péché originel ; le grand mystère est que chacun, que des millions de millions naissent avec lui. Notre enseignement sur Marie est seulement de moindre difficulté que notre enseignement sur l'état général de l'humanité.

Je le dis précisément : il pourra bien y avoir des excuses, bonnes ou mauvaises, au dernier jour, pour ne pas avoir été des catholiques ; mais il y en a une que je ne peux concevoir : *« Seigneur, la doctrine de l'Immaculée Conception était si dérogoire à votre grâce, si incohérente avec votre Passion, tellement en désaccord avec votre parole dans la Genèse et dans l'Apocalypse, si contraire à l'enseignement de vos premiers saints et martyrs que cela me donne le droit de la rejeter sans risque ainsi que votre Église qui l'enseigne. C'est une doctrine vis à vis de laquelle mon jugement privé est tout à fait justifié dans son opposition au jugement de l'Église. Voilà mon plaidoyer pour vivre et mourir en Protestant »*<sup>658</sup>.

---

<sup>658</sup> L'énergie de la certitude et de la ferveur de Newman apparaissent dans ces dernières lignes. Lui-même, encore anglican, ne connut aucune difficulté majeure à voir la convenance et même la probabilité de l'Immaculée Conception. Il y avait cependant une vraie difficulté pour nombre d'anglicans, surtout au milieu du XIX<sup>e</sup>s., non seulement quant à la doctrine elle-même mais aussi quant à ses implications pour l'Infaillibilité Pontificale – un Pape, et non un Concile Œcuménique élevant une vérité Mariale au rang de dogme.



## Cinquième texte : Seconde lettre à Arthur Osborne Alleyne<sup>659</sup>

Oratoire de Birmingham, 15 juin 1860

Mon cher M. Alleyne,

Je me suis résolu à répondre aussitôt à votre auteur car, si je retarde, il y a toutes chances que je ne le fasse jamais.

Et je commence par une phrase de votre propre lettre. « Il m'a toujours semblé très étrange que l'Immaculé Conception qui présente de tels obstacles aux anglicans soit acceptée si facilement par les membres de l'Église de Rome » Ce sur quoi j'observe ce qui suit :

1. La difficulté que les protestants ressentent à recevoir la doctrine réside en ce qu'ils considèrent plus que nous que c'est une doctrine substantielle indépendante par elle-même.

Il y a des doctrines si intimement unies à d'autres qu'elles en sont plutôt des parties ou des aspects que distinctes d'elles : en sorte que prouver les unes c'est prouver les autres. Au contraire, il y a des doctrines si distinctes les unes des autres que chacune requiert sa propre preuve et que prouver l'une n'est pas une étape en vue de prouver l'autre.

Par ex. la doctrine de la divinité de Notre Seigneur et celle du Saint-Esprit sont indépendantes l'une de l'autre. Celle-ci n'implique pas celle-là ; prouver l'une n'est pas prouver l'autre. Ou encore : la naissance de Notre Seigneur de Marie est une doctrine, et sa sainteté en est une autre. La première certes tend à impliquer l'autre, mais elles restent indépendantes et chacune doit être prouvée pour elle-même, pour autant que leur vérité puisse être assurée par le raisonnement.

Dans ces deux (derniers) cas, dire que la seconde doctrine est une extension de la première et qu'il est suffisant de prouver la première afin de recevoir la seconde,

---

<sup>659</sup> Texte original dans : *The Letters and Diaries of John Henry Newman*, London, 1969, vol. XIX, p. 361-370. Lettre datée du 15-17 juin 1860, reproduite dans BOYCE *Mary, the Virgin Mary in the life and writings of John Henry Newman* ed. by Philip Boyce, Gracewing 2001, p. 316-333.

quelques personnes l'accorderaient bien.

D'un autre côté, si je dis « Dieu est Tout-puissant et toute Sagesse » ou « le Fils de Dieu est éternel et il est incompréhensible » ou « le Saint-Esprit est dans l'unité du Père et du Fils et il est Dieu », je mets ensemble deux propositions qui forment les parties respectives d'une idée et qui sont telles que prouver l'une, c'est virtuellement prouver l'autre. Si je ne tiens pas cela, nous n'arriverons jamais au terme des innombrables points qui doivent être prouvés en vue d'une réception véritable de quelque doctrine de la foi que ce soit ; par ex. nous serons obligés de permettre que quelqu'un affirme, sans blasphème, que le Tout-Puissant n'a aucune éloquence ou esprit ou puissance humaine de raisonner, simplement parce que cela n'entraîne pas dans l'esprit des écrivains sacrés ou que les premiers Pères n'auraient pas nié une telle extravagance ; qui plus est, il pourrait sans faute, maintenir que le Tout-Puissant est porté à la vengeance, puisque nulle part il est affirmé comme un dogme, qu'il ne l'est pas.

C'est là que se tient la différence des vues respectivement catholique et protestante, sur la doctrine de l'Immaculée Conception ; la catholique ne la voit pas comme une doctrine substantielle et indépendante pour autant qu'elle est l'une de celles dans la famille des doctrines qui sont intimement unies ensemble<sup>660</sup>, alors que la protestante la considère comme séparée de chacune des autres et requérant une preuve aussi complète en elle-même que si elle était la seule chose que nous sachions de la Bienheureuse Vierge. Les catholiques pensent qu'elle n'est pas beaucoup plus qu'une addition à ce qu'ils tiennent sur elle par ailleurs que s'ils disaient : « *le Fils de Dieu est Dieu, c'est pourquoi Il est immense*<sup>661</sup> » ; alors que les protestants pensent qu'elle est aussi peu liée avec ce que les catholiques tiennent eux-mêmes par ailleurs sur la Bienheureuse Vierge, que la doctrine de la divinité de Notre Seigneur ne l'est par rapport à celle de la divinité du Saint-Esprit.

2. Ensuite, pourquoi les protestants diffèrent-ils ainsi des catholiques dans leur manière de concevoir la doctrine de l'Immaculée Conception ? Je pense que cela naît

---

<sup>660</sup> Par 'famille des doctrines qui sont intimement unies ensemble' Newman vise l'interdépendance des vérités surnaturelles révélées dans le corps de la Révélation divine. En comparant un mystère révélé à un autre, il est possible d'en avoir une compréhension plus profonde. Cette méthode de recherche et d'acquisition d'une connaissance plus pénétrante des mystères révélés (techniquement appelée 'analogie de la foi' : 'la connection des mystères eux mêmes entre eux') a été officiellement établie par le Premier Concile du Vatican dans sa Constitution dogmatique *Dei Filius* (cf. Denzinger 3016).

<sup>661</sup> Au sens étymologique du mot latin : dont on ne peut saisir les limites.

de la vue différente selon laquelle les deux religions tirent cette doctrine de celle d'où naît l'Immaculée Conception, à savoir la doctrine du péché originel.

Les protestants considèrent le péché originel comme une infection de la nature, si bien que la nature humaine n'est pas maintenant ce qu'elle était avant la chute. En conséquence, être conçu sans le péché originel, c'est avoir une nature différente de celle des autres hommes. Ainsi, d'après eux, il est blasphématoire de dire que Notre Seigneur est né de la nature de Adam déchu ; et, selon leur conception de cette nature, c'est un blasphème. Et ce fut l'hérésie particulière d'Irving<sup>662</sup> à leurs yeux qu'il ait enseigné cela ; tel fut le fondement de son expulsion de l'Église d'Écosse.

Maintenant, je ne nie pas que les catholiques considèrent que les puissances naturelles de l'homme sont affaiblies par la chute ; mais ils n'admettent aucune infection de la nature. Ils considèrent (ou ils sont libres de considérer) que la sainte Vierge, que notre Seigneur lui-même, ou que tous deux furent sans le péché originel en même temps que tous deux avaient la nature d'Adam déchu. Le péché originel, selon eux, consiste en la privation de la grâce de Dieu qui était un don externe et surajouté à la nature d'Adam. La présence de la grâce divine est le principe justifiant qui rend l'âme agréable au Dieu Tout-puissant ; bien plus, il y a des degrés de justification comme il y a des degrés de grâce. Aucune grâce concevable ne pourrait, dans la vue protestante, détruire le péché originel ; il reste toujours une infection même s'il n'est plus imputé ; mais pour un catholique, au contraire, l'entrée de la grâce dans l'âme, comme une présence, détruit ipso facto le péché originel. Dans la vue protestante, il n'y a aucune recommandation en faveur de la doctrine de l'Immaculée Conception de Notre Dame à faire valoir que saint Jean Baptiste fut lui-même pendant six mois d'une telle conception ; mais pour un catholique qui croit que l'entrée de la grâce au moment de la conception est un enlèvement ipso facto du péché originel, comme un argument probable en faveur du fait qu'elle ait été sauvée du péché originel, joue le fait que le Baptiste qui lui était inférieur en dignité, fut sanctifié trois mois avant sa naissance.

3. Cette différence de regard est la cause de ce qui vous a semblé étrange. Un protestant jugerait que c'est une querelle captieuse et désagréable de chercher une preuve distincte de l'Écriture « *que la divinité et l'humanité sont unies en une Personne*

---

<sup>662</sup> Edward Irving (1792-1834) : ministre de l'Église d'Écosse. Il fut excommunié en 1830 pour avoir publié une déclaration selon laquelle la nature humaine du Christ était pécheresse. En 1833 il fut expulsé de l'Église d'Écosse.

*et jamais séparées*», de même un catholique ne peut comprendre pourquoi les protestants font tant de bruit et de difficulté au sujet d'une doctrine qui leur est aussi naturelle et aussi intelligible que l'Immaculée Conception. Tout passage des Pères qui parle, vaguement mais largement, de la grâce donnée à Marie, parle, à son jugement, pour la doctrine ; car ce privilège n'est autre que la plénitude de grâce. Au contraire, pour un protestant, on n'a pas avancé d'un cheveu pour la prouver car aucune grâce concevable ne peut triompher, c'est ce qu'il pense, d'un défaut de nature. De la même manière, les passages des Pères, tel celui de saint Augustin, qui la séparent généralement du péché, suggèrent aux catholiques la doctrine qu'elle fut sans péché originel, tandis que pour un protestant cela n'a absolument pas un tel effet, puisque le péché originel à ses yeux n'est pas un état différent de celui d'Adam, mais une nature différente de celle d'Adam. Et même, pour le catholique (du moins avant qu'il ne se plonge dans les controverses passées), il est quelque peu surprenant que l'Église définît ce point et le déclare de fide, de même que le Credo d'Athanase appellerait le Saint-Esprit Dieu, mais pas celui de Nicée ; pour le protestant, d'un autre côté, c'est une « addition aux articles de la foi, audacieuse et non garantie » ... etc.

4. Vous demanderez peut être « pourquoi donc y a-t-il eu tant de controverses sur la doctrine ou ses définitions ? » J'y ai fait allusion dans la parenthèse de ma dernière phrase et je veux expliquer maintenant pourquoi je ne vois aucune difficulté en la matière. Dès le commencement de l'Église, des hommes même bons et saints, se sont engagés dans des querelles de mots. Tel fut en grande partie, le cas de "*l'homoousion*" dans l'antiquité. On pensait que le mot incluait ou impliquait certaines conséquences qui n'étaient pas catholiques ; et comme vous le savez, quelques soixante ans auparavant le concile de Nicée où il fut fait de fide, il fut condamné, ou au moins désavoué, par le grand concile d'Antioche, réuni contre Paul de Samosate<sup>663</sup>. De la même manière, il y eut de fausses idées attachées au mot conception et au sens où on l'employait dans la formule « l'Immaculée Conception ». La question de "*l'homoousion*" fut bientôt réglée, car elle traitait d'une article premier de la foi ; cependant même "*l'homoousion*" ne fut pas universellement reçu pendant quelque cinquante ans après le concile, c'est à dire jusqu'au concile de Constantinople ; mais

---

<sup>663</sup> 'Homoousios' ou 'consubstantiel' fut employé par le Concile de Nicée (325) contre les ariens. Mais il avait été refusé au Synode d'Antioche (268) face à Paul de Samosate qui l'employait dans un sens faux pour signifier que le Fils n'était pas une Personne distincte du Père.

cette controverse-là était réglée. Comment pouvait-il en être autrement ? la question était : qui devons-nous adorer ? qui devons-nous reconnaître comme Dieu ? Cela ne pouvait rester en suspens. Personne ne prétend que la dévotion à la sainte Vierge n'est nécessaire au sens où est nécessaire la dévotion à Notre Seigneur. La dévotion à Notre Seigneur comme Dieu est nécessaire au salut ; la dévotion à la sainte Vierge n'est pas nécessaire au salut. On peut s'en dispenser in toto en ce qui concerne le salut. Dans la première Église, si nous prenons l'histoire pour mesurer les faits, beaucoup furent sauvés sans dévotion envers elle. La dévotion envers elle s'est graduellement et lentement répandue à travers l'Église ; la doctrine à son sujet étant toujours la même qu'au départ. Mais la croissance graduelle de la dévotion fut une cause de ce que la doctrine, quoiqu'ayant existé dès le commencement, ne pourrait être que lentement reconnue, lentement définie. Ensuite, lorsque la dévotion fut fixée et vivante, quant à ce point particulier, la difficulté des mots dont j'ai parlé, surgit. Les hommes s'engagèrent, ils prirent parti, ils controversèrent ; cela devint une question nationale, une question de rivalité entre Ordres [religieux], une consigne héréditaire. N'étant pas, je l'ai dit, un point vital de la vie chrétienne, ni, qui plus est, nécessaire à l'existence de la dévotion à Notre Dame et même repoussée par ceux qui comme saint Bernard chérissaient cette dévotion avec un zèle singulier, il y avait une grande difficulté à la régler au milieu des querelles de langue et de la fièvre de l'esprit de parti. Les Papes ne purent qu'interdire la controverse mais ne purent retenir les opinions, et tout ce qu'elles firent alla dans un seul sens – celui de l'établissement de la doctrine.

Ainsi passèrent les siècles ; la doctrine fut de plus en plus reconnue mais sa définition aussi éloignée que jamais. Il fallut la cassure de l'établissement religieux, il fallut la cassure de la révolution française pour mettre l'Église dans un état tel que la question puisse être considérée pour ses propres mérites. Dès lors, les choses ont visiblement tendu à sa réception formelle, en tant que point de la Foi Apostolique. Votre auteur dit : « *le Pape actuel a décidé de soulever la question (!) ... en 1849, lors de sa fuite à Gaëte, [cette] pensée a commencé d'occuper son esprit*<sup>664</sup> » Une personne devrait connaître quelque chose des faits avant de s'aventurer à écrire l'histoire. Je ne

---

<sup>664</sup> Cette citation et les suivantes proviennent du livre de John Mason Neale : *Voices from the East. Documents on the présent state and working of the Oriental Church, London 1859*, que Arthur Alleyne avait envoyé pour examen à Newman. Newman cite les pages 118, 149, 121.

revendique pas d'être capable de le faire moi-même ; mais s'il cherche, je pense qu'il trouvera qu'un progrès, reconnu par tous les catholiques, vers la définition, fut fait sous le pontificat de Grégoire XVI. Un pas fut la permission sans cesse demandée et accordée aux prêtres d'utiliser l'office de l'Immaculée Conception. Un autre dont j'ai eu ouïe dire, fut la présence du Pape à la Messe de l'Immaculée Conception. Quand, au début, je devins catholique, le sentiment général était : « *il le faut, mais comment ?* » C'était trois ans avant Gaëte.

5. Passons maintenant à la difficulté verbale comprise dans le mot "conception" à laquelle, de fait, votre auteur fait allusion, mais en ne lui rendant guère justice. Les protestants raisonnent ainsi : « *si, comme le tiennent les catholiques, le péché originel est transmis par la descendance d'Adam, il doit être un défaut de nature et doit être inséparable de la nature. C'est ce que dit le texte « dans le péché ma mère m'a conçu [Ps 50, 7]* » Soit donc Marie n'était pas fille d'Adam, soit elle n'avait pas le péché originel » Ici encore, voici une différence entre catholiques et protestants : quant au mode de dérivation du péché originel, ce qui apparaîtra mieux en considérant comme je l'ai dit, le sens du mot "conception".

Les catholiques soutiennent que dans la conception, *a parte concipientis*, il y a en réalité ce désordonnement de la concupiscence que le texte en question appelle péché ; mais c'est la *conceptio activa* dont la doctrine ne dit rien. L'Immaculée Conception de la sainte Vierge est *sa conception*, la conception *a parte concipienti*, ou *conceptio passiva*. La concupiscence de la *conceptio activa* est considérée (je pense) par les protestants comme le principe de l'infection ; chez nous, (bien que rien sur le mode de transmission du péché originel n'ait été défini par l'Église)<sup>665</sup>, la concupiscence est vue comme une simple marque ou signe du péché originel qui marche avec la descendance des parents à l'enfant, comme une incapacité civile ferait que les noirs, du fait de leur descendance et comme marque de leur négritude, soient esclaves en Virginie. Les catholiques tiennent que le péché originel est principalement un mal externe ; les protestants, un mal interne. Selon nous, il n'est pas propagé comme une cause à son effet, mais par un acte de la volonté de Dieu, exercé et appliqué à chaque enfant en tant qu'il est conçu. Je répète, ceci n'est pas *de fide*, mais

---

<sup>665</sup> Hormis évidemment le fait que le péché originel est transmis '*par propagation héréditaire et non par imitation*' cf. Concile de Trente, 5<sup>e</sup> sess. 17 juin 1546, canon 2 Denziger XXXVII<sup>e</sup> éd. 1997 n°1512 [Note de l'abbé Lotte]

c'est ce que je conçois de ce qu'enseignent les théologiens. Ceci étant, d'un seul coup d'œil [on voit que] la *conceptio activa* n'est pas incohérente avec une suspension de cette volonté et un renversement de cet acte de la part de Dieu quant à la *conceptio activa* dans un cas particulier ; tout comme un état esclavagiste pourrait déterminer qu'à partir de tel jour tous les enfants d'esclaves seraient désormais libres ou encore qu'un enfant particulier né d'une mère particulière serait un enfant libre tandis que les autres enfants nés ou à naître, resteraient esclaves.

En réalité nous croyons que la conception de la sainte Vierge fut de cette sorte ; sa mère conçut comme les autres mères, dans la concupiscence, mais cette concupiscence n'était pas un signe, dans ce cas particulier, de la transmission d'incapacités spirituelles à elle, l'enfant conçu.

Vous pouvez demander : « *Comment y aurait-il concupiscence au moment de la conception, puisque la conception prend place quelque temps après le moment où la concupiscence a eu cours ?* » C'est au Psalmiste de répondre, pas à moi ; mais si je dois l'expliquer je dirais que nous devons distinguer entre l'origine matérielle de l'enfant qui a lieu au moment de la concupiscence et l'origine formelle qui a lieu au moment de son animation, ou création et infusion de son âme. De ces deux [origines], la première coïncide avec la *conceptio activa* et la seconde avec la *passiva*. Alors, surgit la question du 'temps', que votre auteur pense si « *subtile, scolastique et enfantine* », bien qu'à proprement parler elle n'a rien à voir avec notre doctrine, même si elle est nécessaire pour la compréhension du Psaume.

Maintenant je crois qu'on trouverait, quoique je n'ai pas examiné ce point par moi-même, que ce qui a été dit par les grands théologiens contre l'Immaculée Conception, a été dirigé contre la *activa* ; sur cette matière toute l'Église concourt si entièrement à leur jugement que certains tableaux de saint Joachim et sainte Anne qui représentent une *conceptio* active sous l'image d'un Baiser<sup>666</sup>, sont à l'Index.

6. Ayant abordé l'interprétation d'un texte de l'Écriture, je suis amené à en notifier deux autres ou plutôt deux séries considérées par les protestants comme fatales à notre doctrine.

La première comprend ceux qui –passages de l'Écriture ou d'autres autorités–

---

<sup>666</sup> Une des méprises sur l'Immaculée Conception était de la rapporter à la manière dont les parents de Marie l'auraient conçue hors concupiscence.

parlent de notre Seigneur comme « l'unique » de notre race à être sans péché. *« L'Église, dit votre auteur, dans les prières qu'elle adresse au Sauveur dans les vêpres solennelles de la Pentecôte, ajoute « parce que vous seul et d'une manière unique êtes sans péché » dans les intercessions pour les défunts. »*

1. Je réponds premièrement ; oui, de même dans l'Apocalypse, les saints disent *« Vous êtes le seul saint »*, mais les saints ne sont ils pas eux mêmes saints comme leur nom l'indique ? Bien sûr, la sainteté essentielle par nature du Tout-puissant et sa prérogative d'être la source de sainteté sont signifiées dans ce passage. De même manière, quand on dit dans les vêpres en question que notre Seigneur est sans péché, cela signifie qu'il est éminemment et de manière transcendante, sans péché. D'un autre côté, quant à leur propre nature, nous lisons [Job 15,15] *« Il n'a mis aucune confiance en ses saints et les cieux ne sont pas purs à Ses yeux »*

2. Supposons ensuite que "seul sans péché" se rapporte à la Personne de notre Seigneur comme composée de deux natures. Je suppose maintenant que votre auteur accorderait qu'il y ait un sens où la justification serait "par la foi seulement" et un autre sens où ce ne serait pas "par la foi seulement"; laissons le choisir librement. Notre Seigneur, comme Médiateur en deux natures, est dit le seul sans péché indépendamment de la grâce ; sa nature divine suffisant à sanctifier sa nature humaine, indépendamment de l'opération du Saint-Esprit.

3. Supposons que "seul sans péché" se rapporte simplement à sa nature humaine. Je voudrais rappeler à votre auteur ce passage de 1 Rois 12, 20 *« il n'y eut personne à suivre la maison de David, sauf la tribu de Juda seule »*. Les commentateurs protestants remarquent que, évidemment, Benjamin est inclus, et ils donnent de bonnes raisons pour qu'il en soit ainsi, montrant que ce n'est ni honnête vis à vis des autres ni expédient vis à vis de nous mêmes de presser si rigide le texte littéral dans des situations de controverse.

L'autre jeu de textes vise l'universalité de la Rédemption<sup>667</sup>, qui implique l'universalité de la faute. Votre auteur dit qu' *« il y a un autre dogme qui est impossible à harmoniser avec le nouveau dogme romain. 'Si le Christ est mort pour tous, tous donc*

---

<sup>667</sup> l'universalité de la Rédemption fut le grand obstacle, et considéré tel par des théologiens comme saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin.



*étaient morts' [2 Co 5, 14] et 'de même que tous meurent en Adam, de même tous seront vivifiés' [1 Co 15, 22] » – et là, à propos, pour “donc tous étaient morts”, on lit “donc tous meurent”.*

Et de fait les catholiques soutiennent que la sainte Vierge meurt en Adam ; elle tombe sous le coup de la sentence avec toute la race, par anticipation, dans l'acte de la chute d'Adam ; mais comme cette anticipation ne fut pas mise à exécution dans sa plénitude sur tout homme, et pas sur Adam lui-même, car il ne mourut pas de mort « *le jour même* », ni sur tout membre de la race puisqu'ils ont tous été rachetés, ni sur les élus car, au lieu de mourir, ils sont éternellement sauvés ; comme tous les hommes ont leur propre part de la mort, plus ou moins grande, mais certains plus que d'autres, ainsi Marie en eut la moindre mais elle eut cependant sa part. Elle souffrit des duretés de ce monde déchu, elle hérita de la nature affaiblie d'Adam et elle mourut, mais, de même que les élus n'ont pas la pire part de cette mort, mort éternelle, ainsi elle n'eut même pas cette mort de l'âme qui est le péché originel.

'En Adam tous meurent' ; pourtant, aucun homme n'était alors existant quand Adam chut. Ils étaient morts avant d'être vivants. Comme toute la race pouvait mourir, selon le vouloir de Dieu, avant d'exister, de même, un membre de cette race pouvait, (selon ce même vouloir) non seulement mourir avant d'être en vie mais tout aussi bien être revivifié.

Et cette dernière remarque nous suggère : comment se fait-il qu'elle doive être considérée comme réellement rachetée par son Fils, bien qu'en fait elle n'eut aucun péché à se faire pardonner ? Votre auteur demande : « *La Vierge Marie est-elle ou n'est-elle pas du nombre de tous ceux pour qui Jésus Christ est mort et ressuscité ? Que les défenseurs du nouveau dogme répondent.* »

Ce n'est pas difficile à faire. Oui, elle fait indiscutablement partie de ceux pour lesquels notre Seigneur a souffert et qu'il a sauvés ; elle n'est pas seulement tombée en Adam mais elle fut relevée en Christ avant qu'elle ait commencé d'être. Si elle pouvait tomber avant d'être, je suppose que votre auteur ne nierait pas qu'elle puisse aussi se relever de même. En vérité, les catholiques la considèrent comme le signe et le cas le plus haut du pouvoir et de la plénitude de la grâce rédemptrice ; car son Fils a mérité pour elle cette grâce initiale qu'était la préservation du péché originel.

7. Il reste peu de choses à dire sur les passages particuliers de votre auteur. Je choisis ceux, je pense, dont vous voudriez avoir mon commentaire.

p. 117 : « *Dans les prières de l'Office Oriental de la Conception, il n'y a pas la moindre allusion à ce qu'elle ait été conçue sans le péché originel* ». Le simple fait de la Fête l'implique. Je pense que c'est saint Augustin qui dit qu'il n'y a pas de jour de fête sauf pour ce qui est saint, et qui explique ainsi la Fête de la nativité de saint Jean Baptiste, parce qu'il est né sans le péché originel. Si donc la Conception de Notre Dame est admise comme Fête, ce fait est un argument que cette Conception fut sans péché.

p. 118 : « *On a entendu parler de la nouvelle dévotion pour la première fois au IX<sup>e</sup> siècle* ». Admettons que je dise « *la nouvelle doctrine de l'immensité de Notre Seigneur, contredite par tous les Pères anténicéens, on en a entendu parler pour la première fois dans le Credo de saint Athanase ?* » ou « *le Filioque, contre lequel proteste aujourd'hui l'Église orthodoxe, on en a entendu parler pour la première fois au VII<sup>e</sup> siècle ?* » Quel que soit le principe allégué pour expliquer le dernier jugement, il servira au premier [jugement].

p. 119 : « *L'erreur ose ouvrir sa bouche mensongère* » N'est-il pas merveilleux qu'un écrivain puisse ainsi parler de l'Immaculée Conception alors que lui-même ne voit rien d'antichrétien dans ce que la plupart des protestants jugeraient comme mauvais ou pis : la conclusion ordinaire des Collectes grecques « *par la Mère de Dieu* » !

p. 121 : « *Même dans la doctrine des théologiens occidentaux, le péché héréditaire d'Adam dérive lui-même dans toute la race humaine comme dans une postérité qui a sa racine dans le même Adam, quand il était déjà en état de péché* ». Sans aucun doute, mais selon le vouloir de Dieu, lequel peut faire marche arrière s'il lui plaît à tout moment et toute situation particulière. Il aurait pu avoir fait marche arrière dans le cas du Baptiste ou de saint Jean l'Évangéliste, ou de saint Joseph sans aucune suspension d'une loi de la nature.

p. 123 : « *Le Pape nous dit que tout était l'œuvre de Marie. N'est-ce pas diminuer les mérites de notre Rédempteur ?* » Le fait que Marie soit immaculée (bien plus, divinement favorisée) déroge aussi peu à l'office incommunicable de notre Seigneur, que le péché d'Ève à l'autorité d'Adam.

p. 124 : Votre auteur semble admettre que Marie « *s'est elle-même élevée aux plus hauts degrés de la sainteté et de la pureté, en se préservant intacte de tout péché volontaire et fut infiniment (!) plus glorieuse que les séraphins. Etc.* » On peut utiliser ici ce que j'ai dit ci-dessus : si donc elle était si grande, les catholiques ne font pas un gros excès en ajoutant à la « *gloire infiniment plus grande* » cette prérogative de grâce dès le premier moment de son existence. Si c'est une grande addition aux yeux d'un protestant, et elle l'est, ceci vient du fait qu'il pense que l'immunité du péché originel comporte une différence de nature et tandis que ce n'est qu'une petite chose d'être doué même d'une grâce et d'une gloire infinies, c'est véritablement une très grande chose d'avoir une nature humaine dans une condition parfaitement saine.

p. 125 : « *Si le monde chrétien a tressé toutes ces couronnes pour la Reine des Anges, c'est uniquement parce qu'elle est la Mère du Fils de Dieu* » Aussi, comme le texte le dit plus loin, elle est appelée « *Mère Pure* » etc. « *parce qu'elle a porté dans ses bras un Fils qui est Dieu par dessus tout* ». Eh, bien ! voilà pour moi une des doctrines les plus repoussantes que quelqu'un ait pu proposer. Car il semble qu'absolument rien ne soit impliqué quant à sa sainteté<sup>668</sup>, dans ces termes élevés dont on parle d'elle. Pourquoi votre auteur ne considère-t-il pas qu'elle ait commis des péchés volontaires comme les autres enfants d'Adam ? Si « *Buisson ardent* », « *Pure colombe* », « *Ève Virginale* », « *Lys* », « *Paradis* » et autres titres sont UNIQUEMENT donnés parce qu'elle est la Mère du Fils de Dieu, pour quelle raison lui attribue-t-il une quelconque haute sainteté ? il nous a déjà dit que « *gratia plena* » est une mauvaise traduction. Il déclare « *Pouvez vous trouver dans la (doctrine orthodoxe) la moindre trace d'une assertion de son Immaculée Conception ?* » Mieux, si « *Paradis* » n'a « *aucune trace que ce soit* » de l'état paradisiaque de l'homme, qui était libre vis à vis du péché originel, il n'y a non plus aucune trace d'une quelconque affirmation de sa liberté vis à vis du péché réel.

p. 127 : « *Dans toutes les louanges adressées tout au cours de cette Liturgie à Marie, y a-t-il la moindre allusion à sa pureté du péché originel ?* » Il y a de fréquentes allusions à sa liberté vis à vis du péché et à sa grâce, d'une façon générale et large, et la question est de savoir si la liberté vis à vis du péché originel n'était pas tout autant considérée comme devant être incluse dans la liberté générale, et cette plénitude de grâce, en tant que liberté vis à vis de [tout] autre péché ; en supposant que le péché

---

<sup>668</sup> Newman fait valoir que Marie ne fut pas un simple instrument passif dans les mains de Dieu. Elle a activement coopéré avec Lui, fait qui amplifie énormément sa sainteté et dignité personnelles.

originel consiste en une privation de grâce et non une infection de nature, comme je l'ai dit.

p. 128 : « *Si cette doctrine a été acceptée et défendue par l'Église Œcuménique comme le Pape l'affirme, ses meilleures preuves auraient été ou les Credo ou les livres de l'Office des Églises d'Orient et d'Occident* ». Je réponds : « *si la doctrine de la plénitude des vertus ou celle de grâce du Saint-Esprit ou son éternité, avaient été acceptée par l'Église, sa meilleure preuve aurait été ou les Credo ...* » La même réponse vaut pour les deux objections. L'éternité du Saint-Esprit est comprise dans Sa divinité ; le caractère immaculé de la sainte Vierge dans sa conception est compris dans les déclarations générales des Pères sur son immunité du péché. Si tous les catholiques ne l'ont pas vu tout de suite, rappelons nous qu'il y eut, au début, des erreurs parmi les gens pieux et saints au sujet des attributs de l'Esprit-Saint.

p. 146 : « *Nous convenons tout à fait que notre devoir est de glorifier par tous les moyens possibles celle que le Tout-puissant a investi avec majesté* » Soit ! donc la louer comme exempte du péché originel ce n'est, à notre jugement, le moins que l'on puisse dire, pas si contraire aux Pères, alors que ce n'est pas possible.

p. 146 : « *Dès les tout premiers âges du christianisme, l'Église orthodoxe a glorifié la sainte Vierge, l'appelant plus précieuse que les chérubins et infiniment (!) plus glorieuse que les séraphins, la suppliant comme la plus puissante médiatrice avec le Seigneur et la plus clément avocate du monde chrétien* ». Je ne peux m'empêcher de penser que, quelles que soient les différences d'opinions entre catholiques et protestants, ils seront ici en accord, pour une fois en un certain sens, à savoir qu'ils trouveront qu'un écrivain qui tient tout ceci et qui soit cependant choqué et indigné de la doctrine de Notre Dame sans aucune tache de péché et toujours pleine de grâce, est en train de filtrer le moucheron en avalant un chameau.

Sur ce, j'achève ma longue lettre. Le résumé de ce que j'ai dit est ceci : je reconnais pleinement qu'il n'y a pas cette preuve documentaire formelle de la doctrine en question qui existe pour d'autres doctrines, mais je maintiens aussi que, de par son caractère, elle ne la requiert pas.

Bien vôtre, Mon cher M. Alleyne, et très sincèrement,

John H. Newman. 17 Juin 1860

## Sixième texte : Méditations sur les litanies de Lorette pour le mois de Mai

### Premier Mai : Mai, le mois des Promesses.

Pourquoi le mois de Mai a-t-il été choisi pour exercer une dévotion particulière envers la Bienheureuse Vierge ?

La première raison est que c'est le temps où la terre éclate en feuillage frais avec son herbe verte après le gel sévère et la neige de l'hiver, l'atmosphère vive et le vent sauvage et la pluie du premier printemps. C'est parce que les bourgeons sont sur les arbres et les fleurs dans les jardins. C'est parce que les jours ont rallongé et que le soleil se lève plus tôt et se couche plus tard. Une telle joie de la nature extérieure est une circonstance propre à la dévotion envers celle qui est la Rose mystique et la Maison d'Or.

Quelqu'un dira : « *Fort bien mais sous notre climat nous avons parfois un mois de Mai sombre et peu clément.* » On ne peut le nier mais pour autant il reste au moins vrai que c'est le mois de la promesse et de l'espérance. Même s'il arrive au temps d'être mauvais, c'est le mois qui commence et qui annonce l'été. Malgré tout ce qu'il peut avoir de déplaisant nous savons que, plus tôt ou plus tard, le beau temps vient. « *Elle se hâte vers son terme, dit le Prophète, et ne décevra pas ; si elle tarde attends là sans faute car elle viendra sûrement et ne fera pas défaut* » [Habacuc 2, 3]

Mai est donc le mois sinon de l'accomplissement, du moins de la promesse et n'est ce pas là le trait propre le plus convenable à la considération de la bienheureuse Vierge, sainte Marie, à qui ce mois est dédié ?

Le prophète dit : « *Une tige croîtra de la racine de Jessé et une fleur s'élèvera de sa racine* » [Is. 11, 1] Qui est la fleur si ce n'est Notre Seigneur ? Qui est la racine ou la belle tige ou le pied ou le plant d'où pousse la fleur si ce n'est Marie, Mère de Notre-Seigneur, Marie, Mère de Dieu ?

Il était prophétisé que Dieu viendrait sur terre. Lorsque le temps fut accompli, comment fut-il annoncé ? Il fut annoncé par l'ange allant chez Marie. « *Salut, pleine de grâce* » dit Gabriel, « *le Seigneur est avec toi, bénie sois-tu parmi les femmes* » [Luc 1, 28]. Elle est donc la promesse sûre du Sauveur qui vient, de là le mois de Mai est à un titre spécial son mois.

## 2 Mai : Mai, le mois de la Joie.

Pourquoi appelle-t-on Mai le mois de Marie et lui est-il spécialement dédié ? Entre autres raisons, il y a le fait que de l'année de l'Église, de l'année ecclésiastique, c'est à la fois la partie la plus sacrée et la plus festive et joyeuse. Qui penserait faire de Février, Mars ou Avril le mois de Marie, étant donné que c'est alors le temps du Carême et de la pénitence ? Et qui choisirait Décembre, le temps de l'Avent, temps d'espérance certes puisque Noël arrive, mais aussi temps de jeûne ? Noël lui-même ne dure pas un mois et Janvier offre l'Épiphanie joyeuse avec ses dimanches successifs mais ceux-ci le plus souvent sont raccourcis par l'arrivée de Septuagésime<sup>669</sup>.

Mai appartient au contraire au temps de Pâques qui dure cinquante jours, et tout le mois de Mai lui appartient communément et sa première moitié, toujours. La grande fête de l'Ascension de notre Seigneur dans le Ciel tombe toujours en Mai, sauf une ou deux fois en quarante ans. Pentecôte, la fête de l'Esprit-Saint est généralement en Mai et il n'est pas rare que les fêtes de la Sainte Trinité et du Corpus Christi soient en Mai. Mai est donc l'époque des Alléluia très fréquents puisque le Christ s'est levé du tombeau, est monté au Ciel et que Dieu le Saint-Esprit est descendu prendre sa place [Jn, 14, 25-26].

Nous avons là une raison pour laquelle Mai est dédié à Marie Bienheureuse. Elle est la première des créatures, l'enfant de Dieu qui lui est le plus agréable, le plus cher et le plus proche. Il est convenable qu'à elle soit ce mois où nous nous glorifions et réjouissons spécialement de sa grande Providence envers nous, de notre rédemption

---

<sup>669</sup> Dans le cycle liturgique antérieur au Second Concile du Vatican, les dimanches suivant la fête de l'Épiphanie étaient décomptés en 'dimanches après l'Épiphanie'. En fonction de la date de Pâques, il pouvait y en avoir jusqu'à six. Les trois dimanches précédant le Carême étaient respectivement appelés Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime.

et sanctification en Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit.

Mais Marie n'est pas seulement la servante agréable du Seigneur. Elle est aussi la Mère de son Fils et la Reine de tous les saints et c'est en ce mois que l'Église a placé la fête de quelques uns des plus grands d'entre eux comme pour lui tenir compagnie. Toutefois il y a d'abord la fête de la sainte Croix, le 3 Mai, où nous vénérons le Précieux Sang dont la Croix fut couverte pendant la Passion de notre Seigneur. L'Archange Saint Michel et trois Apôtres ont leur fête en ce mois : saint Jean, le disciple bien-aimé, saint Philippe et saint Jacques. Sept papes dont deux fameux, saint Grégoire VII et saint Pie V et deux des plus grands docteurs, saint Athanase et saint Grégoire de Nazianze ; deux saintes vierges spécialement bénies de Dieu, sainte Catherine de Sienne (quand sa fête est observée en Angleterre) et sainte Marie-Madeleine de Pazzi ; et une des saintes femmes les plus mémorables des annales de l'Église, sainte Monique, mère de saint Augustin.<sup>670</sup> Et par dessus tout, et plus proche de nous dans cette Église, notre saint Patron et Père, saint Philippe<sup>671</sup>, occupe avec sa neuvaine et son octave quinze des trente et un jours du mois. Ce sont quelques uns des fruits les plus choisis de la grâce multiple de Dieu et ils forment la cour de leur Reine glorieuse.

## I. SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION

### 3 Mai : Marie est la 'Virgo Purissima', la Mère Toute Pure

Par Immaculée Conception de la sainte Vierge, on entend la grande vérité révélée qu'elle fut conçue dans le sein de sa mère, sainte Anne, sans péché originel<sup>672</sup>.

Depuis la chute d'Adam, toute l'humanité, ses descendants, sont conçus et naissent dans le péché. « *En vérité, dit l'auteur inspiré du psaume Miserere, en vérité, j'ai été conçu dans l'iniquité et dans le péché ma mère m'a conçu.* » Ce péché qui appartient

---

<sup>670</sup> Newman suit le calendrier liturgique alors en usage. Les sept papes alors célébrés en Mai étaient Alexandre (le 3), Pie V (le 5, en Angleterre le 11), Pierre Célestin (le 20), Grégoire VII (le 25), Eleuthère (le 26), Jean I<sup>er</sup> (le 27) et Félix (le 30). La Fête de l'apparition de saint Michel Archange était le 8 mai et saint Jean à la Porte Latine le 6 mai. En Angleterre sainte Catherine de Sienne était célébrée le 5 mai.

<sup>671</sup> Saint Philippe Néri, fondateur de l'Oratoire est fêté le 26 Mai.

<sup>672</sup> Dans cette méditation, Newman expose avec des mots tout simples la doctrine de l'Immaculée Conception que ailleurs il a expliqué en langage technique et avec précision théologique.

à chacun de nous et qui est nôtre dès le premier moment de notre existence, est le péché de la non-foi et de la désobéissance par lequel Adam perdit le Paradis. Nous, fils d'Adam, sommes les héritiers des conséquences de son péché et avons perdu en lui cet habit spirituel de grâce et de sainteté qui lui avait été donné par son Créateur au moment de sa création. Dans cet état de perte et de déshérence, nous sommes tous conçus et engendrés, et la manière ordinaire par laquelle nous en sommes retirés est le sacrement de Baptême.

Pourtant, jamais Marie ne fut dans cet état ; elle en fut, par le décret éternel de Dieu, exemptée. De toute éternité, Dieu le Père, Fils et Saint-Esprit, décréta la création de la race humaine et prévoyant la chute d'Adam, décréta de racheter cette race entière par l'Incarnation et la souffrance du Fils sur la Croix. Dans ce même instant éternel et insondable où le Fils naît du Père, fut aussi pris le décret de la rédemption de l'homme par lui. Celui qui est né de toute Éternité, est né par un éternel décret pour nous sauver dans le temps et racheter la race entière, et la rédemption de Marie fut déterminée de cette manière spéciale que nous appelons l'Immaculée Conception. Il fut décrété, non pas qu'elle devrait être purifiée du péché, mais que dès le premier moment de son existence elle serait préservée du péché ; si bien que le Diable même n'eût jamais rien à voir avec elle. C'est pourquoi elle fut un enfant d'Adam et Ève comme s'ils n'étaient jamais tombés ; elle ne partagea pas avec eux leur péché ; elle hérita des dons et des grâces (et même bien plus qu'eux) qu'Adam et Ève possédaient au Paradis. Telle est sa prérogative et le fondement de toutes ces vérités salutaires qui nous ont été révélées sur elle. Redisons avec toutes les âmes saintes : « *Ô Marie, Vierge très pure, conçue sans le péché originel, priez pour nous* ».

#### 4 Mai : Marie est la 'Virgo Prædicanda', la Vierge qui doit être proclamée.

Marie est la "*Virgo prædicanda*" c'est à dire la Vierge qui doit être proclamée, annoncée, littéralement « *prêchée* ».

D'habitude, nous prêchons à l'extérieur sur ce qui est admirable, étrange, rare, nouveau, important. Ainsi lorsque notre Seigneur venait, saint Jean Baptiste Le



prêchait ; puis les Apôtres allèrent par le monde entier et prêchèrent le Christ. Quelle est la plus haute, la plus rare, la plus choisie des prérogatives de Marie ? C'est qu'elle fut sans péché. Lorsqu'une femme dans la foule cria à Notre Seigneur « *Bénies soient les entrailles qui t'ont porté* », il répondit « *Béni soit davantage celui qui écoute la parole de Dieu et qui la garde* » [Luc 11, 27-28] Ces paroles se sont accomplies en Marie. Elle fut pleine de grâce en vue d'être la Mère de Dieu. Mais c'était un don plus élevé que sa maternité, que d'être ainsi sanctifiée et si pure. Notre Seigneur ne voulait pas devenir son Fils à moins qu'il ne l'ait premièrement sanctifiée ; mais enfin la plus grande bénédiction était d'avoir la sanctification parfaite. Voilà pourquoi elle est la "*Virgo prædicanda*"; elle mérite d'être prêchée partout parce qu'elle n'a jamais commis aucun péché, même le plus petit ; parce qu'elle n'a rien eu à voir avec lui ; parce qu'étant pleine de la grâce de Dieu, elle n'a jamais eu une pensée, prononcé une parole ou fait une action qui ait déplu au Dieu de majesté, qui ne lui ait pas plu au plus haut point ; parce qu'en elle se déploie le plus grand triomphe sur l'ennemi des âmes. Aussi, quand tout semblait perdu, afin de montrer ce qu'il pouvait faire pour nous tous en mourant pour nous ; afin de montrer ce que la nature humaine, son œuvre, était capable de devenir ; afin de montrer combien il pouvait absolument confondre les suprêmes efforts et la méchanceté la plus recuite de l'ennemi et renverser toutes les conséquences de la Chute, notre Seigneur commença avant même sa venue, par faire son plus merveilleux acte de rédemption dans la personne de celle qui devait être sa Mère. Par le mérite de ce Sang qui devait être versé, il intervint pour empêcher qu'elle contracte le péché d'Adam avant qu'il en ait fait l'expiation sur la Croix. Et c'est cela que nous prêchons d'elle qui est le sujet de cette grâce merveilleuse.

Mais elle fut aussi la "*Virgo prædicanda*" pour une autre raison. Quand, pourquoi, quelles choses prêchons nous ? Nous prêchons ce qui n'est pas connu mais qui peut *devenir* connu. C'est ainsi que l'Écriture dit des Apôtres qu'ils prêchaient le Christ [1 Co 1, 23 cf. Ac. 8, 5] A qui ? à ceux qui ne le connaissaient pas, au monde païen. Pas à ceux qui le connaissaient mais à ceux qui ne le connaissaient pas. Prêcher est une œuvre progressive ; d'abord un pas, puis un autre. C'est ainsi que les païens sont entrés *graduellement* dans l'Église. De la même manière, la prédication de Marie aux enfants de l'Église et leur dévotion envers elle, a *crû*, a *crû* graduellement avec les âges. On n'a pas prêché autant sur elle dans les *premiers* temps que dans les *derniers*. Elle fut d'abord prêchée comme la Vierge des vierges – puis comme la Mère de Dieu –

puis comme glorieuse dans son Assomption – puis comme Avocate des pécheurs – puis comme Immaculée dans sa Conception. Et ce dernier point aura été la prédication spéciale du siècle actuel, et c'est ainsi que ce qui fut premier dans son histoire est dernier dans la reconnaissance que l'Église a d'elle.

### 5 Mai : Marie est la 'Mater Admirabilis', la Mère admirable.

Si Marie, la "*Virgo prædicanda*", la Vierge qui doit être proclamée à haute voix, reçoit aussi le titre d'"*Admirabilis*", c'est pour nous suggérer quel est l'effet de la prédication de son Immaculée Conception. La sainte Église la proclame et la prêche comme conçue sans le péché originel, et ceux qui écoutent, les enfants de la sainte Église admirent, s'émerveillent, sont étonnés et stupéfaits de [cette] prédication. C'est une si grande prérogative.

Déjà une excellence créée est terrifiante à la pensée ; alors quand elle est aussi élevée que celle de Marie, que serait-ce ! Quand au grand Créateur, lorsque Moïse désira voir Sa gloire, Il lui dit en personne : « *Tu ne peux voir Ma face car on ne peut Me voir et vivre* » [Ex. 33, 20] et saint Paul dit : « *notre Dieu est un feu consumant* » [He. 12, 29]. Et quand saint Jean, aussi saint qu'il fût, ne vît que la nature humaine de notre Seigneur tel qu'il est dans le Ciel, « *il tomba à ses pieds comme mort* » [Ap. 1, 17] Il en va de même lors de l'apparition des anges. Le saint Daniel, quand saint Gabriel lui apparut, « *se sentit défaillir, tomba en prostration la face sur le sol* » [Dan. 10, 8]. Quand le grand archange vint à Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste, lui aussi « *fut troublé et la peur monta en lui* » [Luc 1, 12]. Il en va autrement avec Marie quand le même saint Gabriel vint à elle. Elle fut assurément stupéfaite et troublée par ses paroles puisque, humble comme elle était dans l'opinion qu'elle avait d'elle-même, il s'adressait à elle comme "*Pleine de Grâce*" et "*Bénie parmi les femmes*" [cf. Luc 1, 28-29. 42], mais elle fut capable de le supporter du regard.

Ici, nous apprenons deux choses : premièrement, combien est grande la sainteté de Marie qui a pu supporter la présence d'un ange dont l'éclat aveugla le saint prophète Daniel jusqu'à l'évanouissement, la quasi mort ; deuxièmement, puisque Marie est tellement plus sainte que cet ange et pas moins sainte que le prophète

Daniel, quelle forte raison nous avons de l'appeler la "*Virgo Admirabilis*", la Vierge admirable, prodigieuse<sup>673</sup> si nous pensons à son ineffable pureté !

Il y en a qui sont si dénués de réflexion, si aveugles, si mal dégrossis qu'ils pensent que Marie n'est pas aussi offensée par le péché mortel que ne l'est son Divin Fils et que nous pourrions la choisir pour amie et avocate tout en s'approchant d'elle sans contrition de cœur, sans même le désir d'un vrai repentir ni la résolution de s'amender. Comme si Marie pouvait moins haïr le péché et aimer davantage les pécheurs que notre Seigneur ne le fait ! Non : elle éprouve de la sympathie seulement pour ceux qui désirent quitter leurs péchés, sinon comment pourrait-elle être elle-même sans péché ? Non ! même si pour le meilleur d'entre nous elle est, comme dit l'Écriture, « aussi belle que la lune, lumineuse comme le soleil et *terrible comme une armée rangée en bataille* » [Cantq. 6, 4], que ne sera-t-elle pour le pécheur impénitent ?

#### 6 Mai : Marie est la 'Domus Aurea', la Maison de Dieu.

Pourquoi l'appeler une "*Maison*" ? et pourquoi "*d'or*" ? L'or est le plus beau et le plus précieux des métaux. L'argent, le cuivre, l'acier peuvent à leur façon être beaux à voir, rien n'est aussi riche et splendide que l'or. Nous avons peu l'occasion d'en voir en grande quantité mais qui a vu un bon nombre de pièces dorées sait combien l'aspect de l'or est magnifique. Aussi dans l'Écriture, la cité sainte, par manière littéraire, est dite dorée. « *La cité, dit saint Jean, était d'or pur comme d'un cristal transparent* » [Apoc. 21, 18]. Il veut bien sûr nous donner une idée de la merveilleuse beauté du ciel par comparaison avec ce qu'il y a de plus beau parmi les substances que nous voyons sur la terre.

Marie est donc dite « maison *d'or* » parce que ses grâces, ses vertus, son innocence, sa pureté sont d'une splendeur si transcendante et d'une perfection si éblouissante, si rare, si exquise, que les anges ne peuvent pour ainsi dire pas plus détourner leurs yeux d'elle que nous ne pouvons cesser d'admirer un chef d'œuvre en or.

---

<sup>673</sup> Le mot 'awful' [terrible, terrifiant, imposant] employé ici par Newman signifie 'digne d'une profond respect et d'une crainte révérencielle'.

Continuons : elle est une maison d'or, ou plutôt dirais-je, un palais en or. Imaginez tout un palais ou une grande église fait tout en or, des fondations jusqu'au toit : ainsi est Marie quant au nombre, à la variété et l'étendue de ses qualités spirituelles.

Mais pourquoi l'appeler une maison ou un palais ? et le palais de qui ? elle est la maison et le palais du grand Roi, de Dieu lui-même. Un jour, le Fils de Dieu égal au Père, a demeuré en elle. Il fut son hôte, que dis-je, plus que son hôte car un hôte entre dans une maison tout comme il en sort. Mais notre Seigneur est réellement né dans cette sainte maison. Il a pris sa chair et son sang de cette maison, de la chair, des veines de Marie. C'est donc justement qu'elle devait être faite d'or pur puisque de cet or elle devait donner forme au corps du Fils de Dieu. Elle fut en or dans sa conception, en or dans sa naissance. Elle devint à travers le feu de sa souffrance comme l'or dans la fournaise et quand elle s'éleva au ciel, elle fut selon les paroles de notre hymne

« au dessus de tous les Anges dans une gloire ineffable  
« debout tout près du Roi, en vêtements faits d'or <sup>674</sup>.

### 7 Mai : Marie est la 'Mater Amabilis', Mère aimable ou chère Mère.

Pourquoi Marie est-elle si spécialement "*amabilis*" ? C'est parce qu'Elle est sans péché. Le péché est, de sa propre nature, quelque chose d'odieux, et la grâce, au contraire, quelque chose de beau, de radieux et d'attrayant.

Cependant, on peut dire que l'absence de péché n'était pas suffisante pour que les autres l'aiment ou qu'elle leur devienne chère, et cela pour deux raisons. Premièrement parce que nous ne pouvons pas aimer ce qui n'est pas comme nous, or nous sommes pécheurs ; et ensuite parce que son être saint ne la rend pas [nécessairement] charmante et attirante puisque les saintes personnes que nous pouvons rencontrer ne sont pas toujours agréables et que nous ne pouvons les chérir quoique nous puissions les révéler et les admirer.

---

<sup>674</sup> Cet hymne qui commence ainsi 'Salut, Mère très Pure' fut composé par Edouard Caswall. Il porte le numéro 23 dans le livre alors en usage à l'Oratoire de Birmingham : Hymnes à l'usage de l'Oratoire de Birmingham (Londres, Basile Montaigne Pickering Piccadilly, 1888)

Pour la première de ces deux questions, on peut accorder que les mauvaises gens n'aiment pas, ne peuvent pas aimer les personnes bonnes ; mais notre Bienheureuse Vierge Marie est dite *Amabilis*, ou chérie par *les enfants de l'Église* et non par ceux qui sont en dehors et qui ne savent rien d'elle ; et il n'est pas d'enfant de l'Église en l'âme duquel ne subsiste quelque vestige, si lointain fût-il, de la grâce de Dieu, qui ne lui donne quelque ressemblance avec elle, et ne lui permette d'être capable de l'aimer. Nous pouvons ainsi quitter cette question.

Quant à la seconde question : comment sommes-nous sûrs que Marie, lorsqu'elle était sur terre, attirait les gens autour d'elle et faisait qu'ils l'aimaient simplement parce qu'elle était sainte, étant donné que de saintes personnes n'ont quelquefois pas ce don d'attirer les autres à eux ?

Pour expliquer ce point, il faut se rappeler qu'il y a une grande différence entre l'état d'une âme telle que celle de la sainte Vierge, qui n'a *jamais* péché, et une âme, pourtant sainte, mais qui a été soumise *une seule fois* au péché d'Adam ; puisque même après le baptême et la pénitence, elle souffre nécessairement des blessures spirituelles qui sont la conséquence de ce péché. Les saintes personnes certes, ne commettent jamais de péché *mortel* et même quelquefois n'en ont jamais commis un de toute leur vie. Mais la sainteté de Marie va bien plus loin. Elle n'a jamais commis même un péché *véniel* et ce privilège spécial n'est pas connu pour appartenir à quelque personne si ce n'est Marie.

Aussi tout manque d'amabilité, de douceur, d'attraction qui existe chez les saints, provient des restes du péché en eux, ou encore du manque d'une sainteté suffisamment puissante pour vaincre les défauts de la nature tant du corps que de l'âme ; mais en Marie, la sainteté fut telle que si nous l'avions vue et entendue, nous n'aurions pas été capables de dire à ceux qui nous auraient interrogé sur elle, autre chose que : tout simplement elle était angélique ou céleste.

Certainement, son visage était très beau mais nous nous n'aurions pas été capable de nous rappeler s'il était beau ou pas ; nous n'aurions pu nous rappeler aucun de ses traits puisque c'était la beauté de son âme sans péché qui brillait dans ses yeux et parlait sur ses lèvres, s'entendait dans sa voix et l'enveloppait entièrement ; qu'elle soit immobile ou qu'elle marche, qu'elle sourît ou soit triste, c'est son âme sans péché qui pouvait attirer à elle tous ceux qui avaient quelque grâce en

eux, quelque trace de la grâce, quelque amour des choses saintes. Il y avait une musique divine dans tout ce qu'elle disait et faisait, dans son aspect, dans son maintien, qui charmait tout cœur droit qui l'approchait. Son innocence, son humilité et sa modestie, sa simplicité, sa sincérité, sa véracité et son désintéressement envers qui venait à elle, sa pureté, voilà les qualités qui l'ont faite si aimable ; et si nous la voyions aujourd'hui, ni notre première ni notre seconde pensée n'irait à ce qu'elle peut faire pour nous auprès de son Fils (quoiqu'elle puisse faire tellement), mais notre première pensée serait : « *Oh, qu'elle est belle !* » et notre seconde serait : « *Oh ! Quelles créatures affreusement détestables nous sommes !* » <sup>675</sup>

---

<sup>675</sup> Ici s'arrête notre traduction, entreprise par intérêt personnel, ayant alors pu trouver la rare édition de la traduction complète faite par M-A. Pératé aux éditions Lecoffre (Gabalda) en 1912. [Note de l'abbé Lotte]

Septième texte. Partie finale du “Votum” d’Antonio Rosmini,  
Préposé général de l’Institut de la Charité.<sup>676</sup>

Au cas où il plairait au Souverain Pontife d’émettre une telle encyclique, je crois qu’il conviendrait, entre autres précautions à employer dans les expressions, de s’abstenir en particulier d’introduire la distinction entre conception active et passive, non seulement parce que la manière de s’exprimer peut avoir quelque chose d’inexact, comme si on admettait qu’il y eût deux conceptions de l’homme<sup>677</sup> ; mais encore pour ne pas préjuger, ne fût-ce qu’un peu, de l’autre question sur l’origine de l’âme, qui n’a pas encore été définie par l’Église, comme l’a démontré son Ém. le Cardinal Noris dans son *Vindiciae Augustiniana*. De plus, il ne faut pas oublier l’opinion théologique assez bien fondée, commune parmi les scolastiques, et professée aussi par saint Thomas<sup>678</sup>, que l’âme est viciée lorsqu’elle s’unit au corps en en recevant de celui-ci le dérèglement. D’où il suit, que si l’âme de Marie Très Sainte en s’unissant au corps ne

---

<sup>676</sup> SARDI *La solenne definizione del dogma dell’Immaculato Concepimento di Maria Santissima*. Atti & documenti. Roma 1904-1905, vol. I. pp. 543-554. Nous n’avons traduit que la deuxième partie du votum (pp. 549-554). Les notes traduites ici sont celles de Sardi, quelquefois écourtées. • Dans la première partie Rosmini opine qu’il n’est pas expédient de définir dogmatiquement l’Immaculée Conception puisqu’au long des temps l’Église globalement en est venue à jouir en paix de la croyance en cette doctrine. Ce serait un dangereux précédent contraire à la tradition ecclésiale -laquelle ne définit que le moins possible et uniquement sous la pression de la nécessité- que de dogmatiser une doctrine non nécessaire au ‘bene vivendum vel credendum’ (Gerson), et de plus non attaquée par l’hérésie. Ce pourrait même être contre-productif : des théologiens notamment allemands pourraient prendre parti de ces conditions inhabituelles de dogmatisation pour déstabiliser la croyance dans la doctrine ainsi définie alors qu’elle est actuellement possédée par l’ensemble de l’Église. A la rigueur Rosmini comprendrait que le Pape fit une définition de manière indirecte. ♦ L’éditeur romain des ‘actes et documents’ précise en note que ce texte de Rosmini est bien un votum adressé par lui au Pape mais que Rosmini ne figure nulle part aux Archives dans la liste des consultants nommés. Il ajoute qu’« il n’est pas besoin d’avertir le lecteur que la publication de ce votum comme celle de tout autre consultant n’implique pas l’approbation des théories exposées ».

<sup>677</sup> Alexandre de Hales et les Anciens ne donnaient le nom de conception qu’à la seule conception active, qui est la vraie conception. Il pose la question de l’immaculée conception de Marie en ces termes : *An Virgo fuerit sanctificata in conceptione, an post conceptionem ante animæ infusionem ?* (S.P. I, q. 1, a. 1) [La Vierge fut-elle sanctifiée dans la conception ou bien après la conception avant l’infusion de l’âme ?] Cette distinction provenait de l’opinion que l’âme intellectuelle informait le fœtus quelque temps après qu’il ait été conçu, selon l’opinion d’Aristote. Ce qui pourtant n’est pas sûr. Le contraire paraît même le plus probable à de nombreux physiologistes modernes : qu’en même temps que survient la conception, l’homme est, et un être purement végétal ou animal ne précède pas l’existence de l’âme intellectuelle. Mais étant donné qu’on distingue aussi selon le temps la conception d’un fœtus végétal et animal de la venue de l’âme intellectuelle, il faut encore distinguer entre le principe de la conception, qui réside dans l’acte générateur des géniteurs, et le terme qui est engendré, distinction sur laquelle nous reviendrons plus loin

<sup>678</sup> In II. Sent. d.32, q. 1, a. 1

contractait aucun vice de la contagion du corps lui-même, il est cohérent de supposer que pas même la chair - c'est-à-dire l'animalité de la Vierge - attribuée à la conception active, n'aurait aucun vice d'aucune sorte. Et, quoique dans l'acte de la génération active, émis par les parents de la Mère de Dieu, soit intervenue la concupiscence actuelle ou au moins habituelle, dont parle saint Léon : *"Et cum in omnibus matribus non fiat sine peccati sorde conceptio..."*<sup>679</sup>, il n'est cependant pas absurde de concevoir que, par une disposition divine spéciale, ce désordre ou défaut qui pouvait y être, soit resté dans l'acte génératif des parents de la Vierge sans passer aucunement ni infecter le moins possible la descendance, de telle façon que le dérèglement ait existé pour les géniteurs et non pour l'engendrée, si bien que, comme l'écrit saint Proclus évêque de Constantinople, elle puisse être formée *"ex mundo luto"*<sup>680</sup>. En fait, le vice que l'on attribue à la chair, c'est-à-dire à l'animalité qui vient par génération naturelle d'Adam, ne peut être, ou pour dire mieux, ne peut occasionner que la seule partie matérielle du péché originel ; puisque la partie formelle appartient uniquement à l'âme intellectuelle, *"cum sola creatura rationalis sit susceptiva culpa"*<sup>681</sup> ; et pourtant, il semble se réduire à une action impérieuse que la chair exerce sur l'âme intellectuelle, en raison de l'infection de la semence masculine, d'où naît la cause de la concupiscence ; et l'âme intellectuelle demeure, ainsi désordonnée, privée de la plénitude de sa liberté et inclinée vers la créature. Donc, si l'on admettait que la chair de la Vierge Très sainte dans sa conception passive eût contracté ce vice dont l'animalité est susceptible, et par lequel elle exerce une action impérieuse sur l'âme intellectuelle, d'où il y arrive ce désordre habituel qui, avant la régénération du baptême, constitue le péché originel, il y aurait comme conclusion, que pas même la conception passive de la Vierge puisse être immaculée, et que, sans un prodige continu qui suspendrait l'action de la chair viciée sur l'âme, on ne puisse pas même comprendre comment elle demeurerait immune de la cause de la concupiscence, tandis que d'autre part il semble indubitable que la Vierge n'a jamais reçu en elle la cause de la concupiscence, bien que quelque Scolastique l'ait soutenu<sup>682</sup>. D'où il me semble bien plus simple de concevoir, que pas même dans la conception active - dans laquelle il peut y avoir eu quant aux parents la

<sup>679</sup> 'Puisqu'en toutes les mères la conception ne peut se faire sans souillure de péché' *Serm. II. De nat. Dom.*

<sup>680</sup> 'd'une fange pure' *Biblioth. Gallandi IX*, 475, 11-12.

<sup>681</sup> 'puisque seule la créature raisonnable est capable de faute' S. Thomas d'Aquin. *STh Ia*, q. 61, a. 2.

<sup>682</sup> Entre autres Ugone Vittorino (*S. Tract. I*, c.XVI éd ; Ven. 1588) et Aicar Vittorino (*De Emmanuele*, c. XII, P. I, ed. Lugd. 1534). Le P. Perrone, interprétant dans l'esprit de S. Augustin, argumente excellemment que la Vierge n'a jamais souffert du foyer de la concupiscence.



concupiscence actuelle ou au moins habituelle - la chair de Marie n'a contracté aucune infection, et donc pas même son esprit quand il s'unit au corps dans la conception appelée passive, ait pu contracter quelque infection ou tache de péché, ou cause de concupiscence. Ce qui, d'autre part, est littéralement en consonance avec ce que disent de nombreux Pères, comme saint Fulgence : *"In primi hominis conjuge nequitia diaboli seductam depravavit mentem, in secundi autem hominis matre gratia Dei et mentem integram servavit et carnem"*<sup>683</sup> ; ce qu'il explique en disant : *"Carni abstulit omnino libidinem"*<sup>684</sup> ; et un auteur du IX<sup>e</sup> siècle : *"Ideo immaculata, quia in nullo corrupta"*<sup>685</sup>, ni même pas en ce qui concerne l'animalité ; et saint Pierre Damien Cardinal de l'Église Romaine dit expressément : *"Caro Virginis ex Adam assumpta (d'où d'autres Pères en ce sens disent que la mère de la Vierge fut 'caro peccati') maculas Adae non admisit"*<sup>686</sup>. De même, Theodore évêque d'Ancyre reconnaît dans la Vierge, dès le commencement, une volonté entièrement dirigée au bien et toute emplie de suave odeur, ce qui ne pourrait pas être en admettant en elle la cause de la concupiscence, *"quae necdum nata auctori Deo conservata sit – tota pulchra ut propensa voluntas, totaque suavis ut cella unguentaria"*<sup>687</sup>. De plus, si on admettait que dans la chair de Marie il y eût à l'origine quelque défaut, et que son esprit seul ait été, en raison des mérites du Rédempteur, préservé du péché originel formel, il resterait l'inconvénient très grave que la chair donnée par la Vierge au Christ aurait eu quelque dérèglement primitif et originel.

Il faut rappeler ici le célèbre témoignage de la lettre par laquelle les prêtres d'Achaïe annoncent le martyre de saint André Apôtre, lettre réputée authentique par de sérieux auteurs et considérée par tout le monde comme un document antique et vénérable. Pourtant dans cette lettre on trouve, selon la traduction du protestant Wuod : *« Et propterea, quod ex immaculata terra creatus fuerat primus homo ; necesse erat, ut ex immaculata Virgine nasceretur perfectus homo, quo Filius Dei, qui antea condiderat hominem, vitam aeternam, quam perdiderant homines per Adamum,*

---

<sup>683</sup> 'en l'épouse du premier homme la fourberie du diable corrompt l'esprit soumis à sa séduction, mais en la mère du second homme la grâce de Dieu garda intacts et l'esprit et la chair'

<sup>684</sup> 'à la chair il ôta absolument toute sensualité' *Sermo de duplici Nativitate Christi*, n. 6

<sup>685</sup> 'C'est pourquoi immaculée puisqu'en rien corrompue'. Dans un sermon *De Assumptione* parmi les œuvres de saint Jérôme. Cf. éd. Vallarsi, XI, 92

<sup>686</sup> 'la chair de la Vierge prise d'Adam ne reçut point les fautes d'Adam' Ed. Rom. 1606, II, 113.

<sup>687</sup> 'Or, celle-ci, pas encore née, fut gardée par Dieu son auteur – tout belle telle une volonté bien disposée et toute agréable comme l'intérieur d'un vase à parfum' *In orat. In S. Dei Genitric.* : (Biblioth. Gallandi IX, 475, nn. 11, 12)

*repararet* »<sup>688</sup> : ainsi est attribué à la chair de la Vierge le fait d'être immaculée, car elle n'a donné de sien que son corps animal ; d'où il en sort comme conséquence naturelle que l'esprit de Marie est resté immaculé, en ne recevant aucune contagion provenant du corps, et ainsi là où manquait le [côté] matériel du péché originel, devait manquer aussi le [côté] formel, la forme du péché originel ne pouvant pas être présente sans la matière, bien que, vice-versa, il puisse y avoir la matière sans la forme (pas dans le sens composé), comme cela arrive dans les baptisés, -dans lesquels de toute façon demeure le foyer [du péché]- qui, avant d'être baptisés, constituait la matière du péché. L'Abbé Ruppert dit expressément, que la chair administrée au Verbe était sans corruption, lorsqu'il écrit : « *Ille (Sp. S) uterum virgineum coelitus irroravit non de sua substantia, sed de naturali humore ipsius incorruptae carnis* »<sup>689</sup>. Et dans le même but de prouver que la chair de Marie devait être entièrement immune de l'infection originelle, on peut alléguer ces lieux des Pères dans lesquels il est dit que le tabernacle, c'est-à-dire le corps du Verbe, a été fabriqué de bois incorruptible, comme par exemple dans saint Hyppolite évêque de Porto et martyr : « *Dominus peccati expers erat et ex lignis putrefactioni non obnoxius secundum hominem, hoc est ex Virgine et Spiritu Sancto* »<sup>690</sup> d'où la chair même de la Vierge donnée au Christ ne pouvait pas être infectée d'aucune concupiscence vicieuse, ni même en faisant la supposition qu'un miracle continu en aurait suspendu l'actualité. De plus saint Augustin semble affirmer clairement que par une grâce prévenante, par une renaissance spirituelle contemporaine de la conception active de Marie, celle-ci n'aurait pas reçu ce désordre qui dérive d'habitude de la condition de la conception active dans la conception, mais en réponse à Julien qui lui objectait qu'en soutenant le dogme du Péché Originel, il en venait à inscrire chez le Diable même Marie, Augustin répond : « *Non transcribimus diabulo Mariam conditione nascendi ; sed ideo quia ipsa conditio, solvitur gratia renascendi* »<sup>691</sup>. Ce témoignage est très bien expliqué par P. Perrone de la façon suivante, selon notre besoin : « *Videlicet ideo negat se Mariam diabolo transcripsse*

<sup>688</sup> 'et parce que de la terre immaculée avait été créé le premier homme, il était nécessaire que de la Vierge Immaculée naquît l'homme parfait en sorte que le Fils de Dieu qui avait créé l'homme auparavant restaure la vie éternelle que les hommes avaient perdue par Adam' Bibl. Patrum Andr. Gallandi, I, 157, 5.

<sup>689</sup> 'Le Saint-Esprit rendit divinement fécond le sein de la Vierge non de sa substance à Lui, mais d'une humeur naturelle de sa propre chair naturelle non corrompue [à elle]' *Comment. In Math. C. 1*, Opp. Ed. Coloniae Agripp. 1577, III, pp. 11, 12.

<sup>690</sup> 'Le Seigneur était sans péché et d'un bois non soumis à putréfaction comme il en est de l'homme, c'est à dire de la Vierge et du Saint-Esprit' *Orat. in illud : Dominus pascit me*. Bibl. PP. Gallandi I, 496, frag. VI.

<sup>691</sup> 'Nous n'inscrivons pas Marie chez le diable par condition de naissance ; et cela parce que cette condition même est anéantie par la grâce de la renaissance' *Op. imperf. Contra Jul. IV*, 122

*conditione nascendi, quia haec ipsa nascendi conditio, nempe conceptio carnalis atque activa, ut loquuntur, gratia renascendi soluta est* »<sup>692</sup>. D'où selon saint Augustin la conception active elle-même de Marie ne lui a pas causé le dommage qu'elle provoque d'habitude chez les autres hommes, la grâce de renaître ayant brisé la nécessité de provoquer un tel effet douloureux. De plus, si on le considère bien, la plus grande partie des témoignages antiques en faveur de l'immaculée conception de Marie se réfèrent à la conception active et non à la conception passive, car l'être pur ou infecté dépend de la pureté ou de l'infection de celle-ci. C'est pourquoi saint Jean Damascène en vient à écrire : « *O lumbos Ioachim beatissimos, ex quibus mundissimum semen factus est* »<sup>693</sup> ; ce qui peut sembler un peu trop à première vue ; mais si on considère qu'il n'était pas impossible à Dieu de retirer, en raison des mérites et par la grâce du Sauveur futur, tout dérèglement et toute infection diabolique de la substance donnée par saint Joachim pour la formation du corps de la Vierge<sup>694</sup>, la chose ne paraît ni impossible ni improbable, et même elle est très adéquate au but, car Dieu a l'habitude de faire ses œuvres toujours parfaites dès l'origine ; et il ne convenait donc pas qu'il formât la chair dont le Verbe devait participer, d'abord impure et puis pure, par un miracle postérieur et plus grand que celui dont il eût été besoin. Et ainsi semblent l'avoir compris ces diverses églises qui ont fêté, depuis des temps très anciens, la conception que sainte Anne fit de Marie très Sainte - bien que par l'œuvre de saint Joachim ; pour célébrer cette conception, il suffit d'ailleurs que la pureté et la sainteté se retrouvent dans le terme de la conception active à laquelle se réfèrent ces festivités, bien qu'elles puissent en quelque manière manquer au principe auquel elles ne semblent pas se référer. Et ici je ne puis être d'accord avec le P. Perrone, qui prétend que dans quelques liturgies antiques est célébrée la conception passive de la Vierge et non la conception active, malgré l'expression du Typique de saint Saba qui fleurit en

<sup>692</sup> 'Il est évident qu'il nie qu'il ait inscrit Marie chez le diable au regard de notre condition de naissance parce que cette condition de naissance, à savoir la conception charnelle et active comme l'on dit, a été anéantie par la grâce de la renaissance' PERRONE *De Immaculato B. V. Mariæ Conceptu etc* ; c. XI.

<sup>693</sup> 'Bienheureux reins de Joachim qui ont donné une semence très pure' Ed. Lequien. II, 830, n. 2. Il ne sera pas inutile de faire ici allusion également à l'opinion tenue par quelques scolastiques et attribuée à saint Grégoire, que cette portion séminale de matière administrée par Marie au Verbe serait restée incorrompue dans les reins d'Adam et aurait traversé incorrompue celle des Patriarches à travers toute la lignée généalogique du Christ, jusqu'à Marie. [cf. Petau, *De fide et operibus*, éd. Hugonis Multhon, Paris, 1655]

<sup>694</sup> Dans le même texte cité, le Damascène écrit de la Vierge : 'En effet, vers ce paradis [qu'est Marie] la voie du serpent n'a pas eu accès, lui dont le désir d'une fausse divinité nous associe à l'ardeur des bêtes'. Là, il faut noter que selon l'esprit de la plupart des Pères et Écrivains ecclésiastiques, si l'orgueil de devenir semblables à Dieu fut le principe du péché d'Adam, la punition conséquente et transmise aux descendants, fut la concupiscence désordonnée qui assujettit au mal la volonté personnelle de l'homme tant qu'elle n'a pas été régénérée par le Baptême du Christ, et la concupiscence est attribuée à l'influence du démon.

484, où le 9 décembre on signale ainsi la fête : « *Conceptio S. Annae Matris Deiparae* »<sup>695</sup>, de même qu'elle se trouve également signalée au VII<sup>e</sup> siècle par saint André de Crète, qui, parlant de la conception d'Anne, considère pourtant la conception active, bien qu'il la considère dans son terme qui fut la Vierge Deipara. Donc sainte Anne est célébrée par saint André de Crète par ces paroles : « *Tuam hodie, religiosa Anna, celebramus conceptionem...* »<sup>696</sup>.

De même saint Ambroise en confrontant la chair d'Adam à celle de Marie, considère celle-ci comme non-corrompue : « *Suscipe me non in carne, quae in Adam lapsa est, suscipe me non ex Sara sed ex Maria ; ut incorrupta sit virgo sed virgo per gratiam ab omni integra labe peccati* »<sup>697</sup>. Et saint Pierre Chrysologue<sup>698</sup> disant que la Vierge « *est in utero oppignorata (Christo) cum fieret* »<sup>699</sup>, veut dire que la chair de Marie dans la génération active, c'est-à-dire dans l'acte de la séparation, acte par lequel un individu commence à exister par soi, a été offerte en gage au Christ et donc que dans l'acte lui-même, par lequel il y a un individu différent de ceux des parents, cet individu fut pur parce que destiné à devenir la Mère du Christ.

Je croirais donc, que dans l'Encyclique mentionnée, on doive absolument se séparer des opinions théologiques, et cependant éviter aussi de faire quelque mention que ce soit de la conception passive et de la conception active, d'autant plus que cette seconde exigerait, pour la clarté du concept, une sous-distinction, une chose étant l'effet qu'elle peut avoir sur les parents, et une autre l'effet qu'elle peut avoir produit dans la descendance engendrée par eux, quelque disposition pouvant être intervenue en eux sans que cependant n'en soit dérivée une quelconque disposition en celle-ci.

Toutes ces choses, j'entends les soumettre au sage jugement des Éminents Cardinaux, auxquels je m'en remets entièrement.

A. Rosmini, *Praep. G. del I. d. C.*

<sup>695</sup> 'Conception de sainte Anne, Mère de la Mère de Dieu'.

<sup>696</sup> 'Aujourd'hui, vénérable Anne, nous célébrons ta conception'. De même Georges, archevêque de Nicomédie qui fleurit vers 880 a un sermon intitulé *In Conceptionem S. Annæ parentis SS. Deiparae* (Pour la conception de sainte Anne, parente de la très sainte Mère de Dieu) ; pareillement S. Pierre Sicilien, évêque d'Argo ; et dans le *Ménologe* écrit par ordre de S. Basile le Jeune en 984, la fête est simplement annoncée ainsi : *V idus decembris, Conceptio S. Annæ matris Genitricis Dei*. (5 des ides de décembre. Conception de sainte Anne, mère de la Mère [Genitrice] de Dieu).

<sup>697</sup> 'Reçois-moi non de la chair qui est tombée en Adam, reçois-moi non de Sara mais de Marie ; pour qu'incorrupte soit la vierge, mais vierge intacte par grâce de toute tâche de péché' *In Psalm. 118*.

<sup>698</sup> en l'an 440.

<sup>699</sup> 'est dans le sein [de sa mère] offerte en gage [au Christ] alors qu'elle était en train d'être' *Sermon 140, De Annunciatione B.M.V.* in *Biblioth. PP. Lugdun.* VII, 953.

# BIBLIOGRAPHIE

## Œuvres de Newman

Lorsqu'une traduction française existe et qu'elle seule a été employée, c'est elle qui figure ci dessous.  
De l'édition anglaise originale, figure seule l'année de l'édition traduite.

*Apologia pro vita sua* (1879). Traduction Michelin-Delimoges revue et corrigée par Michel Durand et Paul Veyriras, Genève, Ad Solem, 2003, 574 p.

*Les Conférences sur la doctrine de la Justification* (1874). Traduction de Edmond Robillard et Maurice Labelle, Montréal, éd. Albert-le-Grand, 1980, 492 p.

*Certain difficulties felt by Anglicans in Catholic Teaching Considered*, II, London, Longmans, Green & C°, 1876.

En particulier "Letter to Dr Pusey on Occasion of his Eirenicon" (1866) : *Lettre à Pusey*  
Traduction Stern, Genève, Ad Solem, 2002, 154 p.

*Discourses addressed to mixed congregations*, (1849) London, Longmans, Green & C°, 1906, 375 p.

*Essai sur le Développement de la Doctrine Chrétienne* (1878). Traduction M. Lacroix, Desclée de Brouwer Paris, 1964, 550 p. coll. 'textes newmaniens'.

*Meditations and devotions of the late cardinal Newman*. London, Longmans, Green & C°, 1907, 439 p.

En particulier : "Meditations on the Litany of Loreto, for the Month of May" pp. 1-78 :  
*Méditations et Prières*, Traduction Marie-Agnès Pératé, Paris, Gabalda, 1912, 343 p.

"The Incarnation considered in its purpose" in *Select Treatises of St. Athanasius in controversy with the Arians, vol. II*. London, Longmans, Green & C°, 1903, p. 188.

*Notes de sermons* (1849-1878). Traduction Folghera, o.p. Paris, Gabalda, 1914, 476 p.

*Sermons paroissiaux* (1868) huit volumes, Traduction sous la direction de P. Gauthier, Paris, Cerf, 1993-2007.

*Sermons universitaires*, (1872). Traduction P. Renaudin, Genève, Ad Solem, (1955) 2007.

Toutes les œuvres de Newman en anglais en ligne : <http://www.newmanreader.org>

## Commentaires sur Newman et son œuvre.

- BEAUMONT, Keith. *Petite vie de John Henry Newman*, Paris, Desclée de Brouwer, 2005, 182 p.
- BEAUMONT, Keith. "Comment lire les Pères ?". *Études Newmaniennes*. 21, Nov. 2005, pp. 99-110.
- BEAUMONT, Keith. "Compte rendu des Méditations". *Études Newmaniennes*. 17, Nov. 2001. p. 149.
- BOUYER, Louis. *Newman, le mystère de la foi*, Genève, Ad Solem, 2006, 206 p.
- BOUYER, Louis. *Newman, sa vie, sa spiritualité*, Paris, Cerf, (1955) 2009, 485 p.
- BOYCE, Mgr Philipp. "Introduction" in NEWMAN. *Mary, the Virgin Mary in the life and writings of John Henry Newman*. ed. by Philipp Boyce, Gracewing, 2001, pp. 1-102.
- COGNET, Louis. *Newman ou la recherche de la vérité*. Paris, Desclée, 1966, 320 p.
- COUPET, Jacques. "Le rôle de Marie dans le cheminement de Newman". *Nouveaux Cahiers Mariaux*. 17 (1990). pp. 6-12.
- DAVIS, Francis. "La mariologie de Newman" in *Maria, Études sur la Sainte Vierge*, vol. III sous la direction de H. du MANOIR, Paris, Beauchesne, 1954, pp. 534-552.
- DESSAIN, Charles Stephen. *Pour connaître Newman*. Traduction G. Joulidé. Ad Solem, 2002, 110 p.
- FOLGHERA J-D., *Newman apologiste*. Paris, Desclée, 1927, 256 p.
- FRIEDEL, Francis J. *The mariology of Cardinal Newman*. New-York, Benzinger, 1928, 392 p.
- GALLOIS, Vincent. *Église et conscience chez Newman*. Perpignan, Artège, 2010, 158 p.
- GAUTHIER, Pierre. "Newman, éditeur de Saint Athanase". *Études Newmaniennes*. 21, nov. 2005, pp. 111-128.
- GOVAERT, Lutgart. *Kardinal Newmanns Mariologie*. Salzburg, Pustet, 1975, 248 p.
- GREGORIS, Nicholas L, *The daughter of Eve unfallen. Mary in the theology and spirituality of J.H. Newman*. Newman House Press, Pennsylvania, USA, 2003, 652 p.
- GUITTON, Jean. *La pensée moderne et le catholicisme ; parallèles Renan et Newman*. Aix,

- Imprimerie d'éditions provençales, 1938, 152 p.
- HONORE, Jean cardinal. *John Henry Newman, Le combat de la vérité*. Paris, Cerf, 2010, 224 p.
- HONORE, Jean cardinal. *La pensée christologique de Newman*. Paris, Desclée, 1996, 179 p. Coll. 'Jésus et Jésus Christ, 68.'
- HONORE, Jean cardinal. *La pensée de John Henry Newman*. Genève, Ad Solem, 2010, 156 p.
- HONORE, Jean cardinal, "Filiation patristique de la christologie de Newman". *Études Newmaniennes*. 22, nov. 2006, pp. 7-16.
- MANOIR, Henri du. "Marie, nouvelle Ève dans l'œuvre de Newman". *Bulletin de la société française d'études mariales*. 14, 1956, pp. 67-90.
- PERROTT, M. J. L. *Newman's Mariology*. Southampton, The Saint Austin Press, 1997, 91 p.
- RATZINGER Joseph, "John Henry Newman un des grands maîtres de l'Église". *L'Osservatore Romano* (édition française) 32 (09.08.2005)
- RENCKI, Jean. "Sens spirituel de l'Écriture et typologie dans le sermonnaire newmanien". *Études newmaniennes*. 25, nov. 2009, pp. 107-118.
- SHERIDAN, Thomas L. *Newman et la justification*. Paris, Desclée 1968, 432 p.
- STERN, Jean. *Bible et tradition chez Newman*. Paris, Aubier, 1967, 253 p. Coll. 'Théologie', 72.
- STERN, Jean. "La Vierge Marie dans le chemin de foi parcouru par John Henry Newman" *Marianum*. LIII, 1991, pp. 42-68.
- STRANGE, Roderick. *John Henry Newman una biografia spirituale*. Lindau, Torino, 2010, 232 p.
- TRISTRAM & BACCHUS. "Newman" in *Dictionnaire de Théologie Catholique*. X, Letouzey et Ané, Paris, 1931, col. 327-398.
- VELOCCI, Giovanni. "Introduzione" in *NEWMAN\_Opere, Maria*. Milano, Jaca Book, 1994, pp. 7-56.
- VELOCCI, Giovanni. "La mariologia del Newman". *Divinitas*. n °11, 1967, pp. 1020-1043.
- VIAU, Marcel. "La fonction argumentative dans les discours théologiques – l'exemple de la Grammaire de l'assentiment de Newman". *Laval théologique et philosophique*, 52, n° 3. 1996, pp. 681-701.
- VINCETTE, Pascale. "La structure des volumes individuels des sermons paroissiaux". *Études Newmaniennes*. 25, Nov. 2009 , pp. 25-38.

## Mariologie & Théologie.

ATHANASE D'ALEXANDRIE Saint, *Contre les païens et sur l'Incarnation du Verbe*, Paris, Cerf, 1947, 317 p. Coll. 'Sources Chrétiennes n° 18'

ATHANASE D'ALEXANDRIE Saint, *Trois discours contre les ariens*. Traduction et notes A. Rousseau. Bruxelles, Lessius, 2004. 516 p.

BERCHEM, J-B. "Le Christ sanctificateur d'après Saint Athanase". *Angelicum*, 15. 1938, pp. 515-558.

BONNEFOY, Jean-Fr. "L'Immaculée dans le plan divin". *Ephemerides Mariologicae*, 8. 1958, pp. 5-60.

BOUYER, Louis, *Le trône de la Sagesse*, Paris, Cerf, 1957. 296 p.

BOYER, Charles. "Passaglia" in *Dictionnaire de Théologie Catholique*. XI, Letouzey et Ané, Paris, 1931, col. 2207-2210.

BOYER, Charles. "Perrone" in *Dictionnaire de Théologie Catholique*. XII, Letouzey et Ané, Paris, 1931, col. 1255-1256.

BROGLIE, Guy de. "Le 'principe fondamental' de la théologie mariale" in *Maria, Études sur la Sainte Vierge*, tome VI. Sous la dir. D'H. du MANOIR, Paris, Beauchesne, 1961. pp. 299-365.

DAGUET, François, *Théologie du dessein divin chez Thomas d'Aquin, Finis omnium Ecclesia*, Paris, Vrin, 2003. 541 p. Coll. 'Bibliothèque Thomiste LIV'.

DILLENSCHNEIDER ,Clément. *Marie dans l'économie de la création renouvelée*. Paris, Alsatia, 1957. 359 p.

FEUILLET, A. "Le Messie et sa Mère d'après le chapitre XII de l'Apocalypse". *Revue Biblique*, 66. 1959, pp. 55-86.

GALTIER, Paul, sj. "La Vierge qui nous régénère". *Recherches de Science Religieuse*, 5. 1914, pp. 136-145.

GERARD, André-Marie. "Premiers-nés". *Dictionnaire de la Bible*. Paris, Laffond, 'Bouquins', 1989, p. 1127.

GUÉRANGER Dom Prosper. *Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge*. Paris, Lasnier & Lecoffre, 1850. (rééd. *pro manuscripto* Éd. de Solesmes, 2004) 122 p.

GUITTON, Jean. *La Vierge Marie*. (1949) Paris, Montaigne, 1961. 250 p.

HAURET, Charles. "Prémices". *Vocabulaire de Théologie Biblique*. Paris, Cerf, 1989. col. 1016-1019.

IRÉNÉE DE LYON Saint, *Contre les Hérésies*, Paris, Cerf, 1991. 250 p. Coll 'Sources Chrétiennes'.

JOUASSARD, Georges. "Le Premier-né de la Vierge chez Saint Irénée et Saint Hippolyte". *Revue*



*des Sciences Religieuses*, 12. 1932, pp. 509-532.

JUGIE, M. "La doctrine de l'Immaculée conception et l'Écriture Sainte". *Laval théologique et philosophique* (1947) pp. 412-424.

LAURENTIN, René. *Court traité sur la Vierge Marie*. 5<sup>e</sup> éd, Paris, Lethielleux, 1968. 222 p.

LE BACHELET, Xavier & alii. "Immaculée Conception" in *Dictionnaire de Théologie Catholique*. VII, Letouzey et Ané, Paris, 1931, col. 846-1217

LEONARD, Augustin. "La foi, principe fondamental du développement du dogme". *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, 42. 1958, pp. 276-286.

*Maria, Études sur la Sainte Vierge*, vol. III. sous la direction de Hubert du Manoir s.j. Paris, Beauchesne, 1954. 822 p.

MANTEAU-BONAMY, H-M. *La Vierge Marie et le Saint-Esprit, commentaire de Lumen Gentium*. Paris, Lethielleux, 1971. 122 p.

MANTEAU-BONAMY, H-M. *Maternité divine et Incarnation*. Paris, Vrin, 1949. 254 p. Coll. 'Bibliothèque Thomiste XXVII'

MARGERIE, Bertrand de. *Introduction à l'histoire de l'exégèse*. I. Les Pères grecs et orientaux, Paris, Cerf, 1980. 328 p.

MENVIELLE, Louis. *Marie mère de vie, approche du mystère marial à partir d'Irénée de Lyon*. (Préface de Ch. Schönborn) Toulouse, Editions du Carmel, 1986. 148 p.

MUNSTERMANN, Hendro. *Marie corédemptrice ?* Paris, Cerf, 2006. 104 p.

NARCISSE, Gilbert. o.p. "Rationalité théologique et argument de convenance". *Mémoire dominicaine*, n° spécial 1. 1997, pp. 131-138.

NEUBERT, Émile. *Marie dans l'Église anténicéenne*. Paris, Gabalda, 1908. 283 p.

NEUBERT, Émile. *Marie dans le dogme*. Paris, Spes, 1945. 313 p.

PIACENTINI, Ernesto. *L'Immacolata Madre*. Roma, Ass. Culturale Leone Veuthey, 2004. 132 p.

PIACENTINI, Ernesto. *Trattato di Mariologia, L'Immacolata come Primo Principio della Dottrina Mariana*. Roma (Frascati), Banno Edizioni, 2007. 332 p.

POTTERIE, Ignace de la. *Marie dans le Mystère de la Nouvelle Alliance*. Paris, Desclée, 1995. 293 p. Coll. 'Jésus et Jésus-Christ, 34'

RATZINGER, Joseph & URS VON BALTHASAR, Hans. *Marie, Première Église*. (3<sup>e</sup> éd.) Paris, Médiapaul, 1998. 190 p.

RIVIÈRE, Jean. "Immaculée Conception" in *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, vol. III. sous la direction de Bricout, Paris, 1926, Letouzey & Ané, col. 915-918.

SARDI. *La solenne definizione del dogma dell'Immacolato Concepimento di Maria Santissima. Atti & documenti*. Roma 1904-1905, deux volumes. 963 p. & 720 p.

SOUJEOLE, Benoît de la. *Initiation à la Théologie mariale*. Toulouse, Parole et Silence, 2007. 264 p.

VEUTHEY, Leon, ofm. "Dottrina mariologica" in *Opera omnia* (n° 19). Roma, Editrice Miscellanea Francescana, 2003. 260 p.

SCHMAUS, Michaël. *Mariology*, Encyclopedia of Theology; the Concise Sacramentum Mundi, ed. K. Rahner, New-York, 1985.

SIMON, Louis-Marie. "Le Protévangile et l'Immaculée Conception" *Revue de l'Université d'Ottawa*, 20. 1950, pp. 57-75.

THOMAS D'AQUIN Saint, *Somme Théologique Ia-IIæ*, q. 81 & q. 83, Paris, Cerf, 1984.

## INDICES

*Les chiffres renvoient au numéro de page.*

*Les Indices ne comprennent pas l'Annexe, sauf, de manière exhaustive, l'Index biblique.*

### INDEX BIBLIQUE (ORDRE DES LIVRES DE LA BIBLE)

Gn 1, 1 : 245  
Ge. 3-11 : 22  
Gn 3, 15 : iv, 15, 16, 41, 77, 88, 155, 205, 207, 217, 254, 272  
Gn 3, 19 : 266  
Gn 3, 20 : 65  
Gn 6, 3 : 253  
Gn 6, 5 : 253  
Gn 20, 7 : 245  
Gn 54, 22 : 262  
Ex. 33, 20 : 292  
Nb 12, 3 : 262  
Nb 22, 28-30 : 263  
Nb 24, 1-9 : 261  
Deut 26, 3-10 : 157  
Deut. 33, 9 : 242

1 Rois 12, 20 : 282  
1 Sam 2, 18 : 262  
2 Sam 12, 24 : 264  
Esther 6, 1-12 : 259  
Job 14, 4 : 43  
Job 15,15 : 282  
Job 42, 8 : 254  
Ps 1, 3 : 256  
Ps. 96, 11 : 25  
Prov. 4, 18 : 152, 254  
Eccl. 1, 9 : 24  
Cantq 4, 4 : 251

Cantq. 6, 4 : 293  
Si 24, 13 : 256  
Si 24, 15 : 264  
Si 24, 18 : 264  
Si 24, 19-22 : 268  
Si. 42, 24 : 245  
Is 7, 14 : 152, 249, 250  
Is. 11, 1 : 287  
Is. 45, 17 : 164  
Habacuc 2, 3 : 287

Mt 1, 23 : 249  
Mt 7, 15-16 : 263  
Mt 7, 22-23 : 261  
Mt 12, 34-35 : 263  
Mt 12, 43 : 241  
Mt. 12, 48 : 76, 254  
Mt. 19, 29 : 242

Marc 3, 33 : 240

Luc 1, 12 : 292  
Luc 1, 26-36 : iv, 207, 208  
Luc 1, 26-38 : 208  
Luc 1, 28 : 238, 252, 288, 292  
Luc 1, 34 : 252  
Luc 1, 38 : 152, 254  
Luc 1, 45 : 238, 252  
Luc 1, 48-49 : 43  
Luc 2, 52 : 271  
Luc 11, 27 : 73, 237, 251, 291  
Luc 11, 28 : 172, 237, 251

Jn 1, 14 : 75, 247, 248  
Jn 9, 31 : 254  
Jn 12, 20-22 : 255  
Jn 12, 24 : 25  
Jn 14, 25-26 : 288  
Jn 18, 14 : 261  
Jn 19 : 225, 226  
Jn 19, 25-27 : 211, 223  
Jn 19, 26-27 : 230

Ac 1, 9 : 255  
Ac 13, 22 : 262  
Ac. 8, 5 : 291

Ro. 5, 14 : 25  
Ro 5, 20 : 77, 253  
Ro. 8, 20 : 218  
Rm 8, 9 : 157  
Rm 8, 19. 21 : 158  
Rm 8, 23 : 156  
Rm 11, 26 : 156  
Ro 11, 16 : 264  
1 Co 1, 23 : 291  
1 Co 2, 7 : 246  
1 Co. 2, 10 : 246  
1 Co 15, 22 : 283  
1 Co. 15, 45 : 25  
2 Co 3, 17 : 263  
2 Co 5, 14 : 283  
2 Co. 5, 16 : 36  
2 Co. 8, 9 : 144  
Ga 4, 4 : 39, 40, 41

Ep. 1, 4 : 213  
Ep 1, 6-7 : 208  
Phil. 2, 7 : 255  
Col 1, 3-21 : 213  
Col. 1, 15 : 24, 25, 157, 164  
Col. 1, 17 : 24, 158  
1 Tim 4, 16 : 116  
1 Tim. 5, 8 : 36  
1 Tm 2, 14-15 : 117  
1 Tm 2, 15 : 41

He 1, 5 : 203  
He 2, 10 : 258  
He 10, 5 : 249  
He 11, 5 : 262  
He 11, 7 : 262  
He 12, 14 : 261, 268  
He. 12, 29 : 292

Jc 5, 16 : 254

2 P 2, 16 : 263

1 Jn 1, 1-3 : 249  
1 Jn 2, 20 : 263  
1 Jn. 3, 6 : 41  
1 Jn 4, 16 : 263  
1 Jn 4, 2 : 249  
1 Jn 4, 3 : 249

Apoc. 1, 17 : 292  
Apoc. 3, 14 : 153, 164  
Apoc. 12 : iv, 65, 83, 132, 207, 209, 210, 211  
Apoc. 12, 1 : 255  
Apoc. 21, 18 : 293

## MAGISTÈRE ECCLÉSIASTIQUE (ORDRE CHRONOLOGIQUE)

Concile d'Éphèse, 37, 66, 70, 167, 248  
Concile de Chalcédoine, 15, 248  
Concile de Trente, 6, 103, 104, 125, 127, 239, 280  
Alexandre VII, 6, 7  
Grégoire XVI, 2, 280  
Pie IX, iv, vi, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 22, 26, 29, 42, 92, 100, 104, 105, 127, 129, 133, 135, 136, 137, 138, 196, 198, 199, 200, 208, 214, 231, 232, 233, 234, 239, 257, 273  
Ubi Primum, 2, 7  
Ineffabilis Deus, i, iii, vi, 3, 4, 5, 6, 9, 16, 43, 91, 92, 100, 127, 149, 204, 208, 217, 231, 273  
Léon XIII, 3, 7, 100  
Pie XII, 12, 127, 273  
Mystici Corporis, 127  
Munificentissimus Deus, 12, 273  
Second Concile du Vatican, 40, 267, 288  
Lumen Gentium, iv, 14, 16, 19, 40, 183, 184, 212, 214, 216, 220, 221, 223, 228, 267, 273, 306  
Paul VI, 183, 184, 213  
Christi Matri, 183  
Jean-Paul II, 41  
Mulieris Dignitatem, 41

## PÈRES ET DOCTEURS DE L'ÉGLISE (ORDRE ALPHABÉTIQUE)

Albert le Grand, 282  
Alphonse de Liguori, 2, 228  
Anselme, 8, 51  
Athanase, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 64, 70, 106, 119, 136, 141, 143, 156, 157, 175, 203, 263, 264, 270, 278, 284, 289, 305, 307  
Augustin, 8, 84, 95, 98, 117, 127, 132, 183, 216, 238, 239, 240, 252, 263, 270, 278, 284, 289, 298, 300, 301, 307  
Chrysostome, 73, 123, 127, 236, 252  
Cyrille, 70, 123, 127  
Grégoire de Nazianze, 65, 287  
Irénée, 17, 19, 46, 65, 70, 83, 87, 95, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 165, 175, 186, 225, 272, 273  
Jean Damascène, 24, 230, 301  
Jérôme, 16, 299  
Justin, 19, 46, 65, 70, 113, 114, 124, 186, 272, 273  
Léon, 7, 100, 143, 240, 263, 298  
Origène, 123  
Thomas d'Aquin, 87, 103, 104, 105, 198, 263, 271, 282, 297, 298, 307  
Vincent de Lérins, 56, 57, 63

## AUTRES NOMS CITÉS (Y COMPRIS D'AUTEURS. ORDRE ALPHABÉTIQUE)

Aldama de, 116, 117  
Alleyne, v, 95, 106, 107, 109, 191, 275, 279, 286  
Arius, 248, 270  
Balaam, 261, 263  
Beaumont, 4, 71, 86, 106, 136, 235, 304, 305  
Bossuet, 106, 219  
Bouyer, 57, 206  
Boyce, 17, 20, 27, 28, 31, 33, 35, 36, 37, 38, 40, 43, 45, 58, 71, 72, 74, 75, 76, 79, 83, 89, 90, 94, 95, 109, 125, 126, 127, 132, 143, 185, 186, 228, 234, 237, 258, 269, 275  
Boyer, 2, 3,  
Brémond, 89  
Brown, 64  
Bruni, 7  
Bull, 43, 56, 270  
Camelot, 143  
Chaminade, 224, 225  
Cognet, 2, 46, 107, 108,  
Coupet, 28, 72, 89, 133, 206, 222  
Cranmer, 28, 46  
Davis, 28, 34, 128, 133, 220, 226  
Delahaye, 225  
Denzinger, 6, 12, 15, 92, 103, 104, 127, 200, 276  
Dessain, 35, 234, 249  
Dillenschneider, 13, 17, 19,  
Dom Guéranger, 3  
Dom Massuet, 120  
Duns Scot, 9  
Eadmer, 98  
Faber, 106, 107, 109, 243  
Folghera, 79, 123, 192, 258  
Friedel, 51  
Froude, 28, 60, 68  
Gaffiot, 200  
Galtier, 119, 120  
Gauthier, 43, 157  
Gérard, 156  
Govært, 28, 35, 37, 45, 48, 51, 55, 56, 57, 58, 67, 68, 69, 72, 111, 215, 216, 231

Gregoris, 28, 37, 40, 41, 69, 181, 183, 206, 221, 222, 223, 224, 227, 228  
 Guitton, 12,  
 Hauret, 155, 156  
 Honoré, 30, 53, 55, 89, 142, 156, 233  
 Hutton, 72  
 Ignace de Loyola, 66  
 Irving, 277  
 Jager, 60  
 Julien d'Éclane, 8  
 Keble, 28, 44, 45, 46, 106, 108  
 Kerkvoorde, 131  
 Laurentin, vi, 24, 98, 99, 130, 168, 172, 175, 197, 216, 219, 220  
 Le Bachelet, 6, 7, 9, 10, 29, 101, 102, 103  
 Lebaigue, 200  
 Lubac de, 206  
 Malou, 219  
 Manning, 106, 107, 108  
 Manoir du, 5, 28, 34, 128, 131, 132, 133, 200, 220, 226,  
 Manteau-Bonamy, 184,  
 Margerie de, 116, 117  
 Menvielle, 115,  
 Munstermann, 9,  
 Nestorius, 37, 248  
 Neubert, 123, 224  
 Passaglia, 2, 3,  
 Pélage, 8  
 Perrone, 2, 3, 298, 300, 301  
 Perrott, 46, 47, 68, 85, 112, 122, 123,  
 Piacentini, 3, 8, 9, 16  
 Potterie de la, 208, 209, 211  
 Pusey, iii, 17, 21, 31, 46, 67, 68, 69, 83, 85, 87, 88, 90, 103, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 117, 118, 120, 121,  
 127, 128, 130, 131, 132, 150, 153, 163, 165, 166, 167, 174, 180, 181, 185, 208, 211, 218, 222, 227, 228, 273  
 Radcliffe, 110,  
 Ratzinger, 4, 213,  
 Rencki, 206,  
 Rivière, 100,  
 Rosmini, v, 3, 7, 100, 101, 104, 105, 297  
 Rossi, 129  
 Rousseau, 49, 51, 52, 157,  
 Russell, 59, 60  
 saint Bernard, 87, 269, 279  
 saint Jean Baptiste, 262, 264, 269, 277, 290  
 saint Joseph, 170, 177, 242, 259, 267, 284  
 sainte Anne, 22, 24, 25, 84, 87, 101, 102, 104, 196, 269, 281, 289, 301  
 sainte Élisabeth, 35, 238, 252  
 Sardi, i, 3, 5, 7, 199, 295  
 Scheeben, 2, 9, 17, 18, 19, 131, 218, 220  
 Schmaus, 19, 220,  
 Scott, 30, 141  
 Semmelroth, 220  
 Sheridan, 86, 118, 141,  
 Simon, 5,  
 Soujeole de la, 186  
 Spicq, 117  
 Stern, 17, 36, 44, 60, 61, 62, 64, 67, 70, 110, 136, 206, 207  
 Strange, 221, 230, 231,  
 Tertullien, 17, 65, 87, 113, 114, 123, 124, 127, 186, 272, 273  
 Tricot, 16  
 Tristram, 109,  
 Velocci, 148, 216  
 Vincette, 145,  
 Von Balthasar, 213  
 Ward, 106, 107, 109  
 Wilberforce, iii, v, 17, 83, 84, 90, 109, 125, 128, 154, 165, 186, 198, 207, 269  
 Zacharie, 61, 292

## TEXTES NEWMANIENS

(répertoriés selon l'ordre de [www.newmanreader.org](http://www.newmanreader.org))

*Seuls les titres d'ouvrages, ou de recueil publiés sous forme d'ouvrage, sont soulignés.*

*Si une partie d'un ouvrage est référencée spécialement, elle est mentionnée en décroché sous le titre dudit ouvrage.*

*Lorsqu'une version française est disponible - soit publiée, soit dans l'Annexe - c'est celle-ci qui est mentionnée.*

Les Ariens du IV<sup>e</sup> siècle, 48, 49, 50, 53, 64, 156, 157, 205, 248

*article du British Critic de janvier 1839*, 46

Tracts for the Times, 106, 118,

*Tract n° 71*, 31

*Tract n° 88*, 72

*Tract n° 90*, 32

Via media, 32, 33, 47, 112

Conférences sur la justification, 30, 86, 136, 141, 142,

Sermons Paroissiaux :

*L'Annonciation. L'honneur du à la Vierge bénie (sermon du 25 mars 1831)*, iv, 35

### Volume I

I, sermon n° 15, *Croire est raisonnable* : 112

### Volume II

II, sermon n° 3, *L'Incarnation* : 38, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 53, 55, 184

II, sermon n° 10, *Secrètes et soudaines sont les manifestations de Dieu* : 38, 155

II, Sermon n° 12, *La vénération qui lui est due* : 38, 39, 42, 154, 168, 169

II, sermon n° 13, *Le Christ, esprit vivifiant* : 140, 185

II, Sermon n° 19, *La présence de l'Esprit* : 86

II, Sermon n° 26, *La responsabilité de l'homme* : 86

### Volume III

III, Sermon n° 16, *L'Église visible et invisible* : 62

III, sermon n° 17, *L'Église visible stimulant pour la foi* : 33

III, Sermon n° 18, *Le don de l'Esprit* : 86, 181

### Volume IV

IV, Sermon n° 21, *La foi et l'amour* : 184

### Volume V

V, Sermon n° 7, *Le Mystère de la Sanctification* : 44, 139, 140, 146, 147, 153, 162, 176, 188

V, Sermon n° 9, *La compassion chrétienne* : 195

V, Sermon n° 10, *La justice ne vient pas de nous* : 188, 193

V, Sermon n° 12, *Les Œuvres nouvelles de l'Évangile* : 153, 192

V, Sermon n° 13, *L'état de salut* : 186, 190

V, sermon n° 16, *Sincérité et hypocrisie* : 112

### Volume VI

VI, Sermon n° 5, *Le Christ, Fils de Dieu fait homme* : 44, 54, 161, 180, 185

VI, Sermon n° 6, *Le Fils Incarné, victime propitiatoire* : 140, 144, 146, 159, 160, 195

VI, Sermon n° 15, *Ressusciter avec le Christ* : 194

VI, Sermon n° 20, *Le Temple invisible* : 159

VI, Sermon n° 22, *Les armes des saints* : 62

VI, Sermon n° 25, *La Foi, source de paix* : 232

### Volume VII

VII, sermon n° 2, *La fin des temps* : 140

VII, Sermon n° 4, *La gloire qui vient des hommes* : 187

VII, Sermon n° 15, *La prière mentale* : 195

VII, Sermon n° 16, *Le baptême des tout-petits* : 188

Select Treatises of st. Athanasius, 50, 51, 52, 143, 157, 175

Sermons universitaires, 59, 61

*XV<sup>e</sup> Sermon universitaire*, 57

Essai sur le développement de la doctrine chrétienne, iii, 29, 45, 57, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 74, 75, 78, 83, 86, 87, 88, 109, 111, 112, 119, 127, 144, 153, 205, 206, 214, 215, 216, 222

Discourses addressed to mixed congregations, 51, 74, 245

*Notre Dame dans l'Évangile*, iii, v, 43, 72, 172, 176, 187, 235

*La convenance des gloires de Marie*, iii, 20, 79, 102, 122, 125, 147, 161, 168, 170, 180, 189, 194, 195, 200, 258

*Les gloires de Marie pour l'amour de son Fils*, v, 67, 74, 152, 154, 169, 173, 176, 178, 181, 201, 231, 245

Apologia pro vita sua, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 36, 43, 45, 56, 58, 59, 60, 67, 68, 69, 94, 107, 156, 215, 226, 227, 231

Lettre à Pusey, 17, 20, 69, 85, 101, 103, 106, 109, 110, 111, 113, 115, 116, 117, 118, 121, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 150, 151, 152, 163, 165, 166, 167, 172, 174, 177, 178, 180, 181, 183, 185, 186, 189, 192, 209, 212, 222, 227, 228

Notes de sermons, 4, 52, 53, 79, 131, 148, 192, 226, 258

Méditations et Dévotions 17, 89, 170, 269

*Premier Mai*, 287

*2 Mai*, 91, 149, 288

*3 Mai*, 149, 150, 289

*4 Mai*, 92, 150, 174, 179, 290

*5 Mai*, 292

*6 Mai*, 169, 293

*7 Mai*, 125, 177, 181, 190, 294

*9 Mai*, 94, 151

*11 Mai*, 193

*13 Mai*, 112, 171, 176, 224, 225,

*14 Mai*, 174, 180,

*15 Mai*, 175, 176, 177, 178, 179,

*16 Mai*, 90, 170

*18 Mai*, 182

*21 Mai*, 182, 186, 223

*22 Mai*, 192

*25 Mai*, 191

*28 Mai*, 182

*31 Mai*, 90, 233,

*Mémoire à Wilberforce sur l'Immaculée Conception*, iii, v, 17, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 109, 125, 127, 128, 154, 165, 198, 207, 269

*Méditations et prières pour le Vendredi Saint*, 164

*Sur le chemin de la Croix, IV<sup>e</sup> station*, 171, 182

*A short service for Rosary Sunday*, 170, 171

Essays Critical, 61



Letters and Diaries, 76, 233, 254, 275

*Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 30 mai 1860*, iv, 94

*Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 17 juin 1860*, v, 95, 275

*Lettre du 9 juin 1844 à Mme Froude*, 60